

Teresa Muryn / Salah Mejri / Wojciech Prażuch / Inès Sfar  
(éds)

# La phraséologie entre langues et cultures

Structures, fonctionnements, discours



## La phraséologie entre langues et cultures

# ÉTUDES DE LINGUISTIQUE, LITTÉRATURE ET ART

Dirigée par Katarzyna Wołowska

VOL. 1

*Notes on the quality assurance  
and peer review of this publication*

Prior to publication, the quality of the work published  
in this series is reviewed by the editor of the series.

Teresa Muryn / Salah Mejri / Wojciech Prazuch / Inès Sfar (éds)

# **La phraséologie entre langues et cultures**

Structures, fonctionnements, discours



PETER LANG  
EDITION

Information bibliographique de la Deutsche Nationalbibliothek  
La Deutsche Nationalbibliothek a répertorié cette publication dans  
la Deutsche Nationalbibliographie; les données bibliographiques  
détaillées peuvent être consultées sur Internet à l'adresse  
<http://dnb.d-nb.de>.

Publié avec le soutien de l'Université pédagogique de Cracovie.

ISSN 2196-9787  
ISBN 978-3-631-62755-6 (Print)  
E-ISBN 978-3-653-02674-0 (E-Book)  
DOI 10.3726/ 978-3-653-02674-0

© Peter Lang GmbH  
Internationaler Verlag der Wissenschaften  
Frankfurt am Main 2013  
Tous droits réservés.

Peter Lang Edition is an Imprint of Peter Lang GmbH.  
Peter Lang – Frankfurt am Main · Bern · Bruxelles · New York ·  
Oxford · Warszawa · Wien

L'ouvrage dans son intégralité est placé sous la protection de la  
loi sur les droits d'auteurs. Toute exploitation en dehors des  
étroites limites de la loi sur les droits d'auteurs, sans accord de  
la maison d'édition, est interdite et passible de peines.

Ceci vaut en particulier pour des reproductions,  
traductions, microfilms, l'enregistrement et le traitement  
dans des systèmes électroniques.

Ce livre fait partie de la liste Peter Lang Edition.  
Il a été revu par des pairs avant sa publication.

[www.peterlang.de](http://www.peterlang.de)

## Sommaire

Présentation.....	7
<i>Aude Grezka, Alicja Hajok</i>	
<i>Des fables aux animaux il n'y a qu'une comparaison ...</i>	
Les fables, (re-)vues par les linguistes.....	13
<i>Alicja Kacprzak</i>	
« <i>La Terre est bleue comme une orange</i> » :	
de la comparaison dans le discours littéraire .....	29
<i>Lidia Miladi</i>	
Procédés syntaxiques de mise en relief dans le discours proverbial	
du polonais et du français .....	41
<i>Izabela Pozierak-Trybisz</i>	
Pour une analyse sémantique des compositions de mots	
– constructions à verbes supports .....	61
<i>Mirosław Trybisz</i>	
Les constructions à verbes supports généraux dans <i>Le Petit Prince</i>	
d'A. de Saint-Exupéry et leurs équivalents dans certaines langues	
romanes et slaves .....	75
<i>Krzysztof Bogacki, Ewa Pilecka</i>	
Ambiguïté, représentations sémantiques et calcul des prédicats indexés.....	87
<i>Galina Belikova</i>	
Catégories déontiques du conscient linguistique	
des locuteurs russes/français.....	99
<i>Anna Krzyżanowska</i>	
<i>La tunique de Nessus/szata Dejaniry. Sur l'équivalence interlinguale</i>	
des expressions mythologiques.....	109
<i>Teresa Muryn</i>	
Une analyse sémantique des constructions avec les noms <i>motif</i> et <i>mobile</i> .	
Leur fonctionnement dans le texte littéraire sur l'exemple	
du roman policier .....	121

*Iva Novakova, Julie Sorba*

Argumentation et émotion dans les séquences textuelles journalistiques.

Le cas de *stupeur* et de *jalousie* ..... 137

*Larissa Muradova*

La phraséologie du français dans son aspect dynamique ..... 151

*Małgorzata Niziolek*

Étude contrastive des routines discursives (conversationnelles)  
dans le roman policier : l'exemple des romans de Georges Simenon

(la série « Maigret »)..... 161

*Pedro Mogorrón Huerta*

UFS : Quelles UFS enseigner ? ..... 171

*Monika Sulkowska*

Structures typiques en phraséodidactique..... 191

*Wojciech Prażuch*

La traduction des formes d'adresse du polonais en français

– le cas du *pluralis maiestatis* ..... 201

*Fabrice Issac*

Représenter les relations entre les mots ..... 213

## Présentation

Comme son titre l'indique, cet ouvrage essaye de croiser langues et cultures à travers le prisme de la phraséologie. Se dégage de toutes les contributions une définition partagée de la phraséologie qui se décline en termes de caractéristiques formelles, sémantiques et pragmatiques. Les caractéristiques formelles s'expriment à travers les structures syntaxiques impliquées dans les syntagmes figés, l'ensemble des contraintes de leur combinatoire, qu'elle soit absolue ou relative, et le blocage d'un certain nombre de transformations couramment admises par les séquences libres correspondantes.

Sur le plan sémantique, on retient les éléments suivants :

- Un sens global attribué à la totalité de la séquence, le plus souvent opaque, créant un dédoublement du sens qui repose sur l'opposition entre sens littéral et sens global ;
- Une opacité en rupture plus ou moins grande avec le sens littéral dont l'origine est le plus souvent la présence de facteurs opacifiants comme les noms propres, les transferts tropiques, les allusions religieuses, littéraires, historiques et mythologiques, etc.

Pour ce qui est de la dimension pragmatique, on relève pour certaines séquences de fortes contraintes énonciatives qui font que les séquences ne s'emploient que dans un contexte précis, dans un objectif illocutoire déterminé et des relations d'interlocution spécifiques (cf. les énoncés formulaires comme les salutations, les félicitations, les formules d'interlocution courantes, etc.).

Si on part de l'idée que la culture dans la langue serait l'ensemble des croyances partagées, des lieux communs, des stéréotypes, et des contraintes pragmatiques imposées lors de l'emploi des séquences figées, la phraséologie serait la culture qui fait corps avec la langue et la langue qui se configure selon les moules culturels. C'est pourquoi, les phraséologismes sont le plus souvent considérés comme des segments linguistiques très chargés culturellement : ils servent, à travers la littéralité de leur sens, de mémoires aux communautés linguistiques et marquent ainsi chaque langue du sceau de son idiomaticité. Ainsi, ce condensé lexical qu'est la séquence figée, assure-t-il la fonction de marqueur :

- idiomatique, parce qu'il fournit à la langue des tournures propres, des façons de dire spécifiques, des manières de s'exprimer qui l'opposent à d'autres langues ;
- culturel, parce qu'il porte en lui-même les traces historiques, affectives, mythologiques de la communauté qui partage le même idiome ;

- stylistique, parce qu'il témoigne des spécificités propres au type de discours, aux différents auteurs et aux différents parlers (cf. par exemple les idiolectes, les technoclectes, etc.).

Le phénomène phraséologique trouve son expression dans toutes sortes de manifestations dont nous retenons :

- les séquences figées : ce sont des syntagmes plus ou moins figés, appartenant à toutes les parties du discours et faisant partie du lexique d'une langue ; elles ont pour origine soit le figement des séquences de discours recyclées par l'usage et fixées définitivement dans la langue, soit des dénominations complexes lexicalisées grâce au contrat sémiotique qui lie l'expression lexicale à la chose dénommée ;
- les parémies : ce sont des séquences figées phrastiques à valeur sentencieuses qui sont mémorisées en tant que telles pour rendre compte d'un ensemble de contenus sémantiques renvoyant à des situations typiques qui leur servent de lieux d'ancrage ;
- les collocations : ce sont des regroupements lexicaux qui sont le fruit d'une attraction lexicale privilégiée dans le discours qui repose sur un mécanisme d'appropriation dans l'emploi qui leur donne une naturalité par rapport aux associations syntagmatiques non appropriées ; leur emploi régulier peut les conduire à un figement plus ou moins important ;
- les schèmes ou les constructions : il s'agit le plus souvent de structures syntaxiques à forte contrainte lexicale et sémantique qui sert de moule à une signification globale (cf. grammaire constructionnelle) ; Kleiber (2013) l'illustre avec la structure de dénominations olfactives : *l'odeur de N* servant pour la typologie des odeurs ;
- les segments répétés : même si on est aux confins de la phraséologie, n'en demeure pas moins que plusieurs discours soient marqués par des segments polylexicaux répétés (cf. discours administratif, journalistique, militant, etc.).

Partant de toutes ces considérations communes, les contributions regroupées dans ce volume ont privilégié trois axes : les structures, les fonctionnements et les discours.

**a/ Les structures :** quatre types de structures ont été retenus : celles qui impliquent le comparatif *comme*, les procédés de mise en relief, les constructions à verbes supports et les structures ambiguës.

Pour ce qui est du comparatif *comme*, Aude Grezka et Alicja Hajok exposent les bases de données des expressions avec *comme* en français et en polonais réalisées au LDI, illustrant leur analyse par des exemples empruntés aux *Fables* de la Fontaine. Elles décrivent entre autres les requêtes qu'on peut effectuer à partir de ces bases et la visualisation par graphes des résultats obtenus. Alicja

Kacprzak, tout en utilisant la même construction, l'exploite dans le discours littéraire pour montrer que la comparaison, fondée sur l'analogie, permet d'effectuer des rapprochements qui relèvent soit des clichés (*blanc comme de la neige*), soit de combinaisons libres (*bleu comme une orange*), soit d'un type intermédiaire qui produit des séquences candidates à la phraséologisation (*gris comme la cendre, la poussière, les nuages*, etc.).

Les procédés de mise en relief que sont le détachement, l'effacement, la permutation et la présence d'éléments démonstratifs ont été appliqués par Lidia Miladi au discours proverbial polonais et français. Son analyse montre que ces procédés participent à la structure métrique et rythmique de ces énoncés et que le détachement à gauche est le plus fréquent dans les deux langues.

Les constructions à verbes supports ont été abordées par Izabela Pozierak-Trybisz et Mirosław Trybisz. La première privilégie les emplois problématiques des constructions à verbes supports et propose des outils d'analyse permettant de saisir leur cohérence sémantique et les contraintes qui président à leur emploi. Le second traite des constructions à verbes supports généraux dans *Le Petit Prince* d'A. de Saint-Exupéry et de leurs équivalents appropriés dans deux langues romanes (espagnol et roumain) et deux langues slaves (polonais et tchèque). Son étude montre entre autres que dans les langues slaves, il y a une dissymétrie plus importante par rapport au français qu'elle ne l'est dans les autres langues romanes.

Pour ce qui est des structures ambiguës, Krzysztof Bogacki et Ewa Pilecka ont choisi des expressions du type *éclater de rire* et *mourir de froid* pour montrer qu'on attribue à chaque structure ambiguë au moins deux représentations sémantiques construites à partir de prédicats sémantiques temporellement indexés.

**b/ Les fonctionnements :** Pour illustrer le fonctionnement des phraséologismes, les auteurs ont retenu les déontiques, les expressions mythologiques, les emplois discursifs, le profil discursif et la variation des phraséologismes en diachronie.

Galina Belikova a procédé à l'analyse des déontiques dans le cadre d'une approche linguistico-culturologique. Le choix des concepts déontiques est motivé essentiellement par leur sens axiologique reflétant des normes de conduite imposées par une culture pour réguler le comportement collectif. Son étude lui permet de dégager des réseaux lexicaux et des champs parémiologiques en français et en russe.

Anna Krzyżanowska, exploitant les notions sémantiques de profilage, stéréotype et connotation, compare les équivalences interlinguales des expressions mythologiques. Son analyse aboutit à la conclusion que l'équivalence est un

phénomène graduel et que les particularités structurelles, sémantiques et iconiques reflètent les expressions cognitives propres à chaque culture.

Avec Teresa Muryn, on a affaire à une analyse sémantico-syntaxique des deux prédicats *motif* et *mobile* en tant que prédicats avec résorption (ne décrivant qu'un argument du prédicat). Elle a illustré le fonctionnement de ces prédicats par des exemples empruntés des romans policiers.

Partant de l'hypothèse qu'il y a un lien entre les profils discursifs des noms *jalousie* et *stupeur* et la stratégie dans l'argumentation des émotions dans le discours journalistique, Iva Novakova et Julie Sorba montrent que *jalousie* a une argumentabilité plus forte que *stupeur*, et ce à travers une analyse de leur fonctionnement dans le cadre de la phrase, des relations transphrastiques et sur le plan textuel.

C'est pour une perspective diachronique que Larissa Muradova a opté : en comparant des éditions de dictionnaires espacées dans le temps, elle a pu relever les différents changements phraséologiques que connaît la langue.

**c/ Les discours :** Outre les types de discours déjà mentionnés (le discours journalistique, lexicographique et poétique), il y a lieu de s'arrêter sur le discours littéraire, le discours didactique et les termes d'adresse.

Le travail de Małgorzata Niziołek sur les routines discursives telles qu'elles s'expriment à travers les formules récurrentes lors des interrogatoires du commissaire Maigret illustre le marquage phraséologique des genres stylistiques.

Quant au discours didactique, il a été retenu par Pedro Mogorron Huerta et Monika Sułkowska. Le premier cherche à sélectionner à partir de bases de données phraséologiques exhaustives, des champs sémantiques et lexicaux favorisant à la fois la mémorisation des séquences figées et la recherche d'équivalents pour la traduction. La seconde expose et analyse les résultats d'une expérience menée auprès d'étudiants polonais sur les structures prototypiques phraséologiques qui devraient être exploitées en phraséodidactique.

Avec Wojciech Prazuch, travaillant sur des extraits de romans, analyse les formes adressatives polonaises en tant que marqueurs de relations sociales et le transfert de telles formes d'une langue à une autre.

Fabrice Issac, s'intéressant entre autres à des applications informatiques concernant l'exploration de données textuelles, présente des outils informatiques, comme *Corpindex*, élaboré au LDI, pour avoir des concordanciers pouvant avoir des représentations graphiques. Il illustre cela par des exemples relatifs aux noms propres, aux parties du corps, etc.

Comme on le remarque, l'étude de la phraséologie, qu'elle soit menée dans un cadre monolingual ou contrastif, à partir de genres discursifs généraux ou spécifiques, conduit au même constat : la phraséologie se nourrit de la culture et

la culture se fait langue ; elle en conditionne les spécificités et en détermine les emplois. Elle représente dans tous les cas de figure un processus sous-jacent à la dynamique des langues et à l'expression des spécificités culturelles des communautés linguistiques.

*Teresa MURYN*  
*Salah MEJRI*  
*Wojciech PRAŻUCH*  
*Inès SFAR*



# *Des fables aux animaux il n’y a qu’une comparaison ...*

## **Les fables, (re-)vues par les linguistes**

*Aude Grezka*

Laboratoire Lexiques Dictionnaires Informatique (LDI)  
CNRS – Université Paris 13

*Alicja Hajok*

Université pédagogique de Cracovie

### **0. Introduction**

En travaillant sur les locutions comparatives en français et en polonais dans le cadre du projet FixISS (Grezka, 2011, 2013a, 2013b), un grand nombre d’expressions de nature anthropomorphique ont été observées. L’anthropomorphisme consiste à attribuer des caractéristiques comportementales ou morphologiques humaines à d’autres entités comme Dieu, des animaux, des objets, des phénomènes, voire des idées. Ce phénomène est particulièrement présent dans les fables d’Ésope, de Jean de la Fontaine, d’Ignacy Krasicki et d’autres, pour parler des humains. En leur prêtant des physionomies animales, les auteurs sont ainsi dispensés de s’attarder sur le caractère de leurs personnages. Ainsi, le renard sera fourbe et malicieux, le rat opportuniste, le lion majestueux, etc. On constate que certaines de ces propriétés sont partagées par les deux langues (*être rusé comme un renard/chytry jak lis ; être courageux comme un lion/odważny jak lew*), alors que d’autres restent spécifiques à chaque langue (*égorger N comme des moutons, dziewczyna jak tania*).

Ce travail sur les locutions comparatives nous renvoie inévitablement aux fables de Jean de la Fontaine. De nombreux vers tirés des *Fables* sont devenus, à travers le temps, des proverbes ou des expressions. Ce constat nous a donc conduits à nous interroger sur les séquences figées qui se sont réellement enracinées dans la langue. Quelles sont les expressions moralisantes issues des *Fables* de la Fontaine qui se sont figées et sont entrées comme telles dans la langue française ? Ces expressions, se sont-elles également enracinées dans la langue polonaise ?

### **1. Quelques mots sur les *Fables* de La Fontaine**

Claude Simon (1986, p. 16) affirmait que « pour le fabuliste, il y a d’abord une moralité [...] et ensuite seulement l’histoire qu’il imagine à titre de démonstration imagée, pour illustrer la maxime, le précepte ou la thèse que l’auteur cherche par ce moyen à rendre plus frappants ». Jean de La Fontaine (1621-1695), en s’inspirant des fabulistes de l’Antiquité gréco-latine et en particulier d’Ésope,

écrit les Fables qui vont faire sa renommée. Ses fables écrites en vers, mettent en scène des animaux anthropomorphes et contiennent une morale au début ou à la fin. Elles furent écrites dans un but éducatif et étaient adressées au Dauphin. La Fontaine insiste sur ses intentions morales : « je me sers d'animaux pour instruire les hommes ». Le premier recueil qui correspond aux livres I à VI des éditions actuelles est publié en 1668, le deuxième (livres VII à XI) en 1678, et le dernier (livre XII actuel) est daté de 1694. Ils sont toujours considérés comme un des plus grands chefs d'œuvres de la littérature française.

Les poètes polonais<sup>1</sup> comme Ignacy Krasicki<sup>2</sup> (1735-1855), Adam Mickiewicz (1798-1855), Julian Ursyn Niemcewicz (1757-1841) ou Leopold Staff (1878-1957) ont cherché à faire revivre les fables d'Esope et de La Fontaine en essayant de ne rien perdre de leur harmonie, de leur couleur et de leur rythme intérieur. Ils les ont traduites, mais la traduction poétique est un art en soi, une création originale, une activité poétique et un savoir lié à la perception et à la création, mais en même temps la traduction poétique est un art du recodage. C'est pour cette raison que nous parlerons plutôt de la réécriture des *Fables* en polonais. Les réécrire, « c'est en quelque sorte se (les) approprier » (Loffler-Laurian, 1984, p. 112). Ce travail a ainsi permis de faire découvrir de manière intacte les fables aux lecteurs polonais.

## 2. Les séquences figées tirées des *Fables*

De nombreuses expressions que nous utilisons couramment aujourd'hui trouvent leur origine dans les *Fables* de La Fontaine, sans forcément que nous le sachions. Jean de La Fontaine nous a laissé pas moins de 243 fables décrivant le genre humain et ses travers. Ces fables continuent de nourrir notre langage. Par exemple, l'expression « montrer patte blanche », qui signifie « inspirer confiance », est extraite de la fable *Le Loup, la chèvre et le chevreau*. La patte blanche fait référence à celle de la chèvre qui, s'absente de la maison en laissant son petit seul, et lui recommande de ne pas ouvrir à quelqu'un qui ne prononcerait pas une phrase spécifique. Mais lorsque le chevreau entend frapper, il de-

---

1 Nous travaillons sur les réécritures faites par les poètes polonais : Franciszek Kniaźnin (1750-1807), Ignacy Krasicki (1735-1855), Adam Mickiewicz (1798-1855), Julian Ursyn Niemcewicz (1757-1841), Leopold Staff (1878-1957), Stanisław Trembecki (1737-1812) et sur les traductions des *Fables* de La Fontaine proposées par : Władysław Noskowski (1841-1881), Jadwiga Dachniewicz (1920-2003), Feliks Konopka (1888-1982), Włodzimierz Lewik (1905-1962), Julian Rogoziński (1912-1980).

2 Ignacy Krasicki est le fabuliste polonais le plus connu, on lui doit notamment la fameuse phrase *Mieux vaut se disputer à l'air libre que d'être d'accord derrière des barreaux* extraite de la fable *Le Chardonneret et le merle*.

mande, en plus de la phrase, de « montrer patte blanche ». Grâce à cette astuce, il reconnaît la patte du loup et évite ainsi de se faire dévorer.

La première étape de notre travail a donc consisté à repérer les expressions des *Fables* de la Fontaine qui sont entrées dans la langue, pour donner naissance à des suites figées. L'analyse de nos différents corpus a ainsi permis de dégager trois types de situation<sup>3</sup> :

**a. Les vers fidèlement reproduits qui se sont figés avec le temps :**

*L'absence est le plus grand des maux*

L'absence est le plus grand des maux :  
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,  
Les dangers, les soins du voyage,  
Changent un peu votre courage.

(La Fontaine, *Les deux pigeons*)

*Adieu veau, vache, cochon, couvée*

Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;  
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri  
Sa fortune ainsi répandue,  
Va s'excuser à son mari  
En grand danger d'être battue.  
Le récit en farce (5) en fut fait ;  
On l'appela le Pot au lait.

(La Fontaine, *La Laitière et le Pot au lait*)

*Aide-toi, le Ciel t'aidera*

Hercule en soit loué. Lors la voix : Tu vois comme  
Tes Chevaux aisément se sont tirés de là.  
Aide-toi, le Ciel t'aidera.

(La Fontaine, *Le charretier*)

**b. Les vers qui ont été transformés pour donner naissance à une suite figée :**

*Tirer les marrons du feu* [= tirer avantage d'une situation pour soi-même, parfois malhonnêtement]<sup>4</sup>

Si Dieu m'avait fait naître propre à tirer marrons du feu, certes marrons verraient beau jeu

(La Fontaine, *Le Singe et le Chat*)

3 Les expressions sont nombreuses, nous ne prenons à chaque fois que quelques exemples pour illustrer les différentes situations)

4 De nombreuses expressions ont un sens initial et un sens actuel. Ainsi, à l'origine, l'expression « tirer les marrons du feu » signifiait « entreprendre quelque chose de risqué ou dangereux pour le profit de quelqu'un d'autre ».

*Montrer patte blanche* [= inspirer confiance]

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :  
« Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »  
S'écria-t-il d'abord.

(La Fontaine, *Le Loup, la chèvre et le chevreau*)

*Vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué* [=disposer de quelque chose qui n'est pas encore en sa possession]

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?  
Car il s'approchait de bien près,  
Te retournant avec sa serre.  
Il m'a dit qu'il ne faut jamais  
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

(La Fontaine, *L'Ours et les Deux Compagnons*)

**c. Les morales véhiculées par les fables ont été utilisées pour donner naissance à de nouvelles suites figées :**

*Au danger on connaît les braves* [= seuls les braves restent pour faire face à un danger]

La vraie épreuve du courage  
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt,  
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,  
S'enfuit aussitôt qu'il le voit

(La Fontaine, *Le lion et le chasseur*)

*Avoir la gueule enfarinée* [= arriver, paraître, venir sans méfiance ou avec une feinte naïveté]

Pour la seconde fois les trompe et les affine,  
Blanchit sa robe et s'enfarine ;  
Et de la sorte déguisé,  
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.  
Ce fut à lui bien avisé :  
La Gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.  
Un Rat sans plus s'abstient d'aller flairer autour.  
C'était un vieux routier ; il savait plus d'un tour ;  
Même il avait perdu sa queue à la bataille.  
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,  
S'écria-t-il de loin au Général des Chats :  
Je soupçonne dessous encore quelque machine.  
Rien ne te sert d'être farine ;

(La Fontaine, *Le Chat et un vieux rat*)

Cette dernière expression est intéressante puisque son sens a évolué à travers les siècles. Si aujourd'hui l'expression est utilisée pour parler de quelqu'un qui

n'est pas bien réveillé, elle signifiait à l'origine « prendre un air naïf pour arriver à ses fins ». Dans cette fable, le chat utilise un stratagème pour attraper les souris : il se cache dans la huche à pain en se recouvrant la gueule de farine afin de duper les rongeurs.

Ainsi, de nombreuses expressions très anciennes, probablement tirées d'Ésope, doivent leur célébrité actuelle à Jean de La Fontaine.

### 3. Les expressions figées tirées des *Fables* et leurs équivalents en polonais

A partir de ce premier travail sur les expressions tirées des *Fables* de La Fontaine, nous nous sommes intéressées à leur traduction en polonais. Traditionnellement, quand on parle de traduction, on cherche à dégager trois types de situation : l'équivalence totale, l'équivalence partielle et l'absence d'équivalence. Il serait fautif de percevoir les équivalences comme un passage d'une langue à l'autre, comparable à la transcription des chiffres arabes en chiffres romains (Thieberger, 1972). Une telle transcription serait encore plus difficile dans le cas de la traduction de la littérature.

En partant du corpus français, nous avons cherché à observer si ces mêmes expressions, qui se sont enracinées dans la langue courante, se retrouvaient également dans la langue polonaise. En effet, bien que les fables aient été traduites en polonais, rien ne laisse dire que ces expressions fassent partie intégrante de la langue courante polonaise.

On constate en fait cinq types de processus dans la création des séquences figées (nous ne donnerons ici que quelques exemples) :

- a) **les séquences fidèlement reproduites dans les deux langues** – il s'agit de vers qui se sont figés avec le temps dans les deux langues :

*Aide-toi, le Ciel t'aidera* (La Fontaine, *Le Charretier embourbé*)

*Pomóż sam sobie, a niebo pomoże*

*La méfiance est mère de la sûreté* (La Fontaine, *Le Chat et un vieux Rat*)

*Wiedział z doświadczenia, że bezpieczeństwa ostrożność jest matką*

*C'est l'âne couvert de la peau du lion* (La Fontaine, *L'âne vêtu de la peau du lion*)

*Osiół w lwiej skórze*

*La raison du plus fort est toujours la meilleure* (La Fontaine, *Le Loup et l'agneau*)

*Racja mocniejszego zawsze lepsza bywa – l'ancien polonais*

- b) **les séquences transformées** – une partie du vers a subi un processus de figement, ce qui a permis la création d'une nouvelle locution. Le phénomène s'observe dans les deux langues :

Par exemple, l'expression « tirer les marrons du feu » est intéressante. Nous observons que la langue française a repris une partie du vers en le transformant en une locution verbale. En polonais, nous observons que le même fragment a été repris et qu'il s'est figé sous la forme de trois locutions verbales.

*Si Dieu m'avait fait naître propre à tirer marrons du feu, certes marrons verraient beau jeu* (La Fontaine, *Le Singe et le Chat*)

→ *Tirer les marrons du feu*

Il y a deux sens pour cette expression : (i) se donner de la peine pour le seul profit d'autrui ; (ii) être celui qui tire profit de la situation. Pour le second emploi, on constate qu'il y a une inversion du sens d'origine. Bien qu'ayant la signification inverse de la signification initiale et logique, ce sens est pourtant devenu le plus fréquent.

*Dmuchnął w pazurki - i znów do komina; Zręcznie kasztany wybierać zaczyna/A co wyciągnie, to malpa wnet zjada* – citation exacte, la morale s'est figée sous la forme de trois locutions verbales :

→ (a) *Wybierać, wyciągać, wyjmować kasztany z ognia cudzymi rękami* (sélectionner/tirer/sortir-marrons-de-feu-autres-mains) [utiliser quelqu'un pour effectuer un travail difficile dont on ne trouve pas de profit] – locution verbale.

Nous observons également un paradigme synonymique : *wybierać, wyciągać, wyjmować* ce qui dans notre approche méthodologie renvoie à plusieurs entrées dans le dictionnaire des séquences figées (Mejri, 2008b).

→ (b) *Wybierać, wyciągać, wyjmować dla kogoś kasztany z ognia* (sélectionner/ tirer/sortir-pour-quelqu'un-marrons-de-feu) [entreprendre une action difficile, risquée, pour le seul profit d'autrui, sans bénéfice personnel] – cette locution verbale est un équivalent exact de la locution française *tirer les marrons du feu* (pour qqn)

Nous retenons encore une autre locution légèrement modifiée :

→ (c) *Wybierać, wyciągać, wyjmować za kogoś kasztany z ognia* (sélectionner/ tirer/sortir-à la place de-quelqu'un-marrons-de-feu) [entreprendre une action difficile, risquée, pour le seul profit d'autrui, sans bénéfice personnel] – *tirer les marrons du feu* (à la place de qqn)

Nous relevons un autre exemple intéressant de découpage. Nous observons que le vers « serrant la queue, et portant bas l'oreille », tiré de la fable *Le renard et la cigogne*, a été divisé en deux dans les deux langues. Chacune des parties a permis la création d'une locution verbale :

*Serrant la queue, et portant bas l'oreille* (La Fontaine, *Le renard et la cigogne*)

→ (a) *Baisser l'oreille* – locution verbale

→ (b) *Serrer la queue* – locution verbale

Expressions indiquant un signe de peur, de désappointement.

Le polonais, avec un plus grand paradigme synonymique de verbes, permet de forger un plus grand nombre de locutions verbales que le français :

→ (a) *Kłaść, położyć, tulić uszy po sobie* (baisser/avoir baissé/mettre-oreilles-derrière-soi) [perdre confiance en soi, devenir humble, modeste] – locution verbale

→ (b) *Wziąć, schować, zawinąć ogon pod siebie* (prendre cacher/plier-queue-sous-soi) [avoir la trouille] – locution verbale

### c) les séquences fidèlement reproduites en français et la création de nouvelles expressions figées en polonais :

*Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours/Qu'on ne l'ait mis par terre.* (La Fontaine, *L'Ours et les deux Compagnons*) – citation exacte qui avec le temps s'est figée en français.

*Najprzód zabij niedźwiedzia, potem sprzedaj skórę* – la citation exacte qui a donné naissance à la locution verbale :

→ *Dzielić skórę na niedźwiedziu* (diviser-peau-sur-ours) – locution verbale qui fait référence à la morale de la fable.

### d) les séquences figées propres au français

Certaines suites figées tirées des *Fables* n'ont pas de correspondant en polonais. Autrement dit, le processus de figement du vers n'est observable qu'en français. Même si nous disposons de la traduction exacte de ce vers en polonais, il n'a pas le statut de suite figée :

*Adieu veau, vache, cochon, couvée* – citation exacte (La Fontaine, *La Laitière et le Pot au lait*), 'formule généralement citée lorsqu'on doit, avec déception, faire une croix sur ce qu'on espérait' – la séquence est entrée dans la langue comme telle.

*Krowa, wieprz, kurczęta* – *Razem z mlekiem przepadły* – traduction exacte, il est difficile de proposer un équivalent de cette suite figée en polonais, il est nécessaire de proposer la traduction descriptive de cette locution.

### e) les séquences figées propres au polonais

Certains vers se sont figés dans la langue courante polonaise, ce qui n'a pas été le cas pour le français. Ainsi, la Fable *Le Renard et les Raisins* n'a pas donné lieu à la création de suites figées en français. Cependant, en polonais nous notons un nom composé par référence à cette fable :

Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats – citation exacte (La Fontaine, *Le Renard et les Raisins*)

*Kwaśne, zielone, dobre dla żarłoków* – la traduction exacte

→ *Kwaśne winogrona* (aigres-raisins) [les choses, les objectifs difficiles à atteindre] – nom composé par référence à la fable.

#### 4. Les *Fables* de la Fontaine à l'origine de suites comparatives

Un certain nombre de *Fables* a donné lieu également à des suites comparatives. Pour rappel, une suite comparative se caractérise par le fait que la propriété, qui constitue le propos de la comparaison, est attribuée à un comparé par l'intermédiaire d'un comparant. Les constructions en français et en polonais sont diverses :

- les constructions adjectivales (*chytry jak lis* → *rusé comme un renard*),
- les constructions verbales (*plakać jak bóbr* → *pleurer comme un veau*),
- les constructions adverbiales (*szybko jak błyskawica* [*très rapidement*]),
- les constructions nominales (*dziewczyna jak lania* [*une très belle fille*]),
- etc.

Il existe différents types de suites comparatives. En effet, certaines comparaisons sont évidentes, c'est-à-dire que la propriété qui constitue le propos de la comparaison est motivée par le comparant (cependant il est important de signaler qu'une locution, si elle est motivée pour un francophone, ne sera pas forcément pour un non-francophone ; de même, avec le polonais) :

- *blanc comme neige*
- *presser comme un citron*
- *blady jak papier*
- *zmieniać się jak kameleon*

Certaines comparaisons ont une opacité relative, c'est-à-dire que certains comparants n'ont pas ou n'ont plus de motivation. Si nous prenons l'exemple français *bête comme ses pieds*, *bête comme la lune*, rien ne semble faire penser à la sottise dans la « lune ». Ce comparant serait purement intensif (=beaucoup, énormément). On trouve de nombreux exemples dans les deux langues :

- *con comme un balai*
- *bête comme ses pieds*
- *biedny jak mysz kościelna*
- *blady jak śmierć*

D'autres comparaisons fonctionnent par antiphrase. La locution est employée dans le sens contraire au sens véritable. Le comparant est en opposition sémantique avec la propriété qui constitue le propos de la comparaison :

- *bronzé comme un cachet d'aspirine*
- *aimable comme une porte de prison*
- *czysty jak smoła*
- *przejrzysty jak mgła*

Enfin, certaines comparaisons sont des allusions littéraires (très souvent religieuses et mythologiques) :

- *soûl comme un Polonais*
- *fier comme Artaban*
- *bogaty jak Krezus*
- *wielki jak Goliat*

Ainsi, dans le cadre de notre travail sur les *Fables* de la Fontaine, nous avons relevé un certain nombre de locution appartenant à cette dernière catégorie. Prenons quelques exemples.

En français, l'expression *être rusé comme un renard* (ADJ + *comme*) fait allusion aux vers et aux thèmes tirés de la Fable *Le Renard et le Bouc* mais également de la célèbre Fable *Le renard et le Corbeau*, puisque certaines fables se répondent explicitement. Cette expression a une connotation péjorative. Elle est employée pour une personne qui utilise son intelligence pour duper les autres. Dans ces deux fables, La Fontaine met en scène un renard rusé. Cette expression se retrouve également en polonais, avec le même sens et la même construction :

- *chytry jak lis* ADJ+jak
- *przebiegły jak lis* ADJ+jak
- *szczwany jak lis* ADJ+jak

De même, certaines expressions françaises et polonaises font allusion à des vers et au thème tiré de la Fable *la Cigale et la Fourmi*.

- *krzątać się jak mrówka* V+jak
- *pracować jak mrówka* V+jak
- *pracowity jak mrówka* ADJ+jak
- *travailler comme une fourmi*

Ces expressions désignent une personne laborieuse, patiente ou économe par référence à la fourmi de la fable de La Fontaine.

## 5. Travail FixISS

Ce travail sur les expressions de la Fontaine vient s'inscrire dans la continuité du travail de l'équipe FixISS et illustre les difficultés que nous pouvons rencontrer. Le projet de l'équipe FixISS est de créer, dans le cadre du figement, une ressource automatisable, qui va pouvoir être utilisée dans des applications informatiques comme l'analyse automatique de textes, l'aide à la rédaction, la traduction, etc. Le traitement automatique des langues, quel que soit son objectif, doit s'appuyer sur des ressources linguistiques. Cela implique donc un degré suffisant de couverture que seul peut apporter un dictionnaire électronique construit à cet effet. Toutes les unités lexicales d'un texte doivent être identifiées morphologiquement et décrites quant à leurs propriétés combinatoires, c'est-à-dire syn-

taxiques, et leur signification en contexte. Pour que toutes les formes de la langue soient identifiées par la machine, il lui faut des ressources linguistiques de deux ordres :

- (i) un dictionnaire morpho-syntaxique : qui sera en mesure de reconnaître les formes linguistiques et les variations qu'elles peuvent subir de par les règles morphologiques de la langue en question.
- (ii) un dictionnaire syntactico-sémantique : qui sera en mesure d'associer des formes à des sens.

Le figement représente l'une des grandes difficultés pour le traitement automatique. La difficulté se situe au niveau de la reconnaissance de l'unité globale et de sa génération puisqu'il n'y pas d'autonomie entre les éléments constitutifs de la suite. La reconnaissance de ces séquences figées est donc l'une des tâches que s'est fixée l'équipe FixISS.

### 5.1. La base de données

Notre travail sur le figement qui avait débuté par la description des locutions adverbiales (actuellement dans notre base de données plus de 6000 entrées), s'est enrichi par les locutions comparatives en « comme ». Depuis la base de données FixISS, il est possible de faire de nombreuses requêtes sur ces locutions en « comme ». L'utilisateur peut faire des recherches par mots-clés, par types de constructions ou par traits sémantiques.

Deux types de visualisation des résultats sont également possibles : tabulaire ou graphique. La visualisation à l'aide d'un graphe est un travail en cours, « expérimental ». Nous associons à la base de données un graphe de relation (outil Isilex, développé au LDI) qui permet d'illustrer les relations entre des unités lexicales. A titre d'exemple, la requête suivante :

- Construction recherchée : Adj + *comme*
- Nom recherché après *comme* : [ani]
- Sujet de la locution : [N hum]

permet d'extraire les suites de mots du type *être gras comme un cochon*, *être gros comme une baleine*, etc. Les visualisations des résultats obtenus sont les suivantes<sup>5</sup> :

Visualisation tabulaire de notre requête :

---

5 Nous ne proposons ici qu'un extrait des résultats obtenus. Seuls les adjectifs les plus employés figurent dans ce tableau.

Entrée	Verbe approprié	Adj	Mot vedette	Construction	Locution entière
comme une caille	être	gras	caille	ConjDét N	être gras comme une caille
comme un cochon	être	gras	cochon	ConjDét N	être gras comme un cochon
comme une loche	être	gras	loche	ConjDét N	être gras comme une loche
comme un porc	être	gras	porc	ConjDét N	être gras comme un porc
comme une baleine	être	gros	baleine	ConjDét N	être gros comme une baleine
comme un cochon	être	gros	cochon	ConjDét N	être gros comme un cochon
comme une vache	être	gros	vache	ConjDét N	être gros comme une vache
comme un chien de plomb	être	léger	chien	ConjDét N Prép N	être léger comme un chien de plomb
comme un éléphant	être	léger	éléphant	ConjDét N	être léger comme un éléphant
comme un oiseau	être	léger	oiseau	ConjDét N	être léger comme un oiseau
comme un papillon	être	léger	papillon	ConjDét N	être léger comme un papillon
comme un cochon	être	sale	cochon	ConjDét N	être sale comme un cochon
comme un porc	être	sale	porc	ConjDét N	être sale comme un porc
comme un pou	être	sale	pou	ConjDét N	être sale comme un pou
comme un pourceau	être	sale	pourceau	ConjDét N	être sale comme un pourceau
comme un crapaud	être	laid	crapaud	ConjDét N	être laid comme un crapaud
comme une guenon	être	laid	guenon	ConjDét N	être laid comme une guenon
comme un pou	être	laid	pou	ConjDét N	être laid comme un pou
comme un singe	être	laid	singe	ConjDét N	être laid comme un singe

Visualisation par graphe de notre requête :

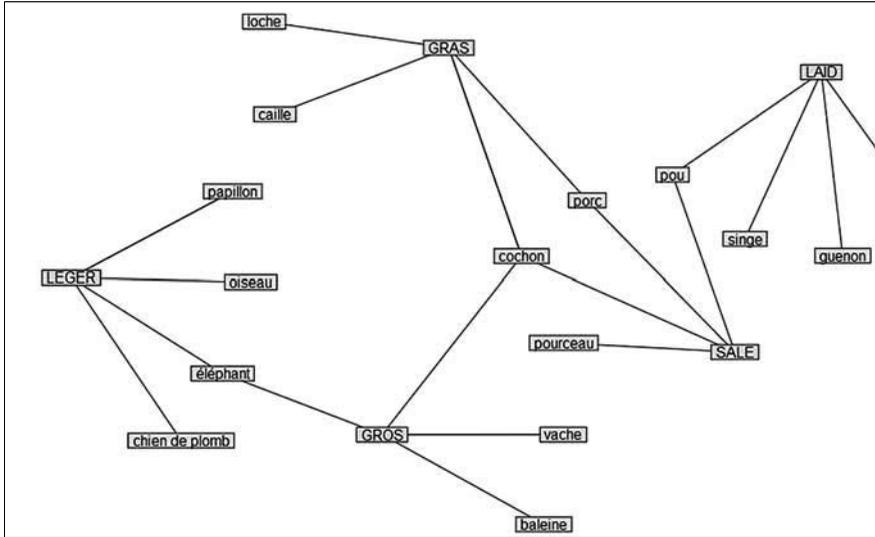


Figure 1. Graphe de relation (capture d'écran)

La visualisation par graphe est intéressante parce qu'elle permet de mettre en valeur, par exemple, des antiphrases du type : *être léger comme un éléphant, comme un chien de plomb*<sup>6</sup>.

### 5.2. Travail sur le français/polonais

En parallèle, ce même travail de description est réalisé avec le polonais. La traduction des locutions figées reste problématique bien que leur usage soit loin d'être marginal. Il est nécessaire de procéder à des études comparées systématiques pour qui s'intéresse au traitement automatique des langues. A notre connaissance, il n'existe pas d'études accessibles ayant donné lieu à des lexiques bilingues exhaustifs d'expressions figées. Les études existantes restent en général centrées sur un certain type d'expressions (par exemple celles contenant des parties du corps, des animaux) ou sur des paires de langue.

6 D'ailleurs se pose la question de savoir comment catégoriser *chien de plomb*. Doit-il rester sous la classe *animal* ?

De nombreuses expressions ont été traitées :

**Pour le français :**

V+ comme – 378 expressions  
 Être + ADJ + comme – 396 expressions  
 Autres (à classer) – 29 expressions

**Pour le polonais :**

V + jak – 4068 expressions  
 ADJ+ jak – 1320 expressions  
 ADV + jak – 135 expressions  
 N + jak – 304 expressions  
 Autres (à classer) – 500 expressions

Ainsi, si nous recherchons toutes les expressions comparatives construites à partir du mot-clé *lion* pour le français ou *lew* pour le polonais, nous obtenons le graphe suivant :

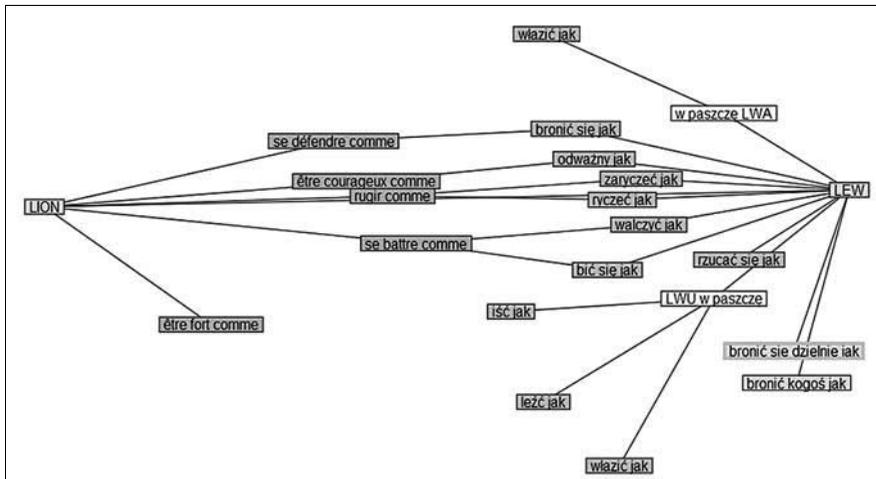


Figure 2. Graphe de relation français/polonais (capture d'écran)

Comme nous avons pu le voir à travers le travail sur les *Fables* de La Fontaine, dans le cadre des expressions, deux langues recourent bien souvent à des moyens différents pour la mise en place des structures grammaticales et lexicales, dans une même situation onomasiologique.

## 6. Conclusion

Nous nous sommes servis des *Fables* pour étudier quelques corrélations entre les suites comparatives en français et en polonais. En effet, nous avons entrepris un grand travail d'analyses contrastives des suites figées dont le premier objectif est de terminer la description des expressions en *comme* dans les deux langues ; le second consiste à ajouter aux bases des variantes flexionnelles notées surtout en polonais (*dziewczyna jak malina/dziewczyny jak maliny*). Le travail est loin d'être terminé car les bases sont extensibles aux autres types de locutions et aux autres langues.

### *Bibliographie :*

- Bańko, M. (2007). Słownik porównań. Warszawa : Wydawnictwo Naukowe PWN, p. 266.
- Simon, C. (1986). Discours de Stockholm. Les éditions de Minuit.
- Grezka, A. (2011). « La base de données Figement ». In : Le figement linguistique et les trois fonctions primaires (prédicats, arguments, actualisateurs), *Neophilologica*, p. 23, Hajok A. et S. Mejri (eds), Katowice : Université de Silésie. p. 15-28.
- Grezka, A. (2013). « Le figement absolu : les locutions adverbiales ». In : Fraseología, Opacidad y Traducción, Mogorron Huerta P., Gallego Hernandez D., Masseur P. et M. Tolosa Igualada (eds), Collection Studien zur romanischen Sprachwissenschaft und interkulturellen Kommunikation, vol. 86, Peter Lang GmbH, Frankfurt, p. 67-81.
- Grezka, A. (2013). « Les séquences nominales adverbiales ». In : Les locutions nominales en langue générale, Blanco X., Fuentes S. et Mejri S. (eds), 102, Barcelone : Publications de l'Université Autonome de Barcelone, pp. 143-161.
- Kayra, E. (1998). « Le langage, la poésie et la traduction poétique ou une approche scientifique de la traduction poétique », *Meta*, 43 (2), Presses de l'Université de Montréal, pp. 254-261.
- Loffler-Laurian, A.-M. (1984). « Vulgarisation scientifique : formulation, reformulation, traduction », *Langue française*, 64, Paris : Larousse, pp. 109-125.
- Mejri, S. (2008a). « Figement et traduction : problématique générale », *Meta*, 53 (2), Presses de l'Université de Montréal, pp. 244-252.
- Mejri, S. (2008b). « Vers un dictionnaire électronique des séquences figées », Du sens des mots. Le réseau sémantique du dictionnaire, Dotoli G., Papoff G. (eds), Biblioteca della Ricerca, pp. 117-129.
- Mejri, S. (ed.) (2003). Le figement lexical, *Cahiers de lexicologie*, 82, Paris : Champion, pp. 23-29.
- Skommer, G. (2006). Wyrażenia porównawcze. Model struktury i semantyki porównań w języku polskim i norweskim, Poznań : Wydawnictwo Naukowe UAM, p. 250.
- Thieberger, R. (1972). « Le langage de la traduction », *Langages*, 28, Paris : Larousse, pp. 75-84.

**Résumé :**

L'anthropomorphisme peut être utilisé pour parler des humains, ce qui est le cas des *Fables* de La Fontaine. Avec le temps, certains de ces traits humains appropriés aux animaux sont entrés dans la langue. Aujourd'hui, on les retrouve sous forme d'expressions comparatives (*rusé comme un renard*, *chytry jak lis*). Ce travail a un double objectif : d'une part, nous discuterons des séquences moralisantes issues des *Fables* de La Fontaine qui se sont figées en français et en polonais ; d'autre part, nous nous attarderons sur les expressions comparatives en français et en polonais qui constituent une des ressources linguistiques automatisables créées dans le cadre du projet FixISS.

**Mots-clés :**

Expression, fable, locution comparative, séquence figée, traduction, graphe

**Abstract :**

Anthropomorphism can be used to talk about humans, like it is the case in Jean de La Fontaine's *Fables*. As time goes by, some of these human characteristics assigned to animals pass into the language. Today, we find them in the form of similes (e.g. *rusé comme un renard*, *chytry jak lis* [Eng.: *wily as a fox*]). This paper has two objectives: on the one hand, we will discuss the moralizing sequences from La Fontaine's *Fables* that fossilized in both French and Polish; on the other hand, we will focus on similes in French and Polish, which constitute one of the 'automatizable' linguistic resources created in the frame of the FixISS project.

**Keywords :**

fables, comparative phrase, fixity, translation, graph



## « *La Terre est bleue comme une orange* » : de la comparaison dans le discours littéraire

Alicja Kacprzak

Université de Łódź

Même si, traditionnellement, on considère la comparaison comme faisant ‘pâle figure’ à côté de la métaphore, elle semble jouer dans le discours un rôle aussi remarquable que sa consœur. Basées sur un processus cognitif identique, l’une et l’autre permettent de « *comprendre quelque chose (et d’en faire l’expérience) en termes de quelque chose d’autre* » (Lakoff et Johnson, 1985, p. 15). Ainsi, participant d’une reconfiguration du monde, la comparaison facilite sa compréhension et sa catégorisation ramenant l’inconnu au connu.

Dans une oeuvre littéraire, l’image suggérée par la comparaison rassure souvent son récepteur, en jouant sur une connivence des points de vue de l’auteur et du lecteur, comme dans ce fragment de texte de Marguerite Duras, où la comparaison de la couleur d’un fleuve à celle de la mousse n’a rien d’insolite : « *L’Arno était vert entre ses berges sombres, vert comme de la mousse, l’auto filait sur la route, sans phares encore* »<sup>1</sup>. Mais la comparaison littéraire peut aussi surprendre, comme c’est le cas de cette célèbre phrase de Paul Éluard : « *La Terre est bleue comme une orange Jamais une erreur les mots ne mentent pas* »<sup>2</sup>, dont le ton surréaliste reste toujours aussi frappant. Malgré sa prédilection pour les comparaisons recherchées et originales, le discours littéraire n’est exempt non plus de tours comparatifs figés, ce dont témoigne l’exemple provenant d’un texte de Jean-René Hugenin : « *Sous la lumière glacée de la lune, le pavé était blanc comme de la neige* »<sup>3</sup>. Chacune des comparaisons citées résulte de stratégies textuelles différentes de leurs auteurs : en effet, ceux-ci peuvent choisir entre des locutions à valeur de clichés et des syntagmes libres que seule limite l’imagination de l’écrivain.

Entre ces deux cas extrêmes, notons encore l’espace de constructions comparatives à un degré de phraséologisation faible ou moyen, qui, de par leur sens, semblent constituer un réservoir d’expressions virtuelles, « prêtes à être employées ». Il est incontestable que leur valeur se réalise non seulement au niveau du texte, mais aussi, souvent, dans le cadre de la communication. Dans le présent article, nous nous proposons d’analyser un ensemble de syntagmes compa-

---

1 Duras, Marguerite, *Cahiers de la guerre et autres textes*, 2006, p. 321

2 Eluard, Paul, *L’amour de la poésie*, 1929

3 Hugenin, Jean-René, *Journal*, 1993, p. 122

ratifs construits autour de l'adjectif de couleur *gris*, afin de vérifier quelles sont les conditions de leur emploi. Cette recherche s'inscrit dans un projet plus vaste relatif à la détermination des contraintes distributionnelles et sociopragmatiques des expressions de ce type dans une perspective interlinguale.

Parmi les locutions comparatives contenant un adjectif de couleur, dont fait état Cazelles dans son ouvrage *Les comparaisons du français*, on ne constate la présence que de quatre couleurs, à savoir *blanc* et *noir*, *jaune* et *rouge*. Chacune d'elles, complétée par différents comparants, apparaît dans plusieurs expressions, comme c'est le cas de l'adjectif *rouge* constituant un noyau des locutions comme *rouge comme un coq*, *rouge comme une tomate*, *rouge comme une pivoine*, *rouge comme un coquelicot*, *rouge comme une pastèque*, *rouge comme un homard*, *rouge comme une écrevisse*. Même si chacune sert à exprimer l'intensité de la rougeur, leur valeur pragmatique est souvent différente, ce qui fait que, malgré les apparences, ces locutions ne forment pas de série synonymique. Ainsi, *rouge comme une tomate*, *rouge comme une pivoine*, *rouge comme un coquelicot*, selon Cazelles, seraient employés essentiellement pour dépeindre l'effet de la gêne, quelle que soit son origine, alors que la comparaison *rouge comme un coq* serait plutôt réservée pour décrire la manifestation de la colère. La couleur de la peau brûlée par le soleil est en général représentée par la comparaison avec un homard cuit, *rouge comme un homard* ; enfin, comme le dit Cazelles « *rouge comme une pastèque*, non traditionnelle mais idiomatique, s'avère efficace dans le cas d'un visage bouffi de larmes » (1996, p. 259).

Il est assez frappant en même temps que l'ouvrage de Cazelles à côté du *rouge* et du *jaune* ne fasse pas état des locutions comparatives avec la troisième couleur primaire, à savoir *bleu*, ni avec la plus importante des couleurs secondaires, *vert*. La recherche dans le *TLFi* ne donne pas plus de résultats : ni à l'entrée *bleu*, ni à l'entrée *vert* aucune expression comparative de couleur du type *bleu comme ...*, *vert comme ...* n'est mentionnée.<sup>4</sup> (Notons cependant l'existence des syntagmes *les yeux bleu pervenche*, *une robe bleu saphir*, *une redingote vert bouteille* qui peuvent être interprétés comme elliptiques par rapport à : *les yeux bleus comme une pervenche*, *une robe bleue comme un saphir* et *une redingote verte comme une bouteille*). L'exploitation sous cet angle de FranTEXT s'avère cependant bien plus prometteuse, car elle permet de relever 138 occurrences pour la collocation *bleu comme ...*, et 64 pour *vert comme ...*. Ce fait indique que, même si les locutions phraséologiques concernant ces couleurs

---

4 À l'entrée *vert* on note par contre l'exemple de Baudelaire « *Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants, doux comme les hautbois, verts comme les prairies* » (*Fleurs du Mal*, 1857 : 17), avec le commentaire suivant « En parlant d'une odeur : Qui est propre aux végétaux ou qui évoque leur fraîche senteur »

n'existent pas, les auteurs n'hésitent pas à fonder des comparaisons originales avec *bleu* et *vert*.

Pour ce qui est de *gris*, souvent d'ailleurs défini par les spécialistes de chromatologie comme une non couleur ou comme une demi-couleur, il serait vain aussi de chercher des comparaisons construites autour de cet adjectif dans le dictionnaire de Cazelles. Elles sont absentes aussi du *TLFi* où l'on présente cette couleur comme « intermédiaire entre le blanc et le noir ». Cela n'empêche pas en même temps que le dictionnaire énumère une longue liste de nuances de gris, précisées par des termes supplémentaires, à savoir adjectifs ou noms :

**a)** [par un adj.] gris ardoisé, gris argenté, gris-blanc, gris-bleu, gris cendré, gris clair, gris foncé, gris laiteux, gris perlé; **b)** [par un subst. apposé] gris ardoise, gris argent, gris fer, gris moineau, gris perle, gris saumon, gris sauterelle, gris souris, gris taupe; **c)** [par un subst. compl.] gris d'argent, gris d'argile, gris de fer, gris de lin, gris de pierre, gris de plomb. (*TLFi*)

Cette variété de nuances de gris dénommées par les syntagmes cités reflète sans doute la façon dont la couleur en question est perçue par la communauté francophone, ceci en prenant en compte non seulement l'objet caractérisé, mais aussi d'autres circonstances de la qualification. Soulignons que le spectre du gris n'est pas conçu de la même façon en polonais, où il est dénommé par deux lexèmes différents, à savoir *szary* (qui correspond à *gris foncé*) et *siwy* (qui correspond à *gris clair*), dont les distributions ne sont pas, non plus, identiques. Le dictionnaire *WSJP*<sup>5</sup> énumère ainsi les combinaisons possibles de *szary* en tant que terme de couleur : *garnitur, kostium, mundur, płaszcz, sweter; koc; beton, kamień, papier; cień, dym; budynek, gmach; spódnica, sukienka; tekstura, wełna; mgła, woda; koperta, torba; wykładzina; farba; niebo; oczy; mury, ściany; chmury* ('costume, tailleur, uniforme, manteau, pull, drap; béton, pierre, papier; ombre, fumée, bâtiment, immeuble; jupe, robe; papier mâché, laine; brume, eau; enveloppe, sac; moquette; peinture; ciel, yeux; murs; nuages gris'). Dans ce même emploi, c'est le tour comparatif *szary jak popiół* ('gris comme de la cendre') qui est cité comme prototypique. Pour ce qui est du second terme, *siwy*, le *WSJP* distingue ses deux significations. La première renvoie aussi à la couleur et donne lieu à des combinaisons suivantes : *siwy dym; popiół; koń; kolor; para; klacz; siwe morze; chmury* ('fumée, cendre, cheval, couleur, vapeur, jument, mer, nuages gris'), qui sont accompagnées aussi par la comparaison *siwy jak mgła* ('gris comme de la brume'). La seconde signification du mot évoque par contre l'aspect des cheveux décolorés par la vieillesse, auquel cas le terme peut apparaître dans des entourages suivants : *siwy kok, war-kocz; siwa broda, czupryna; głowa, skroń; siwe odrosty, pasemka, wąsy, włosy*

5 'Wielki Słownik Języka Polskiego', en ligne, désormais : le *WSJP*

(‘chignon, torsade ; barbe, chevelure ; tête, tempe ; racines, mèches, moustache, cheveux gris’) et servir de base à la comparaison *siwy jak mleko* (‘gris comme du lait’). Par la métonymie, le mot *siwy* peut se rapporter aussi à une personne aux cheveux gris, ce qui est illustré par des combinaisons : *siwy człowiek, mędrzec, pan, staruszek; siwa kobieta, pani, staruszka* (‘homme, sage, monsieur, vieillard ; femme, dame, vieillarde aux cheveux gris’), et qui peut être exprimé par la comparaison figée *siwy jak gołąb* (‘gris comme un pigeon’). Cette brève revue de constructions possibles de *szary* et *siwy* donne lieu à deux constations : d’abord, que chacun des termes possède une distribution différente ; ensuite, qu’à chacune des valeurs sémantiques distinguées correspond une autre locution comparative.

La question se pose de savoir si la complexité du spectre de gris en français, signalée par la présentation de cette couleur dans le *TLFi* (cf. supra) se trouve reflétée aussi par des tours comparatifs du type *gris comme ...* ; si oui, quel est leur statut et quelles sont les contraintes de leur emploi. Pour trouver la réponse au problème ainsi posé, une recherche dans la base de données Frantext a été tout d’abord effectuée pour vérifier les attestations du syntagme « gris + comme ». Le résultat de cette quête a permis de s’étonner pour la première fois, au moment de constater que la collocation *gris comme ...* est relevée 90 fois, plus souvent donc que la combinaison déjà évoquée de *vert comme ...* (64 attestations), et avec une fréquence comparable à *jaune comme ...* (113 attestations). Un regard plus attentif sur le corpus recueilli a vite permis de découvrir la raison de cette richesse numérique de *gris comme ...*, due, en partie, à la polysémie de l’adjectif en question, présenté d’ailleurs dans le *TLFi* sous deux entrées séparées. En effet, dans le premier cas il s’agit de l’adjectif de couleur, mais dans le deuxième de l’adjectif de qualité désignant soit l’état d’ivresse, soit celui d’étourdissement, voire d’exaltation. Ainsi, les syntagmes comparatifs avec *gris* employé au sens de ‘ivre’ ou de ‘exalté’, quoique particulièrement pittoresques (*gris comme des bouchons de vin de Champagne*<sup>6</sup>, *gris comme un polonais*<sup>7</sup>, *gris comme un cordelier*<sup>8</sup>, *gris comme les vingt-deux cantons*<sup>9</sup>, *gris comme un chancre*<sup>10</sup>, *gris comme un jeune cheval qu’on vient de mettre à l’herbe*<sup>11</sup>), n’ont pas pu être retenus pour les besoins de la présente analyse.

Après le critère sémantique, c’est aussi celui de la syntaxe qui a été décisif pour éliminer un certain nombre d’occurrences de *gris comme ...*, à savoir celles

6 Balzac (de), Honoré, *La Rabouilleuse*, 1843, p. 480

7 Flaubert, Gustave, *La Première éducation sentimentale*, 1845, p. 89

8 Flaubert, Gustave, *Par les champs et par les grèves : Touraine et Bretagne*, 1848, p. 257

9 Balzac (de), Honoré, *Le Député d’Arcis*, 1850, p. 789

10 Maupassant (de), Guy, *Contes et nouvelles*, t. 2, 1882, p. 24

11 Maupassant (de), Guy, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 431

dans lesquelles *comme* n'est pas employé en tant que conjonction introduisant la comparaison par rapport à l'adjectif *gris* la précédant. Ainsi, dans la phrase de Julien Gracq « *La belle fourrure des saules, qui reborde l'île de petit gris **comme** une pelisse étalée, çà et là des plants de vigne abandonnés, redevenus sauvages, qui grimpent encore et s'entrelacent aux ormeaux* »<sup>12</sup>, bien que le mot *comme* suive celui de *gris*, ils ne sont pas en relation logique directe, étant donné que chacun se trouve en fait dans un autre complément du verbe *reborder* (respectivement dans *reborde l'île ... de petit gris* et *reborde ... comme une pelisse étalée*). Il en va de même dans la phrase de Joseph Malègue « *Elle tournait fébrilement les pages d'un recueil de prières **recouvert de papier gris comme** un livre d'écolier* »<sup>13</sup>, où le comparant *comme un papier d'écolier* se rapporte au comparé *un recueil de prières recouvert de papier gris*. Le moteur de recherche de Frantext a retenu aussi des exemples dans lesquels le mot *gris* fait partie de l'adjectif de couleur composé, auquel cas la conjonction *comme* introduit le comparant se rapportant à celui-là. Ainsi, dans la phrase de Françoise Sagan « *À six heures et demie, Paule sortit. Elle avait un tailleur sombre, un foulard **bleu gris comme** ses yeux, l'air las* »<sup>14</sup> il s'agit d'un foulard bleu gris, et c'est cette couleur donc qui reste en relation comparative avec la couleur des yeux de Paule.

L'élimination des attestations dépassant le cadre de notre recherche a réduit le corpus à 45 syntagmes comparatifs. Notons que le plus ancien parmi eux remonte au 16<sup>e</sup> siècle et évoque la couleur du plumage d'une espèce d'oiseaux marins : « *ces oyseaux marins, [...] sont de plumage gris comme espreviers* »<sup>15</sup>, alors que le plus récent, qui se rapporte à l'aspect d'un paysage, date de 1992 : « *Un ronron de douleurs et de regrets [...] allait de pair avec [...] le paysage qui défilait, gris comme il se doit ce jour-là* »<sup>16</sup>.

Afin d'établir les valeurs des comparaisons retenues, nous avons procédé à l'analyse de leurs composants les plus importants, le comparé et le comparant, ce qui a permis de constater que les catégories que l'on peut relever dans la classe des comparés sont moins nombreuses (9) que dans la classe des comparants (11). Cette disparité s'accompagne encore d'une autre, plus importante, qui concerne les termes utilisés dans l'une et dans l'autre fonction. Parmi les comparés, quatre lexèmes seulement sont récurrents dans ce rôle : c'est le cas des mots *yeux* (le plus fréquent, avec 8 occurrences), *ciel* (4), *jour* (4) et *visage* (3). Il

12 Gracq, Julien, *Lettrines*, 1967, p. 161

13 Malègue, Joseph, *Augustin ou le Maître est là : t. 2*, 1933, p. 324

14 Sagan, Françoise, *Aimez-vous Brahms*, 1959, p. 80

15 Léry (de), Jean, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil (1578) : 2<sup>e</sup> éd.*, 1580, p. 129.

16 Duperey, Annie, *Les chats de hasard*, 1999, p. 197

s'ensuit que dans la majeure partie des situations la comparaison basée sur le gris concerne un être humain et plus particulièrement ses yeux et son visage. Une autre comparaison fréquente prend en considération l'aspect du ciel et du jour présent en général. Par ailleurs, les comparés se divisent en deux groupes, le plus petit se rapportant à des animés (9, dont 4 humains et 5 non humains, oiseaux et animaux) et le plus grand à des inanimés (15, dont 9 objets variés, comme *robe*, *parquet*, *bas*, et 6 types de paysages, comme *récifs*, *lacs*, *sillons*, *banlieue*, etc. Il est caractéristique que ni les objets, ni les paysages en question ne forment de catégories homogènes, ce qui suggère une faible stéréotypisation de *gris* dans ce groupe de termes comparés. Voici un récapitulatif de la répartition des termes comparés :

Yeux, oeil – 8  
 Ciel – 4  
 Jour – 4  
 Visage – 3  
 Humain divers – 4  
 Oiseaux – 2  
 Animaux divers – 3  
 Paysage divers – 6  
 Objet divers – 8  
 Fromage – 1

Pour ce qui est des comparants, il est intéressant de constater que parmi eux, un seul terme apparaît plus d'une fois, à savoir le mot *ciel* (5 occurrences). Un ensemble relativement important de comparants est formé par les termes qui renvoient aux phénomènes relatifs au temps et aux moments de la journée (4), puis aussi à différents éléments de paysage champêtre, comme l'eau (3) et le sol (3), ainsi qu'à des éléments de paysage urbain (3). Un autre groupe caractéristique contient des comparants désignant différentes substances (4) ou matières (3). Même si donc la classe des comparants comporte plus de catégories que celle des comparés, on constate qu'elles sont plus homogènes pour ce qui est des images évoquées, comme par exemple celle de l'eau, de la ville, d'un métal, etc.

Ciel – 5  
 Yeux – 1  
 Temps et moments de la journée – 4  
 Animaux divers – 3  
 Eau – 3  
 Sol – 3  
 Ville – 3  
 Substances – 5

Matières – 3

Mort – 1

Objets divers – 2

Quelle que soit la disparité des termes comparants, ils semblent cependant véhiculer un nombre relativement restreint de valeurs, en fonction des nuances sémantiques de l'adjectif *gris*. Comme le souligne Mejri, le contenu sémantique des séquences est toujours obtenu « grâce à une synthèse sémantique, qui prend appui sur les constituants de départ » (Mejri, 1997, p. 585). En effet, l'analyse des combinaisons retenues de « gris + un comparant » donne lieu à la constatation qu'il s'agit de trois groupes de sens bien distincts, selon que le terme *gris* évoque soit la couleur, soit le manque d'éclat, soit la saleté.

Le premier groupe, le plus important avec environ 30 syntagmes, comporte des comparaisons relatives à la couleur de l'entité comparée, qualifiée comme étant « intermédiaire entre le blanc et le noir », suivant la définition de *gris* dans sa première acception selon le *TLF*.

Dans cette catégorie de comparaisons, c'est le tour comparatif *gris comme le ciel* qui se manifeste comme le plus récurrent, et qui, comportant relativement peu de modifications par rapport à sa forme canonique, acquiert le statut de locution figée, quoique le degré de figement puisse être jugé inégal selon le cas. Dans le corpus étudié, on en trouve des exemples suivants :

- « une paire de gants *gris comme le ciel d'aujourd'hui* »<sup>17</sup>
- « ses yeux *gris comme des ciels froids* »<sup>18</sup>
- « ses yeux vus de tout près, grands et *gris comme un ciel couvert* »<sup>19</sup>
- « le jour qui coulait de la tabatière *était gris comme le ciel* »<sup>20</sup>
- « le fleuve est *gris comme le ciel* »<sup>21</sup>

Force est donc de noter des cas d'actualisations individuelles (selon la nomenclature de Gross, 1996, p. 13) d'éléments constituant cette expression en voie de figement : ainsi l'actualisation se manifeste tantôt au niveau du nombre grammatical d'un comparant *ciel/ciels* ; ou de son déterminant *le/un/des* ; ou de son expansion *ciel d'aujourd'hui/ciels froids/ciel couvert*.

Quelques autres comparaisons semblent renvoyer à la même image du ciel gris, même si elles comportent d'autres mots pour l'évoquer. Il s'agit d'éléments désignant des phénomènes atmosphériques ou encore des moments de la jour-

---

17 Barbay d'Aureville, Jules, *Memorandum (Deuxième)*, 1839, p. 279

18 Maupassant (de), Guy, *Contes et nouvelles*, t. 1 : 1890, p. 1164

19 Crevel, René, *Babylone*, 1927, p. 12

20 Clavel, Bernard, *Celui qui voulait voir la mer*, 1963, p. 112

21 Navarrey, Yves, *Biographie*, 1981, p. 155

née, qui se manifestent en effet par la couleur du ciel, tels *nuages, orage, aube et crépuscule*, souvent perçus comme gris :

- « *ses yeux gris comme les nuages* »<sup>22</sup>
- « *Ses yeux sont gris comme l'orage* »<sup>23</sup>
- « *les papillons gris comme l'aube et le crépuscule* »<sup>24</sup>
- « *Ce tableau [est] gris comme l'atmosphère de l'été quand le soleil s'étend comme un crépuscule de poussière* »<sup>25</sup>

Pour ce qui est des termes renvoyant à des paysages dont les éléments stéréotypent d'une manière plus ou moins directe la couleur grise, un nombre de comparaisons sont fondées par différentes représentations de l'eau, comme dans :

- « *le ciel était pâle et gris comme [...] la Tamise ou [...] la Seine au mois d'octobre* »<sup>26</sup>
- « *ses yeux [...] gris [...], comme un ruisseau après la pluie* »<sup>27</sup>
- « *Ses yeux sont gris comme [...] la mer* »<sup>28</sup>

Un autre groupe de comparaisons relatives à la couleur grise est sous-tendue par les noms de métaux et de matières vus comme gris, tels *zinc, émaux, mine du crayon*.

- « *les petits lacs redeviennent gris comme des feuilles de zinc* »<sup>29</sup>
- « *Ses yeux étaient gris comme le gris métallique de certains émaux* »<sup>30</sup>
- « *tout est gris comme la mine du crayon* »<sup>31</sup>

Il est étonnant par contre que les comparaisons motivées par la couleur grise stéréotypée du pelage de certains animaux soient très peu représentées dans le corpus :

- « *Ils sont de plumage gris comme espreviers* »<sup>32</sup>
- « *un oiseau gris comme une souris* »<sup>33</sup>

22 Crevel, René, *Babylone*, 1927, p. 12

23 Duras, Marguerite, *L'Été 80*, 1980, p. 16

24 Soupault, Philippe, *Georgia*, 1983, p. 283,

25 Baudelaire, Charles, *Salon de 1845*, 1845, p. 14

26 Lamartine (de), Alphonse, *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833) ou Notes d'un voyageur*, 1835, p. 97

27 Ramuz, Charles-Ferdinand, *Aimé Pache, peintre vaudois*, 1911, p. 231

28 Duras, Marguerite, *L'Été 80*, 1980, p. 16

29 Ramuz, Charles-Ferdinand, *Derborence*, 1934, p. 253

30 Vian, Boris, *L'Herbe rouge*, 1950, p. 128

31 Perry, Jacques, *Vie d'un païen*, 1965, p. 67

32 Léry (de), Jean, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil (1578)* : 2e éd., 1580, 1580, p. 129.

33 Sedaine, Michel-Jean, *Rose et Colas*, 1764, p. 178

Notons aussi que la couleur grise des cheveux, liée à l'âge, n'apparaît dans le corpus qu'une seule fois, dans :

- « les rais des sillons *gris comme eux, les vieux lièvres roux* »<sup>34</sup>

Le second groupe, moins important, avec plus ou moins quinze exemples, comporte les comparaisons dans lesquelles *gris* est employé au sens figuré, renvoyant à la qualité que le *TLFi* définit comme « qui manque de fraîcheur, d'éclat ; terne, usé », ceci en parlant aussi bien de personnes que d'objets. La comparaison visant des humains se rapporte le plus souvent au visage, ou en général à la peau de la personne concernée et s'opère au moyen des noms de différentes substances dont la symbolique est fortement liée au gris terne, comme celle de *cen*dre et *poussière* :

- « *Le visage de Méline était gris comme la cendre* »<sup>35</sup>
- « *Sa peau et son visage étaient gris comme la poussière* »<sup>36</sup>

Il est intéressant de noter aussi que certaines classes d'inanimés peuvent entraîner une comparaison évoquant des éléments du paysage urbain, souvent symbolisant la monotonie des lieux déplaisants, mornes et sans intérêt, comme dans :

- « *Les archives, ça pue et c'est triste et gris comme la piaule rue Cail, comme le boulevard sous le métro aérien entre Chapelle et Barbès* »<sup>37</sup>
- « *Pour elle la banlieue c'est toujours gris comme un mur d'usine, comme un graffiti* »<sup>38</sup>
- « *le cubisme en particulier, pourtant bien représenté, m'a paru, comme presque toujours, empoussiéré et gris comme une gare désaffectée* »<sup>39</sup>

Quelques syntagmes relevés confirment aussi l'emploi de gris au sens de 'triste', ce qui est exprimé on ne peut plus explicitement par l'allusion à la mort, comme dans l'exemple :

- « *...Et puis samedi, je vois mon lascar entrer, le visage gris comme la mort* »
- *Enfin un exemple unique se rapporte à la situation où la comparaison évoque la saleté de l'entité comparée :*
- « *[ses pieds] sont gris comme la terre* »

Comme il a été déjà dit, en constatant une grande variété de comparants, on découvre en même temps qu'ils servent à exprimer un nombre restreint de valeurs, à savoir surtout celle de couleur et de monotonie, voire de tristesse. En même

---

34 Pergaud, Louis, *De Goupil à Margot : histoire de bêtes*, 1910, p. 181

35 Tournier, Michel, *Les Météores*, 1975, p. 358

36 Yourcenar, Marguerite, *Anna, soror*, 1935, p. 887

37 Belloc, Denis, *Néons*, 1987, p. 61

38 Renaud, *Mistral gagnant*, 1985, p. 168

39 Gracq, Julien, *Carnets du grand chemin*, 1992, p. 292

temps, malgré l'instabilité des comparants, il est permis, croyons-nous, d'insister sur une certaine pétrification d'images se répétant dans les syntagmes, en particulier celle du ciel, de l'eau et du métal pour la première valeur, et celle des substances ternes ainsi que du paysage urbain pour la deuxième. Cette itérativité d'images semble d'ailleurs très intéressante, en tant que prémisses possible de la stabilisation lexicale sous-tendant les comparaisons.

Comme signalé aussi, une seule comparaison, gris comme le ciel, se répète dans le corpus de 90 cooccurrences de « gris comme », ceci 5 fois, ce qui, conformément aux analyses de Lewicki (pour la langue polonaise), constitue la preuve du niveau très élevé de sa phraséologisation (Lewicki, 2005, p. 94). D'autre part, trois syntagmes parmi les cinq contiennent tous le comparé *yeux* et présentent à peu près la même forme, ce qui laisse supposer leur tendance vers une formule canonique virtuelle : *ses yeux (sont) gris comme le ciel*. En fait, chacun des trois exemples s'en distingue par au moins un détail plus ou moins importants :

- soit, la présence d'une expansion sous forme d'épithète accompagnant le mot *ciel*, comme dans « il la regardait bien en face, si belle, avec *ses yeux gris comme des ciels froids* »<sup>40</sup>
- soit, l'insertion d'éléments supplémentaires, comme dans « *ses yeux vus de tout près, grands et gris comme un ciel couvert* »<sup>41</sup>
- soit, la synonymie d'un élément, comme dans « avec ses cheveux rouges, sa robe verte et *ses yeux gris comme les nuages [...]* »<sup>42</sup>

Notre étude des séquences de comparaison construites autour de « *gris comme* » relevés dans Frantext a montré une grande disparité d'éléments accompagnant le noyau en tant que comparants et comparés. En même temps, il est possible de distinguer des groupes sémantiques de comparaisons conformes avec la polysémie de l'adjectif de couleur *gris*. Chacune de ses valeurs est véhiculée par des images comparatives distinctes, dont on constate une certaine stabilisation autour d'une image prototypique.

Maintes questions peuvent être encore posées, surtout à propos des situations communicatives concrètes qui déterminent le choix de la comparaison. Ce thème abordé dans la perspective interlinguale, prenant en considération des contraintes distributionnelles et sociopragmatiques des comparaisons exploitées, constitue un défi passionnant, mais qui dépasse les limites de la présente recherche.

40 Maupassant (de), Guy, *Contes et nouvelles*, t. 1 : 1890, 1164

41 Ramuz, Charles-Ferdinand, *Aimé Pache, peintre vaudois*, 1911, p. 231

42 Crevel, René, *Babylone*, 1927, p. 12

### *Bibliographie :*

- Détrie, C. (2001). Du sens dans le processus métaphorique, Paris : Champion.
- Gross, G. (1996). Les expressions figées en français : Noms composés et autres locutions, Ophrys, Gap.
- Kacprzak, A. (2002). « La stéréotypie des clichés comparatifs: problème de linguistique, de traduction et de glottodidactique ». In : Kacprzak A. (ed), Points communs: linguistique, traductologie, glottodidactique, Łódź : Wydawnictwo Biblioteka, pp. 121-126.
- Kacprzak, A. (2004). « Dimension culturelle de la traduction: comment traduire un cliché? ». In : Traduire au XXI<sup>e</sup> siècle, Actes, Thessaloniki : Faculté Philologique, pp. 260-266.
- Lakoff, G., Johnson, M. (1985). Les métaphores dans la vie quotidienne. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lewicki, A.-M. (2005). Studia z teorii frazeologii, Łask : LEKSEM.
- Mejri, S. (1997). Le figement lexical, Descriptions linguistiques et structuration sémantique, Tunis : Publication de la faculté des lettres de la Manouba.
- Morinet, Ch. (1995). « La comparaison en amont ou en aval de la métaphore ». *Faits de langues*, 5, pp. 201-208.
- Schapira, Ch. (1999). Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules, Ophrys, Gap.
- Srpová, M. (1991). « À propos des locutions comparatives en FLE : (regard d'un apprenant étranger) ». *L'information grammaticale*, 48, pp. 36-40.

### **Résumé :**

La comparaison en tant que figure stylistique basée sur l'analogie consiste à rapprocher des notions parfois très éloignées, afin de faciliter la compréhension et la catégorisation du monde en ramenant l'inconnu au connu. Dans une œuvre littéraire, selon la stratégie de l'auteur, la comparaison peut revêtir différentes formes : soit celle d'une locution à valeur de cliché (ex. « *Sous la lumière glacée de la lune, le pavé était blanc comme de la neige* »<sup>43</sup>), soit celle d'une construction syntaxique libre que seule limite l'imagination de l'écrivain (« *La Terre est bleue comme une orange* »<sup>44</sup>). Entre ces deux cas extrêmes, il existe aussi la comparaison ayant la forme d'un syntagme à un faible degré de phraséologisation, « candidate » au figement. Il est incontestable que sa valeur sémantique se réalise non seulement au niveau du texte, mais aussi dans le cadre de la communication. Afin de vérifier quelles sont les contraintes distributionnelles et sociopragmatiques des expressions de ce type, l'article soumet à l'analyse environ 90 syntagmes comparatifs français construits autour du mot *gris*, relevés dans la base de données Frantext.

### **Mots-clés :**

phraséologie - expression figée - comparaison - noms de couleurs

---

43 Hugenin, Jean-René, *Journal*, 1993

44 Eluard, Paul, *L'amour de la poésie*, 1929.

**Abstract :****“The Earth is as blue as an orange” : on comparison in literary discourse**

Comparison, which is a stylistic figure based on an analogy, consists in juxtaposition of sometimes very distant categories in order to – while explaining what is unknown by means of what is known – make understanding and categorization of the world easier.

In a literary work, depending on the author’s strategy, a comparison might take different forms, from a routine, stock expression (e.g. “In the light of the moon the pavement was as white as snow”) to a loose syntax construction, limited only by the author’s imagination (e.g. “The Earth is as blue as an orange”). Between these two extreme cases there is also a comparison, which has a form of a phrase with a low level of linkability, a “candidate” to phraseologisation. It is undisputable that its semantic value is realized not only on the level of the text but also in communication. In order to examine the distributive and sociopragmatic limits of expressions of this type the paper analyses nearly 90 French comparison phrases containing the word “gris” (“grey”), found in Frantext database.

**Keywords :**

phraseology – phraseological expressions – comparison – names of colors

# Procédés syntaxiques de mise en relief dans le discours proverbial du polonais et du français

Lidia Miladi

Université de Grenoble-Alpes

## 0. Introduction

Notre contribution est composée de deux parties. La première, dominante, est consacrée aux procédés syntaxiques de mise en relief dans les constructions proverbiales du polonais de type implicatif (cf. Kleiber, 2000). La seconde donne un aperçu des procédés syntaxiques emphatiques dans des constructions proverbiales du français en référence aux résultats de Greidanus (1984) et aussi aux études contrastives de Connena (1988, 2000) portant sur la classe proverbiale en *qui*, effectuées selon le cadre méthodologique du «lexique-grammaire» de M. Gross (1975).

L'examen des constructions proverbiales est basé ici sur le concept du centre d'attention (CA) de la théorie du centrage méta-informatif (MIC) : Włodarczyk A. (2003, 2004) ; Włodarczyk H. (2004, 2009) ; Włodarczyk A & H. (2006, 2012). Ce concept est fondamentalement lié à la mise en relief (dont Balby (1944) et Hjelmslev (1971) sont de grands précurseurs) et désigne un segment de l'énoncé qui est distingué, c'est-à-dire mis en valeur par différents moyens linguistiques (ordre des mots, faits prosodiques, particules). Le topique et le focus sont des CA dans les énoncés étendus (*i.e.* segmentés). Tous deux ont la faculté d'attirer l'attention de l'allocutaire sur un terme en le désignant explicitement<sup>1</sup>.

De plus, la méthodologie transformationnelle du «lexique-grammaire» de M. Gross (1975) a été appliquée aux constructions proverbiales du polonais, essentiellement lors de la recherche de la construction non-segmentée (représentant l'ordre des mots neutre de l'énoncé) et de diverses variantes proverbiales possibles<sup>2</sup>. Les proverbes du polonais ont été ainsi soumis aux mêmes opérations

---

1 Dans le cas de la focalisation, on désigne le terme paradigmatiquement dans le but de son identification (contrastive, explicative ou autre) et dans le cas de la topicalisation, dans le but de la mise en place d'un repère (d'un topique) à partir duquel l'énonciateur va construire son énoncé sur l'axe syntagmatique. La mise en relief dans ces deux opérations discursives se fait donc de façon différente. Pour plus de détails, se référer à A. Włodarczyk (2004 : 25).

2 L'association de ces deux cadres théoriques est complémentaire. Le second fait ressortir les structures possibles dans le système de la langue et le premier explicite que l'ordre des mots strictement corrélé avec les traits suprasegmentaux détermine le contenu méta-

transformationnelles que les phrases simples (ou complexes) à référence spécifique : permutation, effacement, insertion, extraction<sup>3</sup>.

La mise en relief est omniprésente dans les proverbes dont le rôle est essentiellement didactique. À l'aide d'un énoncé concis, on veut transmettre une leçon de conduite, avertir, instruire, conseiller. Pour être facilement mémorisables, les proverbes doivent être brefs, expressifs et convaincants. Ainsi, la structure morpho-syntaxique des proverbes a été élaborée d'une part pour impressionner l'interlocuteur, frapper son attention, pour l'influencer ou l'informer et, d'autre part, pour faciliter leur transmission et leur mémorisation.

## 1. Classes proverbiales du polonais

Nos analyses d'ordre syntactico-pragmatique sont basées sur l'examen de cinq classes proverbiales du polonais partageant les structures segmentées avec le *SN* ou la subordonnée (adverbiale ou relative) détachée soit à gauche soit à droite. Chacune de ces classes a été établie sur la base d'un corpus (représentatif pour une classe donnée) provenant essentiellement de deux sources : l'ouvrage de Stawińska (1997) « *Przysłowia polskie – przysłowia francuskie* » et le site internet <http://pl.wikiquote.org/wiki/Przysłowia>. Il s'agit donc de classes syntaxiques partageant un certain nombre de propriétés communes (par exemple, la subordonnée équivaut à un *SN* et fonctionne en étroite corrélation avec le démonstratif qui peut l'anaphoriser ou la cataphoriser) et non pas de classes fondées sur le thème abordé par le proverbe (amitié, avarice, richesse, femme, etc.). Il s'agit des classes contenant les constructions suivantes :

- **Les constructions proverbiales avec la relative en *gdzie* :**

- (1) *Gdzie dwóch się bije, tam trzeci korzysta*  
*Où deux se battent-3-S-P là troisième profiter-3-S-P<sup>4</sup>*

*Lit. Où deux se battent, là le troisième profite*  
*(Pendant que les chiens s'entrepillent le loup fait ses affaires)*

(i.e. proverbe répertorié, construction segmentée avec la subordonnée relative en *gdzie* détachée à gauche et reprise dans la principale par le démonstratif *tam*)

informatif (i.e. pragmatique) des énoncés non étendus (i.e. non segmentés, liés) et étendus (i.e. segmentés, non-liés).

- 3 Toutefois, ces opérations peuvent être bloquées lorsque le proverbe est ancien ou lorsqu'il contient des séquences figées.
- 4 Notations : Cas : NOM (nominatif), ACC (accusatif), DAT (datif), GEN (génitif), INSTR (instrumental), LOC (locatif) ; IMP impératif ; INF infinitif ; INTR introducteur de la subordonnée ; Nég négation ; Nt notre traduction ; P présent/Ps passé/F futur ; PEN particule adnominale ; Prép préposition ; Pro pronom ; Pro<sub>R</sub> pronom relatif ; S/PL singulier/pluriel, Vo verbe de la subordonnée, W complémentation.



s'ajouter le focus dans les constructions proverbiales topicalisantes avec un élément nominal ou une subordonnée détaché(e) à gauche (ex. 1, 2, 4, 6, 7 et 8), soit le focus dans les constructions focalisantes avec la subordonnée détachée à droite (ex. 3 et 5). Ces dernières sont très rares. Les constructions proverbiales avec les subordonnées détachées à gauche sont en effet dominantes. Elles représentent presque 95 % des proverbes analysés (soit 216 proverbes sur 231).

## 2. Procédés syntaxiques de mise en relief dans les proverbes polonais

L'examen syntaxique de ces cinq classes proverbiales et la mise en contraste des variantes proverbiales (y compris celles qui sont neutres pragmatiquement) avec les proverbes répertoriés dotés d'une forte expressivité a permis de déterminer les procédés syntaxiques de mise en relief employés dans les énoncés proverbiaux<sup>5</sup>. Ainsi, quatre procédés syntaxiques de mise en relief (particulièrement bien visibles en polonais-langue flexionnelle facilitant les manipulations sur les constituants de la phrase) sont récurrents dans les constructions proverbiales suscitées<sup>6</sup> :

- 1). la segmentation (*i.e.* le détachement de la subordonnée ou d'un *SN* à gauche ou à droite). Les détachements à gauche sont dominants. Ceux à droite sont rares et concernent seulement les subordonnées. La segmentation est systématique et combinable avec les trois autres procédés :
- 2). l'effacement des éléments peu informatifs, c'est-à-dire des formes verbales sémantiquement «faibles», des compléments ou encore des mots appropriés ;
- 3). la permutation des constituants (*i.e.* les modifications dans l'ordre des mots) ;
- 4). la présence d'éléments d'origine déictique tels que la particule énonciative *to* (ex. 2, 7, 8) ou la présence des pronoms et adverbes démonstratifs *to (cela)*, *ten (celui)*, *tam (là)* et *wtedy (à ce moment)* ; (cf. ex. 1, 3, 4, 5 et 6) qui peuvent être employés aussi bien anaphoriquement que cataphoriquement dans des constructions segmentées avec la subordonnée détachée à gauche ou à droite<sup>7</sup>.

5 cf. Miladi, 2009, 2010 et 2013.

6 D'autres procédés susceptibles de participer dans la construction de la mise en relief d'un proverbe, tels que par exemple l'accentuation des termes ou les répétitions ne font pas l'objet de nos investigations.

7 En français, seul le pronom démonstratif *cela* a ses emplois. Les démonstratifs *celui*, *là*, *à ce moment* sont plus particulièrement déictiques et ne peuvent servir d'expressions anaphoriques dans la phrase qui accompagne une construction disloquée (cf. Larsson, 1979, 51). La situation est complètement différente lorsque le topique est constitué d'un *SN*. En

Le caractère «frappé» des proverbes provient de la mise en œuvre de ces opérations qui peuvent se combiner et qui vont de pair avec l'élaboration de la structure métrique et rythmique du proverbe pour aboutir à des constructions proverbiales expressives. Nous illustrerons ces procédés à travers l'exemple des proverbes en *kto*.

### 2.1. Les dislocations

Les dislocations à gauche sont quasi-systématiques (dans 101 proverbes sur 110) et aboutissent à des constructions proverbiales topicalisantes avec la relative (sujet ou complément) antéposée, suivie de la principale qui peut contenir le pronom démonstratif anaphorique *ten* (*celui*)<sup>8</sup>. Elles contiennent donc le topique auquel peut se superposer le focus fort portant sur *ten*. Deux variantes peuvent coexister ne se différenciant que par la présence ou l'absence du pronom démonstratif *ten* qui modifie le degré de mise en relief, comme dans :

- (9a) *Kto ucieka, winnym się staje*  
 QUI-NOM fuir-3-S-P coupable-INSTR devenir-3-S-P  
*Qui fuit devient coupable.*  
*(i.e. proverbe répertorié avec la mise en relief forte)*
- (9b) *Kto ucieka, ten winnym się staje*  
 QUI-NOM fuir-3-S-P CELUI-NOM coupable-INSTR devenir-3-S-P  
*Celui qui fuit, celui-là devient coupable.*  
*(i.e. variante proverbiale avec la mise en relief nettement plus forte par rapport à 9a)*

La relative introduite par *kto* peut fonctionner sans antécédent (cf. ex. 9a). Toutefois, l'extraction de la relative à l'aide de la particule énonciative *to* prouve qu'on a affaire à un corrélat composé d'un pronom démonstratif *ten* suivi d'une relative introduite par le pronom indéfini *kto*, puisque seul l'énoncé (9c) est acceptable :

- (9c) *To ten, kto ucieka, winnym się staje (a nie ten, kto...)*  
 PEN CELUI-NOM QUI-NOM fuir-3-S-P coupable-INSTR devenir-3-S-P  
*C'est celui qui fuit qui devient coupable (et non pas, celui qui ...).*
- (9c') *\*To kto ucieka, winnym się staje*  
 PEN QUI-NOM fuir-3-S-P coupable-INSTR devenir-3-S-P

---

polonais, il n'y a pas de reprise anaphorique (H. Włodarczyk, 2004, 41) alors qu'en français (Creissels 2004, § 2.1.) la reprise anaphorique d'un élément antéposé est obligatoire en recourant le plus souvent aux pronoms clitiques. A comparer :

(Pol.) *Tej kobiety, to nie znam* (Fr.) *Cette femme, je ne la connais pas*  
 Dét. femme-GEN PEN Nég connaître-3-P-S

La forme complète de la relative substantive du polonais est donc *ten, kto V<sub>0</sub> (W)* (=celui qui V<sub>0</sub> (W)) où la relative détermine le contenu de *ten* (et non pas *kto V<sub>0</sub> (W)/qui V<sub>0</sub> (W)*)<sup>9</sup> :

- (9d) *Ten, kto ucieka winnym się staje*  
 CELUI-NOM QUI-NOM fuir-3-S-P coupable-INSTR devenir-3-S-P  
 Celui qui fuit, devient coupable.  
 (i.e. construction non-segmentée, mais segmentable)

La dislocation de la séquence *ten, kto V<sub>0</sub> (W)* donne soit les constructions proverbiales avec la relative disloquée à gauche (ex. 9b) soit les constructions avec la relative disloquée à droite (ex. 9e et 9f) :

- (9e) *Ten winnym się staje, kto ucieka*  
 CELUI-NOM coupable-INSTR devenir-3-S-P QUI-NOM fuir-3-S-P  
 C'est celui qui fuit qui devient coupable  
 (i.e. construction segmentée avec la relative sujet détachée à droite)
- (9f) *Winnym się staje ten, kto ucieka*  
 Coupable-INSTR devenir-3-S-P CELUI-NOM QUI-NOM fuir-3-S-P  
 Celui qui fuit, devient coupable.  
 (i.e. construction segmentée avec la relative sujet détachée à droite)

La mise en relief dans les proverbes du polonais en *kto* devient maximale lorsqu'à la relative topicalisée s'ajoute le focus sur le démonstratif *ten* et la modification dans l'ordre des constituants (cf. ex. 9b). Comparons les énoncés (9a) et (9b) qui sont hautement expressifs avec (9i) et (9j) où l'ordre des constituants est SVO (i.e. non modifié) :

- (9i) *Kto ucieka # staje się winnym*  
 QUI-NOM fuir-3-S-P devenir-3-S-P coupable-INSTR  
 (Qui fuit devient coupable)
- (9j) *Kto ucieka # ten staje się winnym*  
 QUI-NOM fuir-3-S-P CELUI devenir-3-S-P coupable-INSTR  
 (Celui qui fuit devient coupable)

Sans changement dans l'ordre des mots, la mise en relief est donc nettement plus faible (bien que la construction soit segmentée). On peut donc observer toute une échelle de gradation dans la mise en relief<sup>10</sup> dans les variantes étudiées. Et la

9 Dans les grammaires françaises (par ex. dans *Grammaire méthodique du français*, 1998, 486-7), on appelle ces relatives « les relatives indéfinies sans antécédent ». La discussion menée par Noailly (1986) est cependant en faveur d'une hypothèse des relatives avec un appui pronominal en français contemporain.

10 Suite à Hjelmlev (1971, 174-200), nous admettons que chaque énoncé outre les morphèmes de type T (temps) – A (aspect) – M (mode) contient aussi un morphème de relief

variante finale (retenue, voire fixée par l'usage collectif) cherche à exprimer la mise en relief maximale dans une structure concise et équilibrée.

Les dislocations à droite dans la classe contenant les proverbes en *kto* (*qui*) sont rares, soit dans 9 proverbes sur 110. La construction segmentée comporte alors la relative détachée à droite qui explicite le contenu du pronom démonstratif cataphorique *ten*, marqué par un fort accent de phrase :

- (10) *Ten się śmieje, kto się śmieje ostatni*<sup>11</sup>  
 CELUI-NOM rire-3-S-P QUI-NOM rire-3-S-P dernier  
*Rira bien qui rira le dernier.*

(i.e. proverbe répété, construction segmentée contenant le pronom démonstratif *ten* dans la principale qui annonce cataphoriquement et focalise la subordonnée détachée à droite).

## 2.2. Les effacements

Les effacements modulent la mise en relief<sup>12</sup>. Cette modulation dépend de la catégorie grammaticale effacée. L'effacement du pronom démonstratif *ten* (*celui*) affaiblit la mise en relief alors que l'effacement du verbe *być* (*être*) à la troisième personne du singulier ou du pluriel l'amplifie. Nous comparons les deux exemples suivants :

- (11) *Kto ma złota worek, przed tym wszystkie drzwi otworem*  
 QUI a or-GEN sac-NOM devant CELUI toutes portes-NOM ouverture-INSTR

---

(exprimé soit explicitement soit sous forme zéro). Chaque langue naturelle possède son propre système de relief et l'énoncé peut avoir différents degrés de relief.

- 11 Les constructions focalisantes avec la subordonnée (complétive, adverbiale ou relative) détachée à droite partagent le même schéma intonatif : la première phrase indépendante contenant *le démonstratif* accentué est suivie d'une pause, puis d'une subordonnée prononcée sur le registre bas (cf. Breuillard, 2006).
- 12 L'effacement est souvent appelé ellipse. Nous entendons par effacement (cf. Zellig S. Harris, 1971) une réorganisation mineure au plan de la forme qui intervient une fois établie la structuration syntaxique et qui ne modifie pas le sens. L'élément effacé doit toujours pouvoir être restitué à partir du contexte : « les effacements ne constituent pas des pertes d'éléments irrécupérables » (Harris, 1971, p. 57). Toutefois, la forme restituée n'est pas toujours unique. Certaines ambiguïtés peuvent en résulter du fait que les transformations d'effacement peuvent construire des « variantes multivoques », i.e. une variante pouvant correspondre à *n* formes, (idem, 1971, p. 124). Les effacements de certains éléments répétés (c.-à.-d. d'information nulle) et les effacements d'éléments peu informatifs ne nuisent ni à la compréhension ni à la cohérence du discours. Sur l'effacement en tant qu'un véritable moyen d'expression, voir en particulier Bally (*Traité de stylistique française I*, 1970, § 265-269) et Müller-Hauser (1943, pp. 234-236).

- Nt.* *L'argent ouvre toutes les portes.*  
(i.e. proverbe répertorié sans la forme verbale *sq*)
- (11a) *Kto ma złota worek, przed tym wszystkie drzwi są otworem*  
*QUI a or-GEN sac-NOM devant CELUI toutes portes être-3-PL-P ouverture-*  
*INSTR*
- Nt.* *L'argent ouvre toutes les portes.*  
(i.e. variante possible avec la forme verbale *sq*)

Les effacements affectant l'énoncé proverbial rendent l'énoncé plus court, plus condensé, bref concis. En dehors du démonstratif et du verbe *être*, d'autres éléments peuvent être effacés dans des constructions proverbiales, et notamment, les complémenteurs et des mots appropriés. L'effacement de ces éléments (à l'exception des démonstratifs) renforce la mise en relief en produisant la condensation du contenu proverbial qui prend souvent la forme d'une phrase nominale (*W zdrowym ciele, zdrowy duch/Dans le corps sain, esprit sain*). Toutefois, dans les constructions proverbiales du polonais prises en compte dans cette étude, la force emphatique des effacements est strictement corrélée avec la dislocation : sans dislocation il n'y a pas d'effacement (sauf pour les démonstratifs). L'effacement n'est donc pas un phénomène archaïque dans les proverbes comme certains le prétendent (cf. Dubois et al. 1994, p. 174). Au contraire, les effacements contribuent activement à la mise en relief du proverbe soit en amplifiant le relief (par exemple lors de l'effacement de la forme verbale *jest*) soit en le modérant (en effaçant le démonstratif).

### 2.3. La modification dans l'ordre des mots

La modification dans l'ordre des mots est indissociable de l'expressivité<sup>13</sup> et amplifie la mise en relief de l'énoncé. Dans les proverbes en *kto*, elle concerne en particulier le complément du verbe ou de la phrase qui est placé avant la forme verbale au lieu de suivre l'ordre canonique de l'énoncé SVO. Comparons le proverbe (12) dans lequel l'ordre des mots a été modifié (i.e. le complément précède le verbe) avec la variante (12a) dans laquelle le complément respecte l'ordre habituel des mots dans la phrase (i. e. verbe + complément) :

- (12) *Kto mieczem wojuje, ten od miecza ginie*  
*QUI-NOM épée-INSTR fait la guerre CELUI-NOM Prep épée-GEN périr-3-*  
*S-P*  
*Qui se sert de l'épée, périra de l'épée.*  
(i.e. proverbe répertorié avec la mise en relief forte)

13 cf. H. Włodarczyk, 2009, § 2 « Ordres dits neutre et expressif dans les langues slaves ».

- (12a) *Kto wojuje mieczem, ten ginie od miecza*  
 QUI-NOM fait la guerre épée-INSTR CELUI-NOM périr-3-S-P Prép épée-GEN  
 Qui se sert de l'épée, périra de l'épée.  
 (i.e. variante possible avec la mise en relief nettement plus faible)

La permutation peut aussi porter sur les adverbes, et notamment sur les adverbes modificateurs (intensificateurs) du verbe. Que l'on compare :

- (13) *Kto dobrze kocha, ten tego bije*  
 QUI-NOM bien aimer-3-S-P CELUI-NOM fort frapper -3-S-P  
 Qui aime bien, châtie bien.  
 (i.e. verbe répertorié avec la mise en relief forte, *dobrze* et *tego* précèdent le verbe)
- (13a) *Kto kocha dobrze, ten bije tego*  
 QUI-NOM aimer-3-S-P bien CELUI-NOM frapper -3-S-P fort  
 Qui aime bien, châtie bien.  
 (i.e. variante possible avec la mise en relief nettement plus faible, *dobrze* et *tego* suivent le verbe).

### 3. Procédés syntaxiques de mise en relief dans les proverbes français

Les mêmes procédés syntaxiques (également combinables entre eux) sont repérables dans des constructions proverbiales du français, mais employés avec des proportions différentes. L'une des rares études syntaxiques sur les proverbes français, celle de Greidanus (1983, pp. 16-17) montre que dans 84 proverbes français sur 377 traités partageant diverses structures syntaxiques, on trouve un procédé syntaxique de mise en relief avec ou sans métaphore. La topicalisation du *SN*, de l'adverbe ou de la subordonnée est le procédé le plus fréquent. Elle affecte, en effet, 77 proverbes sur 84 et les 7 autres proverbes comportent un clivage. Les 293 proverbes restants sous forme de phrases simples (nominales ou verbales) ou complexes contiennent majoritairement une métaphore, sans procédé explicite de mise en relief. Greidanus conclut que les procédés formels de mise en relief ne sont pas suffisants pour faire un proverbe, mais qu'ils participent à l'élaboration des moules syntaxiques dans lesquels va s'insérer le contenu proverbial et que « la métaphore est très importante, sinon essentielle » (idem, 18), ce qui confirme la position de Greimas (1970).

Une autre étude formelle, celle de Connena (1988, 2000) sur les proverbes en *qui* de l'italien en comparaison avec le français montre clairement qu'en dehors du détachement à gauche, d'autres procédés tels que les effacements et la modification dans l'ordre des mots affectent la structure proverbiale.

Voici quelques exemples illustrant les procédés syntaxiques de mise en relief dans les proverbes français :

a) **Détachement à gauche ou à droite :**

- (14) *Le temps, c'est de l'argent*<sup>14</sup>  
(i.e. construction segmentée, le SN détaché à gauche)
- (15) *Quand le chat n'est pas là, les souris dansent*  
(i.e. construction segmentée avec la subordonnée adverbiale détachée à gauche)
- (16) *Rira bien qui rira le dernier*  
(i.e. construction segmentée avec la relative détachée à droite)
- (17) *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.*  
(i.e. construction segmentée, le SN prépositionnel détaché à gauche)

b) **Effacements des éléments peu informatifs** (i.e. compléments, déterminants, certaines formes verbales sémantiquement vides ou faibles)

- (18) *Petite pluie abat grand vent*      (19) *Trop de docteurs, point de médecins*

c) **Permutation des constituants :**

– la permutation d'un SN complément avant la forme verbale :

- (20) *Qui languit a, à Rome va*      (21) *Qui diable achète diable vend*

– la permutation d'un adverbe avant la forme verbale :

- (22) *Qui tard arrive, mal loge*      (23) *Qui trop embrasse, mal étirent*

d) **Présence des démonstratifs :**

- (24) *Celui qui fuit devient coupable*  
(i.e. construction segmentée avec la relative sujet précédée d'un antécédent *celui*)
- (25) *Le temps, c'est le meilleur des médecins*<sup>15</sup>  
(i.e. construction segmentée avec le SN détaché à gauche et qui est repris en anaphore médiante par le pronom démonstratif neutre *ce*, interprété génériquement (Le Goffic, 1993, §93).

e) **Clivage à l'aide de C'est ... que :**

- (26) *C'est en forgeant qu'on devient forgeron*
- (27) *C'est au fruit qu'on connaît l'arbre*

Les procédés syntaxiques de mise en relief cités ci-dessus peuvent aussi être employés pour mettre en relief des énoncés non-proverbiaux. L'ouvrage de Müller-Hauser (1943) dont la base de données est constituée de pièces de théâtre

14 Pour une analyse contrastive des constructions proverbiales topicalisantes du français et du polonais de type SN, *c'est SN/SN to SN*, voir Miladi 2010.

15 La variante sans *c'est* est aussi possible : *Le temps- le meilleur des médecins*. La mise en relief est alors plus faible.

modernes illustre largement que les procédés syntaxiques de mise en relief employés dans les proverbes sont abondamment utilisés dans des énoncés non-proverbiaux en français contemporain. La segmentation (*i.e.* le détachement de divers éléments essentiellement de nature nominale à gauche ou à droite), l'usage du présentatif *c'est* (dans des constructions topicalisantes ou focalisantes) ainsi que les effacements sont les plus répandus<sup>16</sup>.

#### 4. Conclusions

1. Les analyses sur les proverbes polonais confirment la position d'Anscombe sur les proverbes (2000 et 2003), à savoir que les proverbes sont des structures syntaxiques vivantes identiques à celles utilisées habituellement par les locuteurs natifs. En examinant les proverbes, on peut observer des phénomènes syntaxiques généraux. Les analyses des proverbes polonais dissipent avec force l'inexactitude des propos n'estimant pas la place de la syntaxe dans les proverbes à sa juste valeur comme par exemple ceux de Lyons (1970, p. 137) qui marginalisent la syntaxe dans les proverbes, ignorent les interdépendances entre les faits syntaxiques et prosodiques dans la structuration des énoncés proverbiaux et ne considèrent pas les proverbes comme des phrases à part entière<sup>17</sup>.
2. Dans les constructions proverbiales du polonais et du français, le procédé syntaxique de mise en relief le plus fréquent est le détachement à gauche. Par ce procédé, comme d'ailleurs par le détachement à droite, le locuteur peut mettre en lumière la phrase entière (cf. Bally, 1944, chap. II ; Larsson, 1979).
3. Les démonstratifs participent à l'élaboration de la mise en relief dans le proverbe, comme cela ressort nettement dans les proverbes en *kto* (*qui*) et aussi dans les structures d'identification (cf. ex. 7 et 8).

---

16 Voir les données quantitatives fournies par l'auteur dans le chapitre III « *Fréquence des différents procédés. Tableaux* ».

17 « Le stock des proverbes qui passent de génération en génération fournit beaucoup d'exemples d'énoncés tout faits (...). D'un point de vue strictement grammatical, il n'y a pas d'intérêt à considérer de tels énoncés comme des phrases, bien qu'ils soient indépendants par la distribution et qu'ils satisfassent par conséquent à la définition de la phrase (...). Leur structure interne, contrairement à celle des vraies phrases, ne relève pas de règles qui spécifient les combinaisons permises de mots. Cependant, dans une description complète de la langue, qui réunit l'analyse phonologique et l'analyse grammaticale, ils pourraient être classés comme des phrases (non structurées du point de vue grammatical) puisqu'ils ont la même courbe d'intonation que les phrases générées par la grammaire. En dehors de cette question d'intonation, ils figurent simplement dans le dictionnaire, accompagnés de l'indication des situations dans lesquelles ils s'emploient et de leur sens ».

4. Au-delà du discours proverbial, les procédés syntaxiques de mise en relief évoqués dans ce travail peuvent être employés dans tout type de discours, comme en témoignent les slogans publicitaires (*Electricité, Gaz de France, c'est votre énergie*), les écrits épistolaires (par exemple, les lettres de Mme de Sévigné contiennent beaucoup de constructions disloquées, clivées et pseudo-clivées<sup>18</sup>) ou encore scientifiques<sup>19</sup>. Bref, ces procédés sont utilisés dans tout discours de type épictique (*i.e.* démonstratif) où l'on cherche à convaincre et à argumenter.

### Bibliographie :

- Anscombre, J.-C. (2003). Les proverbes sont-ils des expressions figées ? *Cahiers de lexicologie*, 1, pp. 159-173.
- Anscombre, J.-C. (2000). Parole proverbiale et structures métriques, *Langages*, 139, pp. 6-26.
- Bally, Ch. (1970, 5ème éd.). *Traité de stylistique française I*, Librairie de l'Université, Genève.
- Bally, Ch. (1944, 2e éd.). *Linguistique générale et linguistique française*, A. Francke S.A., Berne.
- Breuillard, J. (2006). Deux procédés de focalisation en russe contemporain : le marqueur èto et la dislocation des locutions conjonctives. In : Włodarczyk A. & H. (eds.), *La Focalisation dans les langues*, Paris : L'Harmattan, pp. 123-134.
- Combettes, B. (1998). *Les constructions détachées en français*. Paris : Ophrys.
- Conenna, M. (2000). Structure syntaxique des proverbes français et italiens, *Langages*, 139, pp. 27-38.
- Conenna, M. (1988). Sur un lexique-grammaire comparée de proverbes. *Langages*, 90, pp. 99-116.
- Creissels, D. (2004). Topicalisation et focalisation, *Cours de syntaxe générale* (chapitre 17), [lesla.univ-lyon2.fr/IMG/pdf/doc](http://lesla.univ-lyon2.fr/IMG/pdf/doc).
- Dubois, J. et al. (1994). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris : Larousse.
- Greidanus, T. (1983). La syntaxe du proverbe, *Rapports het Franse Boek Assen*, 53, pp. 9-18.
- Greimas, A. J. (1970). Les proverbes et les dictons, *Du sens*. Paris : Ed. du Seuil, pp. 309-314.
- Gross, M. (1975). *Méthodes en syntaxe*. Paris : Hermann.
- Hjelmslev, L. (1971). Le verbe et la phrase nominale. *Essais linguistiques*, Paris : Les Ed. de Minuit, pp. 174-200.
- Kleiber, G. (2000). Sur le sens des proverbes, *Langages*, 139, pp. 39-58.
- Krasnowolski, A. (1909). *Systematyczna składnia języka polskiego* (Syntaxe systématique de la langue polonaise). Warszawa : M. ARCTA.

---

18 cf. Lignereux, 2012.

19 Pour le français, déjà G. & R. Le Bidois (1935, 1ère éd./1971, §841) mentionne l'usage habituel des constructions en *c'est* dans les exposés scientifiques. Müller-Hauser (1943, 175) indique aussi que la segmentation de la phrase avec reprise de *SN* détaché à gauche à l'aide de *c'est* est habituelle dans les définitions.

- Larsson, E. (1979). La dislocation en français. Etude de syntaxe générative, *Etudes romanes de Lund*, p. 28.
- Le Bidois, G. & R. (1971, 2ème éd.). Syntaxe du français moderne. Ses fondements historiques et psychologiques. Paris : Ed. A & J. Picard.
- Le Goffic, P. (1993), Grammaire de la Phrase Française. Paris : Hachette.
- Lignereux, C. (2012). Du fonctionnement pragmatique des phénomènes d'emphase en situation épistolaire : l'exemple de Mme de Sévigné. site web RARE – Rhétorique de l'antiquité à la Révolution, URL : <http://w3.u-grenoble3.fr/rare/spip/spip.php?article302>
- Lyons, J. (1970). Linguistique générale. Paris : Larousse.
- Mejri, S. (2009). Inférence et structuration des énoncés proverbiaux. In : Leeman D. (ed). Des topoï à la théorie des stéréotypes en passant par la polyphonie et l'argumentation dans la langue (Hommages à Jean-Claude Anscombe), Chambéry : Université de Savoie, pp. 169-180.
- Miladi, L. (2013). La deixis et la construction de la mise en relief dans les proverbes polonais, *Revue des études slaves* (sous presse), Paris : Université de Paris-Sorbonne (Paris 4).
- Miladi, L. (2010). Énoncés proverbiaux du polonais et du français de type Chcieć to móc/Vouloir, c'est pouvoir à la lumière de la théorie du centrage méta-informatif. IN : Novakova, I., Dontchenko, E. (eds). Grammaire et lexique. Regards croisés, Grenoble : ELLUG, pp. 141-158.
- Miladi, L. (2009). Les fonctions discursives de la particule énonciative to du polonais dans les constructions à segment détaché à gauche, *Revue des études slaves*, LXXX/1-2, Université de Paris-Sorbonne (Paris 4), pp. 87-103.
- Müller-Hauser, M.-L. (1943). La mise en relief d'une idée en français moderne. *Romanica helvetica*, 21, Genève : Librairie DROZ.
- Noailly, M. (1986). Qui m'aime me suive. Quelques remarques sur les relatives indéfinies en français contemporain, *Cahiers de grammaire*, 11, pp. 68-95.
- Riegel, M., Pellat J-Ch., Rioul, R. (1998, 4ème éd.), Grammaire méthodique du français, PUF, Paris
- Schapira, C. (1999). Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules. Ophrys.
- Stawińska, K. (1997, 1ère éd.). Przysłowia polskie – przysłowia francuskie (Proverbes polonais – proverbes français), Warszawa : WP.
- Włodarczyk, A. (2004). Centres d'intérêt et ordres communicatifs. In : Cotte, P., Dalmas, M., Włodarczyk, H. (eds). Enoncer. L'ordre informatif dans les langues. Paris : L'Harmattan, pp. 13-32.
- Włodarczyk, A. (2003). Les homotopies du topique et du focus. In : Combettes, B., Schnedecker, C., Theissen, A. (eds.). Ordre et distinction dans la langue et le discours. Paris : Honoré Champion, pp. 513-526.
- Włodarczyk, A. & H. (2012). D'un dire à l'autre : discours en contraste. La théorie du centrage méta-informatif et le contraste entre les langues, Formation – CELTA : <http://celta.paris-sorbonne.fr/anasem/asmic-papers/AHWMIC2012FR.pps>.
- Włodarczyk, A. & H. (2006). Focus in the Meta-informative Centering Theory. In : Włodarczyk, A. & H. (eds.). La Focalisation dans les langues. Paris : L'Harmattan, pp. 27-45.
- Włodarczyk, H. (2009). Les centres d'intérêt de l'énoncé et la cohérence textuelle en polonais et russe, RES LXXX/1-2, Université de Paris-Sorbonne (Paris 4), pp. 13-30.

Włodarczyk, H. (2004), Centres d'intérêt de l'énoncé en polonais et en français. In : Cotte, P., Dalmas M., Włodarczyk, H. (eds). *Enoncer. L'ordre informatif dans les langues*, Paris : L'Harmattan, pp. 33-48.

[http://pl.wikiquote.org/wiki/Przysłowia\\_polskie](http://pl.wikiquote.org/wiki/Przysłowia_polskie)

**ANNEXE : Les proverbes qui commencent par le pronom indéfini kto (qui)**

**Le pronom démonstratif *ten* (souvent effacé) est au nominatif (i.e. *ten*)**

- 1 Komu smakuje – nie pyta czyje
- Nt. Qui aime quelque chose ne cherche pas à savoir qui le possède
- 2 Kto chce daleko jechać, musi dobrze osie smarować  
Qui veut voyager loin, ménage sa monture
- 3 Kto chce psa uderzyć, ten kij zawsze znajdzie  
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage
- 4 Kto chleba nie chce, nie wart i kołacza
- Nt. Qui dédaigne le pain, ne mérite pas un viennois
- 5 Kto gardzi chlebem, nie będzie miał i bułki
- Nt. Qui dédaigne le pain, n'aura pas non plus de petit pain
- 6 Kto ma chleb, szuka bułki
- Nt. Qui a déjà le pain, aspire à des brioches
- 7 Kto na końcu siada ten polewkę jada
- Nt. Qui s'assoit en dernier, termine les restes
- 8 Kto nie pracuje, ten nie je
- Nt. Qui ne travaille pas, ne mange pas
- 9 Kto nie ryzykuje, ten nie wygrywa  
Qui ne risque rien, n'a rien
- 10 Kto nie winien – ten się bać nie powinien, kto nabroił – niech się boi
- Nt. Qui n'est pas coupable – ne doit pas avoir peur, qui a fait des bêtises – qu'il craigne
- 11 Kto ma dostatki, ten ma wydatki  
Qui a des biens a des soins
- 12 Kto ma pobrzękacze, ma i posługacze
- Nt. Qui a de l'argent a aussi des serviteurs
- 13 Kto milczy, ten się zgadza  
Qui ne dit mot, consent
- 14 Kto nawarzył piwa, niech je pije
- Nt. Qui a fait des bêtises, qu'il les assume  
Qui casse les verres, les paie
- 15 Kto nie ma miedzi, ten w domu siedzi
- Nt. Qui n'a pas d'argent, (qu'il) reste à la maison
- 16 Kto nie ma w głowie, ten ma w nogach  
Quand on n'a pas de tête, il faut avoir des jambes
- 17 Kto pierwszy, ten lepszy  
Le premier au moulin, premier engraine  
Qui premier vient au moulin premier engraine

- 18 Kto pod kim dołki kopie, ten sam w nie wpada  
 Qui tend un piège, s'y prend le premier
- 19 Kto późno przychodzi, ten sam sobie szkodzi  
 Qui tard arrive, mal loge
- 20 Kto prawdę zacierza, Boga się zapiera  
 Nt. Qui efface la vérité dénie Dieu
- 21 Kto pyta, nie bładzi  
 Poser des questions n'est pas une erreur
- 22 Kto pyta, prawdy szuka  
 Nt. Qui pose des questions, cherche la vérité
- 23 Kto sieje wiatr, ten burzę zbiera  
 Qui sème le vent, récolte la tempête
- 24 Kto się nie leni, zrobi złoto z kamieni  
 Nt. Qui n'est pas paresseux, transformera la pierre en or
- 25 Kto się ceni, ten się leni  
 Nt. Qui s'estime (bien), fait rien
- 26 Kto się lubi ten się czubi  
 Qui s'aime s'asticotte
- 27 Kto się rano śmieje, ten wieczorem płacze  
 Tel qui rit le matin, pleure le soir
- 28 Kto ucieka, winnym się staje  
 Celui qui fuit, devient coupable
- 29 Kto w piątek skacze, ten w niedzielę płacze  
 Tel qui rit vendredi dimanche pleurera
- 30 Kto wysoko lata, ten nisko upada  
 A grande montée, grande descente
- 31 Kto z kim przestaje, takim się staje  
 Nt. A force de rester avec la même personne, on devient comme elle
- 32 Który modlitwy pilnuje, ten zwycięstwa dostępuje  
 Nt. Celui qui prie, arrive à tout
- 33 Ten się śmieje, kto się śmieje ostatni  
 Rira bien, qui rira le dernier
- 34 Kto daje i odbiera, ten się w piekle poniewiera  
 Nt. Qui donne, puis reprend, celui-là errera dans l'enfer
- 35 Kto mieczem wojuje, ten od miecza ginie  
 Qui se sert de l'épée, périra de l'épée
- 36 Kto zakosztuje dobrego, nie patrzy na biedniejszego  
 Nt. Qui goûte à l'opulence, ne fait plus attention au plus pauvre
- 37 Kto skończył siew, może spać do żniw  
 Nt. Qui a fini de semer, peut dormir jusqu'à la moisson
- 38 Kto sieje, ten zbiera  
 Il faut semer pour récolter
- 39 Kto smaruje, ten jedzie  
 Qui grasse bien, va loin

- 40 Kto się dobrze ukrył, ten dobrze żył  
Pour vivre heureux, vivons cachés
- 41 Kto się pnie za wysoko, prędziej na dół spadnie  
Bien bas choit, qui trop haut monte
- 42 Kto się tłumaczy, ten się oskarża  
Qui s'excuse s'accuse
- 43 Kto snom wierzy, oszuka się  
Tous songes sont mensonges
- 44 Kto wiele obejmuje, mało ściska  
Qui trop embrasse, mal étreint
- 45 Kto ma ziemię, ma kłopoty  
Qui terre a, guerre a
- 46 Kto długo wybiera, bierze najgorsze  
Qui veut choisir, souvent prend le pire  
A force de choisir, on prend le pire
- 47 Kto długi płaci, ten się bogaci  
Qui paie ses dettes, s'enrichit
- 48 Kto ma bogactwo, ma wszystko  
Nt. Qui a des richesses a tout
- 49 Ten jest bogaty, który nic nie pragnie  
Nt. C'est celui qui ne désire rien qui est en vérité riche
- 50 Bezpiecznie z ludźmi ten żyje, kto się wstydem nie okryje  
Nt. Celui qui n'est pas couvert de honte, vivra avec les gens sereinement
- 51 Kto bez grzechu, niech kamień rzuci  
Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre  
Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre
- 52 Kto bliżej ognia, bardziej gore  
Qui trop près se chauffe se brûle
- 53 Kto burzę sieje, pioruny zbiera  
Qui sème le vent, ramasse la tempête
- 54 Kto chce orzech zjeść, niech zgryzie łupinę  
Pour manger la noix, il faut casser la coque
- 55 Kto się kładzie z psami, ten wstaje z pchłami  
Qui se couche avec les chiens, se lève avec des puces
- 56 Kto chce skakać, musi się wprzód rozpędzić  
Il faut reculer pour mieux sauter
- 57 Kto chce z wilkami przestawać, musi wyć jak one  
Il faut hurler avec les loups
- 58 Kto chwyta dwie sroki za ogon, żadnej nie złapie  
Qui chasse deux lièvres n'en prend pas un  
Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois  
On ne peut pas être au four et au moulin
- 59 Kto czeka, doczeka się  
Tout vient à point à qui sait attendre  
Avec le temps et la patience on vient à bout de tout

- 60 Kto dobrze kocha, ten tęgo bije  
Qui aime bien, châtie bien
- 61 Kto dużo gada, robi mało  
Les grands diseurs ne sont pas les grands faiseurs
- 62 Kto idzie pomaleńku, ten idzie zdrowiuteńko  
Qui va lentement, va sûrement
- 63 Kto kocha niebezpieczeństwo, zginie w nim  
Qui cherche le péril y périt
- 64 Kto koło mąki chodzi, ten powalać się musi  
Qui va au moulin s'enfarine  
On ne saurait manier du beurre qu'on ne s'engraisse les doigts
- 65 Kto latem pracuje, zimą głodu nie czuje  
Qui dort en août, dort à son coût
- 66 Kto ma dobrego sąsiada, ma zawsze dobry poranek  
Qui a bon voisin a bon matin
- 67 Kto ma głowę na karku, ten nie zginie  
Qui a bonne tête ne manque pas de chapeaux
- 68 Kto mówi A, musi powiedzieć B  
Qui dit A doit dire B
- 69 Kto na cudze buty czeka, musi długo boso chodzić  
Celui qui court après les souliers d'un mort risque d'aller pieds-nus
- 70 Kto nie idzie naprzód, cofa się  
Quand on n'avance pas, on recule
- 71 Kto nie jest z nami, ten przeciw nam  
Qui m'aime me suit
- 72 Kto nie ma czasu, ten nie ma wczasu  
Qui a temps, a vie
- 73 Kto pieniądze ma, temu duda gra  
Qui a de l'argent a des pirouettes (des coquilles, des cabrioles)
- 74 Kto pił, pić będzie  
Qui a bu, boira
- 75 Kto płaci, ten wymaga  
Payer, c'est régner
- 76 Długo ten pokuka, kto babę oszuka  
Celui qui dupe une femme, chantera coucou fort longtemps  
(On ne peut pas duper une femme)
- 77 Kto chce oszukać, ten oszuka  
Qui veut tricher trichera
- Nt. Na tym cała sztuka, kto kogo oszuka  
Tout art consiste à savoir qui sera dupé par qui
- 79 Kto nie ma pamięci, nogami musi nadrabiać  
Quand on n'a pas de tête, il faut avoir des jambes
- 80 Nie ten bogaty, kto ma dukaty  
Le riche, ce n'est pas celui qui a de l'argent
- Nt.

- 81 Kto wiele obiecuje, mało daje  
Grand prometteur, petit donneur  
Qui tout me promet, rien ne me promet
- 82 Kto milczy zezwała  
Qui ne dit mot consent
- 83 Kto się gniewa, ten przegrywa  
Qui se fâche a tort
- 84 Kto się na gorącym sparzył, ten na zimne dmucha  
Le chat échaudé craint l'eau froide
- 85 Kto gardzi doświadczeniem, albo wielki człowiek, albo wielki osioł  
Nt. Qui méprise les leçons tirées de l'expérience soit c'est un grand homme soit c'est un âne
- 86 Kto wlezie między wrony, musi krakać jak i ony  
Il faut hurler avec les loups
- 87 Kto wszędzie chce być, nigdzie nie jest  
On ne peut être partout à la fois
- 88 Kto z prędką bieży, potknie się  
Qui trop se hâte s'empêche
- 89 Który koń lepiej ciągnie, tego więcej batem  
On touche toujours sur le cheval qui tire

**Le pronom démonstratif *ten* est au datif (i.e. *temu*)**

- 90 Kto nigdy głodu nie czuje, temu i nie smakuje  
Nt. Rien ne convient à celui qui ne ressent jamais la faim
- 91 Kto ma sadło, temu snadno  
Qui a de l'argent a des pirouettes (des coquilles, des cabrioles)
- 92 Kto rano wstaje, temu Pan Bóg daje  
A qui se lève matin, Dieu aide et prête la main
- 93 Kto się w adwencie żeni, temu w zapusty się odmieni  
Nt. Celui qui se marie pendant l'avent, celui-là sera puni au carnaval
- 94 Kogo nie boli, temu powoli  
Nt. Qui n'a pas mal, ne se presse pas
- 95 Kogo Bóg chce ukarać, temu rozum odbiera  
Nt. Dieu reprend la raison à celui qu'il veut punir
- 96 Kogo Bóg chce zgubić, temu najpierw rozum odbiera  
Nt. Dieu reprend tout d'abord la raison à celui qu'il veut perdre
- 97 Kogo Pan Bóg kocha, temu krzyże daje  
Nt. Dieu donne la croix à celui qu'il aime
- 98 Komu w drogę, temu czas  
Qui doit partir, qu'il s'y apprête
- 99 Komu bieda matką, temu głód kumem  
Nt. La faim est ami pour celui qui a la pauvreté pour mère

- 100 Kto ma rozum, temu się dowoli nie dadzą ludzie wyspać (Górnicki, 16<sup>e</sup> s.)<sup>20</sup>  
 Nt. Celui qui a des capacités, n'aura pas la voie facile vers la réussite
- 101 Biada temu, kto swą cnotę przeżył (Korzeniowski, 19<sup>e</sup> s.)  
 Nt. Malheur à celui qui a perdu son honneur
- 102 Komu szkoda, temu płacz (Sienkiewicz, 19<sup>e</sup> s.)  
 Nt. Celui qui regrette pleure
- 103 Kto nie był ni razu człowiekiem, temu człowiek nic nie pomoże (Mickiewicz, 19<sup>e</sup> s.)  
 Nt. L'homme ne pourra rien faire pour celui qui n'était pas un être humain même pas une seule fois dans sa vie
- 104 Bóg pomaga tym, co sobie sami pomagają  
 Aide-toi, le ciel t'aidera
- 105 Kto raz skłamię, temu już nigdy nie uwierzą  
 Le mensonge n'est bon à rien puisqu'il ne trompe qu'une fois

#### **Le pronom démonstratif *ten* est à l'accusatif (i.e. *tego*)**

- 106 Kogo nie proszą, tego kijem wynoszą  
 Nt. On chasse avec bâton celui qui n'est pas invité
- 107 Kto się buduje, procesuje i leczy, tego bieda ćwiczy  
 Nt. La misère dévaste celui qui en même temps bâtit, se soigne et traîne devant les tribunaux
- 108 Kogo Bóg dotknie, tego Bóg i pocieszy (Korzeniowski, 19<sup>e</sup> s.)  
 Nt. Celui qui sera éprouvé par Dieu, sera aussi consolé par Dieu
- 109 Kogo wieczór zafrasuje, tego rano umiłuje (Kochanowski, 16<sup>e</sup> s.)  
 Si le soir, des pleurs subsistent, au matin la joie éclate

#### **Le pronom démonstratif *ten* est à l'instrumental : *Prép + tym***

- 110 Kto ma złota worek, przed tym wszystkie drzwi otworem  
 Nt. L'argent ouvre toutes les portes

#### **Résumé :**

#### **Procédés syntaxiques de mise en relief dans le discours proverbial du polonais et du français**

Dans les proverbes polonais et français, quatre procédés syntaxiques de mise en relief sont récurrents : 1). la segmentation (i.e. le détachement de la subordonnée ou d'un SN à gauche ou à droite) ; 2). les effacements peu informatifs ; 3). les permutations des constituants et 4) la présence des éléments démonstratifs. Dans les deux langues, le procédé le plus fréquent est le détachement à gauche. Ces quatre procédés vont de pair avec l'élaboration de la structure métrique et rythmique du proverbe.

#### **Mots-clés :**

mise en relief, proverbes, expressivité, structures disloquées, deixis

20 Les exemples n° 100, 101, 102, 103, 107, 108 et 109 ont été trouvés dans Krasnowolski (1909).

**Abstract :****Syntactic emphasis in Polish and French proverbs**

The four syntactic operations combine themselves to construct the highlight in Polish and French proverbs : segmentation, deletion of little informative elements, permutation of constituents, and presence of a demonstrative element. All the four operations participate to create a rhythmic and metric structure of proverbs. In both languages, the most common operation is the left-detachment.

**Keywords :**

proverbs, emphasis, deixis, dislocated structures, highlight.

# Pour une analyse sémantique des compositions de mots – constructions à verbes supports

Izabela Pozierak-Trybisz

Université pédagogique de Cracovie

## Introduction

La recherche linguistique actuelle consacre beaucoup de temps à élaborer des corpus informatisés pour ensuite s'en servir dans le cadre du TAL. Nous avons donc à notre disposition des quantités de données nous permettant de décrire d'une façon exhaustive les différents emplois : des prédicats verbaux, des prédicats nominaux, des classes d'objets, des verbes supports, des collocations, etc. Ce sont des ressources absolument précieuses, mais les critères de leur construction restent avant tout syntaxiques de sorte qu'il y a toujours des occurrences qui suscitent des questions quant à leurs emplois, car, à notre avis la syntaxe ne constitue pas l'essence du langage humain. Nous communiquons pour transmettre du sens en nous servant de signes dans la plupart polysémiques (*jouer, relever*), dans des formes touchées par des effacements de parties de sens (*Marie a peur de ce chien = Marie a peur de ce que ce chien puisse lui faire*), des messages en partie implicites et avec un bagage de savoir pragmatique. '*Les formes nous induisent constamment en erreur*' répétait Ryle et nous gardons cette constatation en tête pour voir 'à travers' les formes, 'à travers' les occurrences relevées et pour découvrir leur sens complet. Nous partageons entièrement l'avis de Charaudeau qui affirme que « *les mots d'une langue ne sont pas autant d'étiquettes posées sur les objets du monde (...). ... nommer est une opération du langage qui consiste à construire un concept à travers une forme, en combinaison avec d'autres signes* » (1992, pp. 11-17).

Ainsi, dans quelques articles récents qui traitent de la problématique des compositions de mots, consacrés en particulier à des constructions à verbes supports, nous trouvons des exemples qui demandent à être expliqués, par exemple :

1. *Luc commence à faire une tournée de conférences* vs *\*Luc entame de faire une tournée de conférence* (Gross, 1993)
2. *Il y a eu un sourire de la part de Paul* vs *?Il y a eu un rire de la part de Paul* (Gross, 2000)
3. *\*N0 <h> décerne des/ses (congratulations, remerciements) (Adj) à N1<h> pour N2* vs *N0 <h> décerne des/ses (compliments, félicitations, louanges) (Adj) à N1<h> pour N2* (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 23)

4. \*N0 <h> présente des/ses (congratulations, louanges) (Adj) à N1<h> pour N2 vs N0 <h> présente des/ses (compliments, félicitations, remerciements) (Adj) à N1<h> pour N2 (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 23)
5. \*Pierre a émis le balbutiement qu'il est innocent vs Pierre a balbutié qu'il est innocent (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 26)
6. \*dire un(e) (compliment, conseil, ordre, recommandation, suggestion ...) à qq vs faire un(e) (compliment, recommandation, suggestion ...) à qq et donner un conseil, ordre ...) à qq (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 26)
7. Pousser un (cri, hurlement) vs \*pousser un (balbutiement, chuchotement, murmure ...) (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 26)
8. Jean a martelé cette chanson pendant tout l'été (Blanco et Buvet, 2004, p. 330)

Nous formulerons nos propositions d'interprétation de ces exemples dans la suite de cet article, mais avant de le faire nous tenons à présenter les outils d'analyse sémantique dont nous nous servons dans notre recherche.

## Méthode d'analyse sémantique

Nous sommes convaincue que sans une réflexion approfondie, sans une prise de conscience des sens véhiculés par les phrases, nous ne pourrions pas générer de phrases correctes avec un tel ou tel prédicat ni dans le cadre du FLE ni dans le cadre du TAL : la connaissance des constructions syntaxiques ne suffit pas à notre avis pour le faire.

Nous poursuivons donc la voie sémantique tracée par, à la fois, une tradition philosophique européenne (Leibnitz, Russell, Strawson, Ryle) et une pensée linguistique sémantique, française et polonaise, celle, par exemple, d'Arnauld et Nicole, de Bally, de Charaudeau et celle de l'école sémantique polonaise : Kuryłowicz, Bogusławski, Wierzbicka (1993, 1996), Karolak (1991, 1994, 2002), Muryn (1999), (cf. *Langages* n°148, Les grammaires catégorielles, 2002).

Voici quelques critères de base dont nous nous servons pour effectuer une analyse sémantique rigoureuse et complète :

a/ l'essentiel de nos procédés est de commencer par une réflexion sur le sens du prédicat (verbal ou nominal) constitutif de la phrase. Tout seul son sens n'est pas complet, p.ex. *amour*, pour exprimer un jugement complet, une assertion complète, mais c'est ce sens-là qui implique les arguments (les 'objets' auxquels on peut attribuer le processus ou la qualité désigné par ce prédicat, p.ex. : *Pierre aime Marie* ou *Pierre est amoureux de Marie*). C'est le sens du prédicat constitutif de la phrase qui est la source de ce qu'on appelle 'cohérence sémantique' (Mejri, 2008, p. 192) de tous ses éléments. Pour nous, 'opérateur' (terme de la tradition harissienne) n'est pas 'opérateur' mais le vrai

‘directeur’, si on peut plaisanter ainsi à son propos pour souligner son rôle. Dans cette approche, soulignons-le, on ne dit pas que les verbes prédicatifs sont définis par leurs arguments (comme s’ils étaient vides de sens !), mais au contraire – à cause de leurs sens lexicaux (cf. sèmes, sémèmes, sémantèmes) – ils imposent des restrictions sur les types sémantiques d’arguments (*les classes d’objets* de Gross sont un outil pratique pour décrire ces classes d’arguments plus précisément que ne peuvent le faire les traits sémantiques – *bruit, paroles, textes, etc.* vs *humain, animé, locatif, etc.* (Gross, 1994) Ces restrictions sont également appelées ‘*contraintes d’emploi*’ (Mejri, 2008, p. 192). Bien entendu, cette cohérence sémantique trouve son reflet dans la cohérence syntaxique où différents emplois d’un concept-prédicat se sont ‘fixés’ dans des constructions syntaxiques pour faciliter l’interprétation des prédicats verbaux ou nominaux qui sont dans la plupart des cas polysémiques. Nous sommes donc d’accord avec Mejri qui écrit : « *la cohérence sémantique des emplois est corrélée avec une cohérence syntactique sur le plan distributionnel et transformationnel* » (2011, p. 195). Par contre, nous ne pouvons partager les opinions suivantes de Mejri qu’en partie : « *le sens d’une unité lexicale dépend de son emploi dans la phrase*’ et ‘*l’emploi est déterminé par le schéma d’arguments, des prédicats, des arguments et des actualisateurs appropriés* » (2008, p. 193). Pour nous, un emploi donné reste toujours en liaison sémantique avec le noyau sémantique d’un prédicat, mais peut mettre ‘sous restriction’ une partie de ses sèmes (cf. Pozierak-Trybisz, Thèse de doctorat de 2001, publiée en 2004). Charadeau affirme à ce propos : « *On dira que tout signe possède un sens constant qu’il faut considérer, non comme un sens plein, mais comme un sens ‘en puissance’, disponible pour être utilisé dans des situations diverses qui lui donneront sa spécificité de sens. Le sens constant pourra être appelé ‘sens de langue’ et le sens spécifique, situationnel, pourra être appelé sens de discours’* » (1992, p. 15). Chaque concept-prédicat crée sa structure prédicat-argument(s) et la retrouve, à travers les formes d’une phrase. Soulignons que l’analyse du sens d’un prédicat n’est pas une introspection subjective ou suspecte. Au contraire, c’est une analyse rigoureuse de sens lexical (sémique) d’un prédicat, effet d’une conclusion générale tirée de l’ensemble de sens des emplois attestés (voir ci-dessous notre exemple du prédicat *appeler*). Une telle analyse n’est pas une tâche facile, mais, selon nous, seules les réponses à des questions d’ordre sémantique sont en mesure d’expliquer les différents emplois d’un prédicat et de les lier à des constructions syntaxiques adéquates pour, ensuite, générer correctement des phrases, énoncés et textes dans une langue naturelle donnée ;

b/ au sens lexical d’un prédicat (le sens conceptuel qui réside dans le thème d’un verbe ou d’un substantif, par exemple : *aim-e* ou *amour-eux* de *aimer*, s’ajoute

un sens aspectuel qui pour nous est une catégorie sémantique. (cf. Karolak, 1994 ; Muryn, 1999). L'aspect constitue une partie intégrante du sens d'un prédicat et il est appelé '*temps intérieur*' (selon la tradition guillaumienne). L'information aspectuelle nous dit, de façon globale, si le prédicat est perfectif ou imperfectif (*aimer* vs *exploser*). L'existence de quelques configurations aspectuelles découle de la 'conjugaison' de l'aspect lexical et de l'aspect grammatical. Ce dernier est véhiculé en français par des morphèmes de temps verbaux. Ces 'temps extérieurs' ont le pouvoir de limiter ce qui est par nature duratif – le passé composé et le passé simple – dans, par exemple, *Il l'a aimée* ou *Elle pensa à lui (toute la nuit)*. Ils peuvent également apporter de la durée à ce qui est par nature ponctuel – le présent, l'imparfait – *Des bombes explosaient, Il meurt de peur à chaque prise de sang* et créer, des notions aspectuellement momentanées, des constructions itératives. Ainsi, relevons-nous, à part les deux aspects simples – ponctuel et duratif – des configurations aspectuelles qui sont créées :

- le début d'un nouvel état (*perdre, trouver*) – configuration inchoative
- la répétition d'une action – configuration itérative,
- le résultat d'un changement d'état – configuration résultative,
- le déroulement limité par un intervalle (*40 jours, pendant la jeunesse, toute sa vie, etc.*) ou par une borne temporelle (*jusqu'à la mort, jusqu'à la gare, jusqu'au petit matin, etc.*) – configuration limitative (configuration phrasique en français et en polonais)
- le résultat 'en train de se faire' – configuration télélique

Soulignons que les sens aspectuels concernent, dans notre approche, uniquement la durée (et non pas les manières de faire, ce qui semble caractéristique de l'analyse aspectuelle en français (cf. Gross, 1993 ; Blanco et Buvet, 2004).

Notre présentation de la théorie sémantique de l'aspect est quelque peu simpliste, mais le cadre de cet article ne nous permet pas de détailler (cf. Karolak, 1994 ; Muryn, 1999). L'essentiel à retenir est que, encore une fois, nous ne pouvons pas partager en entier l'opinion sur l'aspect répandue en France selon laquelle « à la différence des langues slaves, qui ont des moyens morphologiques pour traduire les notions aspectuelles, les langues romanes expriment l'aspect par quasi-totalité des éléments de la phrase » (Gross, Rapport LLI, 2000). Ce constat confirme la méthode d'analyse où le sens des lexèmes d'une phrase donnée est amalgamé au sens aspectuel 'pur' d'un prédicat. Ceci explique le nombre élevé d'aspects relevés en français (en plus de configurations aspectuelles que nous venons de recenser ci-dessus) : aspect intensif, comparatif, superlatif, distributif, etc. (cf. Blanco et Buvet, 2004, pp. 330-331) Cette confusion peut être levée du moment où on se décide à définir précisément ce que nous comprenons par aspect. Nous insistons encore sur le fait que dans notre

approche une information aspectuelle concerne uniquement un sens temporel : un moment, une durée, une répétition d'un moment, un intervalle de temps, le début et la fin d'un état, d'un processus ou d'une action mais non pas les expressions de la manière de faire qqch ;

c/ le troisième pas de notre analyse sémantique est une analyse temporelle, comme l'exprime également G. Gross : « *tous les prédicats sont soumis au temps* » (2000). Ainsi, nous analysons *un dictum* (le sens lexico-aspectuo-temporel d'une phrase simple) qui se compose d'une structure prédicat-argument(s) soumise au temps ;

d/ le quatrième pas de l'analyse est consacré à la modalité qui constitue un prédicat d'ordre supérieur dominant une autre prédication ;

e/ l'ultime pas de notre analyse est l'étude de la perspective fonctionnelle, communicative, de la phrase en termes de thème et rhème ce qui nous amène à transgresser le cadre de la phrase, comme unité minimale d'analyse (Gross, 2000 ; Mejri, 2008) pour entrer dans le discours, dans le texte, où tous les phénomènes langagiers se déploient pleinement.

Pour illustrer à présent notre façon de faire nous prenons un exemple, le verbe *appeler*, qui est illustré dans *le Dictionnaire des verbes français* de Dubois et Dubois-Charlier (version électronique de 2011) de la sorte :

- On **a**~ un ami dans la rue. On s'**a**~ de loin avec P.
- On **a**~ un correspondant de Londres. On **a**~ les réclamations.
- On **a**~ le médecin, les enfants pour le dîner, un taxi chez soi.
- On **a**~ les ouvriers à la grève, à se mettre en grève
- Une affaire **a**~ P en province.
- Son métier **a**~ P à voyager beaucoup, à de nombreux voyages.
- On **a**~ P à de hautes fonctions, à occuper ce poste.
- Cette conduite **a**~ de votre part toute votre indulgence.
- La violence **a**~ la violence.
- On en **a**~ à votre sagesse, au ministre.

Nous concluons en interprétant ces exemples que le sens général d'*appeler* est le suivant : *qq appeler qq à faire qch*, qu'on peut paraphraser par *appeler que ..., vouloir que qq fasse qch* et ajouter une précision sur l'action à faire : *venir*, au sens propre ou figuré. Les structures syntaxiques présentées dans *le Dictionnaire ...* codent ces emplois différents. Ce *appeler* est donc un prédicat imperfectif d'ordre supérieur. Il existe encore un autre emploi d'*appeler*, cette fois-ci interprété comme perfectif (résultatif) : *qq appeler qq d'un nom*, par exemple :

- On **a**~ son fils du nom de Luc, P un imbécile.
- Leur fils s'**a**~ Luc.
- On **a**~ cet incident du nom de malchance.
- On **a**~ cette rose du nom de son inventeur.

Bien évidemment, pour expliquer et décrire ces emplois spécifiques, donc décrire toutes les restrictions sur les positions d'arguments d'*appeler*, il faudrait se servir encore de l'outil précieux des classes d'objets (Gross, 1994), car, comme pour tout prédicat de communication, il est nécessaire de définir précisément les types sémantiques de : locuteur, interlocuteur et message, pour pouvoir interpréter correctement ces phrases et les traduire en une autre langue (surtout dans le cadre du TAL).

### **Analyse sémantique des constructions à verbes supports**

La présentation des principaux critères de notre analyse sémantique nous semblait indispensable pour revenir aux problèmes de compositions de mots et pour expliquer les emplois impossibles cités ci-dessus. Nous voulons l'annoncer tout de suite : dans notre optique, la combinatoire libre n'existe pratiquement pas – c'est le sens d'un prédicat donné qui décide des implications d'arguments et qui dicte en même temps les restrictions (contraintes) sémantiques imposées sur les arguments. La phrase suivante confirme notre façon de penser : « *ce qui définit la combinatoire, c'est, aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'ensemble des contraintes d'agencements plus au moins conditionnées par la cohérence sémantique* » (Mejri, 2008, p. 192). Seulement, pour nous, il n'y a rien de *paradoxal* dans ce constat, car la cohérence sémantique du sens d'un prédicat et de sens des ses arguments découlent des implications d'un prédicat donné. Les '*solidarités syntaxiques*' (Mejri, 2008, p. 195) sont le reflet formel de la cohérence sémantique et non l'inverse. Le terme '*approprié*' (cf. verbes supports appropriés, Gross, 1993 ; Blanco et Buvet, 2004 ; Mejri, 2008) renvoie, selon nous, à ce calcul de sens qui se passe entre un prédicat qui 'exige' (*solicite* – Mejri, 2008, p. 193) la présence d'un nombre et d'un type sémantique d'arguments pour pouvoir exprimer pleinement son sens. Quant à la définition des verbes supports c'est l'article de Mel'čuk portant le titre provocateur '*Verbes support sans peine*' (Mel'čuk, 2004, p. 204) qui, selon nous, donne le plus de précisions sémantiques d'analyse. Selon nous, *verbe support approprié* reste un terme dont on abuse, car dans la plupart des cas les auteurs, déjà cités dans ce texte, ont tendance à classer, comme verbes supports appropriés, des prédicats verbaux dont le sens autorise les implications qui peuvent être interprétées tout simplement comme emplois figurés, métaphores (comparaisons), p.ex. :

9. *Luc (nourrit, caresse) l'espoir de partir vs Luc a l'espoir de partir* (Mejri, 2008, p. 196), ou, selon nous *nourrir* ou *caresser* désignent la façon d'*avoir un espoir*.

Le meilleur exemple de cette situation est fourni par Mejri (2008, 196) par exemple :

10. *Luc intime à Max l'ordre de partir,*

avec l'explication donnée par l'auteur : « *il y a lieu de relever une certaine solidarité syntagmatique qui fait que le premier élément sollicite le second ('implicite' selon nous), même si la réciproque n'est pas vraie* ». (2008, p. 196).

En général, nous avons remarqué que dans les analyses de constructions à verbes supports il y a une tendance à les voir partout, du moment que dans la position d'objet direct il y a un substantif interprété par les auteurs comme prédicatif (abstrait) donc qui désigne une situation, un état ou un événement (Blanco et Buvet, 2004, p. 330), par exemple :

11. *Jean meurt de faim* – selon les auteurs, c'est un '*intensif*' et selon nous – un *figement*.

12. *Jean esquisse un sourire* – un '*atténuatif*' selon les auteurs et à notre avis – manière de sourire. Le prédicat *esquisser* autorise les compléments compatibles avec son sens de '*dessiner une forme d'une façon sommaire*' également lors d'un passage du sens concret au sens abstrait, au sens figuré : '*faire une action sans l'accomplir entièrement*'. Donc il existe sûrement beaucoup d'*objets*' (des concrets et des abstraits) qui peuvent construire des syntagmes cohérents sémantiquement, par exemple (selon le Tlf en ligne) :

*Esquisser les caractères, l'intrigue d'une pièce, d'un roman ; Esquisser le tableau d'une époque ; Nous serons ainsi conduits à esquisser les notions fondamentales de connaissance, d'amour, de liberté et de moralité, dans leur rapport à la fin de l'homme, qui est de vivre en société avec Dieu. /Gilson in Tlf/ ; Esquisser un mouvement, un signe, un geste*

Pour cerner les emplois possibles d'*esquisser*, il serait sûrement plus facile de se demander quelles sont les contraintes d'emploi de ce prédicat et alors il faudrait penser à des '*objets*' qui ne peuvent pas être *esquissés*, comme, par exemple : des éléments de la classe <sentiments> ou <maladies> ou <bruits>, nos connaissances pragmatiques étant à la base de nos catégorisations conceptuelles.

Quant aux substantifs abstraits, prédicatifs, étroitement liés aux constructions à verbes supports, leur interprétation en français s'avère souvent très difficile, car il y a des substantifs qui ont une seule et même forme pour exprimer un sens concret et un sens abstrait, par exemple : *découverte, fondation, déclaration, annonce, promesse*, etc. ce qui complique encore le discernement des verbes supports ('vides' ou 'semi-vides' de sens) des verbes prédicatifs ('pleins' de sens). Or, selon notre approche, pour discerner un sens concret d'un sens abstrait des noms, nous partons d'un principe strictement sémantique. Les noms prédicatifs (les noms abstraits dans l'approche grammaticale traditionnelle) ont également leurs schéma d'arguments (tout comme les verbes). En appliquant la

terminologie de *la grammaire à base sémantique* (Karolak, 1984, 2002) nous employons le terme ‘*noms sans résorption*’ pour parler des noms prédicatifs. Le terme ‘*sans résorption*’ s’explique par le fait que ces noms présentent le même schéma d’arguments que le verbe homologue, étant un autre signe d’une même notion. Ainsi : *annoncer* – *annonce* : *p annoncer q – qq/qch annonce qch* et donc : – *l’annonce de qch par qq* est un abstrait, un nom ‘*sans résorption*’. Par contre : *une annonce* c’est *qch que qq a annoncée* c’est un ‘*objet*’ annoncé, un texte, un sens. C’est donc un critère purement sémantique qui décide de cette interprétation : un abstrait se caractérise par l’expression de tout son schéma d’arguments. Un substantif concret a un argument exprimé de moins, car il est ‘*résorbé*’ par son sens : il a un ‘*objet*’ de sa structure prédicat-argument encodé dans son sens, c’est un nom ‘*avec résorption*’, donc un nom concret.

Finalement, d’une façon radicale, nous mettrions en doute l’existence des verbes supports appropriés. Pour nous ce seraient plutôt des collocations comprises comme des structures de sens compatibles, typiques (statistiquement fréquentes) pour le sens d’un prédicat à cause de ses implications (à cause des types d’arguments sollicités). « *Ce sont toutes les combinaisons possibles pourvu qu’elle soient réalisables* » selon Mejri (2008, p. 196). Selon nous, elles sont réalisables sémantiquement tout d’abord et ensuite – syntaxiquement. Notre conclusion serait donc que les constructions à verbes supports font partie des collocations et pour nous le terme de verbe support devrait être restreint aux : *faire*, *avoir* et *avoir lieu* qui actualisent les nominalisations des prédicats verbaux. Les causes de telles nominalisations sont de nature discursive : construction de phrases complexes, besoin d’exprimer une structure réduite d’arguments (ne vouloir pas communiquer la totalité d’informations) des exigences de la cohérence textuelle, par exemple :

13. \**Une cartomancienne prédit vs Une cartomancienne prédit le mariage à Paul vs Une cartomancienne fait des prédictions à Paul* (Eskhol et Le Pesant, 2007, p. 29)

où ‘*une prédiction*’ est *qch qu’une cartomancienne a prédit*, un nom avec résorption, un nom concret, qui n’apporte pas cependant d’information, de texte de cette prédiction. De telles structures sémantiques réduites permettent de construire des prédictions d’ordre supérieur, causales, par exemple :

14. *Les prédictions faites par une cartomancienne à Paul l’ont rendu heureux*

La même régularité est annotée dans l’article de Magarinos :

*Afirmar: predicado diádico (afirmar algo) – [Uribe] afirma [que su pacto con EEUU impide intervenir en otro país] vs Hacer una afirmación: predicado monádico (hacer una afirmación) En reiteradas ocasiones [Ø] he hecho afirmaciones en el sentido de que no voy a postularme al cargo.* (Magarinos, 2010, 269)

Revenons à présent au début de notre article pour enfin donner des explications d'emploi des exemples 1 – 8. Reprenons les phrases citées :

1. *Luc commence à faire une tournée de conférences vs \*Luc entame de faire une tournée de conférence* (Gross, 1993)

*Commencer à faire une tournée* est une phrase correcte. Par contre *entamer de faire une tournée* ne l'est pas. Le problème ne réside pas, selon nous, du côté du verbe support approprié ou non approprié. L'effet de la non compatibilité est causé par le sens du prédicat *entamer* qui est plus complexe que celui de *commencer* (donc il présente plus de contraintes). Dans *entamer* nous retrouvons le sens de *commencer* + *manière de faire* : *en creusant, en pénétrant dans un objet qui forme un tout*, donc on peut dire : *entamer qch* : *un sandwich, un travail*, mais non pas *de faire qch*. Cette différence de sens trouve son reflet dans des constructions syntaxiques différentes – *entamer* est un verbe transitif.

2. *Il y a eu un sourire de la part de Paul vs ?Il y a eu un rire de la part de Paul* (Gross, 2000)

Le point d'interrogation qui accompagne la deuxième phrase trouve sa réponse dans le sens et la structure prédicat-arguments de chaque prédicat. *Sourir*, selon nous, est un verbe de communication dans le sens qu'*on sourit à qq* (même quand *on sourit à soi-même, on parle à soi-même*, etc.) et *rire* est un verbe apparenté aux *bruits*. Nous disons : *Marie a souri à Paul*, mais on ne dit pas : *\*Marie a rit à Paul*. Donc ce qui rend l'exemple de Gross impossible en français c'est le syntagme d'objet indirect *de la part de Paul* – le *rire* n'implique pas un interlocuteur. C'est tout à fait clair pour nous, car selon notre approche (répétons-le) c'est le sens du prédicat qui 'décide' de son entourage d'arguments (de leur type sémantique et leur nombre), et un *rire* est un nom prédicatif (un abstrait, *un événement* dans les classes d'objets de Gross). Tout dépend du sens d'un prédicat donné !

3. *\*N0 <h> décerne des/ses (congratulations, remerciements) (Adj) à N1<h> pour N2 vs N0 <h> décerne des/ses (compliments, félicitations, louanges) (Adj) à N1<h> pour N2* (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 23)

Nous l'avons déjà dit : pour nous ce qu'on qualifie si souvent comme verbe support approprié, ne l'est pas à la lumière de nos analyses sémantiques. Ce serait également le cas de *décerner*. Dans notre exemple, ce n'est pas un verbe 'vide' ou 'semi-vidé' de sens, c'est un prédicat verbal qui se construit des sèmes suivants : *qq (une autorité) + donner à qq (chacun) + solennellement + mots, paroles, de distinctions*, donc prédicat d'action. Ce ne sont *des paroles qui décrivent qch* mais *qui font qch, qui agissent*. Dans un tel emploi, emploi de communication, où, selon les analyses des classes d'objets et nos propres analyses

(Gross, 1993 ; Pozierak-Trybisz, 2001, 2005, 2009, 2010) le type sémantique de locuteur, d'interlocuteur et de message sont très importants pour une interprétation correcte (ceci trouve son reflet dans les traductions des phrases de communication en une autre langue). Les substantifs énumérés par les auteurs sont des appellations d'actes de langage, donc ils se combinent tous avec le verbe support d'action *faire* : *faire des compliments, faire des louanges, faire des congratulations*, etc., mais qui n'ont pas cependant le même sens du point de vue de l'acte de langage. Ils ont tous un double sens : *d'action* et *de paroles (texte) par lesquelles* : *on congratule, on félicite, on remercie*, etc., mais on les emploie dans des situations d'énonciations différentes. *Nous congratulons qq* pour un événement important pour lui, donc le champ de distribution de *congratulations* semble plus restreint que celui *des félicitations* et la façon de congratuler est effectivement plus *solemnelle*. Pour *les remerciements*, c'est, à notre avis, le sème *solemnel* (faisant partie du sens de *décerner*) qui n'est pas compatible.

4. \*N0 <h> présente des/ses (*congratulations, louanges*) (Adj) à N1 <h> pour N2 vs N0 <h> présente des/ses (*compliments, félicitations, remerciements*) (Adj) à N1 <h> pour N2 (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 23)

Nous recherchons l'explication des emplois fautifs, comme dans les cas précédents, dans le sens des substantifs *congratulations* et *louanges* et, selon nous, *présenter*, qui est une variante de *montrer*, n'est pas compatible.

5. \*Pierre a émis le balbutiement qu'il est innocent vs Pierre a balbutié qu'il est innocent (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 26)

*Balbutier* est un verbe de communication qui est employé avant tout pour désigner une manière de parler, donc il est interprété comme une sorte de *bruit qu'on émet – émettre un balbutiement*. \**Emettre le balbutiement*, même sans complétive, n'est pas correct non plus en français à cause du déterminant défini. Ce prédicat peut être employé également dans le sens *dire que ...* et alors il amalgame le sens de *dire en balbutiant* – il exprime *une manière de dire qch*. De tels 'amalgames' forment toute une classe de verbes de communication (cf. Dubois et Dubois-Charlier, 2007), p.ex. : *Un officier a hurlé un ordre aux soldats : En avant !* A notre avis on ne peut pas dire que *hurler* dans cette phrase est un verbe support.

6. \**dire un(e) (compliment, conseil, ordre, recommandation, suggestion ...)* à qq vs *faire un(e) (compliment, recommandation, suggestion ...)* à qq et *donner un conseil, ordre ...* à qq (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 26)

Ces substantifs d'actes de langage s'actualisent à l'aide du verbe support *faire*, et ils confirment la formule connue '*Quand dire c'est faire*'. Le verbe support *faire* a évidemment un sens plus général que *dire*, car *dire* est aussi une action. Le verbe *dire* implique uniquement *des paroles* comme compléments nominaux

(cf. Giry-Schneider, 1981, 1994 ; Pozierak-Trybisz, 2009) à la différence de *dire que*. C'est un verbe '*de parole*' et non pas '*de communication*' (cf. Pozierak-Trybisz, 2009 ; Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 28) à la différence de beaucoup de verbes de communication, comme *annoncer*, *avertir*, *déclarer*, *proclamer*, etc. qui n'ont pas les mêmes restrictions. *Un compliment, un conseil, un ordre*, c'est une parole qui agit.

7. *Pousser un (cri, hurlement) vs \*pousser un (balbutiement, chuchotement, murmure ...)* (Eshkol et Le Pesant, 2007, p. 26)

Pour analyser ces exemples, nous commençons, comme toujours, par analyser le sens des substantifs prédicatifs : *cri, hurlement vs balbutiement, chuchotement*. Or, il est clair pour nous que ce qui constitue la différence de leur émission est la *force* qu'il faut appliquer à les produire. Donc *pousser* est tout simplement incompatible avec *cri* et *hurlement*. Le sens de *pousser* impose des contraintes sur les possibilités de calcul de ces sens.

8. *Jean a martelé cette chanson pendant tout l'été* (Blanco et Buvet, 2004, p. 330)

*Marteler une chanson* est une comparaison de l'action de faire qch avec un *marteau*, donc une action qui produit un *rythme* et un *bruit spécifique*, avec la façon, la manière de chanter. Ce n'est pas pour nous un verbe support d'extension aspectuelle. Les auteurs qui fournissent cet exemple le classent parmi les *itératifs à nuance péjorative*. Mais si nous allons amalgamer le sens lexical d'un verbe avec son sens aspectuel, nous aurons des listes interminables de types aspectuels (cf. nos explications ci-dessus). Le sens (concept) de *marteler* est de par sa nature aspectuellement itératif (multiplicatif). L'aspect de toute la forme verbale : d'un verbe support et d'un substantif prédicatif, qui forment une configuration d'aspects, est un dérivé perfectif résultatif. Mais, finalement, l'aspect de toute cette phrase est une configuration limitative à cause de l'adverbe *pendant tout l'été* qui est un élément aspectuel dominant toute la phrase. Dans notre approche, l'aspect ne s'analyse pas d'une façon linéaire, mais on l'interprète comme des configurations d'aspects, composées d'aspects plus simples, soumise en fin de compte, à une dominante imperfective ou perfective. En plus, *une chanson* n'est pas un nom prédicatif : *ce qch que Jean chante*, c'est un *texte*, c'est un *nom avec résorption* de l'argument *y* de la structure prédicat-arguments : *x chanter y*. C'est une preuve que *marteler* ne joue pas dans cette phrase de fonction d'un support. Cette métaphore est possible car *marteler* et *chanson* ont le sème '*rythme*' de commun. Même pour les métaphores les plus originales il doit y avoir un élément de sens qui est à la base de leur cohérence sémantique.

## Conclusion

Dans nos analyses sémantiques de quelques exemples problématiques des phrases à verbes supports, nous tenons à démontrer qu'une réflexion approfondie sur le sens et l'aspect du prédicat constitutif de la phrase devrait initier toute analyse linguistique. Une telle analyse n'est dans aucun cas contradictoire à des analyses syntaxiques. Au contraire, elle peut apporter des explications valables sur les emplois d'un prédicat donné, verbal ou nominal. Il est difficile d'imaginer l'efficacité de l'enseignement du FLE ou le progrès des recherches en TAL sans le développement d'analyses sémantiques.

### Bibliographie :

- Bogacki, K., Karolak, S. (1991). Fondements d'une grammaire à base sémantique. *Lingua e Stile*, XXVI, p. 3.
- Blanco, X., Buvet, P.-A. (2004). Verbes supports et significations grammaticale. *Lingvisticoe Investigationes*, 27 (2), pp. 327-342.
- Bourdeau, M. (2002). La genèse des grammaires catégorielles et leur arrière-plan logico-philosophique : quelques remarques. *Langages*, 148, Larousse, Paris, pp. 13-27.
- Charaudeau, P. (1992). Grammaire du sens et de l'expression, Hachette, Paris.
- Dubois, J. et Dubois-Charlier, F. (2007, 2011). Dictionnaire des verbes français, version en ligne : <http://rali.iro.umontreal.ca/Dubois/>
- Dictionnaire des compositions de mots (2007), Dictionnaires le Robert, Paris
- Eshkol, I., Le Pesant, D. (2007). Trois petites études sur les prédicats de communication verbaux et nominaux. *Langue française*, 153, pp. 20-32.
- Giry-Schneider, J. (1981). Les compléments nominaux du verbe dire. *Langages*, 63, pp. 75-97.
- Giry-Schneider, J. (1994). Les compléments nominaux des verbes de parole, *Langages*, 115, pp. 103-125.
- Gross, G. (1993). Trois applications de la notion de verbe support. *L'Information grammaticale*. 115.
- Gross, G. (1994). Classes d'objets et description des verbes. *Langages* 115, Paris, Larousse, pp. 15-31.
- Gross, G. (2000). Rapport annuel du LLI. miméo.
- Karolak, S. (2002). Podstawowe struktury składniowe języka polskiego. Warszawa : Sławistyczny Ośrodek Wydawniczy (SOW).
- Karolak, S. (1994). Le concept d'aspect et la structure notionnelle du verbe, *Studia kognitywne*, 1, SOW.
- Magariños, M. V. (2010). Análisis comparativo de verbos del decir y construcciones con verbos de soporte equivalentes, Castel, V. M., Cubo de Severino, L. (eds). La renovación de la palabra en el bicentenario de la Argentina. Los colores de la mirada lingüística. Mendoza : Editorial FFyL, UNCuyo, Capítulo 94, pp. 767-775.

- Mejri, S. (2008). Construction à verbes supports, collocations et locutions verbales. In : Mogorron Huerta, P., Mejri S. (eds). *Las construcciones verbo-nominales libres y fijas. Aproximación contrastiva y traductológica*, pp. 191-202.
- Mel'čuk, I. (2004). Verbes supports sans peine, *Linguisticae Investigationes*, 27 (2), pp. 203-217.
- Muryn, T. (1999). *Le syntagme nominal abstrait et la cohérence discursive*, Kraków : Wydawnictwo Naukowe WSP.
- Pozierak-Trybisz, I. (2001). *Champ sémantique des concepts de changement et de devenir*, thèse de doctorat en co-tutelle Université Pédagogique de Cracovie et Université Paris 13, Lille : Diffusion ANRT (2004).
- Pozierak-Trybisz, I. (2005). Analyse sémantico-syntaxique de quelques verbes de communication, *Synergies Pologne*, n°2, pp. 119-123.
- Pozierak-Trybisz, I. (2009) *Analyse sémantique de noms de communication, La Globalisation Communicationnelle : Enrichissement et Menace pour les langues*, Fundacja Rozwoju Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk, pp. 345-354.
- Pozierak-Trybisz, I. (2010) *Apport de l'analyse sémantique dans la recherche sur les prédicats de communication : du sens d'un prédicat au texte et à la traduction*, *Neofilologica*, 22, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, pp. 125-136.
- Trésor de la Langue Française en ligne.
- Wierzbicka, A. (1993). La quête des primitifs sémantiques : 1965-1992, *Langue Française*, 98, pp. 9-22.
- Wierzbicka, A. (1996). *Semantics, Primes and Universals*. Oxford University Press.

### **Résumé :**

Cet article a pour but d'expliquer les emplois problématiques de constructions à verbes supports. Pour le faire, nous présentons des outils d'analyse sémantique efficaces qui permettent de mieux comprendre le problème de la cohérence sémantique et des contraintes sémantiques d'emplois des prédicats nominaux.

### **Mots-clés:**

Analyse sémantique, aspect, constructions à verbes supports

### **Abstract :**

This paper aims to explain employment issues constructions verbs media. To do this the author presents semantic analysis tools that enable effective to better understand the problem of semantic consistency and semantic constraints of nominal predicates.

### **Keywords :**

Semantic analysis, aspect, verbs media constructions



# Les constructions à verbes supports généraux dans *Le Petit Prince* d'A. de Saint-Exupéry et leurs équivalents dans certaines langues romanes et slaves

Miroslaw Trybisz

Université pédagogique de Cracovie

## 1. Cadre théorique

La littérature concernant les constructions à verbe support (CVS) est de plus en plus vaste. Depuis plus de trente d'ans, plusieurs linguistes se sont intéressés à la problématique des phrases à prédicats non-verbaux et, par conséquent, ils ont procédé à la description ce type de structures dans diverses langues. Sans entrer dans les détails, nous voulons évoquer certaines études, pour présenter les lignes majeures de notre analyse.

Ainsi, nous ne commencerons pas par une traduction en français des considérations de Radimský (2010, pp. 13-22) qui présente la genèse et l'évolution de la notion de verbe support. Il nous suffit d'évoquer l'affirmation d'A. Daladier (1996, p. 35) selon qui ce terme indique que ces verbes sont dépourvus de fonction lexicale autonome. Comme le souligne Gross (2004, pp. 344-345), ils servent à conjuguer les prédicats nominaux qui constituent le pivot de certaines phrases. Il s'agit donc d'une *conjugaison lexicale*, la seule possible dans le cas des catégories non-verbales.

Radimský (2010, p. 106) souligne que la notion de verbe support ne s'applique pas à un groupe concret de verbes mais à un emploi catégoriel spécifique d'un verbe. Ainsi, chaque verbe, en tant qu'unité lexicale, peut jouer, selon le contexte, le rôle de prédicat ou de support.

On considère généralement que les verbes supports sont sémantiquement vides (cf. Mel'čuk, 2004, p. 204), ou *presque vides en ce qui concerne le sens lexical*, comme le dit Alonso Ramos (2004, p. 24). Nous avons déjà polémique contre ces remarques (cf. Trybisz, p. 2008). A notre avis, une telle diversité de supports n'aurait pas été nécessaire dans ce cas-là et chaque substantif prédicatif aurait pu choisir n'importe quel support ; la fonction du verbe support est de souligner ou de répéter le sens du substantif et par cela les CVS sont plus expressives que les verbes simples.

Il n'y a pas d'accord sur la place des CVS dans la phraséologie. Wotjak (2004, p. 192) les considère comme une sous-catégorie de collocations et par conséquent comme des unités non-idiomatiques. Aussi, Alonso Ramos (2004) les

considère-t-elle comme des collocations entièrement phraséologiques ou semi-phraséologiques. Selon Mejri (2008), les collocations et les CVS appartiennent à deux réalités linguistiques distinctes. Ce qu'on affirme dans toutes les études contrastives, c'est que le choix d'un verbe support pour une notion donnée exprimée par un substantif n'est pas prévisible automatiquement et dépend des facteurs intralinguistiques. Donc, du point de vue de la traductologie, les CVS présentent le même ordre de difficulté que les collocations.

Alonso Ramos (2004, p. 21) indique que pour traduire une CVS, il faut commencer par la traduction du substantif et après trouver le verbe support qui l'actualise. Mais comme le remarque Ciocănea (2011, pp. 170-172), après avoir analysé les dissymétries dans les CVS en *a da* en roumain et *donner* en français, il y a un certain nombre de constructions qui n'ont pas d'équivalent. Nous verrons si c'est le cas des traductions analysées ci-dessous.

Le Pesant (1996, p. 44) affirme que les verbes supports généraux servent à la définition des traits *état*, *action* et *événement*. Il indique que *faire* est le verbe support pour les *actions*, *avoir* ou *être* pour les *états* et finalement *il y a* (non commutable avec *se trouver*) pour les *événements*. Mais comme l'a déjà remarqué Gross (1996), on ne peut pas prédire la forme requise du support, surtout en ce qui concerne une catégorie aussi vaste que celle des *actions*. C'est pourquoi, parmi les supports appropriés pour cette catégorie, ceux qui définissent ses sous-catégories, nous avons décidé de prendre en considération aussi le verbe *donner* pour trois raisons :

- il se trouve presque toujours en opposition avec le verbe *faire* (*\*faire un coup*, *\*faire un avis*) ;
- sa fréquence d'emploi par rapport à d'autres supports appropriés est beaucoup plus élevée ;
- son emploi est strictement lié au niveau général de la langue, ce qui n'est pas toujours le cas des autres supports appropriés mentionnés ci-dessus (*pratiquer*, *commettre*, *émettre*).

Par contre, nous n'analyserons pas les traductions des CVS en *être*, qui actualisent des adjectifs, car nous voulons nous concentrer cette fois-ci sur l'actualisation des noms prédicatifs.

## 2. Analyse

Le texte de départ est constitué de la version française de l'œuvre d'A. de Saint-Exupéry *Le Petit Prince*. Nous avons fait un inventaire de tous les emplois des verbes *avoir* (avec la forme impersonnelle *il y a*), *faire* et *donner* avec des substantifs en position d'objet syntaxique dans lesquels ces verbes jouent le rôle de

verbe support. Comme nous l'avons déjà mentionné, nous avons identifié les emplois des verbes *faire* et *donner* en tant qu'opérateurs causatifs, car ils ne constituent pas l'objet de notre étude.

Ensuite, nous avons comparé ces structures avec les traductions de cette œuvre dans deux langues romanes, l'espagnol et le roumain, et deux langues slaves, le polonais et le tchèque.

Finalement, nous avons comparé les équivalents employés avec les verbes supports généraux qui existent dans les langues analysées.

### 2.1. *Le verbe support avoir*

Le verbe support d'état, *avoir*, possède des équivalents dans toutes les langues en question. En espagnol, c'est le verbe *tener*, en roumain *a avea*, en polonais *mieć* et en tchèque *mít*.

En ce qui concerne la fréquence d'emploi, ce verbe domine dans le texte, par conséquent l'analyse est la plus complexe.

Déjà dans la dédicace, nous trouvons trois CVS avec ce verbe. Les deux premières sont coordonnées, *avoir faim et soif*. Dans les quatre traductions apparaissent aussi des CVS coordonnées, mais avec des verbes différents : en espagnol *pasar hambre y frío* (une variante durative). Dans les trois autres langues on trouve une variante stylistique : en roumain *a suferi de foame și frig*, en polonais *cierpieć głód i chłód*, en tchèque *trpět hladem a zimou*.

La séquence *avoir faim* apparaît une fois de plus, cette fois-ci coordonnée avec *soif* : *il n'a jamais ni faim ni soif*. Dans les traductions en espagnol et en tchèque, nous observons les structures avec le verbe support de base. En polonais, c'est la variante stylistique *odczuwać* qui est employée. Il faut ajouter que l'emploi du verbe *mieć* est impossible dans ce cas, la structure neutre emploie la forme impersonnelle du verbe *chcieć* (l'équivalent de *vouloir*). En roumain, il est possible de dire *a avea foame* mais non pas *\*a avea sete*, c'est pourquoi, dans la structure coordonnée, il fallait employer la forme impersonnelle du verbe *a fi* (équivalent d'*être*) : *lui nu îi e niciodată nici foame nici sete* (littéralement : *à lui, il ne lui est jamais ni faim ni soif*).

En ce qui concerne la séquence *avoir soif*, elle apparaît deux fois de plus. Pour la suivante, qui constitue aussi un emploi absolu, les équivalents sont les mêmes que ci-dessus. Mais quand la soif est limitée à une boisson concrète (*j'ai soif de cette eau-là*), l'espagnol et le roumain gardent la même structure, mais en tchèque on emploie *toužim* (*je désire*) et en polonais *chcę napić się* (*je veux boire*).

L'autre séquence dans la dédicace, c'est *avoir besoin*. En roumain et en espagnol apparaissent les supports neutres, mais en tchèque nous voyons la syn-

thèse de cette structure en verbe *potřebovat*, et en polonais c'est la forme impersonnelle *trzeba* (*il faut*). Cette structure apparaît sept fois de plus dans l'œuvre. En roumain, il n'y a pas de changement, c'est toujours l'équivalent littéraire *a avea nevoie*. En tchèque aussi presque toujours se répète le verbe *potřebovat*, mais une fois apparaît *muset* (*devoir*). Par contre en espagnol, nous trouvons seulement une fois de plus la structure analytique *tener necesidad* ; dans tous les autres cas, c'est le verbe *necesitar* qui est choisi. Dans la traduction en polonais, on ne trouve aucune régularité et on peut apercevoir que le traducteur n'a pas suivi fidèlement la ligne du texte. Dans les trois derniers cas, qui apparaissent dans un seul paragraphe, nous trouvons le verbe *potrzebować* qui constitue l'équivalent synthétique de la séquence *avoir besoin*. A part cela, nous voyons la structure déjà connue *trzeba* (*il faut*), *potrzebny mi jest* (littéralement : *il m'est nécessaire*) et *nie ma potrzeby* (littéralement : *il n'y a pas de nécessité*) pour la forme négative *je n'ai pas besoin*. Finalement, ce qui surprend le plus, c'est la traduction de *qui avait besoin d'un ami par który bardzo chciał mieć przyjaciela* (dans la traduction renversée : *qui voulait beaucoup avoir un ami*). Nous observons donc l'emploi d'une notion différente pour lequel nous ne trouvons aucune explication, même stylistique.

Nous nous concentrerons dans ce qui suit sur les exemples qui nous paraissent les plus significatifs des CVS.

En ce qui concerne les langues romanes, ce qui peut paraître étonnant c'est que l'emploi du verbe *a avea* en roumain n'est point moins fréquent que l'emploi de *tener* en espagnol bien que celui-ci soit généralement une langue plus proche du français. A part les exemples cités ci-dessus, nous pouvons évoquer seulement *avoir peur*, traduit quatre fois par *a fi frică* (construction impersonnelle, littéralement : *être peur à quelqu'un*) et une fois par *a fi teamă* (*être soucieux à quelqu'un*), et *avoir honte* à quoi correspond *a fi rușine* (*être honte à quelqu'un*). Finalement, l'énoncé *il n'avait en rien l'apparence de ...* se traduit par *nimic în înfățișarea sa nu sugera ...* (littéralement : *rien dans son apparence ne suggérait ...*). Pour les deux exceptions qui restent nous donnerons des explications plus tard.

En espagnol, on observe l'emploi de variantes inchoatives *saltar* et *largar una carcajada* pour *avoir un éclat de rire*. Pour *avoir l'air* le traducteur a choisi un verbe simple *parecer*. Et pour *avoir un soupir de regret* nous trouvons aussi une séquence plus synthétique *suspirar con tristeza*.

Parmi les différences qui apparaissent dans les versions dans les langues slaves, nous nous limiterons à quelques-unes.

La séquence *il n'avait en rien l'apparence de ...* possède en polonais la forme négative du verbe simple *przypominać*: *w niczym nie przypominał ...* (littéralement : *en rien il ne rappelait ...*). En tchèque, nous trouvons aussi la forme

négative d'un verbe simple précédé d'un pronom adverbial : *vůbec nevypadal jako ...* (littéralement : *pas du tout il ne paraissait comme ...*).

La séquence *avoir un éclat de rire* en tchèque est traduite par le verbe *zasmát se*. En polonais, on trouve aussi le verbe *roześmiać się*, mais seulement dans le deuxième cas ; tout d'abord, le traducteur a choisi une variante inchoative *wybuchnąć śmiechem* (littéralement : *exploser d'un rire*). La situation se répète pour *avoir l'air surpris* : en polonais c'est la variante inchoative *zdziwioną minę*, en tchèque une construction synthétique, aussi inchoative dans ce cas, *zatvářit se překvapeně*. La phrase *Il avait un grand air d'autorité* se traduit en polonais avec le verbe *być* (*Był bardzo pewny siebie*, littéralement : *Il était très sûr de soi*), en tchèque avec le verbe *tvářit se* (*Tvářil se velice pánovně*, littéralement : *Il feignait très autoritairement*).

La séquence *avoir peur* apparaît six fois dans le texte de départ. En polonais, la séquence *mieć stracha* est considérée comme familière et elle n'est pas employée à l'écrit. L'équivalent synthétique *bać się* apparaît cinq fois, une fois le traducteur a employé, sans raison évidente, la variante inchoative *przestraszyć się*. En tchèque, l'équivalent synthétique *bát se* apparaît une seule fois, c'est l'équivalent littéraire *mít strach* qui domine.

La séquence *avoir horreur* est traduite littéralement en tchèque, en polonais nous trouvons la variante stylistique *czuć*.

La séquence *avoir confiance* possède des équivalents synthétiques : *wierzyć* en polonais et *důvěřovat* en tchèque. Si celui-ci paraît exprimer la notion du texte de départ, bien qu'il existe aussi une construction analytique *mít důvěru*, l'équivalent polonais renvoie plutôt à la notion de *croyance*. Dans cette situation il faudrait employer plutôt le verbe *ufať* ou une des séquences *mieć zaufanie* ou bien *mieć ufność*.

Pour *avoir de l'importance*, nous devons distinguer deux situations. Dans le cas de la forme affirmative, en polonais apparaît une traduction littéraire *mieć znaczenie*, et en tchèque l'équivalent est *byť důležitý* (*être important*). La phrase négative *Cela n'a aucune importance* est traduite en tchèque par une construction synthétique spécifique *To nevadí* (littéralement : *ça ne dérange pas*), tandis qu'en polonais on garde l'équivalent littéraire *To nie ma żadnego znaczenia*.

Finalement, pour *tu n'avais eu longtemps pour distraction que ...*, les deux traducteurs ont choisi de transférer le sens global par des constructions totalement différentes.

Bien sûr, il y a des cas dans lesquels nous trouvons des CVS en *mieć* et *mít* respectivement. C'est le cas de, entre autres, *avoir des raisons*, *avoir le droit*, *ne pas avoir de place*, *avoir une bonne réputation*. Mais dans la plupart des cas, au moins une des versions a choisi un autre type d'équivalent.

Nous voulons ajouter un commentaire à propos des traductions de deux autres séquences.

Dans le cas de la structure *on a beaucoup de mal à ...* l'emploi de la forme impersonnelle indique qu'il s'agit plutôt d'un événement, de l'inexistence de possibilité de faire quelque chose, que d'un état. C'est pourquoi, il est assez difficile de trouver une équivalence adéquate pour cette structure. Chacun des quatre traducteurs l'a fait d'une manière différente. En roumain, nous trouvons une construction impersonnelle avec le verbe *a fi* (l'équivalent d'*être*) *e o mare problemă să ...* qui paraît la plus neutre. En espagnol, l'emploi du verbe *costar* (*cuesta mucho ...*) indique la notion de *coût de la réussite*. En polonais, le traducteur indique la dimension du travail pour atteindre la possibilité de faire quelque chose (*z wielkim trudem można ...*). En tchèque, il s'agit de la quantité de travail, mais cette fois-ci nous observons la forme impersonnelle du verbe *dát*, l'équivalent de *donner*, avec une valeur causative (*dá hodně práce ...*).

Les traductions de la phrase *Tu as eu tort* exige aussi une explication. Elles paraissent bien éloignées de la construction de départ. En roumain et en tchèque, on indique le manque d'une bonne exécution (respectivement : *Nu ai făcut bine* et *Neudělals dobře*), en espagnol, c'est la mauvaise exécution qui est exprimée (*Has hecho mal*) et en polonais, on trouve *Nie masz racji* (littéralement *Tu n'as pas raison*). Mais s'agit-il toujours d'une CVS dans ce cas ? A notre avis, il s'agit d'un énoncé figé ce qui permet de faire référence à un contexte plus vaste quoiqu'il l'équivalent polonais paraisse le plus adéquat cette fois-ci.

## 2.2. Le verbe support il y a

En espagnol, le verbe support d'événement, *il y a* (qui correspond morphologiquement à la forme impersonnelle du verbe *avoir* au présent de l'indicatif), se traduit par la forme impersonnelle du verbe *haber* (*hay* au présent) dont les formes personnelles sont employées uniquement en tant que verbe auxiliaire. En roumain, en polonais et en tchèque, on emploie les formes de la troisième personne du singulier ou pluriel des équivalents du verbe *être* : *a fi*, *być* et *být*, respectivement.

La forme *il y a* apparaît dans le texte de départ onze fois, mais sept fois il s'agit d'un emploi locatif qui ne nous intéresse pas.

Pour les quatre qui restent, la première séquence *il y avait là juste assez de place pour ...*, nous trouvons une traduction presque littéraire, au moins en ce qui concerne les verbes, pour toutes les langues sauf le polonais : dans ce cas le traducteur, se référant à un contexte antérieur, a décrit la petite dimension de la planète (*Była tak mała, że ...*). Mais pour la forme négative, *il n'y a pas de place*, les quatre traducteurs ont appliqué les verbes de base.

Dans le cas suivant, *il y a un rite chez mes chasseurs*, en roumain on souligne l'existence de ce rite : *există un ritual la vînătorii mei* ; ainsi, sauf le manque d'exactitude du verbe, la structure de la phrase originale est gardée. Dans les trois autres langues, les traducteurs ont appliqué une structure personnelle, soit avec le support général d'état *tener* en espagnol (*mis cazadores tienen un rito*) et *mieć* en polonais (*moi myśliwi mają swój rytuał*), soit avec une extension *zachovávat* (équivalent de *garder*) en tchèque (*moji lovci zachovávají také rád*).

Finalement, pour *il n'y eut rien qu'un éclair*, les langues romanes appliquent les équivalents exacts, tandis qu'en polonais, l'éclair apparaît en position de sujet à côté d'un verbe prédicatif (*zółta błyskawica mignęła*) et en tchèque nous trouvons un verbe qui englobe tout cet événement, à savoir *zablesknout se* (équivalent de *s'éclairer, scintiller*).

### 2.3. Le verbe support faire

Le verbe support général d'action, *faire*, correspond au verbe *hacer* en espagnol, *a face* en roumain, *robić* et *zrobić* en polonais et *dělat* et *udělat* en tchèque. Les deux formes dans les langues slaves résultent du système verbal de ces langues et correspondent respectivement à l'aspect inaccompli et accompli.

Parmi les vingt emplois de ce support, il n'y a qu'un seul qui prend tous les équivalents mentionnés ci-dessus : *faire la toilette*. Passons donc aux différences qui nous apportent plus de données.

En espagnol, nous trouvons l'équivalent *hacer* dans plus de la moitié des constructions à support *faire*. Le verbe *dar* (l'équivalent de *donner*) apparaît trois fois, dans les traductions des séquences *faire un pas*, *faire un tour* et *faire plaisir* (à côté de *tener la bondad*, ce qui signifie *avoir l'amabilité*). Le verbe *tener*, qui est considéré comme un support d'état, apparaît dans la traduction de *faire un métier* et *faire attention*. En outre, nous observons des variantes stylistiques ou supports appropriés : *cometer un error* pour *faire une erreur* ou *producir un efecto espléndido* pour *faire un effet splendide*. Finalement, nous pouvons trouver un verbe synthétique : *contar* pour *faire le compte*, *regalar* pour *faire cadeau*.

En roumain, le verbe *a face* est employé encore plus généralement dans ce cas, nous pouvons distinguer seulement quelques exceptions. Pour *faire attention*, comme en espagnol, nous observons une CVS en *a avea*. Pour *faire le compte* et *faire un tour*, nous trouvons des verbes simples *a ocolești* et *a număra*, comme dans les langues slaves. Dans la traduction de *faire un effet splendide*, la notion d'*effet* se trouve en position sujet avec un attribut introduit par *a fi* (*efectul era splendid*). Nous observons la même construction dans la traduction en polonais. Finalement, pour la séquence *faire des tentatives*, le traducteur a employé le verbe

*a desina* (équivalent de *dessiner*) qui ne réfère pas directement à la notion de *tentative*, mais à l'objet de cette tentative connu du contexte.

En polonais, le verbe *robić* ou *zrobić* apparaît dans presque la moitié des traductions. Ce qui domine dans le reste des cas, ce sont des verbes simples : *odstąpić* pour *faire exception*, *uwagać* pour *faire attention*, *zwiedzić* et *okrążyć* pour *faire un tour*, *sprawdzać* pour *faire une enquête*, *obliczyć* pour *faire des calculs*, *opromieniać* pour *faire le rayonnement*, *pójsć* pour *faire un pas*. Ce qui peut étonner un peu, c'est l'emploi du verbe *ogłosić* (équivalent d'*annoncer*) pour *faire une grande démonstration*, mais en tchèque nous observons aussi le verbe *podat*. Trois fois on observe l'omission du verbe support ou bien une nominalisation (ou « renominalisation ») d'une CVS : *próby* pour *faire des tentatives*, *liczenie* pour *faire le compte* et *portrety* pour *faire des portraits*.

Enfin, la traduction en tchèque ne propose que cinq emplois du verbe *dělat* et *udělat* pour le verbe support *faire*. Deux fois apparaît *dat*, dans la traduction de *faire cadeau* et *faire attention*, une fois *dodávat*, dans *faire le rayonnement*, une fois le verbe *vykonat*, variante stylistique de *faire* qui équivaut à *effectuer*, dans *faire un tour*, et une fois *nakreslit*, dans *faire des portraits*. La domination des verbes simples, synthétiques, est donc encore plus visible que dans la traduction en polonais. On trouve par exemple *pokusit se* pour *faire des tentatives*, *splest se* pour *faire une erreur*, *počítat* pour *faire le compte*, *vypočítat* pour *faire des calculs* etc.

Trois séquences exigent des explications supplémentaires.

La séquence *il fait froid* paraît avoir un caractère entièrement idiomatique quoiqu'en espagnol elle possède un équivalent prévisible : *hace frío*. Les équivalents en roumain, en polonais et en tchèque indiquent néanmoins que les usagers de ces langues considèrent le froid comme un événement et non pas une action : *e frig, jest zimno, je zima* (l'équivalent littéraire serait donc *il est froid* ou *il y a froid*).

Certainement *ça ne fait rien* est une séquence figée de caractère énonciatif, bien que certains puissent chercher une prédicativité du *rien*. Nous mettons aussi *faire du bien* parmi les unités entièrement phraséologiques, bien que les équivalents puissent montrer que ce n'est pas le cas : *a face bine, hacer bien, zrobić dobrze* et *udělat dobře*.

#### 2.4. Le verbe support donner

Pour compléter l'analyse, nous proposons d'observer les traductions d'un autre verbe support d'action, considéré comme moins général, à savoir *donner*. Il correspond au verbe *dar* en espagnol, *a da* en roumain, *dawać* et *dać* en polonais et

*dávát* et *dát* en tchèque. De nouveau, dans les langues slaves nous observons deux formes qui correspondent respectivement à l'aspect inaccompli et accompli.

Au total, il n'y a pas beaucoup de CVS en *donner* dans le texte de départ. Dans le cas de la séquence *donner un ordre raisonnable*, les quatre langues emploient les verbes mentionnés ci-dessus. Cependant, pour *donner des ordres raisonnables* la situation n'est plus si claire à cause de la traduction en espagnol, *impartir órdenes*, qui introduit une notion de *distribution* pour laquelle on ne peut donner, selon nous, aucune explication formelle.

Pour *donner des explications*, la séquence qui apparaît deux fois dans le texte, le tchèque propose un verbe synthétique *vysvětlovat*. En roumain, à côté de *a da explicații*, nous trouvons aussi un verbe simple *a explica*. En polonais, nous voyons le verbe *objasniać* et le substantif (sans support) *objaśnianie*.

Pour *donner une leçon*, la traduction en tchèque propose un équivalent littéraire *dat poučení*. En roumain et en polonais, on observe uniquement des substantifs (*efort* et *trud*) qui introduisent plutôt une notion de *peine* que celle de *leçon*, donc qui font référence au contexte. En espagnol, le substantif *lección* est beaucoup plus proche de l'original, mais il est accompagné du participe passé du verbe *brindar*, variante stylistique de *dar*.

Nous nous demandions si les séquences *donner des noms* et *donner pour nom* étaient des CVS ou plutôt des constructions à opérateurs causatifs (*causer que quelque chose ait un nom*). Finalement, nous les avons analysées comme des CVS, parce qu'il y a une possibilité de les remplacer par un verbe, à savoir *nommer* ou *appeler*. Ce sont exactement les équivalents de ce dernier verbe qui apparaissent dans les traductions de *donner pour nom*. Dans le cas de la première séquence, la situation est plus complexe. Dans les deux langues romanes, nous avons des équivalents littéraires. En polonais, le traducteur a employé le verbe *nadać*, dérivé de *dać* mais qui équivaut à *assigner*. En tchèque, finalement, nous trouvons une structure converse avec le verbe *dostat* (*recevoir*). L'emploi de cette structure paraît confirmer notre classification de ces séquences parmi les CVS.

### 3. Conclusions

La première conclusion qui s'impose après avoir analysé les CVS généraux dans les textes traduits est qu'à côté des facteurs de nature idiomatique et parfois stylistique qu'il faut appliquer à un texte correct dans la langue d'arrivée, nous avons affaire à une certaine liberté du traducteur, parfois abusée, surtout dans le cas de la traduction en polonais. Après une telle opération, le lecteur, sans savoir, n'est pas capable de se prononcer objectivement sur le texte de départ, car il obtient une œuvre améliorée, au moins dans la conscience du traducteur qui ne

considère pas la répétition ou l'emploi d'un verbe général comme des figures stylistiques mais comme une sorte d'erreur stylistique à éviter dans le produit final.

Bien sûr, l'évaluation de cette manière de traduire n'est pas l'objectif de notre étude, mais nous voulons souligner le fait que la traduction humaine d'une CVS par un autre type d'équivalent ne prouve pas toujours l'impossibilité d'employer une CVS dans la langue d'arrivée, mais, d'autre part, cela peut nous apporter des informations sur la fréquence d'emploi d'une construction donnée par rapport à la CVS analysée. Bien sûr, ce type d'information devrait être vérifié dans d'autres textes, pas forcément des traductions.

Après avoir analysé les traductions des CVS, nous pouvons constater que le nombre de régularités, c'est-à-dire de l'emploi du verbe support général pour une catégorie donnée, par rapport à la langue française bien sûr, est à peu près le même pour le roumain et l'espagnol quoique l'on ne puisse jamais le prévoir à l'avance. Les traductions dans les langues slaves présentent beaucoup plus de dissymétries, pour une large majorité des séquences du texte de départ, un peu plus dans la traduction en polonais pour le verbe *avoir* et beaucoup plus dans celle en tchèque dans le cas du verbe *faire*. D'un côté donc, les langues plus proches, qui font partie de la même famille, utilisent plus fréquemment les mêmes types de constructions. Mais de l'autre côté, on pourrait s'attendre à ce que les langues plus proches géographiquement, le français et l'espagnol, présentent une régularité plus importante que la paire français-roumain. Or, ce n'est pas le cas et pour le verbe *faire* on observe même une situation inverse.

Cette analyse montre que même pour les constructions à verbes supports généraux, on ne peut pas prévoir l'équivalent. En plus, on ne peut pas toujours appliquer la méthode proposée par Alonso Ramos (2004, p. 21) car pour les mêmes situations extralinguistiques, certaines langues préfèrent des structures ou des mots synthétiques là où d'autres emploient des structures analytiques.

Bien sûr, pour confirmer les résultats, il faudrait continuer et approfondir les analyses proposées ici avec des corpus comparés, bilingues et multilingues, beaucoup plus vastes pour en tirer au moins des données statistiques suffisamment fiables.

#### *Bibliographie :*

- Alonso Ramos, M. (2004). Las construcciones con verbo de apoyo. Madrid :Visor Libros.  
Blanco Escoda, X. (2000). « Verbos soporte y clases de predicados en español ». *Lingüística Española Actual*, 22, pp. 99-117.

- Daladier, A. (1996). « Le rôle des verbes supports dans un système de conjugaison nominale et l'existence d'une voix nominale en français ». *Langages*, 121, pp. 35-53.
- Ciocănea, C. (2011). *Lexique-grammaire des constructions converses en a da/a primi en roumain*, thèse de doctorat, Université Paris-Est, Marne-la-Vallée.
- Gross, G. (2004). « Pour un Bescherelle des prédicats nominaux », *Lingvisticae Investigationes*, Fascicule spécial, 27 (2), pp. 343-358.
- Gross, G. (1996). « Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle ». *Langages*, 121, pp. 54-73.
- Le Pesant, D. (1996). « Principes d'organisation des données lexicales dans un dictionnaire électronique ». *Sémiotiques*, 14, pp. 35-54.
- Mefčuk, I. (2004). « Verbes supports sans peine ». *Lingvisticae Investigationes*, XXVII (II), pp. 203-217.
- Mejri, S. (2008). « Constructions à verbes supports, collocations et locutions verbales ». In : Mejri, S., Mogorrón Huerta P. (eds). *Les constructions verbo-nominales libres et figées, Rencontres Méditerranéennes*, 1, Universidad de Alicante, pp. 191-202.
- Radimský, J. (2010). *Verbo-nominální predikát s kategoriálním slovesem*, thèse d'habilitation, Brno : Masarykova univerzita, Filozofická fakulta.
- Saint-Exupéry (de), A. (2011). *Micul prinț*, trad. C. Dinu, Norii, New York.
- Saint-Exupéry (de), A. (2010). *Mały Książę*, trad. J. Szwykowski, Warszawa : Warszawskie Wydawnictwo Literackie Muza SA.
- Saint-Exupéry (de), A. (2005). *Malý princ*, trad. Z. Stavinohová, Praha : Albatros.
- Saint-Exupéry (de), A. (2004). *El Principito*, trad. G. Ringuelet, México : Selector.
- Saint-Exupéry (de), A. (1980). *Le Petit Prince*, Paris : Gallimard.
- Trybisz, M. (2008). « Del valor semántico de los verbos soporte. Ejemplo del verbo dar en español ». In : Lyszczyna, J., Wilk-Racińska, J. (eds). *Encuentros*, Vol. I : Encuentros de lingüística, traducción y enseñanza de la lengua española, Katowice : Oficyna Wydawnicza WW, pp. 138-149.
- Wotjak, G. (2004). « ¿Un hueso duro de roer? Esencia y presencia textual, uso y abuso de las unidades fraseológicas ». In : González Calvo, J.M., Terrón González, J., Martín Camacho, J. C. (eds). *Las Unidades Fraseológicas, Actas VII Jornadas de Metodología y Didáctica de la Lengua Española*, Universidad de Extremadura, Cáceres, pp. 185-226.

### Résumé :

Le rôle des verbes supports est de conjuguer les prédicats non-verbaux. La place des constructions à verbes supports dans la phraséologie n'est pas précisée mais leur traduction pose des problèmes comparables à ceux des collocations. Nous analysons la traduction des constructions à verbe support généraux répertoriés dans l'œuvre de A. de Saint-Exupéry *Le Petit Prince* dans deux langues romanes (en espagnol et en roumain) et deux langues slaves (le polonais et le tchèque). Dans ces traductions, à côté des constructions à verbes supports généraux, on peut observer d'autres types d'équivalents : des verbes supports appropriés, des verbes simples, des structures converses et même des substantifs. En général, dans les langues slaves on observe une dissymétrie plus importante par rapport au français que dans les langues romanes.

**Mots-clés :**

*verbe support, traduction, équivalent, langues romanes, langues slaves*

**Abstract :****General light verbs constructions in A. de Saint- Exupéry's *The Little Prince* in French and their equivalents in some Romance and Slavic languages**

The role of light verbs is to conjugate non-verbal predicates. The place of light verbs constructions in the phraseology is not specified but their translation poses similar problems to that of collocations. We analyze the translation of general light verb constructions listed in the A. Saint-Exupéry's *The Little Prince* in two Romance languages (Spanish and Romanian) and two Slavic languages (Polish and Czech). In these translations, in addition to general light verbs constructions, we can observe other types of equivalents: appropriated light verbs, simple verbs, converse structures and even nouns. Generally, the Slavic languages are a greater asymmetry, compared to the French, than the Romance languages.

**Keywords:**

*light verb, translation, equivalent, Romance languages, Slavic languages*

# Ambiguïté, représentations sémantiques et calcul des prédicats indexés

*Krzysztof Bogacki*

*Ewa Pilecka*

Université de Varsovie

L'ambiguïté a plus d'un visage. Elle délimite un vaste domaine où les oppositions se multiplient : celle entre le vague et le non-dit, entre l'homonymie et la polysémie, entre l'univocité et la plurivocité et beaucoup d'autres. Faisant intervenir différents éléments de la langue, elle se manifeste au niveau phonétique, graphique, étymologique, morphologique. Elle est visible aussi dans le lexique, parfois elle a un caractère franchement syntaxique. Pourchassée par les concepteurs des logiciels de traduction automatique, elle est responsable du comique verbal et des équivoques et rend possible la construction des jeux de mots et explique les paradoxes.

Nous ne proposerons pas une nouvelle typologie d'ambiguïtés : celles-ci ne manquent pas<sup>1</sup>. Nous écarterons aussi les questions apparentées comme celles des frontières entre l'ambiguïté et la polysémie (Surcin, 1991), sur l'ambiguïté référentielle (Banyś, 1981) ou sur la question souvent débattue de savoir si l'ambiguïté est une tare ou non (Gentilhomme, 1996). Nous essaierons de la commenter en faisant appel à la théorie des prédicats temporellement indexés (Bogacki, 1990).

Par définition, dans chaque cas l'ambiguïté implique l'existence d'au moins deux sens pour une forme linguistique ou pour une construction syntaxique donnée. Quel que soit le niveau où elle se manifeste, l'ambiguïté exige donc au moins deux interprétations qui doivent être décrites par deux représentations sémantiques différentes construites en termes de prédicats et d'arguments. Nous le ferons dans le contexte des constructions de type V+de+N à valeur intensifiante (p. ex. *éclater de rire*, *frémir de froid*, etc.). Par plus d'un trait, elles se rapprochent des collocations à verbe support approprié et leur étude empiète sur le domaine de la phraséologie. En effet, les exemples que nous avons recensés font penser que leur interprétation intensive résulte tant de leur forme syntaxique que des restrictions de sélection sur leurs constituants. L'existence de ce type de restrictions suggère qu'on n'a pas ici affaire à une association libre de mots, mais à une collocation<sup>2</sup>.

---

1 Cf. en particulier Fuchs (1999) ou BULAG (2002).

2 Cf. Pilecka (2010, 49 et ss.).

## 1. Représentations sémantiques, prédicats, arguments

Le concept de base dans notre appareil analytique est celui de prédicat et son corollaire – argument. Nous utiliserons ces termes au sens sémantique en faisant un lien direct avec les conceptions semblables formulées d'un côté par Zolkovskij (1962, 1965), Zolkovskij, Leont'eva et Martem'janov, (1961), Wierzbicka (1972, 1980, 1985), Jackendoff (1972).

Notre conception des prédicats se rapproche de celle de Jackendoff<sup>3</sup> : c'est une conception minimaliste qui permet d'obtenir des représentations sémantiques simplifiées comme tout modèle qui est construit de façon à expliquer certaines propriétés des lexèmes en laissant de côté les autres. Elle est opposée à celle d'A. Wierzbicka qui donne des explications des lexèmes très longues – dépassant parfois une page – dans le but d'entrer dans les menus détails.

Les deux conceptions se servent de prédicats qui font penser à des concepts (sémantiquement indécomposables, si possible) et à leurs arguments. Les prédicats et les arguments utilisés pour la construction des représentations sémantiques sont caractérisés par plusieurs paramètres. L'opposition de base est celle entre individuel/relationnel (ou prédicatif). Ainsi le prédicat de localisation, LOC (x,y)

*Pierre est à Paris*  
*Le livre est sur la table*  
*Le chien est dans sa niche*

implique deux arguments individuels<sup>4</sup> tandis que le prédicat épistémique, KNOW (x, R) qu'on retrouve dans

*Luc sait que Paris est la capitale de la France*  
*Luc sait que Marie aime Pierre*  
*Luc sait que 2 et 2 font 4*

implique un argument individuel (x – 'la personne qui sait quelque chose') et un argument de type prédicatif, R, qui correspond au contenu du savoir de x : que Paris est la capitale de la France, que Marie aime Pierre, que 2 et 2 font 4 etc. Cela donne lieu à une typologie sommaire des prédicats admis pour la construction des représentations sémantiques : prédicats du premier ordre (excluant les arguments prédicatifs) et ceux qui second ordre (exigeant au moins un prédicat en fonction de leurs arguments).

Pour les besoins de l'analyse linguistique, ce système qui ressemble au calcul des prédicats bien connu des mathématiciens, doit être enrichi d'indices qui, attachés à des éléments de nature prédicative indépendamment de la position

3 V. aussi Lewicka, Bogacki et al. (1981), Bogacki, K., Karolak, S. (1991), Masterman, M. (1961).

4 Gross (2012) parlerait de noms élémentaires.

qu'ils occupent dans la représentation sémantique : celle d'un argument ou celle du prédicat autonome permettrait l'indexation temporelle des prédicats. Elle s'impose dans la mesure où les arguments prédicatifs des prédicats retenus doivent être ordonnés sur la ligne du temps. En effet, si l'on retient le prédicat de causalité (CAUS ( $R_1, R_2$ )) avec deux arguments 'cause' ( $R_1$ ) et 'effet' ( $R_2$ ), on admettra que la cause est antérieure à l'effet. Pour le prédicat épistémique de connaissance (KNOW ( $x, R$ )), on exclura la postériorité de l'argument prédicatif. En effet même si l'on dit couramment :

*Jean sait que Luc viendra demain*

on interprète *savoir* comme étant employé comme synonyme de *prévoir*. Seuls les contextes avec une complétive (équivalente à l'argument prédicatif) simultanée ou antérieure au moment d'énonciation déclenchent une interprétation épistémique. La possibilité de repérage des contenus prédicatifs sur la ligne du temps subsiste aussi dans des structures plus complexes, comme par exemple dans la finalité où interviennent plusieurs prédicats<sup>5</sup> en position d'argument, chacun pourvu de son indice temporel.

D'autres prédicats présentent d'autres contraintes. Ainsi le prédicat de changement (CHANGE ( $R_1, R_2$ )) qui se retrouve dans la représentation sémantique des mots tels que *durer, continuer, arrêter, cesser* etc. met en place deux arguments prédicatifs avec des indices temporels différents ordonnés par la relation d'antériorité. Les verbes d'opinion ou de croyance (THINK ( $x, R$ )), au contraire, semblent libres de toute contrainte sur l'indice temporel de la complétive<sup>6</sup>. En effet, sans noter de changement au niveau du sens du verbe de la principale, on accepte les phrases comme celles-ci :

*Luc dit que Marie est à Rome en ce moment.*

*Luc dit que Marie est allée à Rome le mois dernier.*

*Luc dit que Marie ira à Rome la semaine prochaine.*

*Luc pense/croît que Marie est à Rome en ce moment.*

*Luc pense/croît que Marie est allée à Rome le mois dernier.*

*Luc pense/croît que Marie ira à Rome la semaine prochaine.*

Si tel est le cas, l'introduction de chaque prédicat admis comme outil analytique doit être accompagnée de la spécification des contraintes sur les indices temporels ce qui permettrait d'expliquer par le modèle les propriétés syntaxiques de

5 Cf. Grochowski (1980).

6 Ils exigent par contre une contrainte sur la valeur de vérité de la complétive pour distinguer entre :

*Luc pense/croît/suppose/\*sait que Marie est à Rome : or, il se trompe*

ou

*Luc a tort de penser/croire/supposer/\*savoir que Marie est à Rome.*

lexèmes. D'un autre côté, vu la nature prédicative ou individuelle des arguments des prédicats, ceux-ci présentent des restrictions quant à leur combinabilité mutuelle. Ainsi la représentation sémantique avec le prédicat locatif impliquant un argument prédicatif, p. ex. LOC ( $x$ , (THINK ( $y$ , R))) est exclue car elle viole les règles « syntaxiques » de la combinatoire des prédicats. La situation inverse est tout à fait acceptable. En effet, la représentation sémantique THINK ( $x$ , (LOC ( $y$ ,  $z$ ))) correspond à la phrase

*Jean pense que Pierre est à Rome.*

Les prédicats habituellement retenus pour les analyses contiennent aussi celui d'intensité qui implique un argument de type prédicatif (il s'appliquerait p. ex. à *crier fort*) ou individuel (dans le cas de *être nombreux*) : INTENS ( $x/R$ )<sup>7</sup>.

## 2. Les représentations sémantiques des structures complexes

Les représentations sémantiques caractérisent les morphèmes lexicaux ou grammaticaux, les mots simples ainsi que les syntagmes et les phrases entières. Elles peuvent rendre compte, entre autres, des valeurs sémantiques correspondant aux compléments circonstanciels. Ainsi la concession – quel que soit son contenu lexical exact – présente le schéma suivant : THINK ( $x$ , R) &  $\sim R$  ou, en d'autres termes : 'le locuteur croit que P (parce que le plus souvent dans les conditions présentes P) or  $\sim P$ '. Cette représentation sémantique donne cependant lieu à une ambiguïté entre concession et temporalité. En effet, elle fait intervenir plusieurs prédicats qui sont autant de points servant d'attaches aux indices temporels. On peut donc soit calculer la valeur des prédicats eux-mêmes (interprétation concessive) soit celle de leurs indices temporels (interprétation temporelle).

Considérons à titre d'exemple la phrase suivante :

*Belle et riche, elle n'avait pas d'amis*

La lecture concessive peut être explicitée par

'Bien qu'elle ait été belle et riche, elle n'avait pas d'amis'

La structure ci-dessus admet aussi une lecture temporelle, très fréquente parmi les valeurs circonstancielles attribuables aux constructions détachées<sup>8</sup> :

'Quand elle était belle est riche, elle n'avait pas d'amis'.

7 Chez Masterman (1961) dont la liste des « primitives » sémantiques contient une certaine d'entités, on trouve entre autres : WORLD et THING qui semblent correspondre aux arguments individuels appelés « élémentaires » par Gross (2012) et MANY, MUCH, MORE et LESS qui évoquent l'intensité.

8 Cf. Havu (2002), Combettes (1998).

Le contenu lexical a une influence immédiate sur l'interprétation qui s'impose. Ainsi

*Belle et riche, elle avait beaucoup d'amis*

sans exclure totalement l'information concessive, impose une lecture consécutive ou temporelle. En effet, le choix de la lecture est conforme à notre univers de croyances<sup>9</sup> où les personnes belles et riches ont plus de chances d'être entourées d'amis que celles qui sont pauvres et laides :

'Elle était tellement belle et riche qu'elle avait beaucoup d'amis'

'Quand elle était belle et riche, elle avait beaucoup d'amis'

Dans certains contextes, avec la même structure syntaxique, c'est l'interprétation temporelle qui devient dominante ou, pour le moins, très visible.

*Belle et riche, elle a eu une foule d'amants, devenue vieille et pauvre, elle n'a plus d'amis*

En ce qui concerne les constructions à détachement, parmi les facteurs qui sont responsables du choix qui est fait entre deux interprétations possibles, Havu (2002) mentionne la télicité/l'atélicité du participe détaché, les marques explicites de temps, de concession ou d'opposition et le mode du verbe de la principale.

Les structures syntaxiques caractérisées par l'ambiguïté contiennent des éléments visibles au niveau de la structure de surface qui peuvent être reliés aux composantes de la représentation sémantique : prédicats, arguments individuels ou prédicatifs et indices temporels. Ce sont ces éléments-là qui par le mécanisme des restrictions auxquelles ils sont soumis décident de l'exclusion ou de l'activation de certaines valeurs figurant dans le réseau de lectures induites par les phrases ambiguës. Nous allons illustrer ce phénomène en faisant appel à la construction à valeur intensifiante de type V+de+N (*éclater de rire, frémir de peur* etc.).

### 3. Les verbes intensifieurs

La construction V+de+N offre souvent deux lectures : causative et intensifiante. La première correspond à la représentation sémantique dominée par la causalité : CAUSE (R<sub>1</sub>, R<sub>2</sub>) où la cause (R<sub>1</sub>) correspond au substantif prédicatif et l'effet (R<sub>2</sub>) au verbe. L'interprétation intensive, elle, mettrait en scène le prédicat INTENS (R) avec un argument prédicatif exprimé le plus souvent par le verbe<sup>10</sup>.

9 Cf. R. Martin (1983).

10 V. cependant paragraphe 6 : *déborder d'eau*.

Elle met en jeu un verbe (appelons-le *verbe intensifieur*) et un substantif relié par la préposition *de* : *pleurer de rire, trembler de joie, rayonner de bonheur, resplendir de beauté* etc. Les verbes intensifieurs indiquent l'intensité forte de substantifs prédicatifs qui désignent prototypiquement les affects, mais certains d'entre eux s'associent également à d'autres sous-classes de noms intensifiables. La liste des prédicats nominaux examinés comporte 168 items : *admiration, adoration, affection, agacement, aise, allégresse, ambition, amertume, amour, amusement, angoisse, anxiété, appétit, appréhension, approbation, assurance, attendrissement, attente, autosatisfaction, avidité, béatitude, beauté, bêtise, bien-être, bienveillance, bonheur, bonté, chagrin, chaleur, charme, chaud, colère, compassion, concupiscence, confusion, contentement, convoitise, crainte, culpabilité, curiosité, déception, découragement, dédain, dégoût, délice, dépit, déplaisir, désapprobation, désespoir, désir, désolation, détresse, douceur, douleur, éblouissement, écœurement, effroi, élégance, embarras, émerveillement, émoi, émotion, énergie, énervement, ennui, enthousiasme, envie, épouvante, épuisement, espérance, espoir, esprit, étonnement, exaltation, exaspération, excitation, extase, faiblesse, faim, fatigue, fierté, fièvre, frayeur, froid, frustration, fureur, gaieté (gaîté), gêne, gourmandise, gratitude, haine, hébétude, hilarité, hésitation, honte, horreur, humour, humiliation, impatience, importance, impuissance, inanition, incertitude, incompréhension, inconfort, incredulité, indignation, ingéniosité, inquiétude, insouciance, intelligence, ironie, irritation, ivresse, jalousie, joie, jouissance, jubilation, lassitude, malaise, malheur, méchanceté, mécontentement, mélancolie, mépris, nostalgie, optimisme, orgueil, originalité, passion, peine, peur, pitié, plaisir, pudeur, puissance, rage, rancune, ravissement, reconnaissance, regret, remords, rire, sagesse, santé, satisfaction, soif, solitude, sommeil, souffrance, soulagement, stress, stupéfaction, stupeur, surprise, suspense, sympathie, tendresse, terreur, timidité, trac, triomphe, tristesse, trouille, vanité, vie, vitalité, volupté.*

La plupart des noms qui y figurent sont des noms de sentiments ou d'émotions<sup>11</sup>, mais on y trouve également des noms d'état (p. ex. *hébétude, stress*), de qualité (p. ex. *bonté*), d'attitude (p. ex. *curiosité*), de sensation (p. ex. *faim, froid*). Plusieurs « facettes » d'un seul nom prédicatif – p. ex. état, sentiment ou attitude (ex. *approbation*) – peuvent d'ailleurs coexister et s'actualiser en fonction du contexte. Certains noms intensifiables de la liste ci-dessus peuvent être interprétés comme des noms d'affect seulement en vertu d'une interprétation métonymique cause/effet (p. ex. *rire* comme synonyme de *gaieté* ou

---

11 La distinction entre les deux sous-classes étant basée sur le nombre d'arguments individuels qu'ils appellent - deux pour les sentiments, p. ex. *amour (de X pour Y)*, un pour les émotions, p. ex. *tristesse (de X)*.

*hilarité*). Toujours est-il que seuls des noms abstraits peuvent aspirer au statut d'un « nom d'expérience interne »<sup>12</sup>, et aucun mécanisme de polysémie ne permet d'y inclure des noms concrets.

Nous avons montré ailleurs (Pilecka, 2010) que les verbes intensifieurs sont bien représentés en français et semblent en expansion constante. En effet, le nombre de collocations intensives V+de+N recensées lors de notre dernière recherche effectuée dans le Web en 2011 s'élève à 2651. La limite supérieure n'est pas connue.

Il est remarquable que les constructions de ce type sont très souvent ambiguës faisant intervenir deux relations sémantiques de type circonstanciel : l'intensité et la relation cause-conséquence.

Le caractère intensifiant du verbe se laisse voir dans les paraphrases. Ainsi :

*Max frémit de peur*

peut être lu non seulement comme

*Max frémit parce qu'il a peur*

mais aussi comme

*Max a tellement peur qu'il (en) frémit; Max a peur au point d'en frémir*

On doit reconnaître cependant que l'emploi du verbe en fonction d'intensifieur recouvre un continuum qui va de l'interprétation littérale à valeur intensive (symptôme « pur ») jusqu'à l'interprétation exclusivement intensive ou causale, où l'énoncé ne peut en aucune mesure être considéré comme littéral. Cela veut dire que la construction V+de+N à elle seule ne conduit pas toujours à une double interprétation causale/intensifiante. Avec un verbe donné, la fonction de la construction – causale et/ou intensifiante – peut être déterminée par le contexte et les connaissances extralinguistiques du locuteur. Ainsi p. ex. la collocation *mourir de N* peut avoir une valeur :

- essentiellement causale (p. ex. *mourir d'une crise cardiaque, mourir d'overdose*), lorsque le prédicat nominal est considéré comme cause directe de l'effet désigné par le verbe;
- purement intensive (p. ex. *mourir d'ennui, mourir d'envie*) : compte tenu de notre expérience quotidienne, il semble impossible de classer l'ennui ou l'envie parmi les causes directes possibles de la mort ;
- causale ou intensive (*mourir de faim, de soif, de froid ...*).

---

12 C'est un hypéronyme que nous proposons pour les noms de notre liste afin d'éviter la dichotomie : noms d'affects (psychologiques)/noms de sensations (physiologiques). Ces derniers peuvent d'ailleurs fonctionner aussi bien dans les deux domaines (p. ex. *douleur* – physiologique ou morale – ou *faim et soif*, au sens usuel vs *faim et soif de la justice*).

C'est la connaissance de la situation et/ou du contexte, qui permet de constater si on a affaire à une relation cause/effet réelle, ou à une représentation non-littérale (à savoir, l'hyperbole à valeur intensive<sup>13</sup>).

La gradation littéral-figuré peut se faire parfois en fonction de la lecture « physiologique » ou « psychologique » du nom intensifié, p. ex. :

C'est le dernier jour du carnaval, les boliviens festoient comme il se doit jusqu'à *tomber d'ivresse*.

(lecture littérale ou intensifiante : l'état d'*ivresse* peut être aussi bien résulter de l'abus d'alcool que de l'excitation due à l'ambiance de la fête)

vs.

Toi seul es capable de me faire *tomber d'ivresse*, seul ton sourire est capable d'éclairer mon cœur obscur, tu es ma lanterne, la lumière de ma vie.

(seule la lecture intensifiante est possible : *ivresse* ne désigne pas ici un état d'ébriété physiologique, mais une euphorie, une émotion intense et agréable).

L'interprétation littérale peut être exclue par des facteurs d'ordre pragmatique, lorsque le comportement évoqué est non-acceptable du point de vue des règles de la vie sociale (« si cela vous arrive, vous devez le cacher ») ; par conséquent, le fait de l'annoncer en public (*J'ai pissé de rire !*) indique qu'il ne peut pas y être question du sens littéral.

Enfin, il y a des indices qui peuvent nous diriger vers une lecture purement intensive : à commencer par la typographie (emploi des guillemets), en passant par la présence des « enclosures » (ex. *littéralement*) et des indices syntaxico-lexicaux favorisant l'interprétation hyperbolique<sup>14</sup> jusqu'à l'incompatibilité sémantique entre les éléments de l'énoncé, p. ex. :

Elypsia aurait dû jurer de se venger du roi anglais, le faire *périr d'amour*, l'affoler et triomphalement l'épouser.

(l'ordre chronologique des éléments : *faire périr d'amour* > *affoler* > *épouser* exclut la lecture littérale du verbe *périr*).

#### 4. Intensité dans les définitions lexicographiques

Ce flottement – intensité pure et simple ou causalité ? – fait qu'à la place d'une paraphrase à valeur purement causale, des dictionnaires font figurer dans leurs

13 L'emploi intensif à valeur symptomatique est exclu : il est difficile d'imaginer que la mort puisse être considérée comme un symptôme – c'est-à-dire une conséquence systématique et répandue – d'ennui.

14 P. ex. les constructions présentant V+de+N comme un point extrême jamais atteint (p. ex. *faillir*, *manquer de*, *être à deux doigts de V de N*).

définitions une expression à valeur intensive : l'intensification est exprimée par des moyens lexicaux « classiques » : adverbess intensifieurs (*très, beaucoup*) et adjectifs intensifieurs (*fort, grand, vif, profond*). Ce type de paraphrases apparaît de manière systématique dans les définitions proposées par Zinglé (2003) :

*trembler de froid* = 'avoir très froid'

*trembler de colère* = 'être très en colère'

*trembler de fièvre* = 'avoir une forte fièvre'

*trembler de joie* = 'éprouver une grande joie'

*trembler d'émotion* = 'éprouver une vive émotion'

*mourir de rire* = 'rire beaucoup'

*mourir de nostalgie* = 'éprouver une profonde nostalgie'

*crier de douleur* = 'crier parce qu'on éprouve une forte douleur'

*crier de plaisir* = 'crier parce qu'on éprouve une grande satisfaction'

## 5. Cadre syntaxique, valeurs modales et valeurs temporelles des verbes intensifieurs

La présence du verbe intensifieur n'impose pas de restrictions sur le cadre syntaxique fonctionnel dans lequel apparaît la construction *V+de+N* à l'infinitif. Dans le corpus, nous avons relevé des exemples comportant l'infinitif sujet, complément d'objet direct et indirect, l'infinitif en fonction de complément circonstanciel (final, consécutif, causal, de manière, d'opposition/concession, de condition et de temps<sup>15</sup>) l'infinitif attribut du sujet et de l'objet, l'infinitif complément du nom et de l'adjectif, l'infinitif apposition, enfin l'infinitif indépendant (interrogatif, interro-exclamatif, injonctif et de narration).

Dans tous les cas énumérés ci-dessus on peut soit remplacer le Vint par un verbe support approprié suivi d'un nom prédicatif accompagné d'un intensifieur adjectival (quitte à obtenir une phrase lourde du point de vue stylistique), soit faire commuter la collocation intensive *V+de+N* toute entière avec un verbe correspondant au prédicat nominal, accompagné d'un intensifieur adverbial.

Le choix de l'infinitif comme forme canonique n'exclut pas non plus aucune valeur temporelle de la collocation *V+de+N* : dans les énoncés retournés lors de la recherche, elle peut se rapporter au passé, au présent ou au futur, dans le cadre des constructions *venir de+ Inf*, *être en train+ Inf*, *aller+ Inf*.

En outre, lorsque la collocation *V+de+N* est introduite par la construction factitive *faire+Inf*, toutes les valeurs temporelles de l'énoncé sont autorisées, car elles sont déterminées par la forme du verbe *faire*. Les deux prédicats présents

15 L'absence des infinitifs en fonction du complément circonstanciel de temps ou de comparaison n'a rien d'étonnant, car c'est une propriété qu'ils partagent avec les subordonnées circonstancielles à la forme personnelle.

dans la collocation V+de+N peuvent donc se rapporter au présent, au passé ou au futur. La construction V+de+N apparaît aussi dans divers cadres syntaxiques à valeur modale ; c'est le cas des verbes modaux proprement dits (*pouvoir, devoir*) ainsi que des expressions comme *il faut, il est nécessaire de, il est possible de*, etc. La modalisation peut enfin s'effectuer à travers la forme des verbes (factitifs, modaux ou aspectuels) introduisant l'infinifit.

## 6. Les lectures circonstancielles des structures avec verbes intensifieurs

Nous avons émis plus haut l'hypothèse que l'ambiguïté implique au moins deux représentations sémantiques : une pour chaque lecture attribuable à la construction examinée. Rappelons que la grammaire distingue deux classes de circonstanciers<sup>16</sup> et cette distinction est parallèle à l'opposition entre signe prédicatif et signe individuel par lequel s'expriment les compléments circonstanciels. La présence dans les structures superficielles de surface d'éléments prédicatifs à l'exclusion de tout signe individuel élimine une lecture circonstancielle locative, celle de moyen, de quantité, de prix, de poids, de distance ou d'accompagnement. Elle impose une des interprétations suivantes : causale, temporelle, concessive, consécutive, hypothétique, comparative ou finale.

Or dans les constructions examinées on trouve des exemples avec un substantif [+concret]. Ils sont rares. La valeur circonstancielle est alors celle de « matériau/instrument », cf. :

*La baignoire déborde d'eau*<sup>17</sup>

La lecture « intensive » est tout aussi possible étant donné que le prédicat sémantique INTENS admet comme argument soit un contenu prédicatif soit un nom d'individu. Une paraphrase dans laquelle le complément nominal en *de* devient le sujet, et le sujet de l'exemple ci-dessus revêt une valeur locative est possible aussi bien pour les emplois « physiques » que pour ceux figurés à valeur intensive. Ainsi, on a :

*L'eau déborde (de la baignoire)*

Ce type de métatase semble réservé à un groupe de collocations dans lesquelles le substantif est assimilé à une « substance », un « matériau » voire un « instrument » (conceptualisation de type métaphorique). Les verbes intensifieurs dont la relation avec le substantif abstrait (ayant donc la fonction de prédicat nominal) est

<sup>16</sup> Guimier (1993), Riegel et al. (2009).

<sup>17</sup> A mettre en parallèle avec *Max déborde d'énergie, Max rayonne de bonheur, Max pétille de joie*.

basée sur une conceptualisation métonymique (relation cause/conséquence) n'offrent pas les mêmes possibilités, cf. :

*Luc tremble de froid/Les doigts de Luc tremblent de froid*

mais

*\*Le froid tremble dans (les doigts de) Luc.*

Ainsi dans la construction V+de+N le choix entre N prédicatif et N individuel sélectionne une représentation sémantique et entraîne un changement du profil syntaxique.

## 7. Conclusion

L'explication de l'ambiguïté exige le recours à au moins deux représentations sémantiques associables à une seule construction. Celle à détachement fait intervenir en surface des éléments de nature prédicative uniquement (verbe et substantif) – les lectures circonstancielles admises sont alors celles exprimées par une proposition. En ce qui concerne la construction V+de+N, ses représentations sémantiques à côté de la configuration bi-prédicative admettent, il est vrai dans de rares cas, un argument concret individuel non-prédicatif. L'interprétation intensive, dans ce cas-là, est préservée car le prédicat INTENS admet aussi bien un argument concret que prédicatif.

### *Bibliographie :*

- Banyś, W. (1981). Ambiguïté référentielle des descriptions indéfinies en français. Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Bogacki, K. (1990). Représentations sémantiques et contraintes de surface. Warszawa : PWN.
- Bogacki, K., Karolak S. (1991). Fondements d'une grammaire à base sémantique. *Lingua e Stile*, XXVI, pp. 309-345.
- Fuchs, C. (1996). Les ambiguïtés du français. Ophrys, Gap/Paris.
- Gentilhomme, Y. (1996). L'ambiguïté est-elle une tare ? *BULAG*, 21, pp. 105-126.
- Grochowski, M. (1980). Pojęcie celu. *Studia semantyczne. Prace Instytutu Języka Polskiego PAN*, Wrocław : Ossolineum.
- Gross, G. (2012). Compléments d'objets et compléments circonstanciels. Accessible à : [http://www.ruslang.ru/doc/melchuk\\_festschrift2012/Gross.pdf](http://www.ruslang.ru/doc/melchuk_festschrift2012/Gross.pdf). (consulté le 13 mars 2013).
- Guimier, Cl. et al. (1993). 1001 Circonstants, Caen : Presses Universitaires de Caen.
- Havu, E. (2002). L'interprétation des constructions détachée. Accessible à : <http://pendientedemigracion.ucm.es/info/circulo/no10/havu.htm> (consulté le 13 mars 2013).
- Jackendoff, R. (1972). *Semantic Interpretation in Generative Grammar*. MIT Press.

- Lewicka, H., Bogacki, K. et al. (1983). Dictionnaire sémantique et syntaxique des verbes français, Varsovie : Państwowe Wydawnictwo Naukowe.
- Martin, R. (1983). Pour une logique du sens. Paris : Presses universitaires de France.
- Masterman, M. (1961). Semantic Message Detection for Machine Translation. Using an Interlingua. First International Conference on Machine Translation of Languages and Applied Language Analysis, National Physical Laboratory, Teddington, UK, 5-8 September 1961. Accessible à : <http://www.mt-archive.info/NPL-1961-Masterman.pdf> (consulté le 8 mars 2013).
- Pilecka, E. (2010). Verbes intensifieurs et leur fonctionnement en français contemporain. Łask : Oficyna Wydawnicza LEKSEM.
- Riegel, M., Pellat, J.-Ch., Rioul, R. (2009). Grammaire méthodique du français. Paris : PUF.
- Surcin, S. (1991). Expression langagière ambiguë et modélisation cognitive symbolique. Thèse de doctorat. Paris VIII. Accessible à : <http://robin.mourier.free.fr/surcin/these/main.pdf> (consulté le 16 mars 2013).
- Wierzbicka, A. (1972). Semantic Primitives. Frankfurt am Main : Athaenum.
- Wierzbicka, A. (1980). *Lingua mentalis. The Semantics of Natural Language*. Sydney : Academic Press.
- Wierzbicka, A. (1985). *Lexicography and Conceptual Analysis*, Karoma, Ann Arbor, MI.
- Zinglé, H., Brobeck-Zinglé, M.-L. (2003). Dictionnaire combinatoire du français. Expressions, locutions et constructions, Paris : La Maison du dictionnaire.
- Zolkovskij, A. (1964). O pravilax semanticeskogo analiza [On Rules for Semantic Analysis]. *Masinyj perevod i prokladnaja lingvistika*, 8, pp. 17-32.
- Zolkovskij, A., Leont'eva, N., Martem'janov, J. (1961). O principal'nom ispol'zovanii smysla pri masinnom perevode [On Fundamental Use of Meaning in Machine Translation]. *Trudy Instituta Tocznoj Mexaniki i Vycisl. Texniki AN SSSR*, 2, pp. 17-46.

### Résumé :

Nous examinons deux types de constructions en français pour rendre compte de leur ambiguïté. L'explication de cette propriété exige l'attribution à chaque structure ambiguë d'au moins deux représentations sémantiques construites à partir de prédicats sémantiques temporairement indexés. Des contraintes visibles au niveau de surface sont corrélées avec les lectures possibles des structures examinées.

### Mots-clés :

Ambiguïté, représentation sémantique, calcul des prédicats, indices temporels, contraintes.

### Abstract :

#### **Ambiguity, semantic representations and indexed predicate calculus.**

We explain the ambiguity of two types of constructions in French. To each structure we assign at least two semantic representations constructed from semantic predicates temporally indexed. Constraints on surface structure level are correlated with semantic interpretations of both patterns.

### Keywords:

Ambiguity, semantic representation, predicate calculus, time indexes, constraints.

# Catégories déontiques du conscient linguistique des locuteurs russes/français.

Galina Belikova

Université pédagogique d'Etat de Moscou

On voudrait d'emblée souligner que ces recherches se classent dans le domaine d'études contrastives lingoculturologiques dont les objectifs ne sont pas seulement de décrire les caractéristiques linguistiques des unités de langue, mais de contribuer à la définition de la spécificité de telle langue, telle culture, telle conception du monde et de la corrélation entre ces trois entités<sup>1</sup>. Ainsi, la linguoculturologie étant créée à la charnière de deux sciences – la linguistique et la culturologie, étudie-t-elle les manifestations de la culture du peuple reflétées et fixées dans la langue nationale. Or, nous examinerons « l'outillage » linguistique de telle culture afin d'approcher des faits socioculturels.

Depuis Aristote, stoïciens, Leibniz, Kant le fondement de la morale et du droit préoccupe l'humanité. La déontologie (du grec *deon* – nécessaire) vue comme une forme de philosophie morale se trouve à la base des normes collectives et inspire leur logique. Or, c'est la logique des normes, régulateur du comportement communautaire, ou la logique déontique. Cette dernière étant non-classique étudie la dialectique du raisonnement normatif, les concepts qui leur sont attachés et leurs élocutions directives : *il est obligatoire, il est interdit, il est permis, il est indifférent*. Si ces structures logiques de différentes modalités dénomment directement et explicitement ce qui est permis, admis, obligatoire, etc., et leurs contraires, les expressions parémiologiques (au sens large de ce terme) interprètent de manière souvent allusive la transgression ou le nécessaire de normes morales. Ces unités linguistiques, retransmises de génération en génération, décrivent, conseillent, préviennent, préconisent ce qui est jugé par la communauté linguistique correct, autorisé et normatif. La mentalité du peuple se trouve codée dans des unités linguistiques et décelée à travers des moyens linguistiques sous leurs différentes formes y compris le thesaurus associatif. Ainsi, dans les mentalités française/russe les phraséologismes ci-dessous connotent l'appréciation négative : *jongler avec des gens, rouler qqn dans la farine, se chauffer les mains, jouer sur les nerfs, vendre sa mère, travailler comme un cheval/comme un boeuf ; cheveux longs, et des idées courtes», l'enfer est pavé de bonnes intentions, etc./вертеть людьми, обмануть/обвести вокруг пальца,*

---

1 La lingoculturologie constitue un des fronts pionniers parmi les recherches que les Français classent souvent dans le domaine de l'ethno- et psycholinguistique.

нагреть руки, играть на нервах, мать продать за что-то ; работать как лошадь/бык, волос долог, да ум короток, дорога в ад вымощена благими намерениями). Les unités parémiologiques telles que *De deux maux il faut choisir le moindre/Из двух зол выбирают меньшее, Autant en emporte le vent/Все течет, все изменяется, Jugement (décision) de Salomon/Соломоново решение, Revenons à nos moutons/Вернемся к нашим баранам, Mais ceci est une autre histoire/Это уже другая история, La Poule aux oeufs d'or/Курица, несущая золотые яйца*, etc. possèdent une connotation neutre. En effet, les ressemblances interculturelles dans l'appréciation et qualification des normes de conduite attestent des valeurs universelles. Il existe certes un nombre de témoignages linguistiques constatant des différences culturelles dans la vision du monde et compréhension de certaines valeurs. Ce qui est positif et normal pour les Français – *être copains comme cochons, méchant comme une teigne* – se trouve négatif et bizarre pour les Russes – *быть друзьями как свиньи, злой как моль*.

Le choix des concepts déontiques en question n'est pas contingent : ils sont porteurs du sens axiologique, de normes de conduite préconisées par telle société, telle culture, et régulateurs du comportement collectif. Ces concepts n'étant qu'une petite partie du système des valeurs universelles, absolues, publiques, individuelles, etc., constituent pourtant le fondement déontique selon lequel s'organisent les faits humains. Ainsi, l'outillage linguistique par lequel se précise dans la mentalité française le concept *Patrie* est le suivant<sup>2</sup> : *fierté ; nation ; identité ; protection ; guerre 35-45 ; Pays ; France ; honneur ; connerie ; c'est bon pour les autres ; où? ; Etat ; sans frontières ; "le jour de gloire est arrivé" ; drapeau bleu blanc rouge ; hymne ; maison ; confort ; amis ; toujours chez soi ; concept militariste ; nationaliste dangereux ; famille et travail ; "travail, famille, patrie" ; fausse idée ; éducation ; sens du groupe ; amour ; guerre*. Pour les Russes le rhème linguoculturel *Родина* s'identifie à : *мать (mère) ; зовет (appelle) ; моя (la mienne) ; Россия (Russie) ; любимая (bien aimée) ; одна (seule) ; СССР(URSS) ; Отчизна (pays natal) ; большая (grande) ; Отечество (pays natal) страна (pays) ; город (ville) ; край (pays-parages) ; любовь (l'amour) ; Москва (Moscou) ; наша (notre) ; патриот (le patriote) ; родная (natale, chère) ; береза (le bouleau) ; в опасности (en danger) ; всегда одна (toujours seule et unique) ; гадина (la canaille) ; где родился (où tu es né) ; громко (à haute voix bruyamment) ; достоинство (la dignité, la qualité, le mé-*

---

2 Les témoignages linguistiques des enquêtés français sont reçus par nous lors du sondage basé sur la méthode d'association libre visant l'étude des représentations sémantiques et des concepts linguistiques qui s'évoquent mutuellement dans le conscient et l'inconscient linguistique des natifs français.

rite) ; *защита* (la défense), *мать твою* (fout le camp), *тюрьма* (prison), *философии* (de philosophie).

On pourrait certainement établir quelques analogies entre les réponses des enquêtés français/russes : le modèle linguistique de la sphère conceptuelle Patrie/Родина s'organise autour des représentations étatiques (bien que celles des russes soient quelquefois plus emphatiques et absolument pas héraldiques) – *Etat, France, Pays, drapeau bleu blanc rouge, hymne/Россия* (Russie), *СССР* (URSS), *страна* (pays), *Отчизна* (pays natal), *Отечество* (pays natal) – ainsi que selon des topos spatiaux (encore que les Français soient plus globalisateurs) – *nation, identité, où ?, sans frontières/большая* (grande), *город*(ville), *край* (pays-parages), *Москва* (Moscou), *где родился* (où tu es né).

Aussi, faut-il rehausser celles des réponses-réactions au mot stimulant *Patrie/Родина* qui reflètent les dissemblances dans les représentations sémantiques collectives françaises/russes, et sont, par conséquent, révélatrices d'une vision du monde, d'une pensée particulière des locuteurs d'une langue-culture. C'est aussi et surtout dans les paramètres "je – autrui – société" que la spécificité culturelle témoigne des structures sémantiques qui sont culturellement identifiables. Ainsi, si les Français se montrent plus "casaniers" et individualisés (*Patrie* → *maison ; confort ; amis ; toujours chez soi, travail*), la perception russe reste en partie dominée par l'archétype communautaire: *Родина* → *наша* (notre), *большая* (grande), bien qu'elle puisse, par conséquent être logique, *моя* (la mienne). Dans le même ordre d'idées, notons que c'est probablement le sens du républicanisme qui connote chez les Français le sentiment de fierté, d'honneur pour la Patrie, aussi comme l'esprit humaniste enchaîne les associations-réponses défavorables : *Patrie* → *connerie ; concept militariste ; nationaliste dangereux ; fausse idée*. Tout comme les Français, les Russes associent la notion *Родина* (Patrie) avec *любовь* (amour), *достоинство* (dignité), *патриот* (patriote), mais l'appréciation négative est aussi présente – *Родина* → *гадина* (la canaille), *мать твою* (fout le camp), *тюрьма* (prison). Il est significatif, qu'à la différence des représentations françaises, le champ associatif du concept *Родина* (Patrie) inclut le sème « la menace » : *в опасности* (en danger), *защита* (la défense). Est-ce toujours l'écho répercuté de la vision manichéenne de ce bas monde où le bien a été lié à "le nôtre" et le mal provenant "des tiers" ?

Le phénomène, faisant parfois l'objet d'une controverse, de la retransmission des stéréotypes culturels inscrits dans la langue nationale s'avère pourtant juste car les mentalités nationales se retrouvent influencées par des textes référentiels ou, disons, des précédents textuels (qu'on pourrait nommer textestypes). Les réponses-réactions des Français telles que "*le jour de gloire est arrivé*", "*travail, famille, patrie*" sont en effet des repères significatifs : la première réponse-association est une citation directe de la Marseillaise, et la seconde –

slogan politique du temps de Vichy qui a remplacé la devise de la République Française « Liberté, Égalité, Fraternité ». De même, les représentations sémantiques russes du concept Родина (Patrie) sont, pour ainsi dire, soufflées par le génie de la langue : les mots-réactions *мать* (mère), *зовет* (appelle), *в опасности* (en danger) renvoient au slogan de l'époque révolue "Родина мать зовет" (Mère-Patrie appelle) ainsi que la réaction-réponse *береза* (le bouleau) – le symbole devenu traditionnel grâce aux œuvres artistiques et folkloriques.

Aussi bien les modalités déontiques se trouvent inscrites dans la langue nationale qu'elles se veulent intrinsèques du conscient (ou de l'inconscient) linguistique du peuple locuteur de langue-culture. Leur rediffusion d'âge en âge assure la dimension narrative de l'identité<sup>3</sup> et lui permet de se situer vis-à-vis d'autrui. Ainsi l'environnement culturel a priori préconstitué se pourrait-il à fortiori uniformisé et manipulé par les contenus linguistiques imposés dans la société. Or, si pour les Français la notion du *bonheur* évoque les associations<sup>4</sup> sémantiques avec *joie, tranquille, campagne, leitmotive, chaleur, intense, sourire, paix, élu, impossible, fantasme, illusion, amour, liberté, volatil, fugitif, vie, fragilité*, pour les locuteurs russes le concept du *bonheur/счастье* est associé avant tout avec *мое* (le mien), *большое* (grand), *любовь* (amour), *близко* (proche), *в деньгах* (dans l'argent), *в жизни* (dans la vie), *жизнь* (la vie), *личное* (personnel), *мимолетное* (éphémère), *найти* (trouver), *несчастье* (malheur), *огромное* (énorme), *привалило* (être dans une belle passe), *придет* (viendra), *солнце* (soleil), il en va de même pour la valorisation diverse des contenus déontiques des « fragments » du monde, des systèmes de normes et des valeurs. Le raisonnement normatif se distingue dans différentes communautés linguistiques et s'actualise dans et par la mentalité du peuple : cette construction culturelle étant fonction de la conception du monde socialement généralisée qui s'articule dans des catégories de la langue maternelle. Envisageons l'une de ces catégories déontiques présente dans les langues nationales – *le péché/зпex*. Ce choix n'est pas accidentel car les deux cultures comparées (française et russe) étant traditionnellement chrétiennes (quoique catholique et orthodoxe) témoignent autant de ressemblances logiquement prévues que de dissemblances dans l'interprétation du concept déontique le *péché/зпex*.

Il va de soi que le sens premier du mot *péché* est la violation des prescriptions religieuses, morales et la faute commise en conséquence. Traditionnellement *le péché* est défini comme la transgression des relations entre l'homme et

3 Selon A. V. Cicourel – la continuité dans le temps : ce que nous sommes aujourd'hui dépend de ce que nous avons été hier et la capacité de nous raconter. [A. V. Cicourel. La sociologie cognitive. – P., 1979].

4 D'après nos données reçues lors du sondage des natifs français.

Dieu commise consciemment et librement par laquelle l'homme refuse d'accomplir la volonté de Dieu et se sépare de Lui. L'attache étroite des notions *péché* et *Dieu* est certainement nécessaire et logique. Repérons à propos les représentations sémantiques évoquées par ce concept culturel *Dieu/Бог* dans le conscient/inconscient langagier français/russe. Pour les Français les mots-réactions déclenchés par le mot mobile (stimulus) *Dieu* sont : *religion, croyance, Paradis, abstrait, nécessaire, superstition-obscurantisme, lequel ?, absences, nuages, église, peut-être, croyance-peur-se rassurer, « il a quitté les lieux », or, Jésus, chrétien, Dieu, prétexte pour se massacrer, histoire – tout, qui ?, mal nécessaire, provoque la guerre*. Les natifs russes associent la notion *Бог* à : *есть (il existe), на небе (aux cieux), мой (le tien), церковь (l'église), черт (le diable), Господь (Seigneur), знает (Il sait), небо (le ciel), нет (il n'existe pas), ангел (l'ange), Зевс (Zeus), Иисус Христос (Jésus Christ), отец (le père), поможет (il aidera), весть что (la nouvelle que), религия (la religion), солнце (le soleil), творец (le créateur), Бог (Dieu), всемогущ (tout-puissant), один (commun), икона (l'icône), один (seul), с тобой (avec toi), Аллах (Allah), везде (partout), вера (la croyance), война (la guerre), Всевышний (le très Haut), главный (essentiel), даст (il donnera), Космос (le cosmos), любовь (l'amour), облако (le nuage), он (Lui), помощь (le secours), свет (la lumière), с ним (avec lui)*.

Se trouvant à la base d'un nombre d'unités parémiologiques, la notion déontique *péché/грех* fixée dans les conscients linguistiques des locuteurs français/russes a certaines images mentales identiques sur lesquelles se fonde et évolue la conception de ce concept moral :

5. Péché – « crime » : *Commencer un péché ; Un péché contre qqn ; Tomber/ vivre dans le péché.*

Notons au passage la collocation usuelle du mot *le péché* avec le verbe « commettre », dont l'emploi évoque ses mots-paires habituels « commettre un crime, une faute », et connote une appréciation négative signifiant une violation d'une loi ou l'écart de la norme.

6. Péché – « acte conscient/inconscient » : la mentalité russe pose en fait qu'on commet des péchés consciemment ou inconsciemment de gré ou de force de l'individu : *совершить грех, сотворить/творить грех (commettre un péché), впасть в грех* (comp. avec l'équivalent français *tomber dans le péché*). Tout de même les expressions phraséologiques suivantes sont spécifiques uniquement pour la culture langagière russe : *ввести в грех* (faire entrer dans le péché), *привести в грех* (amener dans le péché), *принять грех на душу* (prendre un péché à son âme), *грех попутал* (que le péché m'a pris). Ainsi, le contenu du concept déontique *péché/грех* met en valeur le pan sémantique typiquement russe – commettre un péché inconsciemment.

7. Pêché – « la faute et la punition en conséquence » : *Celui qui pêche fuit la lumière, on est souvent puni par où l'on a pêché, pour les pêchés de ..., on ne pêche point quand on pêche par conseil, etc.*

Le code culturel russe fixe les « avertissements » suivants : *Грешному путь вначале широк, да после крут* (au début la voie est large au pêcheur, mais escarpée à la fin), *грехи любезны, доводят до бездны* (les pêchés sont galants, mais ils amènent à l'abîme), *мой грех до меня дошел* (mon pêché m'a atteint), *все на свете по грехам нашим дается* (tout se fait selon nos pêchés), *чей грех, тот и в ответе* (c'est celui répond qui a pêché), *грехи не пироги: не режывая, не проглотишь* (les pêchés ne sont pas des pâtés, les ayant mâchés tu ne les avaleras pas), *за грехи мука, за воровство кнут, etc.*

Or, les Français autant que les Russes admettent le dogme chrétien de deux types de punition (châtiment vital et après la mort) ainsi que l'ordre certes logique « cause-conséquence » et l'assertion «le pêché – c'est le mal ». Dans les deux cultures langagières ces dictons et proverbes préviennent et conseillent de s'abstenir du pêché ou, au motif de l'avoir commis, faire pénitence.

8. Pêché – « une idée de pénitence ». Les deux cultures comparées proposent des équivalents :

*Avouer/confesser ses pêchés/покаяться в грехе, исповедать свой грех ;*

*Expier/racheter ses pêchés/искупить свой грех ;*

*Absolution/rémision des pêchés/отпущение грехов ;*

*Remettre, pardonner un pêché/отпускать, прощать грех ;*

*A tout pêché miséricorde/Бог милостив ;*

*Ne pas vouloir la mort du pêcheur/не желай смерти грешника.*

Ce répertoire d'équivalents phraséologiques français/russes n'est sûrement pas complet, mais d'un commun accord les deux cultures catholique et orthodoxe prescrivent la confession et la clémence. Pourtant, la mentalité française accepte le rachat des pêchés (lié formellement à la tradition catholique de donner et obtenir indulgence au sens propre de ce mot – payer une certaine somme d'argent à l'église pour s'acquérir le pardon de ses pêchés), tandis que le verbe synonyme russe *искупить* (expier) suggère surtout l'acte spirituel de pénitence. La mentalité française lie la notion de pêché surtout à l'idée de pénitence : *Pêché (faute) avoué est à demi pardonné*, mais, en même temps, on pourrait bien dissimuler son pêché mignon : *Pêché caché est à demi (à moitié) pardonné*.

9. Pêché – «inéluctabilité» :

*Pêché originel/первородный грех ;*

*Que celui qui est sans pêché lui jette la première pierre/Кто без греха, первым брось в нее камен ;*

*La chair est faible/плоть немощна ;*

*Voire la paille dans l'œil de son voisin/видеть соринку в глазу соседа (не видит бревна в собственном) ;*

*Ratener au bercail (une brebis égarée)/вернуть в стадо заблудшую овцу, etc.*

Les bibléismes (citations et allusions tirées de la Bible) équivalents et, en même temps, souvent distincts, sont effectivement nombreux dans les deux cultures traditionnellement chrétiennes, dont l'incunable était la Bible. Aussi, les deux cultures mettent-elles en commun l'appréciation « esthétique » du péché, reflétée dans des équivalents proverbiaux : *Laid comme les sept péchés capitaux./Дурен (страшен) как смертный грех*. Encore quelques exemples des figements français/russes analogues dénotant l'inéluçtabilité du péché : *Le juste pêche sept fois le (par) jour/И праведник седмиджы в день падает (согрешает) ; Il n'y a personne sans péché/Нет такого человека, чтоб век без греха прожил ; Dieu seul est sans péché/Один Бог без греха*.

La culture langagière russe établit une certaine analogie, absente dans la mentalité française : Péché – « rire »/грех – « смех » : *Что грешно, то и смешно (потешно)* (c'est ce qui est mal (péché) qui fait rire) ; *Где грех, там и смех* (où est le péché c'est par là est le rire), *В чем смех, в том и грех* (le rire est là où est le péché) ; *Сколько смеху, столько греха* (autant de rires autant de péchés) ; *И смех и грех* (et le rire et le péché). Il se peut que cette analogie purement russe *rire-péché* soit liée avec l'idée en général chrétienne du péché originel et doctrine purement orthodoxe des souffrances indispensables dans ce monde profane afin d'expièr le péché originel : si la culture catholique prévoit l'expiation partielle des péchés pendant la vie d'ici-bas, la culture orthodoxe prophétise toute impossibilité de cette expiation.

Récapitulons : tout en dégagèant les analogies propres aux concepts déontiques *Patrie/Родина* et *péché/грех* dans les deux cultures langagières française/russe, nous avons constaté que la perception et l'interprétation culturelle de ces notions est certes très semblable. Pourtant, il existe des traits particuliers témoignnant de leur identité culturelle : les Français se montrent plus « casaniers » et individualisés (*Patrie* → *maison ; confort ; amis ; toujours chez soi, travail*), la perception russe reste en partie dominée par l'archétype « *sobornost* » (communautaire) : *Родина* → *наша (notre), большая (grande)* ; à la différence des représentations sémantiques françaises, le champ associatif du concept russe *Родина* (Patrie) inclut le sème « la menace » comme l'écho de la perception binaire du monde : *в опасности (en danger), защита (la défense)*. Les deux cultures comparées interprètent le concept déontique *péché/грех* tout en l'associant à *crime, mal, faute, punition, inéluçtabilité, pénitence*. Les dissemblances essentielles touchent le conscient (pour les deux mentalités) et l'inconscient (pour la perception russe) de l'acte de pécher : la culture russe prétexte aussi le caractère involontaire du péché. La spécificité de la mentalité

russe est l'association du concept *зрех* (péché) avec le rire. Or, en envisageant des catégories déontiques comme un fait socioculturel imprimé dans la langue nationale et servant de standard, on pourrait déceler les phénomènes socialement significatifs. Les unités linguistiques qui reflètent leur contenu conceptuel se présentent non seulement comme une strate linguostylistique importante, mais surtout comme des mécanismes langagiers de représentation et de retransmission des sens socialement partagés face au comportement discursif du peuple locuteur de langue/culture.

### *Bibliographie :*

- Baylon, C. (1996). Sociolinguistique. Société, langue et discours. Paris : Nathan Université. p. 305.
- Cicourel, A.V. (1979). La sociologie cognitive. Paris : Larousse. p. 345.
- Караулов, Ю.Н., Черкасова, Г.А., Уфимцева, Н.В., Сорокин Ю.А., Тарасов Е.Ф. Русский Ассоциативный Словарь. – М.: АСТ Астрель, 2002.
- Телия В.Н. Первоочередные задачи и методологические исследования фразеологического состава языка в контексте культуры//Фразеология в контексте культуры. — М.: Языки русской культуры, 1999. С., pp. 13-24

### **Résumé :**

L'article est consacré à l'analyse linguoculturologique de la sémantique culturelle de certains concepts déontiques dans les cultures française/russe contemporaines. Le choix des concepts déontiques en question n'est pas contingent : ils sont porteurs du sens axiologique de normes de conduite préconisées par telle société et telle culture, et régulateurs du comportement collectif. Ces concepts n'étant qu'une petite partie du système des valeurs universelles, absolues, publiques, individuelles, etc., ils constituent pourtant le fondement déontique selon lequel s'organisent les faits humains. L'outillage linguistique de deux cultures est examiné afin de révéler les représentations sémantiques collectives attribuées par les locuteurs français et russes aux concepts *Patrie/Подина* et concept déontique *пéché/зрех*. Tout en s'appuyant sur les données du réseau associatif verbal ainsi que les fonds parémiologiques de deux langues, on établit des ressemblances et des différences entre la perception et conceptualisation du monde par les peuples locuteurs de langues-cultures française/russe. L'analyse contrastive des concepts choisis permet de reconstruire un fragment du modèle linguistique de la réalité objective, ou plutôt de la vision du monde du peuple locuteur de langue-culture. Outre les connaissances délibérées, c'est aussi l'inconscient linguistique du peuple qui se trouve extériorisé dans le signe linguistique et reflété dans le conscient linguistique des locuteurs ordinaires. De ce fait, on révèle des éléments de la sémantique culturelle dans la signification des concepts désignés.

**Mots-clés :**

déontologie, contenus linguistiques, associations sémantiques, *Patrie/Родина*, péché/грех, unités parémiologiques, analogies, dissemblances.

**Abstract :****Deontic categories of Russian/French native speakers' linguistic conscience.**

The article deals with the linguocultural analysis of the cultural semantic of several deontic concepts in the modern Russian/French cultures. The choice of given deontic concepts is not accidental, because they act as bearers of the axiological sense of the standard behaviour typical for this particular society, this particular culture and this public behaviour regulators. Although being just a little part of the universal, absolute, public, individual etc. values system, these concepts represent the denotative base conditioning the human facts organisation. The linguistic toolset of the two cultures is examined with the aim to perceive the collective semantic representations by Russian and French native speakers of the concepts *Patrie/Родина* (*homeland*) and *péché/грех* (*sin*). Following the associative verbal network data along with the two languages paremiological funds we determine the resemblances and the differences between the world conceptualisation of the Russian/French culture bearers. The contrastive analysis of the Chinese concepts allows us to reconstruct a fragment of the objective reality linguistic model or rather of the culture bearers world vision. Besides the deliberate knowledge it is also the linguistic unconscious of the people that is exteriorised in the linguistic sign and reflected in the linguistic consciousness of simple people. Thus, we reveal the elements of the cultural semantic in the meaning of the given concepts.

**Keywords:**

deontology, linguistic content, semantic associations, *Patrie/Родина*, in/грех, paremiological unities, analogies, distinctions.



# ***La tunique de Nessus/szata Dejaniry. Sur l'équivalence interlinguale des expressions mythologiques***

*Anna Krzyżanowska,*

Université Marie Curie-Sklodowska De Lublin

## **1. Introduction**

Il est communément admis que l'Antiquité gréco-latine constitue une source importante de la phraséologie européenne. Selon Guiraud (1962, p. 27), les expressions faisant partie de cet héritage culturel représentent « des lieux de mémoire collective » et réfèrent à « une sagesse universelle et sans patrie ». Certaines ont leur source dans la littérature (*le talon d'Achille*), d'autres « ont un substrat historique » (*les écuries d'Augias*). Toutes témoignent de la continuité de la culture européenne et de son unicité. Mais, comme le soulignent Vittoz et Rigat (2012), ce fonds phraséologique commun « a migré de façon contrasté » dans différentes langues-cultures.

Notre objectif est de comparer les expressions françaises, liées à la mythologie avec leurs équivalents polonais du point de vue de leur structure interne et contenu sémantique. Il convient de signaler dès le début qu'un certain parallélisme formel caractérisant les séquences rapprochées n'assure pas la correspondance au niveau de la signification globale. Nous allons voir dans ce qui suit que celle-ci peut être motivée par une expérience cognitive spécifique et refléter en conséquence une interprétation différente d'un même épisode mythologique. Les expressions étudiées restent basées sur la métaphore ou la métonymie, ces dernières étant considérées comme des mécanismes cognitifs fondamentaux structurant notre pensée (Lakoff et Johnson, 1980). En nous référant à ce principe de la linguistique cognitive, nous avançons l'hypothèse selon laquelle l'analyse du contenu métaphorique véhiculé par ce type de séquences permet de déceler certaines différences au niveau conceptuel.

## **2. Expressions mythologiques : critères de reconnaissance**

Les séquences qui nous intéressent appartiennent à l'ensemble des unités complexes du lexique et peuvent être repérées à l'aide des mêmes propriétés que les autres expressions figées (polylexicalité, figement syntaxique et sémantique, métaphoricité, mémorisation). À côté de ces caractéristiques communes, les expressions en question possèdent les traits distinctifs permettant de les identifier. Le premier sous-ensemble est constitué de celles comportant un terme mytholo-

gique, en général, un nom propre ou son dérivé (*un travail de Titan, un travail titanesque*), tandis que le second regroupe les séquences évoquant un contexte ou un épisode mythologique sans pour autant contenir un terme mythologique propre (Licolinet, 2007). C'est le cas par exemple de *renaître de ses cendres* ou *la pomme de discorde*.

D'autres indices facilitant la reconnaissance des expressions mythologiques peuvent être évoqués (Puda-Blokesz, 2011, pp. 126-127) :

- le mot-vedette de l'article où une expression donné figure (Pénélope, loc. *toile de Pénélope*, Penelopa, loc. littér. *praca Penelopy* 'travail de Pénélope') et la marque spécifique qui l'accompagne (fr. « (allus.) mythol. », pl. « mitol. ou mit. gr »)
- les informations introduites dans la définition lexicographique : *le tonneau des Danaïdes*, se dit d'une chose qu'on ne peut remplir, d'une personne aux dépenses de qui l'on ne peut suffire, d'une tâche qu'on n'arrive pas à achever, par allusion au tonneau percé que les Danaïdes étaient condamnées à remplir sans fin aux enfers, en châtiment de leur crime (le meurtre de leurs époux la nuit même des noces). (GRE)
- la motivation de l'expression figée : *Corne d'abondance*. Corne de la chèvre Amalthée, nourrice de Zeus (Jupiter), pleine de fruits, de fleurs, etc., symbole d'une prodigalité de biens et de richesses. (TLFI)

### 3. Notion d'équivalence

L'équivalence constitue l'un des problèmes fondamentaux pour la théorie et la pratique de la traduction. Mais, le terme lui-même reste flou et fait l'objet de diverses définitions (Dańska-Prokop, 2000). Traditionnellement associée à une relation d'analogie entre deux unités linguistiques, l'équivalence consiste à substituer une unité de la langue source à une unité de la langue cible (Darbelnet, 1970 ; Ballard, 2003). Dans une perspective plus large, on l'envisage sous l'aspect de la synonymie interlinguistique, celle-ci étant perçue comme un phénomène global, textuel et rhétorique (Battaglia et Gardes Tamine, 2010).

Les études effectuées depuis un certain temps en linguistique et traductologie montrent en effet que, pour établir une bonne équivalence, on ne peut pas remplacer mécaniquement un mot ou un syntagme par un autre. Il est un fait connu que la traduction a cessé d'être vue comme un simple transfert d'une langue à une autre ou d'un code à un autre. Par la suite, on tente de mettre en évidence le processus dynamique impliqué dans toute opération traduisante en privilégiant la méthode axée sur le transfert interlinguistique du sens du message. Envisagée sous cet angle, la traduction apparaît comme un acte de communication, et le texte comme un fait de discours. Chercher une équivalence satisfaisante demande donc à prendre en

considération aussi bien la globalité du texte source avec sa structure sémantique et dimension culturelle que d'autres facteurs pertinents assurant la réception du texte traduit (données situationnelles, compétences linguistiques et encyclopédiques de l'émetteur et du récepteur, savoir partagé).

#### 4. Sémantique et traductologie

Nous voulons maintenant signaler l'importance de certains acquis de la sémantique contemporaine pour la traduction des séquences figées. Il suffit de faire appel au postulat du double niveau du signifié dans les unités lexicales. Les études effectuées ces derniers temps soulignent que la confrontation des séquences figées exige souvent de prendre en compte non seulement leurs traits dénotatifs, mais aussi les sens secondaires qui leur sont attribués par les usagers de la langue. Par exemple, *un conte de bonne femme* et *babskie gadanie* cumulent deux sortes de valeurs sémantiques : la valeur dénotative ('des propos dépourvus de toute vraisemblance') et la valeur connotative (un jugement de dépréciation, porté sur l'objet dénoté par le locuteur).

En outre, il est intéressant d'envisager en traduction l'utilité de la nouvelle définition de la signification englobant, sauf le contenu conceptuel, des éléments tels que l'imagerie conventionnelle, la notion de profilage et celle d'image linguistique du monde (Langacker, 2004 ; Bartmiński, 2006). Compte tenu de ce postulat avancé à l'intérieur de la sémantique cognitive, Tabakowska (1998) propose de chercher des équivalences au niveau du profilage. Rappelons que celui-ci permet de focaliser l'attention sur les différents éléments de la structure conceptuelle.

Dans ce qui suit, nous voulons montrer l'intérêt que présente un tel projet pour la comparaison et la traduction des expressions figées. Nous espérons qu'il laisse entrevoir des interprétations intéressantes quant au contenu métaphorique des unités phraséologiques mises en contraste.

#### 5. Recherche des équivalences en phraséologie

Cette problématique est liée au statut des unités phraséologiques et à l'évaluation de leur degré de figement. Il n'y a pas de doute que le fait de savoir séparer les expressions figées de la syntaxe libre facilite la recherche d'un équivalent polylexical adéquat. La tâche suivante consiste à reconnaître la structure interne et le sens global des séquences rapprochées, et à comparer leur contenu métaphorique pour pouvoir ensuite dégager les équivalences possibles entre ces unités.

Selon Misri (1990), la traduction des figements et la recherche des équivalences doivent être fondées sur le principe de pertinence et prendre en compte

les effets produits par les expressions figées sur les récepteurs de la langue cible. De son côté, Gréciano (2000) insiste sur le respect du signifié conceptuel et le maintient d'un signifié métaphorique, tandis que Ballard (2003) admet (entre autres) la démétaphorisation. Chez Giermak-Zielińska (2000), la description des unités polylexicales équivalentes implique la nécessité de prendre en considération leur motivation. Dans ce cas-là, il s'agit en particulier de relever les procédés de métaphorisation et les traits stéréotypiques analogues ou dissemblables fondant la signification globale des unités en question.

Étant donné que la recherche d'équivalents de séquences figées se heurte à des difficultés majeures (divergences de natures stéréotypiques, absence d'identité de contenu, modèles de construction de sens différents), d'autres solutions sont également envisagées. Ben Amor (2008) propose de recourir au mécanisme de défigement « en ce sens qu'il ouvre des paradigmes qui favorisent justement le « dire autrement ». En élaborant un dictionnaire bilingue polonais-russe des expressions bibliques, Chlebda (1997) opte pour le choix d'un correspondant fonctionnel provenant d'un autre domaine, même au prix de « certaines déperditions » (dé métaphorisation, perte de la valeur stylistique). En revanche, la paraphrase définitoire est traitée chez lui comme quasi-équivalence. Pour Mejri (2008, p. 250), cet outil de reformulation est d'une grande efficacité en traduction car sa supériorité « réside dans la liberté de dosage sémantique laissé au locuteur (...) ».

Anscombe (2008), quant à lui, tente de concilier les exigences des différentes équivalences auxquelles on fait appel lors de la traduction des phrases sentencieuses. La démarche s'avère alors délicate et parfois très ardue. Par exemple, l'équivalence catégorielle s'établit entre deux formes sentencieuses en fonction de leur mode d'insertion et d'articulation dans le discours. Pour satisfaire les exigences de l'équivalence rythmique, on doit chercher une traduction d'une forme sentencieuse ayant également une structure rythmique, et conforme aux patrons de la langue cible. En outre, il est aussi indispensable d'évaluer le degré de figement et la fréquence d'usage des deux formes comparées (équivalence lexicologique et statistique), ainsi que leur appartenance à un niveau de langue donné (équivalence stylistique)<sup>1</sup>. Selon Anscombe (2008, p. 263) « la difficulté réside non dans l'existence ou non d'une correspondance quand on passe d'une langue à l'autre, mais dans le fait que très souvent cette correspondance n'est pas une « bonne » correspondance (...) ».

Dans ce contexte, nous voulons insister sur le fait qu'à l'heure actuelle, l'objectif principal des linguistes et des traducteurs n'est pas de définir ou circonscrire la notion d'équivalence, mais de fournir une équivalence plausible qui prend en compte une configuration de paramètres pertinents : formels, pragmasémantiques, discursifs, psychologiques et socio-culturels.

---

1 Voir les types d'équivalences distingués par Ladmiral (1994, XVIII).

## 6. Équivalence des expressions mythologiques

Les séquences figées issues de la mythologie sont souvent évoquées en phraséologie contrastive pour illustrer le cas de l'analogie totale (Skorupka, 1985). Ce fait nous a poussée à explorer de plus près la question de l'équivalence de ce type d'expressions. L'objectif de notre démarche est double : d'une part, nous voulons vérifier l'utilité de certains outils d'analyse de la sémantique contemporaine, dont nous avons parlé au début pour pouvoir ensuite les appliquer à notre propre corpus<sup>2</sup> ; d'autre part, nous voulons démontrer que les représentations conceptuelles encodées par le français et le polonais peuvent être spécifiques, même si les expressions des deux langues comparées trouvent leur origine dans le fonds culturel partagé.

Tous les exemples recueillis ont été repartis en quatre sous-ensembles selon le degré de correspondance sur le plan structural et sémantique :

- les équivalents se caractérisant par une grande parenté formelle, lexicale, sémantique et une valeur iconique similaire (au niveau des associations mentales mises en oeuvre)
- les équivalents manifestant une grande parenté formelle, mais ayant des valeurs sémantiques différentes
- les équivalents supposant une différence formelle et/ou lexicale et/ou sémantique et/ou une valeur iconique divergente
- les expressions mythologiques et leurs équivalents sémantiques motivés par un autre domaine conceptuel.

6.1. Le premier sous-ensemble contient les séquences suivantes :

Français	Polonais
<i>le talon d'Achille</i>	<i>pięta Achillesa/achillesowa</i>
<i>un travail de Pénélope</i> <i>la toile de Pénélope</i>	<i>praca Penelopy</i> -
<i>un supplice de Tantale</i>	<i>męki Tantala/tantalowe</i>
<i>les écuries d'Augias</i> <i>les étables d'Augias</i> <i>nettoyer les écuries d'Augias</i>	<i>stajnia Augiasza</i> - <i>wyczyścić, oczyścić, czyścić stajnię Augiasza</i>
<i>un travail, les travaux d'Hercule</i>	<i>herkulesowa praca, prace</i>

2 Les exemples rassemblés ont été puisés dans des dictionnaires de langue, des bases de données textuelles et la presse française et polonaise (voir la bibliographie).

Les expressions mentionnées ci-dessus peuvent être considérées comme équivalentes sur le plan dénotatif et sémantique. *Le talon d'Achille* et son correspondant polonais *pięta Achillesa* désignent 'le point faible de quelqu'un ou l'aspect, la partie vulnérable de quelque chose', cette qualité étant attribuée aux humains, collectivités, institutions, objets et aux entités abstraites. À leur tour, *le supplice de Tantale* et *męki Tantala* décrivent la situation où l'on est proche de l'objet de ses désirs, sans pouvoir l'atteindre, et impliquent par là une idée de souffrance morale. En ce qui concerne *le travail de Pénélope* et *praca Penelopy*, les deux séquences renvoient à une action, un travail interminable. Il est intéressant de signaler qu'en français, à côté de la forme canonique de l'expression, on trouve des variantes comme *la toile*, *l'ouvrage*, *le voile de Pénélope* où c'est le résultat de l'action qui est profilé ('ouvrage jamais achevé, toujours recommencé').

Pour ce qui est des écarts qu'on a pu établir entre les unités françaises et polonaises, ils semblent au premier abord avoir un caractère formel. Elles portent soit sur l'asymétrie de genre entre les composantes nominales (masc. *talon*, *travail*, *supplice*/fém. *pięta*, *praca*, *męka*), soit sur une autre caractéristique quant à leur nombre (sg. *le supplice*, *stajnia* 'écurie'/pl. *męki* 'supplices', *les écuries*). Les contraintes affectant le nombre des substantifs cités constituent des indices de figement. Il convient pourtant de noter que, du point de vue sémantique, le pluriel du nom polonais (*męki*) sert à marquer un degré élevé d'intensité du sentiment.

Une autre remarque s'impose encore. Dans *czyścić*, *wyczyścić*, *oczyścić stajnię Augiasza* (nettoyer, avoir nettoyé l'écurie d'Augias), la permutation de l'élément verbal permet de mettre en relief les différents aspects de l'action liés à sa saisie imperfective ou globale (résultative). Les parasyonymes ne se remplacent pas sans porter atteinte au contenu de l'expression.

Le problème suivant qui se pose lorsqu'on essaie de mesurer l'équivalence des expressions mythologiques est lié à l'absence de l'article en polonais (*le, un talon*, *le, un travail*, *le, un supplice*/Ø*pięta*, Ø*praca*, Ø*męki*). Cette divergence de nature typologique, d'habitude évoquée sous forme d'une simple constatation dans le cadre de la comparaison des deux systèmes linguistiques s'avère pertinente dès qu'on place la recherche des éventuels équivalents au niveau discursif. A la différence du français, l'instanciation du nom est réalisée en polonais soit à l'aide de moyens lexicaux, soit elle se fait par l'acte d'énonciation lui-même. En plus, si l'on vise cette problématique du point de vue de l'expression de la catégorie de la définitude (et de l'indéfinitude) dans les deux langues comparées, on se rend compte de l'étendue et de la complexité des domaines concernés (Novotna, 1998).

6.2. *Equivalents manifestant une grande parenté formelle, mais ayant des valeurs sémantiques différentes*

Une paire d'expressions illustre ce type d'équivalence :

Français	Polonais
<i>le fil d'Ariane</i>	<i>nić Ariadny</i>

Les séquences évoquées plus haut peuvent être traitées comme formellement analogues à cette différence près que les constituants nominaux qui en font partie présentent l'asymétrie de genre (*fil* masc., *nić* fém.).

Quant aux divergences, elles se dessinent avant tout au niveau sémantique et pragmatique. L'observation des données sur le corpus ainsi que l'examen des sources lexicographiques nous font voir que *le fil d'Ariane* et *nić Ariadny* se caractérisent par une extension de sens différente. En français, les relations entre les sens polysémiques se présentent comme suit :

- 'ce qu'on peut suivre pour se diriger'
- 'idée directrice qui permet de se repérer'
- 'guide (personne)': *Des confessions poignantes sur la mort de son père [...] ; sans compter cette ode ardente à Isabelle, son fil d'Ariane ...* . (Le Point, 12.3.2009)
- 'ce qui sert à guider dans des circonstances difficiles et délicates'
- 'moyen de se diriger, de ne pas perdre la voie à suivre, pour arriver à un résultat'.

En revanche, l'expression polonaise a une signification moins étendue :

- 'ce qui sert à guider'
- 'indication, idée directrice'
- 'moyen de sortir de grandes difficultés'.

D'une part, on voit qu'il existe un certain écart entre les acceptions des deux séquences. Mais, d'autre part, on observe que ces expressions contiennent dans leur structure sémantique la composante commune ('ce qui sert à diriger, à trouver une bonne solution'), et par là sont porteuses de connotations positives.

Il est intéressant de noter que dans les deux langues comparées, le même motif mythologique est évoqué pour symboliser le fait de sortir d'une situation difficile. En français, on exploite aussi ce thème pour mettre en valeur le fait d'arriver à un résultat.

6.3. *Equivalents supposant une différence formelle et/ou lexicale et/ou sémantique et/ou une valeur iconique divergente*

Les exemples appartenant à ce groupe sont révélateurs de la dimension culturelle du langage. Du point de vue structural et sémantique leur degré de correspondance est plus restreint.

Français	Polonais
<i>le rocher de Sisyphe</i>	<i>syzyfowa praca</i>
<i>la tunique de Nessus</i>	-
-	<i>szata Dejaniry</i>

En premier lieu, les unités mises en équivalence comportent des éléments lexicaux différents (*rocher/praca* (travail), *tunique/szata* (robe), *Nessus/ Dejanira* (Déjanire). En second lieu, leur signification globale reste plus ou moins éloignée. Ainsi, *le rocher de Sisyphe* désigne ‘un travail interminable’, tandis que *syzyfowa praca* (un travail de Sisyphe) renvoie à ‘un travail vain malgré de grands efforts effectués’. De son côté, *la tunique de Nessus* cumule deux sens : 1. ‘cadeau empoisonné’, 2. ‘mal, souffrance dont on ne peut pas se défaire’. La signification de l’expression polonaise reste apparentée au deuxième sens de la séquence nominale en français. *Szata Dejaniry* désigne la cause des plus grandes souffrances dont on ne peut pas se libérer. Le lien sémantique qui existe entre *la tunique de Nessus*<sup>3</sup> et *szata Dejaniry* (la robe de Déjanire) se traduit par la présence de la composante commune ‘état désagréable’.

Il importe de souligner que les deux derniers exemples permettent de focaliser l’attention sur les différents personnages liés à la légende de la mort d’Héraclès en reflétant ainsi une autre interprétation du même épisode mythologique. La raison de tels choix s’explique par des expériences cognitives spécifiques à une culture. En témoigne aussi le mode de conceptualiser la notion d’effort en français et en polonais. Dans *le rocher de Sisyphe*, c’est l’objet au moyen duquel on agit qui est mis au premier plan, alors que dans l’expression polonaise (*syzyfowa praca*), c’est l’action elle-même qui est profilée. Les deux séquences offrent une imagerie facile à décrypter et contiennent une composante sémantique commune : ‘effort dépourvu de sens’.

3 Les occurrences sélectionnées dans la presse française attestent une grande fréquence de la structure comparative *coller à la peau comme une tunique de Nessus*. D’autres variantes comme *porter, trimbler, revêtir, remettre une tunique de Nessus, se débarasser de la tunique de Nessus, jeter, abandonner la tunique de Nessus* apparaissent aussi.

#### 6.4. Les expressions mythologiques et leurs équivalents sémantiques motivés par un autre domaine conceptuel

L'analyse de notre corpus montre qu'il existe des séquences mythologiques singulières, propres au français ou au polonais. Il est un fait connu que, dans ce cas-là, certains traducteurs et linguistes parlent de l'équivalence nulle. Mais cette thèse semble ne pas être justifiée si l'on adopte le postulat selon lequel un même signifié peut être exprimé avec des moyens linguistiques différents. L'objectif de l'activité traduisante est alors de saisir et de transmettre le sens de la façon la plus adéquate possible. Plusieurs cas de figure se présentent :

- à une expression mythologique correspond une séquence renvoyant à un autre domaine conceptuel : *trouver le Pactole*<sup>4</sup> 'une source abondante de richesse et de profit' / *fam. znaleźć żyłę złota* (littéralement trouver une veine, un filon d'or) ; *babskie gadanie* 'propos insensés, invraisemblables' (littéralement le bavardage des femmes) / *contes de bonne femme* 'qui ne méritent aucune créance'. Les unités mises en relation se caractérisent par l'inadéquation stylistique.
- à une expression mythologique correspond une collocation : *se croire sorti de la cuisse de Jupiter* 'se croire de très haute naissance, et, par ext. être très orgueilleux' / *mieć o sobie wysokie mniemanie* 'être présomptueux' (littéralement avoir une haute opinion de soi) ; *allumer le flambeau de l'Hymen* 'se marier' / *zawrzeć związek małżeński* 'contracter mariage' (langue écrite de l'administration)
- une expression mythologique est mise en relation avec un équivalent unilexical : *allumer le flambeau de l'Hymen/pobrać się* ('se marier')
- quasi-équivalence : appel à la paraphrase définitoire (perte de l'image) : *entasser Pélion sur Ossa* 'poczynić duże nakłady, a mimo to nie osiągnąć oczekiwanego rezultatu' (accumuler les difficultés pour n'aboutir à aucun résultat).

Le tableau ci-dessous résume les résultats de notre analyse :

Équivalence fonctionnelle	
Expression mythologique	Expression figée renvoyant à un autre domaine conceptuel
Expression mythologique	Collocation
Expression mythologique	Équivalent unilexical
Quasi-équivalence	
Expression mythologique	Paraphrase

4 Selon la légende grecque, le Pactole était le fleuve chargé en paillettes d'or dans le royaume de Lydie.

## 7. Conclusion

Premièrement, nous espérons avoir montré l'utilité de certains acquis de la sémantique contemporaine pour la traduction des séquences figées, en particulier l'importance de telles notions comme « profilage, imagerie conventionnelle, connotation ». Deuxièmement, il ressort de nos observations que l'équivalence est un phénomène graduel et qu'on ne peut pas se borner à chercher des correspondances au niveau des deux systèmes linguistiques comparés. Ensuite, nous avons tenté de mettre en évidence des instances culturelles qui s'expriment dans et par des expressions mythologiques figées. Il est vrai que les séquences en question font preuve d'un espace linguistique et intellectuel commun, mais elles présentent également des particularités structurales, iconiques et sémantiques en reflétant ainsi les expériences cognitives spécifiques à la culture française et polonaise.

### *Bibliographie :*

- Anscombre, J.-C. (2008). « Les formes sentencieuses : peut-on traduire la sagesse populaire ? ». *Meta : journal des traducteurs*, 53 (2), pp. 253-268.
- Ballard, M. (2003). *Versus: la version réfléchie anglais – français*, I, Paris : Ophrys.
- Bartmiński, J. (2006). *Językowe podstawy obrazu świata*. Lublin : Wyd. UMCS.
- Battaglia, A., Gardes-Tamine, J. (2010). « Traduire la poésie : du mot au texte », *Synergies Italie*, 6, pp. 59-82.
- Ben Amor, Th. (2008). « Défigement interlingual et intralingual », *Meta : journal des traducteurs*, 53 (2), pp. 443-455.
- Chlebda, W. (1997). « Biblizmy języka polskiego i rosyjskiego. Koncepcje opisu leksykograficznego ». In : Bogusławski, A., Mędelska J. (eds). *Współczesny język polski i rosyjski. Konfrontacja przekładowa*, Katedra Lingwistyki Formalnej, Warszawa, pp. 23-66.
- Dąbska-Prokop, U. (2000). « Ekwiwalencja ». In : Dąbska-Prokop, U. (ed.). *Mala Encyklopedia Przekładoznawstwa*, Częstochowa : Edukator, pp. 68-75.
- Darbelnet, J. (1970). « Traduction littérale ou traduction libre ? ». *Meta : journal des traducteurs*, 15 (2), pp. 88-94.
- Giermak-Zielińska, T. (2000). *Les expressions figées Propositions pour un traitement contrastif*, Varsovie : Publications de l'Institut de Philologie Romane de Varsovie.
- Gréciano, G. (2000). « Phraséologie, ses co(n)textes et ses contrastes ». *Paremia*, 9, pp. 91-102.
- Guiraud, P. (1962). *Les locutions françaises*, Paris : PUF, Collection Que sais-je ?
- Ladmiral, J.-R. (1994). *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Payot, Paris.
- Lakoff, G., Johnson, M. (1980). *Metaphors We Live By*. Chicago : University of Chicago Press.
- Langacker, R. W. (2004). « Semantyka językoznawcza ». *Etnolingwistyka*, 16, pp. 29-73.
- Lecolinet, T. (2007). *Termes de la mythologie: évolution de sens ou de forme en diachronie*, Thèse de doctorat, Université de Franche-Comté, [Thèse de doctorat inédite].

- Mejri, S. (2008). « Figement et traduction : problématique générale ». *Meta : journal des traducteurs*, 53 (2), pp. 244-252.
- Misri, G. (1990). « La traduction des expressions figées ». In : Lederer, M. (ed). *Etudes traductologiques en hommage à D. Seleskovitch*. Paris : Minard, pp. 143-163.
- Novotna, M. (1998). « L'article français et ses éventuelles manifestations (concrétisations ou matérialisations lexématiques) en polonais. Analyse discursive ». In : Laurent M. (ed). *La littérature polonaise en France*. Lille : Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles de Gaulle-Lille III, pp. 117-129.
- Puda-Blokesz, M. (2011). « Frazeologizmy pochodzenia mitologicznego w języku polskim (zasób, stan i perspektywy opisu) ». In : Bąba, S., Skibski, K., Szczyszko, M. (eds). *Perspektywy współczesnej frazeologii polskiej Teoria. Zagadnienia ogólne*, Poznań : Wyd. UAM, pp. 121-141.
- Skorupka, S. (1985). « Stan i perspektywy frazeologii porównawczej w Polsce », *Z problemów frazeologii polskiej i słowiańskiej*, II, pp. 7-15
- Tabakowska, E. (1998). « Profilowanie w języku i tekście – perspektywa językoznawcy, tłumacza i poety ». In : Bartmiński, J., Tokarski, R. (eds). *Profilowanie w języku i tekście*, Lublin : Wyd. UMCS, pp. 167-184.
- Vittoz, M.B., Rigat, F. (2012). « Les séquences savantes françaises et britanniques : une interculture partagée? ». *Synergies Royaume-Unis et Irlande*, 5, pp. 101-112.

### Sources des exemples:

#### – lexicographiques

- Bąba, S., Liberek, J. (2002). *Słownik frazeologiczny współczesnej polszczyzny*. Warszawa : PWN,
- Czeszewski, M., Foremniak, K. (2011). *Ludzie i miejsca w języku Słownik frazeologizmów eponimicznych*. Warszawa : Wyd. Uniwersytetu Warszawskiego.
- Dubisz, S. (2003). *Uniwersalny słownik języka polskiego*, 1-4. Warszawa : PWN.
- Müldner-Nieckowski, P. (2003). *Wielki słownik frazeologiczny języka polskiego*, Warszawa : PWN.
- Papin, Y. D. (1989). *Les expressions bibliques et mythologiques*. Paris : Editions Belin.
- Rey, A. (2005). *Le Grand Robert de la langue française, version électronique*. Paris : le Robert, .
- Rey, A., Chantreau, S. (1989). *Dictionnaire des Expressions et des Locutions*. Paris : les usuels du Robert, .
- Trésor de la langue française informatisé* : [www.atilf.atilf.fr](http://www.atilf.atilf.fr)

#### – bases de données textuelles

<http://nkjp.uni.lodz.pl>

#### – presse mise en ligne :

[www.lexpress.fr](http://www.lexpress.fr)  
[www.lefigaro.fr](http://www.lefigaro.fr)  
[www.lepoint.fr](http://www.lepoint.fr)

**Résumé :**

Le présent article aborde le problème de l'équivalence des unités phraséologiques françaises et polonaises contenant un terme mythologique. Cette problématique est liée au statut des expressions étudiées et à l'évaluation de leur degré de figement. Notre analyse montre que, dans les deux langues comparées, la signification globale des séquences issues du fonds culturel partagé peut être motivée par une expérience cognitive spécifique, et de ce fait, refléter une interprétation différente d'un même épisode mythologique. De plus, il semble que l'étude du contenu métaphorique véhiculé par ce type d'expressions permet de déceler certaines différences au niveau conceptuel. Tous les exemples recueillis ont été repartis en quatre sous-ensembles selon le degré de correspondance sur le plan structural et sémantique.

**Mots-clés :**

mythologie, phraséologie, théorie sémantique, équivalence

*La tunique de Nessus/szata Dejaniry* (literally : *Deianira's robe*). Interlingual equivalence of idiomatic expressions relating to greek mythology

**Abstract :**

This paper discusses the problem of interlingual equivalence of Polish and French idiomatic expressions including Mithological terms. It seems to be important to recognize the formal and semantic structure of these expressions. The analysis shows that the meaning of idioms may express specific experience and a different interpretation of events specific to different cultures. Thus, a common source of idioms does not always imply equivalence of their composition and global sense. On the other hand, comparison of methods of imaging idiomatic meaning reveals some differences at the conceptual level. The examples are grouped according to the different levels of interlanguage equivalence.

**Keywords :**

mythology, phraseology, semantic theory, equivalence

# Une analyse sémantique des constructions avec les noms *motif* et *mobile*. Leur fonctionnement dans le texte littéraire sur l'exemple du roman policier

Teresa Muryn

Université pédagogique de Cracovie

La description linguistique dispose à l'heure actuelle d'outils informatiques permettant la traduction automatique mais qui demeurent incapables de résoudre le problème du découpage dans la chaîne parlée d'une unité homogène selon les critères sémantico-syntaxiques et pragmatiques à la fois. En effet, les bases de données constituées des corpus contenant des milliers de textes révèlent que certaines solutions obtenues par les analyses effectuées selon le cadre de la sémantique lexicale ou de la phraséologie doivent être révisées. Non seulement la césure entre les structures libres, figées et collocations comprises comme séquences privilégiées est parfois difficile à tracer, mais en plus, certains problèmes de nature sémantique apparaissent et conduisent à la question de savoir si le découpage des unités analysées est vraiment définitif.

Prenons pour exemple les occurrences du verbe *dire* dont on a extrait une acception *dire que*. Celle-ci sera traitée comme représentant un acte illocutoire. Pourtant, il suffit qu'une modification d'ordre aspectuo-temporel intervienne et qu'on oppose p.ex. les deux phrases suivantes : *Pierre a dit que Marie est belle* et *Pierre dit que Marie est belle*, pour se rendre compte que si la première effectivement dénote un acte de parole, la seconde, pour être correcte, doit être traitée comme une phrase exprimant une opinion, parce que le présent du verbe ne peut pas être considéré comme un présent spécifique vu que la proposition subordonnée complétive est complète.

Un autre exemple peut illustrer le problème du découpage aussi : quand on compare deux phrases polonaises avec la collocation *mieć wiadomość* (*avoir un message*, à propos d'un mail) : *Mam wiadomość od Pawła* (*J'ai reçu un message de Paul*). vs *Nareszcie mam wiadomość* (avec le sens : le fait est enfin accompli), on remarque que la distribution de la collocation est différente dans les deux exemples. Dans la première, qui implique un contenu du message, la position du destinataire est ouverte. Dans la seconde, qui est un amalgame prédicatif au caractère événementiel, cette position est bloquée. Si la première est fréquente dans le discours, la seconde semble apparaître seulement dans des phrases exclamatives et peut-être interrogatives. Si on peut donc décrire la première avec quelques variantes de déterminants comme *mieć 0 + jakiś + tę wiadomość* et la traduire par un équivalent français *avoir un + le + ce message*, la

deuxième devrait être prise en compte dans sa totalité avec la construction phrastique dans laquelle elle fonctionne et ainsi traduite, par exemple par une construction équivalente : *Le message est enfin arrivé* ou *J'ai enfin reçu le message*.

Un autre problème qui surgit encore est celui de la distribution des unités découpées dans la chaîne linéaire en fonction du type de discours. Une séquence facilement délimitable dans un texte très actuel, comme par exemple un article de presse commentant un fait récent, référant à un événement de la vie courante, comme par exemple *afera rozporkowa* (*affaire de braguette*) en polonais, sera défini certainement dans ce texte comme une collocation. Pourtant, après un certain temps, quand l'affaire-même sera oubliée, la collocation tombera dans l'oubli aussi. Elle ne reviendra que dans des textes politologico-historiques où elle aura certainement le statut d'une expression figée dénommant l'événement en question.

Dans la présente analyse, nous nous sommes donc posée la question de savoir si la méthodologie de syntaxe sémantique pourrait être utile dans une délimitation de texte qui permettrait d'en tirer des concaténations qu'on pourrait traiter comme totales selon un critère sémantique et signifiantes pour un type de texte. Les grammaires de concept ont cet avantage qu'elles décrivent les structures idiomatiques comme représentantes d'une structure sémantique complète et universelle, sous-jacente à toutes les grammaires formelles. Ainsi, permettent-elles non seulement de donner une explication plausible (parce que sémantique) à toutes sortes d'ellipses et d'inférences dont chaque langue abonde mais aussi de servir de niveau de référence dans une analyse contrastive impliquant au moins deux langues. Nous essaierons donc d'appliquer dans notre analyse la méthodologie de syntaxe sémantique sous sa forme élaborée par l'école polonaise (Wierzbicka, Bogusławski, Karolak, Bogacki et al.) et la confronter à certains résultats obtenus par d'autres méthodologies, surtout celles pour lesquelles le problème de la délimitation du signe est crucial parce que leur but est une description linguistique à des fins de traduction automatique. Nous avons choisi l'ouvrage de Gaston Gross (2009), auteur de la méthodologie des classes d'objets appliquée à une analyse linguistique, employée dans son analyse de la causalité en français. La méthode en question y est complétée par des questions et des remarques d'origine sémantico-syntaxiques qui mènent le linguiste à postuler des solutions qui rompent avec la description traditionnelle, entre autres, des locutions conjonctives et prépositives.

Nous avons décidé aussi de vérifier le fonctionnement d'unités découpées dans le texte et leur dépendance vis-à-vis du type de texte. Bien que le texte littéraire soit exclu de l'analyse linguistique à cause de son caractère, comme on dit, insaisissable, nous ne partageons pas cette opinion. En effet, quand il n'est pas marqué for-

tement par la fonction poétique, ce type de texte est plus proche du standard, compris comme la langue des natifs cultivés, que plusieurs productions journalistiques. Plus encore, si le récit<sup>1</sup> littéraire élimine bien souvent des expressions et tournures expressives, momentanées, donnant ainsi l'image d'une certaine norme linguistique contemporaine, le discours qu'un texte littéraire englobe donne le témoignage de productions linguistiques très actuelles. Mais l'avantage du texte littéraire réside dans le fait que chacune des productions « vivantes » a son cadre spatio-temporel et socio-culturel introduit par le récit (i.e. les caractéristiques des personnages, des situations, etc.). On pourrait donc dire que le récit définit le type de discours dans lequel une expression est employée.

Pour vérifier les hypothèses évoquées ci-dessus, nous avons choisi d'analyser deux noms *motif* et *mobile* et leur distribution dans des textes littéraires. Les deux noms qui évoquent la formule latine *cui bono* semblent indiquer, au moins dans une majeure partie, le type de textes dans lequel elles peuvent apparaître : les textes juridiques et leur pendant littéraire, le roman policier. C'est ainsi que nous avons décidé de voir la distribution des deux noms dans les romans policiers de Georges Simenon<sup>2</sup>. Le choix de l'auteur est justifié par la qualité de ses textes ainsi que par le nombre de romans avec comme personnage principal, le commissaire Maigret, ce qui permettra de généraliser certaines observations au moins par rapport à cet auteur.

## La méthodologie de syntaxe sémantique.

La méthodologie de syntaxe sémantique est une grammaire de concepts ayant son origine surtout dans la logique de Kazimierz Ajdukiewicz et la pensée du linguiste Jerzy Kuryłowicz. Elle alimente depuis longtemps la recherche des linguistes polonais qui n'ont jamais perdu de vue l'importance d'une étude sémantique. Nous ne retenons ici que quelques principes, valables d'ailleurs à toutes les grammaires à base sémantique, qui nous semblent les plus utiles dans cette analyse que nous proposons.

**a. La primauté du niveau sémantique.** Le plus important pour la description linguistique en question est le principe de primauté du niveau sémantique considéré comme universel sur le niveau formel, idiomatique. D'une part, le niveau sémantique sert de *tertium comparationis* dans les études contrastives, surtout

---

1 Les notions de récit et de discours dans cette phrase sont employées en référence aux travaux de Benveniste (1966).

2 Nous adressons nos vifs remerciements à notre collègue Małgorzata Niziołek qui a bien voulu mettre à notre disposition son corpus de textes de Georges Simenon contenant 21 romans et leurs traductions en polonais.

quand elles opposent des langues ayant des structures formelles différentes, comme c'est le cas du polonais et du français. D'autre part, étant donné que la structure sémantique est obligatoirement complète, elle explicite le phénomène sous-jacent de l'inférence.

**b. La dérivation syntaxique vs la dérivation sémantique.** La grammaire à base sémantique postule aussi le manque de symétrie entre le niveau sémantique et le niveau formel. Les formes idiomatiques ne reflètent pas la structure sémantique de façon univoque, puisque les formes simples peuvent être sémantiquement complexes (*casser, tuer*, etc.) et, à l'inverse, les formes complexes peuvent véhiculer un sens simple (*pousser un cri, gratte-ciel*, etc.).

Les langues disposent de plusieurs moyens qui permettent de transformer les structures formelles (en d'autres structures formelles) sans affecter leur contenu sémantique<sup>3</sup>. L'un d'eux, bien connu, est celui de la nominalisation. Ce procédé dérivationnel permet en effet de formaliser le même lexème introduit dans le vocabulaire comme un verbe ou un adjectif sous forme nominale.

Les noms ainsi dérivés ont été analysés dans la description linguistique comme résultats du mécanisme de la dérivation syntaxique (Kuryłowicz, 1987) ou de la transposition fonctionnelle (Bally, 1945). Selon ces auteurs, dans ces théories, le verbe fini (ou l'adjectif) a la fonction primaire qui envisage le nom abstrait (dérivé) comme formation secondaire dérivée de la première. Le signe linguistique, sans changer sa valeur sémantique, change de valeur grammaticale puisque dans ce cadre, une phrase peut être substantivée tout en conservant ces constituants (sujet, verbe, objet, attribut, etc.).

Mais il y a aussi des cas de dérivation sémantique (Kuryłowicz, 1987) ou de transposition sémantique (Bally, 1945) où le nom fonctionnant dans une position d'argument reprend les caractéristiques sémantiques de cette position et commence à fonctionner comme une expression d'argument. C'est pour cette raison que ce mécanisme, appelé dans la grammaire de S. Karolak une résorption de la position d'argument, est décrit dans d'autres grammaires comme une recatégorisation du nom.

Si nous comparons les deux phrases suivantes :

- (1) *La construction de la tour Eiffel a duré deux ans.*

et

- (2) *Cette construction mesure 324 mètres,*

nous nous rendons, bien sûr, compte que le nom *construction* a été employé différemment dans les deux phrases. Dans la première, où il sert de noyau de la

---

3 Evidemment, il y a aussi des transformations qui impliquent une modification sémantique.

phrase nominale, de son prédicat, le nom est classifié comme abstrait (selon la définition morphologico-syntaxique du nom abstrait – dérivé du verbe ou d’adjectif et héritant son schéma argumental). La structure dans laquelle il fonctionne peut expliciter la structure sémantique complète. Dans la deuxième phrase (2), il s’agit d’un nom concret qui ne décrit qu’un argument de la structure sémantique de départ. Les paraphrases de deux acceptions viennent à l’appui des définitions proposées : *l’action de construire* s’oppose à *ce qui a été construit*. Les deux cas se distinguent non seulement par le nombre d’arguments disponibles mais aussi, au départ, par des restrictions autorisant le mécanisme cité (Mury, 1999). De plus, un autre problème apparaît également, celui de compatibilité aspectuo-temporelle entre la structure codée par le SN introduit dans une position d’argument d’une construction complexe dominante et le prédicat principal de cette dernière. Nous y reviendrons dans le paragraphe 2.1, après avoir présenté le troisième postulat, crucial, selon nous, pour le problème de délimitation des séquences significatives, celui de la catégorie de l’aspect.

**c. L’aspect comme une catégorie sémantique.** Nous considérons l’aspect comme une catégorie sémantique, un trait inhérent du concept. Cette vision de l’aspect est héritée des travaux de Guillaume (1929) qui distingue le temps extérieur (chronologique) du verbe de son temps intérieur (aspect). Dans nos analyses de l’aspect, nous nous servons de la méthode combinatoire, proposée par Antinucci et Gebert (1977) et développée par Karolak (2007, 2008) qui oppose les notions de continu et de non continu pour décrire les deux concepts aspectuels de base. Ces concepts peuvent former des configurations – structures complexes, hiérarchiques, avec une dominante continue ou non continue. Chaque sémantème véhicule une valeur aspectuelle simple ou complexe. Comme il fonctionne toujours dans une structure prédicat-arguments, la représentation globale du signe aspectuel ne peut se réaliser qu’à travers la phrase entière, où tous les éléments, grammaticaux et lexicaux, servent d’exposants formels de concepts aspectuels. Les notions de continu et de non continu utilisées permettent d’éviter le flou terminologique des notions traditionnelles. En plus, situer l’analyse au niveau sémantique, c’est rendre l’opposition aspect grammatical vs modalité d’action inopérante. Les modes d’action ne servent qu’à décrire, dans un contexte donné, une structure désambiguïsée.

Cette vision de l’aspect élimine aussi le problème de l’invariant sémantique dans l’analyse aspectuelle et, par conséquent, le besoin de s’exprimer sur le caractère marqué de l’aspect perfectif ou imperfectif. Le continu étant complémentaire au non continu, chacun d’eux est à la tête d’une hiérarchie de configurations qui se croisent tout le temps ; p.ex. le continu borné devient un non continu complexe, mais étendu après en série, il fait partie d’une configuration à domi-

nante continue, qui peut être à son tour bornée, comme dans l'exemple de Kleiber (1987, p. 216) :

(3) *Paul est allé à la messe, le dimanche, pendant 30 ans.*

La théorie de l'aspect qui l'envisage comme une catégorie sémantique, une propriété des concepts spécifiques annule donc l'opposition traditionnelle entre l'aspect grammatical et l'aspect lexical. L'intérêt de cette position théorique réside aussi dans le fait qu'elle permet d'appliquer une méthode combinatoire à la description du phénomène. Elle permet de restituer tous les éléments qui constituent un « produit aspectuel » spécifique, non pas dans leur coexistence, mais dans leurs subordinations. Nous obtenons ainsi une structure hiérarchique avec un ou plusieurs membres dominés et un membre dominant. Nous pouvons en déduire que dans le produit final nous devons nous attendre à trouver des éléments hérités des membres dominés qui participent à la construction du tout. L'analyse aspectuelle doit donc envisager la phrase entière, voire l'énoncé, et ne pas se limiter à la sphère du verbe qui n'est pas le seul à véhiculer l'information aspectuelle. Les noms, adjectifs, prépositions, locutions, etc. qui permettent de restituer les « étapes aspectuelles » parce qu'ils ont laissé leurs traces dans l'énoncé :

(3') Dimanche, il est allé à la messe.

(3'') Il allait à la messe le dimanche.

(3''') Il est allé à la messe, le dimanche, pendant 30 ans.

Le calcul aspectuel, prenant pour point de départ un événement unique l'étendra en série grâce à la coopération *IMP + tous les jours*, pour le limiter avec *pendant 30 ans + PC* dans une construction à borne extérieure, temporelle.

La théorie de l'aspect de Karolak permet donc de ne pas réduire une analyse aspectuelle aux verbes mais l'étendre à d'autres classes morphologiques, noms, adjectifs, prépositions, etc., ce qui découle d'ailleurs du principe de la non-symétrie entre les structures sémantique et formelle. Le même principe de la décomposition aspectuelle qu'on applique au verbe doit accompagner l'analyse du syntagme nominal : toutes les expansions du nom participent au calcul de la valeur aspectuelle du SN. Ainsi, à titre d'exemple, *cinq ans de recherche*, construction limitative, s'opposera à une autre, conclusive, *une recherche de cinq ans*<sup>4</sup>. En plus, le SN ainsi évalué doit être reconsidéré comme membre d'une structure complexe, sa valeur aspectuelle définitive se déduisant de son rapport au prédicat principal.

---

4 Une telle analyse aspectuelle s'étend aussi sur les prédicats d'objets dits concrets (Muryn, 2011).

## 2. La valeur sémantique et aspectuelle du SN.

Pour pouvoir référer à la réalité, pour être employé dans un énoncé, un nom doit être actualisé, c'est-à-dire pourvu d'informations spatio-temporelles. Les langues disposent de différents moyens pour signaler l'actualisation du nom. Le français possède par exemple des articles (en général : la détermination) pour le faire au sein du SN ou des verbes supports ou auxiliaires dans d'autres cas. Mais le problème est plus complexe : le nom précédé d'un déterminant et donc actualisé, fonde un SN qui représente une structure prédicat-arguments qui réfère à la réalité et qui possède une valeur aspectuelle et une caractéristique temporelle. Quand cette structure – le SN – est employée dans une position impliquée par un autre prédicat qui domine et qui a sa propre actualisation, les deux structures simples forment une structure sémantiquement complexe dans laquelle les valeurs aspectuo-temporelles des deux structures doivent être compatibles. Leur rapport ne pourra se définir donc qu'avec des notions de simultanéité, antériorité ou postériorité. On peut illustrer cette situation à l'aide de n'importe quelle phrase complexe enfermant une nominalisation, par exemple :

- (4) *Je contai à mon hôte l'insulte (...) et la prompte punition qui s'en était suivie (...).* (P. Mérimée)  
où nous avons une suite d'actions qui se succèdent : *insulte, punition et conter*.

La même situation a lieu, quand le nom fonctionne dans une construction *verbe support + nom prédicatif*. D'après nous, pour que le postulat stipulant que le verbe support actualise le nom (le nom seul) soit vrai, le nom doit avoir une valeur purement prédicative, donc sans déterminant. Cela n'a lieu que dans des constructions avec l'article dit zéro. Toutefois, nous n'avons pas l'intention de discuter ici le problème de l'article zéro<sup>5</sup>, mais nous constatons que dans la plupart des constructions avec verbes supports, le nom prédicatif fonctionne dans un SN précédé d'un déterminant ayant un exposant formel. Ce que le verbe support actualise donc, ce n'est pas un nom mais un SN. Nous avons par conséquent une actualisation complexe, celle du SN et celle du verbe support, qui se définit,

---

5 L'article zéro en français s'analyse dans deux types de constructions différentes : l'emploi purement prédicatif du nom et une omission syntaxique. Dans le premier cas, il s'agit des noms qui forment avec une autre unité un tout prédicatif (*faire connaissance*), dans le deuxième, ils subissent les mêmes réductions formelles que toutes les autres unités redondantes, p.ex. *Par jalousie, Luc ne peut faire que des bêtises* .vs *Jaloux, Luc ...*, où on observe le même phénomène syntaxique que, par exemple, dans une phrase infinitive ou participiale qui élimine des éléments redondants.

comme précédemment, avec les termes d'antériorité, de simultanéité et de postériorité<sup>6</sup>.

Le SN véhicule aussi une information aspectuelle. Si *la tristesse, le silence* représentent des concepts continus, *une tristesse, un silence* ou *de la tristesse*, ne le sont plus. Ces derniers présupposent une délimitation dans le temps ; ils sont donc non continus. Ce sont ces dernières qui peuvent être développées en séries ouvertes (*des (fréquentes) tristesses, silences, etc.*)<sup>7</sup>.

Le problème s'avère plus compliqué quand la structure de départ est soumise à la dérivation qui a pour effet un changement sémantique. Le nom dénote alors un des arguments de sa structure de départ. Le procédé ne se réduit pas aux noms d'objets, dits élémentaires, comme dans notre exemple de *construction* cité plus haut. La position d'argument impliquée peut être ouverte à un argument propositionnel et le nom peut dénoter par exemple un acte (*ce qui a été fait*) ou un propos (*ce qui a été dit*), dans les constructions causales, la résorption peut toucher la position de la cause (*ce qui a causé q*) ou de l'effet (*ce que p a causé*)<sup>8</sup>, etc.

Comparons les phrases suivantes :

- (5) Luc a fait allusion à ceci.
- (6) Luc a fait une allusion à ceci.

Si la première représente un seul prédicat en forme complexe – la construction isole la morphologie verbale véhiculée par le verbe support du sémantème véhiculé par le nom prédicatif, la seconde est plus complexe : le SN *une allusion* présuppose le contenu de celle-ci. La phrase (5) a une lecture événementielle, tandis que la phrase (6) informe qu'un message a été transmis. On ne peut donc dire que les phrases (7) et (8) sont équivalentes :

- (7) Luc a fait allusion à ceci trois fois.
- (8) Luc a fait trois allusions à ceci.

Dans la phrase (8) il s'agit de trois allusions différentes, tandis que la phrase (7) peut décrire la situation où une même allusion soit répétée trois fois<sup>9</sup>.

6 J.-C. Anscombre (1991) en discutant le problème de l'article zéro remarque à propos des SN avec l'article défini que « le présupposé d'existence est un contenu dont l'existence apparaît comme antérieure au moment de l'énonciation » (p. 29).

7 R. Zindel (1958 : 43) constate que « un état dont la durée n'est pas actualisée, qui n'est pas fractionné et limité dans le temps, ne peut admettre l'idée de répétition. L'état répété est actualisé par le pluriel, qui devient ainsi le moyen d'exprimer l'itération, et par là-même la discontinuité ».

8 La rhétorique a classé cette modification parmi les métonymies du type abstrait/concret.

9 La détermination dans ces SN est, bien sûr, beaucoup plus complexe et implique le système des articles entier mais il n'est pas notre but de le discuter dans cet article.

### 2.1. Motif et mobile comme des noms avec résorption.

Si on accepte que le nom *motif* est dérivé du verbe *motiver*, on aura, comme point de départ une structure de prédication secondaire à deux arguments phrastiques que l'on peut paraphraser à l'aide de la formule (9) :

- (9) *p a motivé q : qu'un X ait jugé (sentit) un état de choses nécessaire (mauvais ...) a motivé que le X a fait quelque chose*<sup>10</sup>

qui peut être illustrée par la phrase (10) où l'argument coréférentiel (*le X = Luc*) des deux arguments phrastiques a été extrait :

- (10) *La vengeance a motivé Luc à tuer.*

Dans cette structure il y a une succession de deux actes : celui du jugement et celui de l'acte qui en est une conséquence. La première structure est non continue (perfective) ce qui veut dire que l'argument propositionnel impliqué par le prédicat *juger* (*sentir*) est complet d'où la possibilité de le mettre à l'aide d'une complétive en tête de phrase :

- (10') *Que sa vengeance soit nécessaire a motivé Luc à tuer.*

La structure en question peut subir la transformation de nominalisation avec deux effets différents. Quand le SN nominalisé conserve tous les éléments de la structure de départ, il ne s'agit que d'une opération syntaxique où la phrase est transformée en syntagme. Dans ce cas, le nom *motivation* sera employé en conservant le schéma argumental du prédicat *motiv-* :

- (11) *La motivation du crime de Luc par la vengeance semble la plus plausible.*

Pourtant, quand la structure ne représente que l'argument propositionnel du prédicat *juger/sentir* (i.e. le contenu de la complétive), le SN le décrit soit en l'explicitant (*le p qui a motivé*) : *le motif que Luc devait se venger, le motif de sa vengeance, le motif de vengeance* ou sans l'expliciter : *un motif*, soit en décrivant l'argument résorbé avec les éléments disponibles de la structure de départ : *le motif du crime de Luc, le motif de Luc, le motif d'un crime*, etc. Dans tous les cas *le motif* a un contenu phrastique auquel on peut référer par des renvois anaphoriques et qui peut se trouver en relation, avec d'autres arguments lorsqu'on

10 Il nous semble que la structure sémantique du prédicat *motiv-* contient un jugement conscient (*juger*) ou inconscient (*sentir*) concernant une valorisation subjective de l'état des choses et que c'est justement cette valorisation qui pousse l'agent à l'action. Les traductions du polonais vers le français semblent le prouver : l'expression polonaise *po co* (*dans quel but*, litt. *pour quoi*) est traduite par *motif*, p.egz. *Kiedy opowiedziałem mu, dokąd jadę i po co .../Lorsque je lui confiai mon lieu de destination, les motifs de mon voyage ... ; ... pytał ciągle od początku herolda, po co przybył z Koryntu ..., ...il questionna le héraut sur le motif de son voyage ...* (R. Kapuściński, *Podróże z Herodotem*).

recourt aux différents prédicats appropriés, s'il a été explicité dans le texte. Seules les structures discontinues (perfectives) subissent ce mécanisme parce qu'elles présupposent la complétude dans la position de l'argument résorbé.

Il semble que les résultats de l'analyse ci-dessus, faite avec des outils d'une grammaire sémantique rejoignent ceux de Gaston Gross exposés dans son ouvrage de 2009. L'auteur consacre effectivement quelques pages (196-203) à l'étude du prédicat *motiver* comme une cause du faire et présente trois structures syntaxiques différentes que la racine *motiv-* permet de former : une construction verbale (*motiver*), une construction nominale (*être le motif de*) et une locution (*au motif que, pour le motif que*). Il ne définit *motif* ni comme un nom « concret », ni comme « un abstrait avec résorption » mais les emplois qu'il utilise pour illustrer le fonctionnement du nom semblent confirmer son caractère « argumental ». Ce qui nous semble discutable quand même, c'est la constatation de l'auteur que dans le cas du *motif* « il s'agit d'une cause du faire, indépendante de toute notion d'intentionnalité » (Gross, 2009, p. 197). Certainement, ni *intention*, ni *raison* (proposée par Gross) ne nous semblent de bons synonymes de *motif* parce qu'ils suggèrent un raisonnement, une préméditation de la part de l'agent. Pourtant le *motif* contient une valorisation psychologique de l'action dans laquelle l'agent s'engage : vu la situation dans laquelle il se trouve, son action sera bonne ou mauvaise, profitable, valable, nécessaire ou juste. Il est possible de dresser une liste (et il y en a) des motifs les plus fréquents qui justifient des actions humaines, de généraliser ces motifs, par exemple, *La vengeance est un motif/mobile du crime* peut être considérée comme un lieu commun. On dirait que le *motif* pourrait s'expliquer sur le terrain de la cause finale.

## 2.2. Les locutions pour le motif de/que et au motif de que.

Gross (2009, p. 202) affirme qu'« il n'est pas facile de faire la distinction entre les deux locutions du point de vue du sens ». Il propose alors une solution en recourant au domaine de leur emploi. *Au motif que* appartenant à la langue juridique figure dans les textes justifiant les décisions du juge. « Ces décisions doivent être motivées et l'expression traduit ces motivations. Il y a donc cooccurrence entre le sujet du verbe de « décision » et celui de *motif* ». « *Pour le motif que*, de son côté, attribue une raison d'agir essentiellement à une tierce personne et les donne pour objectives ».

Nous sommes absolument persuadée que la distribution d'une expression doit être envisagée par rapport au discours dans lequel elle fonctionne, mais notre démarche, inspirée par la grammaire sémantique, serait inverse. Il s'agit, d'après nous, de justifier pourquoi une expression fonctionne dans un type de discours et non pas, de la décrire comme un produit du discours.

Dans les deux locutions analysées, le nom *motif* fonctionne dans le SN comme un argument *ce qui motive* qui permet d'explicitier son contenu phrasique : *le motif que/de*. La différence entre les deux constructions s'exprime donc, dans la locution même, par l'emploi de la préposition : *à* vs *pour*. Nous défendons la thèse que les prépositions véhiculent une information sur la valeur aspectuelle de la structure qu'elles introduisent. D'habitude on attribue cette fonction à des prépositions d'origine verbale comme *durant*, *pendant*, etc. mais, il nous semble que l'emploi d'autres prépositions peut s'expliquer de la même façon. (Muryrn, 2010). Les deux locutions analysées ont donc, selon nous, une lecture aspectuelle différente<sup>11</sup>.

La préposition *à* vise un état résultant, elle sert d'exposant de la structure accomplie implicite : un acte antérieur non communiqué, inféré (choix du motif), crée un état résultant favorable à l'action exprimée par le prédicat principal. Une fois *le motif* choisi, défini, il accompagne une action (ou une attitude) qu'il justifie :

- (12) *Tant qu'à faire un mur autour de l'Europe, qui écrase les différences au seul motif économique ...* (G. Gross)

C'est pour cette raison que cette expression est employée dans les textes justificatifs et explicatifs, surtout juridiques où cette argumentation domine.

La préposition *pour*, au contraire, semble compatible avec des contextes téléologiques où une action est entreprise pour apporter une compensation, combler un manque, remédier à une situation envisagée comme injuste. Dans d'autres contextes, où l'assertion est levée, l'action de la principale n'est pas le résultat *du motif* mais elle est envisagée comme nécessaire pour valider *le motif* : *il faut faire (ne pas faire) p pour ne pas rendre le motif de p invalide ; il faut l'admettre :*

- (12) *Le droit d'asile devrait être reconnu pour les motifs de violence, répression et persécutions subies par les femmes.* (Gross)

Une telle expression apparaît donc dans les contextes prescriptifs, codes, instructions, etc. à caractère injonctif organisant la vie selon certains principes (*motifs*) ou dans des contextes négatifs, où l'action est refusée comme incompatible au *motif*. Ce type d'argumentation, rappelant l'argumentation par le poids des choses (les contraintes extérieures) sert à justifier une décision politique, judiciaire, administrative, etc. en présentant *le motif* comme contraignant absolument la décision.

Il semble que les contextes dans lesquels les deux locutions puissent apparaître sont ceux où le rapport entre le stimulus et la réaction est décrit de l'extérieur comme l'œuvre d'un observateur qui reconnaît le modèle de l'argumentation ou le

11 Voir aussi Anscombe 1991.

mécanisme de causes-conséquences d'actions humaines ; d'un détective, procureur, avocat ou juriste.

### 3. Le *motif/mobile* dans un contexte littéraire – un roman policier.

Le roman policier dont la trame se concentre sur l'enquête ayant pour but de découvrir *le mobile du crime*, le responsable et *ses motifs*, semble être un nid favorable à toutes les variantes de *motif/mobile*. Le SN explicitant le contenu phrasique de la structure est plutôt exclu, étant donné qu'un roman de ce type se base sur un suspens qui découvre le rapport *motif- action* au dernier moment, mais la volonté des policiers engagés dans l'enquête de résoudre l'énigme devrait être illustrée par leurs propos et dialogues dans le texte. Mais à notre grande surprise, ces mots ne figurent presque pas dans les romans de Simenon. Il s'agit peut être d'un style spécifique de cet auteur, mais cette constatation semble pourtant étonnante.

Dans 21 romans de G. Simenon avec le commissaire Maigret<sup>12</sup> *mobile* apparaît une seule fois dans sa version avec résorption et explicitant le contenu résorbé :

- (13) – Cela me paraît pourtant simple ! risqua l'inspecteur, tout en quêteant l'approbation de son chef. Le crime n'a pas eu le vol pour mobile. Donc, il s'agit d'une vengeance. Avec qui le capitaine Fallut s'est-il montré le plus dur au cours de la campagne ?

Il semble que dans cet exemple nous ayons une construction équivalente à celle avec *motif* dont nous avons parlé plus haut : *pour le mobile de*. Il s'agirait donc du raisonnement d'un analyste essayant d'établir le rapport entre deux actions d'un agent appliquant le modèle d'une déduction orienté vers la question centrale : *quel profit ?*

Le nom *motif* est plus fréquent – neuf fois dans 21 romans, dont 4 dans le roman *Maigret à Vichy*. Tous les exemples sont des constructions avec résorption de la position d'argument. Les plus fréquents sont ceux, où ce contenu est présupposé mais non pas encore explicité. Ce sont des contextes dans lesquels le raisonnement de l'analyste (détective) part du principe qu'il y a *UN motif* et qu'il faut le trouver pour désigner le coupable :

- (14) *Les journaux de Brême se contentèrent d'annoncer en quelques lignes qu'un Français, nommé Louis Jeunet, mécanicien, s'était suicidé dans un hôtel de la ville et que la misère semblait être le motif de son geste.*

---

12 Nous remercions encore une fois notre collègue, Małgorzata Niziołek d'avoir fait cette recherche pour nous.

- (15) – *C'est au moins la dixième fois que je vous entends prononcer ce mot ... Jusqu'ici, je n'aurais qu'un seul motif d'arrestation : le vol de mon portefeuille, et je n'ai pas porté plainte ...*
- (16) – *La victime était une solitaire ... Elle ne fréquentait personne ... On ne voit aucun motif à ...*
- (17) – *Quand on la connaîtra davantage, le motif deviendra sans doute évident ... La phrase était banale et ne le compromettait pas. Pourtant, elle exprimait une vérité. Maigret n'était pas le seul à s'efforcer, depuis longtemps, de connaître le caractère des victimes. Les criminologues attachent de plus en plus d'importance au mort et ils vont même, dans beaucoup de cas, jusqu'à lui attribuer une bonne part de responsabilité.*
- (18) – *Il a bien fallu que j'abandonne mes truands, expliqua-t-il. Des hold-up, il s'en produit tous les jours. Le public y est habitué et cela ne l'émeut plus. Tandis qu'une femme étranglée chez elle, dans une ville aussi calme que Vichy, sans motif apparent ...*
- (19) *Si elle était assez voyante à cause de son embonpoint et de ses faux bijoux, elle n'était pas la femme à assassiner quelqu'un, surtout sans motif.*
- (20) *Ce que je dis ici n'est peut-être pas orthodoxe, surtout résumé en quelques mots, mais je suis persuadé que la plupart des crimes qu'on dit sans motif, et surtout des crimes répétés, sont une manifestation d'orgueil.*

Cet emploi du nom *motif* dans le texte spécifique du roman policier semble être évident : on utilise les constructions avec le nom aussi longtemps que le motif reste inconnu. Dès le moment où le contenu du motif est dévoilé, le récit porte sur un fait ou un état spécifique sans avoir besoin de recourir à son étiquette « hyperonymique » de *motif*. On dirait même que ce n'est pas le mot *motif* tout seul qui est intéressant dans l'analyse des séquences marquées pour le roman policier mais les constructions dans lesquelles il apparaît de façon significative, comme dans les exemples cités supra. Pour pouvoir établir une telle liste (si elle existe, bien évidemment), il faut faire une analyse très vaste de différents romans policiers, nous considérons donc notre observation comme une simple hypothèse de travail<sup>13</sup>.

Quoi qu'il en soit, le nom *motif* apparaît dans un texte littéraire toujours dans le contexte où un observateur essaie d'expliquer les agissements de quelqu'un d'autre, de comprendre ce que cet autre a jugé/senti mauvais, nécessaire, voulu, etc. pour entreprendre une action censée changer cet état des choses :

---

13 L'équipe de l'Institut de Lettres et de Langues modernes de l'Université de Cracovie est en train de construire un projet de recherche concentré sur l'analyse du roman policier ayant pour but de créer des bases de données d'éléments significatifs pour ce type de texte.

- (21) *À ces moments-là, il cherchait un motif quelconque de se remuer, de rire ...*
- (22) *Quand il a disparu, le capitaine Joris avait des cheveux drus, très bruns, à peine mêlés d'argent aux tempes. Encore un motif de désespoir pour Julie !*

### En guise de conclusion.

Bien que les dictionnaires répertorient toutes les acceptions d'une entrée telle que *motif* ou *mobile*, une analyse de fonctionnement discursif de ces entrées dans un texte spécifique comme par exemple le roman policier permettrait peut-être de découvrir des constructions spécifiques et signifiantes pour ce type de textes. Dans le cas précis des noms *motif/mobile*, il s'agirait par exemple d'une représentation de la structure sémantique que nous proposons de paraphraser comme suit :

*Puisqu'un X avait jugé/senti un état de chose comme mauvais, nécessaire, voulu, etc. il a entrepris une action p.*

Cette structure sémantique, après une transformation thématico-rhématique peut donner une base sémantique à une expression décrivant la position d'argument – contenu du jugement- thématisée qui va être paraphrasée comme suit : *ce que X a jugé comme nécessaire, ...*

Le nom *motif* dans ce cas fonctionne comme un nom avec résorption dénotant le contenu de la position résorbée. Le nom en question fonde deux types de SN, un SN complet qui explicite le contenu de la position résorbée et le SN décrivant cette position à l'aide de tous les autres arguments libres.

C'est ce dernier qui semble appartenir au lexique spécifique du roman policier, plus exactement à celui qu'on accorderait au détective ayant pour but de chercher et trouver *le motif du crime*. Ou plutôt *le(s) motif(s) de la personne qui a commis le crime*. Le détective en cherchant de découvrir le coupable du crime cherche en même temps une personne qui a eu un motif valable pour commettre ce crime. Et c'est pour cette raison que le nom *motif* apparaît plus souvent que le nom *mobile*. Ce dernier n'accepte pas l'explicitation de l'agent dans le SN (*? le mobile de Luc*) et sert plutôt à classer les *mobiles* des actions répréhensibles que d'éclaircir les *motifs* des humains.

### Bibliographie :

- Antinucci, F., Gebert L. (1977). Semantyka aspektu czasownikowego. *Studia gramatyczne*, 1, pp. 7-43.
- Anscombe, J-C. (1991). L'article zéro sous préposition. *Langue française*, 91, pp. 24-39.

- Bally, H. (1945), Linguistique générale et linguistique française. Berne : A. Francke.
- Benveniste, E. (1966). Les problèmes de linguistique générale, vol. 1. Paris : Gallimard.
- Gross, G., (2009). Sémantique de la cause. Leuven-Paris : Peeters.
- Guillamme, G. (1929). Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps. Paris : H. Champion, .
- Karolak, S. (2005). Trois langues – trois visions du temps impliqué ?, *Neophilologica*, 17, pp. 7-16.
- Karolak, S. (2008). L'aspect dans une langue : le français. *Studia Kognitywne*, 8, pp. 11-51.
- Kuryłowicz, J. (1987). Derywacja leksykalna a derywacja syntaktyczna. In : *Studia językoznawcze. Wybór prac opublikowanych w języku polskim*. Warszawa : PAN, pp. 203-213.
- Kleiber, G. (1987). Du côté de la référence verbale. Les phrases habituelles. Peter Lang.
- Muryn, T. (1999). Le syntagme nominal abstrait et le discours. Kraków : Wydawnictwo Naukowe WSP.
- Muryn, T. (2010). La préposition comme exposant de l'aspect dans les constructions prép+N à valeur causale. Une analyse contrastive français-polonaise. In : Novakova, I., Dontchenko, E. (eds). *Grammaire et lexique : regards croisés*. Astrakhan-Grenoble : Maison d'édition de l'Université d'Astrakhan, ELLUG, Université Stendhal, pp. 93-115.
- Muryn, T. (2011). Le nom, le Syntagme Nominal, la construction Vsup+N et leur valeur aspectuelle. Une analyse contrastive français-polonaise. *Romanica Cracoviensia*, pp. 292-299.
- Zindel, R. (1958). Des abstraits en français et de leur pluralisation. Berne : A. Francke.

**Résumé :**

Une analyse sémantico syntaxique distingue deux emplois de noms prédicatifs : celui où le SN reproduit la structure sémantique entière et permet d'explicitier tous les arguments du prédicat et celui où le SN est fondé sur un nom appelé « avec résorption ». Ce dernier ne décrit qu'un argument du prédicat. Les SN de ce type peuvent fonctionner en deux versions : une complète, explicitant le contenu du jugement inféré par la structure, et une autre incomplète. Les noms *motif* et *mobile* sont des noms avec résorption. Leur distribution dans les romans de G. Simenon avec le commissaire Maigret pourrait suggérer que le dépouillement du texte littéraire (ou au moins du roman policier de masse) dans le but d'en extraire une base de données lexico-syntaxiques propres à ce type de texte est possible.

**Mots-clés :**

syntaxe sémantique, aspect sémantique, nom avec/sans résorption, discours, roman policier

**Abstract :**

The present article aims at the examination of the textual functioning of the two French nouns *motif* and *mobile* in Simenons novels with *commissaire Maigret*. The analysis bases on the method of semantic syntax and advocates the view that aspect in the narrow sense is a conceptual category that is universal in character.

**Keywords :**

semantic, syntax, verbal aspect, noun phrase with resorption



# Argumentation et émotion dans les séquences textuelles journalistiques. Le cas de *stupeur* et de *jalousie*<sup>1</sup>

Iva Novakova

Julie Sorba

Université de Grenoble-Alpes, Lidilem

En partant de l'idée que les émotions sont argumentables (Plantin, 2011), notre objectif est de montrer qu'il existe un lien entre les profils discursifs de *stupeur* et de *jalousie* et les stratégies utilisées dans l'argumentation des émotions. Nous testons sur les noms le modèle élaboré pour les verbes *stupéfier* et *jalouser* (Novakova et Sorba (a), sous presse)<sup>2</sup> dans le cadre d'une approche fonctionnelle, à la fois globale et fine, pour l'analyse des émotions. Nous proposons donc une étude contrastive du fonctionnement argumentatif des verbes et des noms correspondants.

Le corpus d'étude comporte 100 M. de mots, issus des journaux *Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro* et *Ouest-France* (2007-2008). Nous comptabilisons 545 séquences textuelles pour *jalousie* et 298 séquences pour *stupeur*. L'interface d'interrogation *Emocon*<sup>3</sup> permet d'extraire les métadonnées de l'article (auteur, titre, date de publication) ainsi que le contexte élargi des deux lexies, et aussi de connaître la position de la lexie à l'intérieur du texte et des paragraphes le constituant.

Le choix de *stupeur* et de *jalousie* s'explique par le fait que ces noms renvoient à deux types d'émotion différente : *stupeur* est un affect<sup>4</sup> causé, réactif, ponctuel, de polarité neutre et de forte intensité ; *jalousie* appartient à la classe des affects interpersonnels, duratif, de polarité négative et d'intensité plutôt forte.

L'étude fonctionnelle du *profil discursif* que nous proposons intègre les configurations actanciennes (*profil syntaxique*), les associations lexicales et les réseaux isotopiques (*profil lexical*), les phénomènes de polyphonie (*profil énonciatif*), ainsi que les positions récurrentes des lexies dans les séquences (*profil*

---

1 Cette étude a été réalisée dans le cadre du projet EMOLEX (ANR-09-FASHS-017, [www.emolex.eu](http://www.emolex.eu)).

2 Les données portant sur le profil discursif des verbes *jalouser* et *stupéfier* sont issues de cet article.

3 L'interface Emocon a été développée dans le cadre d'EMOLEX par S. Diwersy (Univ. de Cologne) et O. Kraif (Univ. Grenoble-Alpes).

4 Pour le classement des noms d'affects, cf. Tutin *et al.*, 2006.

*textuel*). Les deux lexies d'émotion ont bien un profil discursif différent<sup>5</sup>. Notre objectif est donc de tester si les procédés argumentatifs construits autour de ces deux émotions sont, eux-aussi, différents.

Après une présentation de nos choix théoriques et méthodologiques, nous étudions successivement aux niveaux phrastique et transphrastique, l'incidence du profil discursif de *stupeur* et de *jalousie* sur les stratégies argumentatives construites autour des deux noms d'émotion. Nous concluons sur la prévisibilité des stratégies rhétoriques mises en œuvre par le locuteur journaliste et ce, en fonction des profils discursifs spécifiques des deux noms étudiés.

## 1. Cadre théorique et méthodologie

Dans le cadre de la *Role and Reference Grammar*, le choix des arguments syntaxiques n'est pas prédictible uniquement à partir des rôles sémantiques. Il peut être influencé par des facteurs discursifs, en particulier par le statut de *topic*<sup>6</sup> accordé ou non aux référents des arguments, ce que les auteurs appellent « *pragmatic pivot* » (Van Valin et LaPolla, 1997, p. 291). En nous inspirant de ce postulat, nous explorons la manière dont les trois niveaux (syntaxique, sémantique, discursif) interagissent au service de l'argumentation.

D'un point de vue méthodologique, nous étudions les noms d'émotion dans le cadre de la phrase (*profil discursif phrastique*) et au-delà, au niveau de la macrostructure textuelle (*profil discursif transphrastique*). Notre démarche correspond aux deux étapes formulées par Micheli (2010, pp. 106-107) pour l'analyse de la construction argumentative des émotions : 1) étudier les énoncés qui attribuent une émotion à un sujet (locuteur, allocutaire, tiers) au niveau phrastique, c'est-à-dire les *énoncés d'émotion*<sup>7</sup> ; 2) étudier les enchaînements d'énoncés (niveau textuel) qui justifient les premiers et qui ont pour caractéristique « de proposer *une construction discursive de la situation qui, selon le locuteur, fonde ou, au contraire, invalide l'émotion attribuée* » (*ibid.*, 108). Cela implique aussi la nécessité d'identifier clairement les types de situations (ou *topiques*<sup>8</sup>), qui déclenchent une émotion. Dans notre cas, il s'agit des « sous-genres »<sup>9</sup> (ou rubriques) journalistiques qui présentent des contraintes génériques et situationnelles.

5 Pour plus de détails sur le profil discursif de *stupeur* et *jalousie*, cf. Novakova & Sorba (b), sous presse.

6 Dans la terminologie de Van Valin et LaPolla, *topic* renvoie au thème de l'énoncé.

7 Au sujet des *énoncés d'émotion*, cf. Plantin 1997 & 2011.

8 Pour la notion de *topique*, cf. Plantin 1997 ; Micheli 2010, 59.

9 Cf. Rastier 2011, 78-79.

## 2. Le profil discursif phrastique

Le profil discursif phrastique intègre les profils syntaxique, lexical et énonciatif des deux lexies. Pour chacun d'entre eux, nous indiquons la manière dont l'argumentabilité des émotions est mise en valeur.

### 2.1 Profil syntaxique : les structures actancielles

Le profil syntaxique des deux noms comprend leurs configurations actanciennes spécifiques dans les phrases nominale et verbale, ainsi que leurs positions récurrentes au sein de la phrase. À la suite de Van Valin et LaPolla (1997), nous distinguons pour les noms, les actants syntaxiques (Asy) régis par le nom, réalisés en surface, comptés dans la construction nominale, et les actants sémantiques (Asé) qui correspondent à des rôles clés comme l'expérienteur (X), l'objet (Y) ou la cause de l'affect (Z). *Stupeur*, affect causé, a prototypiquement deux Asé : l'expérienteur (X) et la cause (Z) de l'émotion : *la stupeur des villageois (X) devant un tel spectacle (Z)* ; *jalousie*, affect interpersonnel, a également deux Asé : un expérienteur (X) et un objet (humain) de l'émotion (Y) : *la jalousie des députés (X) envers l'avocate (Y)*. À cette configuration prototypique, peut parfois s'ajouter un troisième Asé cause Z : *la jalousie des députés (X) envers l'avocate (Y) à cause de sa promotion (Z)*<sup>10</sup>, mais cette réalisation complète est très rarement observée. Le profil syntaxique des deux noms comprend leurs configurations actanciennes spécifiques dans les phrases nominale et verbale, ainsi que leurs positions récurrentes au sein de la phrase.

#### 2.1.1 Les configurations actanciennes dans la phrase nominale

Nos résultats montrent une différence de fréquence frappante pour *stupeur* (20%) et *jalousie* (4%) dans cette distribution :

- (1) Un collectif de riverains de la voie SNCF Nantes/Les Sables-d'Olonne a appris que lors de l'électrification de la voie ferrée, « tous les arbres et les haies la bordant sur une largeur de 7 mètres allaient être arrachés (...). **Stupeur** ! (...) (*Ouest-France*, 2007)
- (2) Ce sont des mélodrames réalistes qui mêlent tous les ingrédients du genre. Amour, **jalousie** et trahison. Espérances, douleur et torrents de larmes. Suspense, tragédie et happy end. (*Le Monde*, 2008)

10 Mel'čuk et al. (1984-1999) signalent aussi la structure à trois actants pour les noms interpersonnels (par ex. *l'admiration de Pierre envers Jacques pour son courage*). Nous adoptons ici un système de codage des Asé (X/Y/Z) qui s'en inspire, mais notre approche, à la différence de la Théorie Sens-Texte, reste entièrement surfaciste.

En (1), le nom *stupeur* est complètement dépouillé de ses actants (avalent), mais aussi de son déterminant. Il exprime l'émotion à l'état pur. *Jalousie*, beaucoup plus rare dans cette distribution, apparaît plutôt en série (2) avec d'autres émotions, ce qui n'est pas le cas de *stupeur*. La stratégie argumentative compacte contribue à l'efficacité de la persuasion par le style télégraphique de la phrase nominale car plus l'expression grammaticale est réduite, plus l'expressivité est forte (Riegel et al., 1994, p. 457).

### 2.1.2 Les configurations actanciennes dans la phrase verbale

Dans la phrase verbale, deux configurations saillantes apparaissent : les constructions attributives pour *stupeur* uniquement, et les constructions à Vsup causatif pour les deux noms dans des proportions similaires :

- (3) A la mairie, hier après-midi, c'était **la stupeur**. (*Ouest France*, 2008)
- (4) La promotion de l'avocate du « Grenelle de l'environnement » a suscité des **jalousies** à l'UMP. (*Le Figaro*, 2008)

Dans les constructions attributives (3) où *stupeur* est avalent, on obtient ainsi un « centrage discursif » (Fesenmeier, 2010) exclusif sur l'émotion simplement nommée. Dans les constructions à Vsup causatif, c'est le nom prédicatif qui régit les actants (M. Gross, 1981). On pourrait paraphraser (4) par : *les jalousies de l'UMP (X) envers l'avocate (Y) à cause de sa promotion (Z)*. Dans ces cas, on observe souvent une fusion actancielle entre Z (la cause) et Y (l'objet de l'émotion) dans le cadre du SN comportant *alousie*, sous forme de complément du nom ou de déterminant possessif : *la promotion de l'avocate* → *sa promotion (Z/Y)*.

Sur le plan discursif, ces structures correspondent à la mise en relief de différents actants pour les deux noms (X, Z, Y) ou à la fusion actancielle (Z/Y). Les choix discursifs du locuteur conditionnent les configurations actanciennes variées. Le profil actanciel spécifique a une incidence sur l'argumentation de l'émotion : persuasion par l'économie (omission ou fusion) des actants, par centrage (mise en relief) ou par insistance grâce à la réalisation partielle ou complète des actants. Comme pour les verbes pour lesquels on retrouve les mêmes procédés, le choix du locuteur d'exprimer tel ou tel actant dans la construction nominale potentielle est étroitement lié à sa stratégie argumentative.

### 2.1.3 Positions récurrentes dans la phrase

Selon la théorie du *Lexical Priming* de Hoey (2005, p. 115), les mots ont des préférences ou bien des aversions pour certaines positions, et de là, pour certaines fonctions grammaticales (ou « colligations »). Deux cas de figure sont

statistiquement signifiants pour nos deux lexies. *Stupeur* a une préférence nette (15%) pour la position frontale (complément de phrase) ou à droite du verbe (CC), alors que *jalousie* évite ces deux fonctions (3.5%) :

- (5) Au-delà de la **stupeur**, son exposition se visite avec un sentiment de reconnaissance. (*Le Monde*, 2007)
- (6) Le mois dernier, dans l'Ain cette fois, un photographe « chasseur d'orages » a découvert à sa grande **stupeur** sur ses images un fantomatique « point orange, en forme d'alvéole et percé de quatre trous ». (*Le Figaro*, 2008)

En revanche, *jalousie* est très fréquent en fonction de complément du nom (*affres, excès, réactions* de ~) ou de l'adjectif (*malade, fou, ivre*, de ~), fonction pour laquelle *stupeur* a plutôt une aversion (sauf dans *moment de stupeur*).

- (7) Elle tombe par la suite sous l'emprise de Nemours (...) qui lui fera connaître les affres de la jalousie. (*Le Monde*, 2008)
- (8) David lui casse ses jouets et déchire la tapisserie de sa propre chambre, malheureux de sa jalousie. (*Libération*, 2007)

Sur le plan argumentatif, ces colligations créent un effet d'accroche, dû à la position frontale de *stupeur*, qui apparaît alors comme une émotion « sous projecteur [créant ainsi] une rupture brutale par rapport à un état antérieur » (Leeman, 1987, p. 246). Inversement, lorsque *stupeur* se trouve dans le CC du verbe, cela correspond à « un commentaire descriptif distancé, secondaire » (*ibid.*), ce qui diminuerait son impact argumentatif, suite à son éloignement du début de la phrase. De même, la position récurrente de *jalousie* à droite d'un nom ou d'un adjectif contribue à renforcer ou atténuer l'intensité ou la polarité négative de cette émotion. L'impact des positions récurrentes des lexies sur les stratégies argumentatives est propre à la catégorie nominale. Nous n'avons pas observé une pareille corrélation pour les verbes.

## 2.2 Profil lexical : les associations lexicales

Le profil lexical phrastique est constitué des associations lexicales récurrentes au sein de la phrase<sup>11</sup>. Deux phénomènes saillants y sont observés : la combinaison des lexies avec des adjectifs épithètes et leur apparition au sein de séries.

Le premier type d'association lexicale est plus répandu pour *jalousie* (10%) que pour *stupeur* (7%). Ce dernier offre une combinatoire moins riche et plus figée. En effet, seul le syntagme à la *stupeur générale* apparaît dans cette distribution. En revanche, la lexie *jalousie* s'associe à des adjectifs épithètes qui véhi-

11 Dans le cadre du *Lexical Priming*, l'emploi d'un mot est lié à des associations sémantiques pré-activées (cf. Hoey 2005, 13).

culent deux dimensions sémantiques récurrentes, à savoir l'intensité forte (*obsédante, violente, féroce, cruelle*) et la polarité négative (*maladive, morbide, funeste, morose*). Dans ce cas, l'épithète insiste sur les dimensions sémantiques de la lexie. Quand il est utilisé, ce procédé accroît l'argumentabilité de l'émotion en renforçant le poids.

L'observation du corpus a révélé un dispositif discursif récurrent, à savoir la présence des lexies d'émotion au sein d'une énumération à deux ou plusieurs substantifs. C'est un procédé propre aux noms (quelques rares occurrences pour le verbe *stupéfier*). Les deux lexies ne présentent cependant pas la même fréquence d'apparition au sein de ce dispositif (33% pour *jalousie* et 14% pour *stupeur*). De plus, *stupeur* évite les longues énumérations et privilégie très majoritairement le binôme au sein duquel la lexie est coordonnée à un autre nom d'émotion. Le second substantif énonce alors la conséquence de l'émotion initiale. Le procédé de l'énumération apporte ainsi un appui rhétorique à la démonstration du journaliste car ce dispositif établit une relation logique de type causal (*stupeur* → *panique*).

Dans les énumérations avec *jalousie*, les lexies les plus fréquemment utilisées fournissent les ingrédients du « script émotionnel »<sup>12</sup> en cours : l'attachement initial (*amour, amitié, passion*), la rivalité (*haine, soupçon, convoitise*), la souffrance (*frustration, rancœur, amertume*), la trahison (*trahison, mensonge*), la violence (*agressivité, disputes, meurtre*) :

- (9) Quand rien ne va plus, quand la rancœur, la **jalousie** et la haine ont pris le pas sur l'intérêt des enfants, elle est le dernier recours. Elle tance les parents qui n'arrivent plus à dialoguer, décide de la garde des enfants, détermine leur résidence, fixe le montant de la pension alimentaire. (*Libération*, 2007)

Les séries composées de deux ou trois éléments, les plus fréquemment attestées (75% pour *jalousie* et 93% pour *stupeur*), scandent l'énoncé selon une musicalité familière à l'oreille (rythme binaire ou ternaire), et contribuent ainsi à l'esthétique du discours rhétorique.

### 2.3 Profil énonciatif : la polyphonie des énoncés

Dans le corpus journalistique, il est très rare que le journaliste-locuteur, « l'instance première qui produit matériellement l'énoncé » (Rabatel, 2012, p. 24), indique son implication émotionnelle de manière directe, c'est-à-dire en tant qu'énonciateur à l'origine d'un point de vue. Quand il partage sa *stupeur*, le journaliste présente un témoignage dans lequel l'expression de l'émotion est destinée à susciter l'empathie avec son lecteur :

12 Cf. Plantin 2011, 23.

- (10) Je me lève malgré les chaînes qui me serrent les chevilles depuis quinze jours et je fixe avec **stupeur** le commandant, déchiré entre la peur de subir une nouvelle désillusion et le très fort désir d'être enfin libre. (*Libération*, 2007)

Le journaliste s'implique ainsi davantage par l'emploi de la première personne, ce qui relève de sa stratégie argumentative. C'est également un procédé typique des noms (une seule attestation de première personne avec *jalousons*).

Dans d'autres cas, le journaliste insère la voix d'énonciateurs seconds dans des séquences au discours direct rapporté. Les lexies y apparaissent toutes deux dans des proportions allant du simple au double (7% *stupeur* et 14% *jalousie*). Pour expliquer cette différence, on peut penser que le journaliste prend plus volontiers de la distance en utilisant des guillemets avec une émotion à polarité négative car peu valorisante dans la construction de l'éthos.

- (11) Est évoquée « la **jalousie** malade », dit la défense, de la concubine violentée. (*Quest-France*, 2008)

Dans le corpus journalistique, la mention explicite de la source fait partie des procédés visant à garantir l'authenticité du récit. Ce n'est pas le journaliste qui prend en charge l'énoncé, mais un énonciateur second identifié : l'avocat de la défense (11). La polyphonie de l'énoncé qui contribue à la co-construction du point de vue est utilisée au service d'une argumentation usant des citations comme argument d'autorité : l'avocat de la défense est bien sûr légitime pour mentionner les circonstances atténuantes en faveur de sa cliente. Ce procédé fait ainsi endosser le rôle de prescripteur d'émotion à un énonciateur second auquel le lecteur est incité à faire confiance. L'utilisation des lexies *jalousie* et *stupeur* au sein de citations joue un rôle dans l'argumentation en instaurant une distance dans la présentation du *devoir éprouver*<sup>13</sup>. C'est très net pour *jalousie*. L'utilisation de la polyphonie est un choix du journaliste qui indique une frontière entre les différents points de vue dans sa stratégie argumentative.

### 3. Le profil discursif transphrastique

#### 3.1 Profil lexical : les réseaux isotopiques

Les deux noms *stupeur* et *jalousie* se rencontrent très majoritairement au sein de réseaux isotopiques tissés à partir ou autour d'eux. Les contextes n'actualisant aucune isotopie en lien avec les deux lexies sont très rares. C'est une différence

---

13 Traditionnellement, le discours argumentatif a pour objectif de fonder un devoir croire (défendre une thèse et y faire adhérer l'auditoire) ou un devoir faire (induire un passage à l'acte chez l'auditoire). Affirmer l'argumentabilité des émotions, c'est affirmer « la capacité de l'argumentation à fonder un devoir éprouver » (Micheli, 2010, p. 110).

notable avec les verbes correspondants (*stupéfier* et *jalouser*) car les réseaux isotopiques autour de ces derniers sont nettement moins fréquents, la combinatoire des verbes étant plus pauvre que celle des noms.

Deux isotopies remarquables, souvent actualisées conjointement, tissées autour de *stupeur* et de *jalousie*, sont celles de l'intensité et de la polarité négative<sup>14</sup> :

- (12) Dans cette ancienne capitale du crime où les connexions entre l'argent et le pouvoir restent étroites, la vie politique n'a jamais cessé d'être émaillée de scandales. Dans les 35 dernières années, trois gouverneurs ont été condamnés à la prison ferme. (...) C'est plutôt la manière à la fois grossière et provocatrice dont le gouverneur a organisé ses combines alors qu'il se savait sur écoute, qui suscite **la stupeur**. Depuis l'arrestation de l'un de ses proches, Tony Rezko, homme d'affaires reconnu coupable de corruption, Blagojevich savait pertinemment que l'étau se resserrait. (*Le Figaro*, 2008)
- (13) P.J Lévêque-Mingam raconte les séjours successifs du couple orageux d'Auguste et Camille qui aimèrent passionnément les bords de Loire. L'un y retrouvait la Renaissance qu'il affectionnait, l'autre goûtait un climat apaisant et jouissait des bains qu'elle prenait dans l'Indre. Mais l'égoïsme d'Auguste, **la jalousie** caractérielle de Camille ravageaient leur vie. Alors, Rodin multiplia les escapades, papier et crayon en poche. De ses amours malheureuses naquit un ensemble de dessins remarquables. (*Quest-France*, 2007)

Ces exemples montrent la richesse des réseaux isotopiques concernés et du matériau linguistique utilisé. De plus, des indices linguistiques contribuent à tisser autour de *jalousie* (13), l'isotopie de la polarité positive (*aimer, affectionner, goûter, apaisant, jouir, remarquables*). Ce cas n'est pas un cas isolé (5% des occurrences). La lexie ne change pas de polarité, elle désigne toujours une émotion négative<sup>15</sup>, mais c'est celle du contexte autour qui oscille entre les deux pôles. Ce mouvement alternatif entre positif et négatif n'est pas sans rappeler l'état d'âme du jaloux « ni vraiment euphorique, ni vraiment dysphorique » (Greimas et Fontanille, 1991, p. 211). Le mimétisme textuel serait ainsi un artifice au service de la persuasion.

Pour sa part, *stupeur*, est attesté parfois avec une polarité positive (14), et plus souvent (30%), avec une polarité neutre, ce qui constitue un cas d'isotopie zéro autour de la lexie (15) :

14 *L'intensité et la polarité sont deux composantes de la séquence émotionnelle dont Plantin (2011, p. 123) propose une modélisation combinant axe de l'intensité, axe du temps et zones des émotions positives et négatives.*

15 *Une étude contrastive en cours des collocatifs de jalousie confirme cette observation : en russe et en espagnol, jalousie peut se combiner avec des adjectifs positifs (sana envidia, dobraja zavist' litt. gentille jalousie), mais rien de tel en français ni en allemand.*

- (14) En Guinée, Lansana Conté lâche du lest Ce fut d'abord la **stupeur**, et, juste après, des cris de joie, des chants et des dances. (*Le Monde*, 2007)
- (15) Spoutnik : l'aventure spatiale a 50 ans Il y a tout juste cinquante ans, une petite boule d'aluminium dont la radio émettait des bips-bips en boucle plongeait le monde occidental dans la **stupeur**. La mise en orbite du satellite Spoutnik par l'Union soviétique, le 4 octobre 1957, grillait la priorité à la puissance américaine et faisait entrer l'humanité dans une ère nouvelle. (*Le Figaro*, 2007)

De plus, l'isotopie de l'intensité est moins marquée pour *stupeur*. Ainsi *jalousie* tisse autour de lui des réseaux isotopiques plus abondants, ce qui contribue à l'argumentabilité de l'émotion, puisque, grâce au procédé de l'itération propre à l'isotopie, et à son usage rhétorique sous la forme d'accumulations, ils présentent les émotions comme justifiables.

Dans les rubriques où le travail du journaliste repose essentiellement sur l'utilisation de la persuasion, la lexie d'émotion est également souvent insérée au sein d'un environnement textuel saturé par des énoncés d'émotion (isotopie de l'émotion). C'est très net pour *jalousie* :

- (16) [Elle] renverse l'eau sur la nappe, et rougit de honte à chaque fois que Robert lui décoche un regard. Muriel est-elle rassurée? Non, puisque la **jalousie** l'a piquée une bonne fois pour toutes. (...) Après bien des chagrins, la jeune fille, tantôt privée de bal comme Cendrillon, tantôt punie comme un enfant, découvre l'amour, le vrai – pas ces émois d'adolescente qu'elle éprouvait pour Robert. (*Le Figaro*, 2007)
- (17) La gorge nouée, Fatiha Brahimi, présidente du tribunal de Blida, étouffe un sanglot, puis fond en larmes. Un moment de **stupeur**, puis l'assistance se lève pour l'ovationner. Gagnés par l'émotion, avocats, journalistes, accusés et leurs familles pleurent. (*Le Figaro*, 2007)

Dans la critique de livre (16) ou dans le récit du journaliste (17), la stratégie rhétorique est de persuader le lecteur du bien-fondé de son analyse, en suscitant des émotions pour créer un lien d'empathie avec lui. La mention d'autres lexies d'émotion sert ainsi ce dessein. Néanmoins, *stupeur* et *jalousie* ont de fait un traitement rhétorique différent, si par rhétorique on entend le sens classique de « technique du discours visant à déclencher une action » : le journaliste peut vouloir susciter la stupeur chez son lecteur (« argumentation 'sur' l'émotion » cf. Plantin, 1997, p. 82). Rien de tel pour la jalousie. Ce sont alors les autres émotions présentes dans le réseau isotopique que le journaliste peut souhaiter provoquer (« argumentation 'de' l'émotion » *ibid.*).

### 3.2 Profil textuel : les colligations textuelles

Nous analysons ici comment la position occupée par les lexies d'émotion au sein d'unités discursives repérables comme le paragraphe ou le texte (cf. les « colligations textuelles » de Hoey, *ibid.*) traduit l'argumentabilité des émotions.

Au sein du corpus journalistique, *jalousie* et *stupeur* apparaissent majoritairement dans des positions où elles sont susceptibles de lancer le travail textuel d'étayage, ce qui est en soi révélateur de leur argumentabilité. En effet, l'énoncé des lexies d'émotion génère une attente chez le lecteur qui cherche à connaître les différents éléments du scénario émotionnel en cours. C'est très net pour *stupeur* qui se rencontre de préférence dans des positions initiales (titre, début de texte ou de paragraphe), et jamais en position finale dans un texte :

- (18) Scandale autour de la nouvelle Miss Belgique **Stupeur** et tremblement dans le camp flamand : [1] la Miss Belgique, fraîchement élue ce week-end, ne maîtrise pas le néerlandais, langue maternelle de 60 % des Belges. La réalité a éclaté en pleine cérémonie quand la demoiselle a avoué ne pas comprendre une question posée en néerlandais. [2] Conséquence : huées des 4 000 spectateurs, puis gros titres de la presse flamande. À peine sacrée et déjà « massacrée », la jeune étudiante wallonne a promis de perfectionner son néerlandais. (*Ouest-France*, 2007)

Cet exemple est représentatif du scénario discursif le plus fréquent : l'énoncé de la cause [1], puis des conséquences [2] de l'émotion suit la lexie. Le journaliste effectue un centrage sur une émotion à l'aspect ponctuel dominant, ce qui accroche la curiosité du lecteur. Ce dernier attend de savoir quelles sont les causes de la stupeur, parmi un éventail des possibles très ouvert, et vers quelle polarité s'oriente la lexie. Le nom fonctionne alors comme un embrayeur d'argumentation pour lancer le travail textuel d'étayage. Le scénario discursif le plus récurrent pour *stupéfier* est un peu différent : l'énoncé du motif de la stupeur apparaît avant le verbe à cause des contraintes syntaxiques inhérentes<sup>16</sup>. Néanmoins, il est également attesté, dans une moindre mesure, pour le nom :

- (19) Imaginez la **stupeur** du Secrétaire général de l'évêché, homme de foi et de raison, lorsque le brave recteur de Penbed vint lui annoncer que Georges, son nouveau sacristain, un homme sobre et ayant fait des études, voyait l'âme des défunts arriver dans l'autre monde ! (*Ouest-France*, 2007).

Pour sa part, *jalousie* est très largement positionné en milieu de texte. L'énoncé de la lexie génère moins d'attentes pour le lecteur car le script émotionnel est davantage stéréotypé :

---

16 C'est aussi le cas dans les constructions à *Vsup* causatif du type susciter/provoquer la stupeur ou ~ la jalousie (env. 11% des occ.).

- (20) Un jeune homme de 22 ans a une altercation avec un autre invité. Ce dernier aurait prêté son véhicule, quelque temps auparavant, pour permettre à la petite amie du premier jeune homme d'avoir une aventure avec un autre garçon. Ivre de **jalousie**, le jeune homme trompé va se venger, au dehors de la fête, en détériorant les pneus, les phares avant et arrière et en rayant la peinture du véhicule de celui qui avait permis la trahison. Le propriétaire du véhicule se porte partie civile et réclame des dommages et intérêts. (*Ouest-France*, 2008)

Les différents actants ne présentent pas une disposition figée et récurrente de leur place autour de la lexie pivot, la situation est identique pour le verbe *jalouser*. Ainsi *jalousie* apparaît plutôt comme un élément adjuvant à la caractérisation des actants que comme un élément central autour duquel s'organise l'énoncé. Même si les deux lexies d'émotion ont en commun leur caractère textogène, dans la mesure où leur emploi dans un énoncé nécessite un discours explicatif et génère ainsi des chaînes anaphoriques abondantes (expérimenteur, ri-val), c'est un phénomène plus saillant pour *jalousie*.

Pour conclure, il apparaît que l'étude du profil discursif des noms d'émotions contribue efficacement à l'analyse de l'argumentation des émotions. L'analyse à deux niveaux, phrastique et transphrastique, et l'articulation des quatre composantes (syntaxique, lexicale, énonciative, textuelle) permettent d'envisager la dynamique discursive de la phrase au paragraphe, puis au texte car « l'émotion, l'expression de l'engagement personnel dans le discours, ne sont pas des phénomènes discursifs limités, locaux, strictement assignables à un mot ou à un énoncé ; elles se diffusent sur tout un discours » (Plantin, 2011, p. 75). L'étude révèle que *jalousie* a une argumentabilité plus forte que *stupeur* car c'est une émotion plus textogène (associations lexicales, isotopies, chaînes anaphoriques). Nous avons montré également que des stratégies argumentatives sont spécifiques aux noms (économie, places récurrentes des lexies, séries, emploi des lexies dans le discours direct). Néanmoins, les noms et les verbes correspondants peuvent s'inscrire dans le cadre de stratégies argumentatives identiques (choix de l'expression ou non des actants, scénario discursif commun à *jalousie* et à *jalouser*), mais parfois celle-ci ne se manifeste pas au même niveau : l'argumentation par insistance apparaît pour les noms dans la combinatoire lexicale (associations lexicales, isotopies), alors qu'elle se manifeste dans la combinatoire syntaxique pour les verbes. Les outils que la rhétorique met au service de la persuasion sont ainsi investis de différentes manières à différents niveaux par le journaliste.

*Bibliographie :*

- Fesenmeier, L. (2010). Se souvenir” en français et en italien : différence(s) de centrage, Actes du XXVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, III, sect.7, Tübingen : Niemeyer, pp. 85-96.
- Greimas, A.J., Fontanille, J. (1991). Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d’âme. Paris : Seuil.
- Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat nominal. *Langages*, 63, pp. 7-53.
- Hoey, M. (2005). Lexical priming. A New Theory of Words and Language. Londres–New York : Routledge.
- Leeman, D. (1987). À ma grande surprise... . *Revue québécoise de linguistique*, 16-2, pp. 225-265.
- Micheli, R. (2010). L’émotion argumentée. L’abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français. Paris : Cerf.
- Novakova, I., Sorba, J. (a) (sous presse), Stupéfier et jalouser dans les séquences textuelles journalistiques : quel profil discursif pour quelle stratégie argumentative ?, Le discours et la langue.
- (b) (sous presse), L’émotion dans le discours. À la recherche du profil discursif de stupeur et de jalousie, Nouvelles perspectives en sémantique lexicale et en organisation du discours. Actes du colloque international d’Osnabrück (Allemagne, 6-8 février 2013).
- Plantin, Chr. (1997). L’argumentation dans l’émotion. *Pratiques*, 96, pp. 81-100.
- (2011). Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthode pour l’étude du discours émotionné. Bern : Lang.
- Rabatel, A. (2012). Positions, positionnements et postures de l’énonciateur. *TRANEL*, 56, pp. 23-42.
- Rastier, Fr. (2011). La mesure et le grain. Sémantique de corpus. Paris : Champion.
- Riegel, M., Pellat, J.-Chr., Rioul, R. (1994). Grammaire méthodique du français. Paris : PUF.
- Tutin, A., Novakova, I., Grossmann, Fr., Cavalla, Cr. (2006). Esquisse de typologie des noms d’affect à partir de leurs propriétés combinatoires. *Langue française*, 150, pp. 32-49.
- Van Valin, R., LaPolla, R. (1997). Syntax : Structure, Meaning, Function, Cambridge : CUP.

Argumentation et émotion dans les séquences textuelles journalistiques. Le cas de *stupeur* et de *jalousie*

**Résumé :**

Partant de l’idée que les émotions sont argumentables, nous formulons l’hypothèse qu’il existe un lien entre les profils discursifs de *stupeur* et de *jalousie* et les stratégies utilisées dans l’argumentation des émotions et ce, au niveau phrasique et au-delà de la phrase, au niveau de la macrostructure textuelle. Les séquences textuelles sont issues du corpus journalistique constitué dans le cadre du projet EMOLEX (ANR-09-FASHS-017). Cette étude intègre l’analyse de la combinatoire des deux lexies et des procédés argumentatifs construits autour de ces deux types d’émotions.

**Mots-clés :**

argumentation, émotions, scénario discursif, approche fonctionnelle.

**Abstract :**

Argumentation and Emotion : *Stupeur* and *Jalousie* in a French Journalistic Corpus.

Following the view that emotions are “argumentable”, we hypothesize that there is a link between the discourse patterns of the French lexies *stupeur* and *jalousie*, and the strategies used in the “argumentation” of emotions in a journalistic corpus. These textual sequences come from the data base constituted within the EMOLEX project (ANR-09-FASHS-017). We study how the items are combined and how these choices enlighten the rhetorical strategies used by the journalist at sentence- and text- level.

**Keywords :**

argumentation, emotions, discourse script, functional approach.



# La phraséologie du français dans son aspect dynamique

Larissa Muradova

Université pédagogique d'Etat de Moscou

Le système phraséologique de toute langue présente un objet d'études particulièrement captivant : c'est le domaine le plus « pittoresque » du vocabulaire qui reflète le mieux, bien que d'une manière indirecte, la vision du monde et l'authenticité culturelle des locuteurs natifs.

Il est bien connu que la phraséologie est un phénomène dynamique en perpétuelle évolution. Les changements du système deviennent surtout évidents si l'on compare les éditions lexicographiques séparées par un intervalle temporel plus ou moins long ou si l'on s'adresse aux textes tout à fait récents ce qui permet de voir le fonctionnement des phraséologismes à l'époque actuelle et – peut-être – relever des locutions nouvellement formées.

Ce qui vient d'être dit nous conduit à formuler l'objectif de cet article : il consiste à mettre en évidence le processus de l'évolution du système phraséologique français

1. en comparant deux dictionnaires phraséologiques français-russes parus en 1963 et en 2005 ;
2. en analysant des locutions employées dans les œuvres des écrivains francophones du XXI siècle.

## 1. Le Dictionnaire phraséologique français-russe et Le Nouveau Grand Dictionnaire phraséologique français-russe

En 1963, on voit paraître en Union Soviétique un grand *Dictionnaire phraséologique français-russe* dirigé par Iakov Rezker (Rezker et al., 1963). Le travail sur cet ouvrage a réuni une équipe de linguistes parmi lesquels on doit nommer en premier lieu Vladimir Gak qui plus tard devient le rédacteur en chef du *Nouveau Grand Dictionnaire phraséologique français-russe* paru à Moscou en 2005 et réédité en 2006 (Gak et al., 2005, 2006)

Le *Nouveau dictionnaire* contient près de 50 mille expressions contre 35 mille dans l'ancien. La structure des deux dictionnaires est à peu près la même. Les locutions y sont groupées sous des mots-vedettes présentés dans l'ordre alphabétique. La présentation des locutions à l'intérieur de l'article est conforme aux types essentiels de constructions syntaxiques qui se suivent dans un certain ordre : locutions nominales, adjectivales, adverbiales, locutions prédicatives, y

compris les parémies : proverbes et dictons. Les variations possibles des locutions sont chaque fois indiquées. Si la locution est d'un usage restrictif ce dernier est précisé par des marques spéciales.

Si l'on compare les deux dictionnaires : celui de 1963 et celui de 2005 on peut constater que le dernier englobe presque tout le répertoire de la première édition, mais qu'il se distingue cependant considérablement de son prédécesseur. L'édition de 1963 a été corrigée, rectifiée, certains détails ont été précisés. Les auteurs du *Nouveau dictionnaire* ont réduit la quantité de groupes de mots à caractère analytique (non idiomatique), mais, malgré ce fait, le total des locutions phraséologiques a augmenté de 40-85 % en fonction de la lettre. Cela est dû au fait que le *Nouveau dictionnaire* s'appuie sur les acquisitions lexicographiques françaises, sur les exemples des œuvres littéraires et de la presse des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.

Pour la lettre R, par exemple, on a obtenu les résultats suivants :

LETTRE R					
Dictionnaire phraséologique français-russe (1963)			Le Nouveau grand dictionnaire phraséologique français-russe (2005)		
locutions phraséologiques	exemples	locutions phraséologiques munies d'exemples	locutions phraséologiques	exemples	locutions phraséologiques munies d'exemples
749	263	35%	1393 (+86%)	589 (+124%)	42%

Comparons le même article de ces deux dictionnaires.

Dictionnaire phraséologique français-russe (1963)	Le Nouveau grand dictionnaire phraséologique français-russe (2005)
PALETOT <i>m</i>	
<p><b>130. paletot de sapin</b> (<i>тжс. dernier paletot</i>) <i>арго</i> гроб  <i>machine à ramer</i> (<i>или à secouer</i>) <b>le paletot</b> <i>см. М-7</i></p> <p><b>131. bondir</b> (<i>или sauter</i>) <b>sur le paletot</b> <i>арго</i> накинуться, наброситься сзади на кого-л.</p> <p><b>132. tomber sur le paletot</b> <i>арго а)</i> растянуться, упасть навзничь, на спину; б) избить, накинуться с кулаками</p>	<p><b>paletot de sapin</b> (<i>тжс. dernier paletot, paletot sans manches</i>) <i>арго</i> гроб</p> <p><b>bondir</b> (<i>или sauter</i>) <b>sur le paletot</b> <i>арго</i> накинуться, наброситься сзади на кого-л.</p> <p><b>mettre qch sur le paletot à qn</b> <i>прост.</i> сваливать что-л. на кого-л., «шить» что-л. кому-л.</p> <p><b>prendre</b> (<i>или se mettre</i>) <i>qch</i> <b>sur le paletot</b> <i>арго</i> взять что-л. на себя</p> <p><b>repasser</b> (<i>или secouer</i>) <b>le paletot à qn</b> <i>прост.</i> вздуть кого-л.</p>

	<b>tomber sur le paletot</b> <i>арго</i> а) растянуться, упасть навзничь, на спину; б) избить, накинуться с кулаками → <b>machine</b> à secouer le paletot ; mettre <b>la main</b> sur le paletot à qn
--	---

Il est évident que l'article du *Nouveau dictionnaire* est plus complet : on a ajouté une expression à caractère nominal et trois à caractère verbal.

Donc, on a le droit de constater qu'en 42 ans qui séparent les deux éditions, le français s'est enrichi de nouvelles unités phraséologiques ; plusieurs locutions ont acquis de nouveaux sens ou ont changé de registre : certaines expressions, qui avaient été fixées auparavant dans les dictionnaires de l'argot s'emploient dans le style tout à fait neutre ; certaines autres sont devenues plus fréquentes et, pour cette raison, ont été incluses dans le dictionnaire.

## 2. Les critères de sélection

Pourtant il ne serait pas tout à fait exact d'affirmer que les chiffres cités reflètent directement le processus de l'enrichissement du français parce qu'ils peuvent refléter le changement du point de vue du lexicographe sur un des problèmes les plus difficiles qui surgissent lors du travail sur le dictionnaire phraséologique - celui de la sélection des unités phraséologiques.

Dans la préface au *Nouveau dictionnaire* V. Gak souligne qu'une unité phraséologique, comme n'importe quel autre signe, peut être décrite sur l'axe formel, sémantique et pragmatique. Dans l'aspect de la forme une locution phraséologique se distingue par le nombre de composants supérieur à un, c'est-à-dire par la polylexicalité. En ce qui concerne le contenu, les unités phraséologiques sont caractérisées par le changement du sens de leurs constituants, ce qui signifie que le sens de l'expression ne représente pas la somme des sens des formatifs constituant cette locution. Quant au plan fonctionnel, le noyau du système phraséologique d'une langue est représenté par les locutions appartenant au style neutre : leur présence dans le dictionnaire ne se discute pas. Quant aux zones périphériques elles méritent une attention toute particulière.

La terminologie spéciale a été incluse dans le *Dictionnaire* à condition que le terme en question ait un sens figuré dans la langue usuelle par exemple : *tâter (prendre) le pouls* à ... 'a) le sens direct (médical) ; b) *familier*. sonder le terrain, s'informer des intentions de qn'.

Le *Dictionnaire* contient aussi le lexique argotique celui-ci étant profondément enraciné dans la langue parlée : à *la panachée, papiers balourds, crever la*

*panse à qn, abîmer le portrait à qn*. Le vocabulaire argotique professionnel (les jargonismes professionnels) est fixé aussi mais de façon sporadique.

En ce qui concerne les variantes géographiques la phraséologie de la francophonie est présentée d'une manière bien complète : il s'agit des expressions suisses, belges, canadiennes (ces dernières sont surtout nombreuses) : par exemple la locution *pincer son français* signifie en Belgique 'parler pointu, s'efforcer sans y parvenir de parler comme les Français,' *avoir la peau courte* au Canada veut dire 'être à court de moyens, de ressources'.

Le problème des variantes chronologiques est résolu comme suit. Dans le Dictionnaire, il y a des expressions du français classique c'est-à-dire du français des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, même celles qui sont marquées comme *vieillies* dans les éditions lexicographiques françaises car, dans certains cas, elles sont employées par les auteurs modernes ; en outre, la traduction des locutions de cette époque est requise par tous ceux qui lisent la littérature française classique : *sans pair; labourer le papier; Paris, disait-on jadis, est le paradis des femmes, le purgatoire des hommes et l'enfer des chevaux*.

Les proverbes, les aphorismes, les maximes, les citations, les réminiscences littéraires et historiques, («les mots historiques») constituent, eux aussi, des classes périphériques (ils ne font pas toujours partie des dictionnaires phraséologiques) : *le radeau de la Méduse; quand on parle du loup on en voit la queue; tout pain est sain à qui a faim; après nous le déluge!; la garde meurt mais ne se rend pas; etc.*

Les expressions toutes faites qu'on désigne par le terme phrases-reflexes représentent, à leur tour, une sorte de phraséologismes, car elles décrivent la situation d'une manière indirecte: *cool, Raoul; Tu parles, vieux Charles!*

### 3. Les unités phraséologiques dans le texte

Comme il a été dit plus haut, nous avons comparé deux dictionnaires et nous avons essayé de prouver que le potentiel créateur du système phraséologique du français est très haut. Pourtant il paraît utile d'analyser des textes parus récemment et de voir si les auteurs modernes emploient toujours les locutions enregistrées dans le *Dictionnaire* ou si l'on peut trouver dans leurs livres des expressions tout à fait nouvelles. Pour étudier de près ce phénomène, on s'est intéressé à l'œuvre des écrivains français, Marc Levy, Anna Gavalda et Guillaume Musso, aussi bien qu'aux livres de l'écrivain francophone belge Amélie Nothomb. Les romans et les récits analysés nous ont fourni 350 locutions qui ont été examinées du point de vue de leur forme (structure), de leur sens et de leur fonctionnement.

3.1. Les locutions ci-dessus présentent les types structuraux suivants  
(Назарян, 1987, p. 61) :

- 1). Les phraséologismes qui forment un groupement de mots parmi lesquels on distingue
  - a) ceux qui se composent d'un mot autonome et d'un ou plusieurs mots-outils : *à l'accoutumée, aux aguets, pour un sou*, etc. ;
  - b) ceux qui se composent de deux ou plusieurs mots autonomes, c'est-à-dire des groupements de mots liés par les rapports de coordination ou de subordination : *septième ciel, tirer d'affaire, filer le parfait amour, bel et bien, belle comme un cœur*.
- 2). Les locutions à structure prédicative qui sont équivalentes à une proposition. Elles peuvent avoir
  - c) une structure ouverte : *mon petit doigt me dit ...* ;
  - d) une structure fermée : *une fois n'est pas coutume ; qui vivra verra ; tout allait mieux dans ce meilleur des mondes*.

En ce qui concerne la signification des éléments formatifs de ces locutions le groupe le plus nombreux est formé d'expressions qui possèdent comme composant un substantif désignant une partie du corps (somatisme), par exemple :

<b>bouche</b>	<i>bouche bée</i>
<b>bras</b>	<i>bras droit, bras de fer, bras d'honneur</i>
<b>cheville</b>	<i>ne pas arriver à la cheville de...</i>
<b>cœur</b>	<i>cœur d'artichaut, cœur en compote, de bon cœur, mal de cœur, en avoir le cœur net, tenir à cœur, belle comme un cœur</i>
<b>corps</b>	<i>corps et âme</i>
<b>dent</b>	<i>à belles dents, avoir les dents longues, être sur les dents</i>
<b>doigt</b>	<i>à deux doigts de</i>
<b>dos</b>	<i>avoir sur le dos, faire le gros dos</i>
<b>épaule</b>	<i>prendre sur les épaules</i>
<b>front</b>	<i>à la sueur du front</i>
<b>gorge</b>	<i>à gorge déployée</i>
<b>gosier</b>	<i>rester en travers du gosier</i>
<b>gueule</b>	<i>gueule de (en) bois, casser la gueule, se ficher de la gueule</i>
<b>jambe</b>	<i>jambe cassée de ta voisine n'enlève rien à la douleur de ta cheville foulée</i>
<b>langue</b>	<i>tourne sept fois ta langue dans ta bouche</i>
<b>main</b>	<i>une première main, aller de main morte, se frotter les mains, prendre en main, prendre le courage à deux mains, prêter main forte</i>
<b>nez</b>	<i>nez à nez, tirer les vers du nez</i>
<b>œil/yeux</b>	<i>œil de lynx, un œil au beurre noir, avoir à l'œil, avoir les yeux plus gros que le ventre, s'en battre l'œil, poudre aux yeux</i>
<b>peau</b>	<i>vieille peau, être bien (mal) dans sa peau</i>

<b>pied</b>	<i>mise à pied, prendre au pied de la lettre, au pied du mur, de pied en cap, être sur le pied de guerre, casser les pieds, être de plain pied, faire du pied, se jeter à ses pieds, ne pas savoir sur quel pied danser, comme un pied</i>
<b>poing</b>	<i>dormir à poings fermés</i>
<b>sang</b>	<i>avoir qch dans le sang, faire un sang d'encre</i>
<b>tête</b>	<i>une tête brûlée, la tête haute, tête d'enterrement, tête de mule, coup de tête, de la tête aux pieds, avoir la tête ailleurs, ne pas avoir toute sa tête, il est bien dans sa tête, faire la tête, se mettre en tête, à tue-tête</i>

La liste des expressions citées permet d'affirmer que ce sont les mots 'pied' et 'tête' qui possèdent l'activité phraséologique la plus élevée.

Ainsi, nous pouvons constater que les locutions se basant sur les somatismes constituent plus de 18% de toutes les unités analysées, ce qui montre encore une fois le caractère anthropocentrique de la mentalité humaine.

Le deuxième groupe, bien que beaucoup plus restreint que le précédent, est aussi représentatif : c'est celui qui inclut des zoonymes.

<b>bœuf</b>	<i>mettre la charrue avant les bœufs</i>
<b>bouc</b>	<i>bouc émissaire</i>
<b>chien</b>	<i>entre chien et loup, se regarder en chiens de faïence, battre le chien devant le loup</i>
<b>cochon</b>	<i>donner de la confiture aux cochons, nous n'avons pas gardé les cochons ensemble</i>
<b>cygne</b>	<i>chant du cygne</i>
<b>fourmi</b>	<i>un travail de fourmi</i>
<b>limande</b>	<i>plate comme une limande</i>
<b>loir</b>	<i>dormir comme un loir</i>
<b>loup</b>	<i>froid de loup, à pas de loup</i>
<b>mouche</b>	<i>fine mouche</i>
<b>oiseau</b>	<i>à vol d'oiseau</i>
<b>pie</b>	<i>jacasser comme une pie</i>
<b>pou</b>	<i>chercher des poux dans la tête</i>
<b>poule</b>	<i>chair de poule</i>
<b>pourceau</b>	<i>jeter des perles aux pourceaux</i>
<b>puce</b>	<i>nerveux (excité) comme une puce</i>
<b>rat</b>	<i>rat de l'opéra, trou à rats</i>
<b>ver</b>	<i>nu comme un ver</i>

Les locutions citées représentent à peu près 4,5 % du corpus examiné.

Les autres expressions ne forment pas de groupes homogènes. Parmi ces unités on peut voir les locutions avec un composant qui désigne :

**des produits alimentaires** : *casser du sucre, le beurre et l'argent du beurre, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, pain bénit, manger son pain blanc*

**des plantes** : *se porter comme un charme, planter ses choux (ailleurs)*

**des vêtements ou leur parties** : *col blanc, comme un gant, retrousser ses manches ; etc.*

3.3. *Compte tenu du fait que les auteurs des ouvrages analysés écrivent leurs livres en français normatif la plupart des locutions étudiées appartient au style neutre ou au langage parlé. Pourtant on a trouvé des expressions*

**argotiques** : *larguer les amarres*

**familiales** : *la boucler, perdre les pédales, tomber dans les pommes, rouler un patin*

**populaires** : *doigt d'honneur, foutre le camp, péter plus haut que son cul*

La locution *être en pilotage automatique* a pour origine le jargonisme professionnel.

La comparaison des locutions employées par les auteurs modernes avec les données du *Nouveau dictionnaire* montre que le système phraséologique du français dans ses grandes lignes reste stable. Par exemple, Amélie Nothomb emploie la locution *Nu comme un ver* qui est déjà attestée au XIII<sup>e</sup> s. dans le *Roman de la Rose*. Cette même locution figure dans la célèbre *Ballade du concours de Blois* de François Villon : *Nu comme un ver*, vestu en president.

Elle [Christa] attrapa ma seule tenue élégante, une robe chinoise près du corps. Sous mes yeux ébahis, elle envoya promener son tee-shirt, son jean et ses chaussures. La robe est moulante, dit-elle en l'observant. J'enlève aussi ma culotte. Et elle fut *nue comme un ver* devant moi. (A. Nothomb, 2003, p. 16)

Néanmoins parmi les locutions analysées il y en a celles – peu nombreuses d'ailleurs – qui sont absentes du dictionnaire. Citons en qualité d'exemple l'expression *toutes les pièces du puzzle* :

[Blanche à son père] – Tu t'obstines à la défendre ? m'offusquai-je. – Après l'humiliation que tu viens de subir par sa faute ? insista ma mère. – Nous *n'avons pas toutes les pièces du puzzle*, s'entêta-t-il. (A. Nothomb, 2003, p. 127).

Il existe des cas où les phraséologismes fixés dans le *Dictionnaire* et employés dans le texte représentent des variantes et leur différence peut se manifester dans la forme ou dans le sens.

- 1) En ce qui concerne la forme on est en présence des cas suivants
  - a) dans le texte on a employé une expression qui figure dans le dictionnaire mais on a remplacé certains composants par leurs synonymes:

dictionnaire	texte
<i>aérodrome à mouches</i>	<i>aéroport à moustiques</i>
<i>semer la pagaie</i>	<i>mettre la pagaille</i>
<i>rire dans sa barbe</i>	<i>rire dans sa moustache</i>

[Luc] Il faudrait que je me coupe les cheveux, tu ne crois pas ? J'ai commencé à les perdre, tu sais. C'est génétique, il paraît. Mon père se paye *un bel aéroport à moustiques* à l'arrière du crâne, je crois que je suis bon pour hériter bientôt d'une piste d'atterrissage sur le front. (M. Levy, 2010, p. 267)

- b) les locutions dans le dictionnaire et dans le texte ne contiennent pas le même nombre de composants :

dictionnaire	texte
<i>servir (apporter) sur un plateau</i>	<i>apporter sur le plateau d'argent</i>

[Pierre] En fait, je devais le bénir en secret, ce monsieur Jarret que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Je devais le bénir en secret. Il m'*apportait* la solution *sur le plateau d'argent*. Grâce à lui, grâce à son infamie, je pouvais retourner à mon petit confort la tête haute. Travail, Famille, Patrie, j'étais là. Tête haute et droit dans mes bottes. (A. Gavalda, 2002, p. 120)

- 2) Quant à la signification des locutions fixées dans le dictionnaire et employées dans le texte on voit apparaître certaines nuances que le *Dictionnaire* ne reflète pas.

D'après le *Dictionnaire* l'expression *coup de sang* signifie 'hémorragie cérébrale et, au figuré, violent accès de colère'. Pourtant dans le roman d'Anna Gavalda il s'agit plutôt d'un acte irréfléchi, impulsif :

Au début, elle [Suzanne] avait fermé les yeux. Elle se doutait bien de quelque chose, mais elle me faisait confiance. Elle pensait que c'était un coup de tête, *un coup de sang*, l'envie de plaire encore. Quelque chose de rassurant pour ma virilité. (A. Gavalda, 2002, p. 81) .

Encore un fait à mentionner. Le *Nouveau dictionnaire* comprend plus de 10 mille citations destinées à montrer l'emploi des locutions dans le contexte. Pourtant il y a des expressions qui ne sont pas illustrées d'exemples : ceux-ci avaient été dégagés dans les ouvrages lexicographiques mais les auteurs du *Dictionnaire* n'avaient pas réussi à trouver les exemples nécessaires dans les textes. L'analyse des livres des écrivains modernes permet de combler cette lacune. Citons quelques exemples :

*larguer les amarres*

Je [Chloé] pensais que j'étais larguée. C'est drôle comme les expressions ne sont pas seulement des expressions. Il faut avoir eu très peur pour comprendre « sueurs froides » ou avoir été très angoissé pour que « des nœuds dans le ventre » rende tout son jus, non ? « Larguée », c'est pareil. C'est merveilleux comme expression. Qui a

trouvé ça ? *Larguer les amarres*. Détacher la bonne femme. Prendre le large, déployer ses ailes d'albatros et baiser sous d'autres latitudes. Non, vraiment, on ne saurait mieux dire ... (A. Gavalda, 2002, p. 39)

*donner de la confiture aux cochons*

[Luc] La première fois que je l'ai vue [Sophie] chez ta mère, je me suis dit que c'était vraiment *donner de la confiture aux cochons*. – Merci. – Tu es en train de me dire à demi-mot que tu as le béguin pour Sophie ? (M. Levy, 2010, p. 190)

*habiter à Pétaouchnok*

Quand j'y pense maintenant, je me rends compte à quel point l'arrivée de Myriam a été importante pour Fanny. Elle, c'est tout le contraire de sa sœur, elle est romantique et fidèle. Et sensible. Elle tombe toujours amoureuse d'un mec inaccessible qui *habite à Pétaouchnok*. (A. Gavalda, 1999, p. 126).

## Conclusion

En résumé, on peut constater que l'analyse des unités phraséologiques employées dans les œuvres des écrivains francophones modernes a montré que le type le plus fréquent des locutions est un groupement de mots liés par les rapports de coordination ou de subordination ; le type le plus répandu des unités phraséologiques est celui qui se base sur un composant-somatisme ; les exemples analysés prouvent qu'on doit préciser certains détails concernant la forme et la signification des expressions qui figurent déjà dans le *Dictionnaire* et y ajouter les locutions parues récemment.

### Bibliographie :

- Гак, В.Г., Кунина, И.А., Лалаев, И.П., Мовшович Н.А., Рецкер Я.И., Хортик О.А. (1963). Французско-русский фразеологический словарь. Под редакцией Рецкера Я.И. – Государственное издательство иностранных и национальных словарей, Москва. 1111 p.
- Гак В.Г., Мурадова Л.А., Будницкая И.А., Лалаев И.П., Ковшова Л.С. (2005, 2006). Новый большой французско-русский фразеологический словарь. Под редакцией В.Г.Гака. – Русский язык-Медиа, Москва. 1624 p.
- Назарян А.Г. (1987) Фразеология современного французского языка. – Высшая школа, Москва. 318 p.

### Sources d'exemples :

- Gavalda, A. (1999). Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part. Paris : Éditions J'ai lu. 157 p.

- Gavalda, A. (2002). *Je l'aimais*. Paris : Éditions J'ai lu, 155 p.
- Levy, M. (2002). *Sept jours pour une éternité*. Paris : Éditions Robert Laffont, 310 p.
- Lévy M. (2005) *Et si c'était vrai ...* . Paris : Éditions Robert Laffont, 251 p.
- Lévy M. (2005) *Vous revoir*. Paris : Éditions Robert Laffont, 306 p.
- Levy M. (2007) *Où es-tu ?* Paris : Éditions Robert Laffont, 312 p.
- Levy M. (2010) *Le voleur d'ombres*. Paris : Éditions Robert Laffont, 197 p.
- Musso G. (2006) *Seras-tu là ?* Paris : XO Éditions, 337 p.
- Nothomb A. (1996) *Péplum*. Paris : Éditions Albin Michel S.A., 154 p.
- Nothomb A. (2002) *Robert des noms propres*. Paris : Éditions Albin Michel S.A., 170.
- Nothomb A. (2003) *Antéchrista*. Paris : Éditions Albin Michel S.A., 151 p.

### **Résumé :**

Le présent article est centré sur l'analyse des changements qui se manifestent dans le système phraséologique du français et qui deviennent particulièrement évidents si l'on compare deux dictionnaires phraséologiques séparés d'un intervalle temporel assez long (dans notre cas ce sont les éditions parues en 1963 et en 2005) et si l'on examine des expressions employées récemment (par exemple, dans les œuvres des écrivains francophones du XXI<sup>e</sup> siècle) en les comparant aux données des dictionnaires. La comparaison des dictionnaires en question rend visible le processus de l'enrichissement du système phraséologique du français. L'étude des textes modernes permet de relever les unités phraséologiques qui n'avaient pas été fixées dans les ouvrages lexicographiques, en préciser les causes et dégager les structures les plus typiques de ces expressions.

### **Mots-clefs :**

système phraséologique, dictionnaire phraséologique, forme, sémantique, pragmatique

### **Abstract :**

#### **The phraseology of French in its dynamic aspect**

This article focuses on the analysis of the changes that occur in the system of French phraseology and become particularly evident if one compares two phraseological dictionaries separated by an interval long enough (in our case, it is the editions published in 1963 and 2005) and if we study the expressions used recently (eg, in the texts of French writers of the XXI<sup>st</sup> century) by comparing them with the data provided in the dictionaries. The comparison of the mentioned dictionaries makes visible the process of enrichment of the French phraseological system. The study of modern texts can reveal the phraseological units that had not been registered in lexicographic works, and identify the most typical structures of these set-expressions.

### **Keywords:**

phraseological system, dictionary, form, semantics, pragmatics

# **Étude contrastive des routines discursives (conversationnelles) dans le roman policier : l'exemple des romans de Georges Simenon (la série « Maigret »).**

*Małgorzata Niziołek*

Université pédagogique de Cracovie

## **1. Introduction**

L'objectif de cette étude est d'analyser les routines/formules associées à quelques situations conversationnelles spécifiques dans les romans policiers de Georges Simenon dans une approche contrastive (français-polonais). Il s'agit pour nous de repérer les unités récurrentes qui apparaissent aux différentes étapes d'un interrogatoire policier aussi bien dans la bouche de l'enquêteur que dans celle du suspect/témoin. Notre corpus parallèle se compose de quelques romans simenoniens de la série « Maigret » et de leurs traductions en polonais. Dans notre corpus nous avons repéré des formules qui renvoient directement au langage policier et souvent à la situation de l'interrogatoire. Cependant d'autres formules, mêmes si elles sont indispensables dans le contexte d'un interrogatoire policier, peuvent apparaître également dans n'importe quelle situation. La question est de savoir si la fréquence de leur apparition et leur présence « inéluctable », imposée dans le contexte d'un interrogatoire, nous permettent de les classer parmi les routines discursives.

Dans plusieurs situations, le comportement langagier des interlocuteurs est soumis à certaines restrictions, souvent considérables. Les interlocuteurs, les participants à un dialogue, jouent des rôles et respectent des schémas bien définis préalablement. Les situations dans lesquelles se trouvent les locuteurs les contraignent à employer telle ou telle structure. Notre analyse comprendra trois temps. Nous commencerons par rappeler la définition des routines conversationnelles. Tout d'abord, il faut souligner, que les unités recensées ne présentent souvent aucune anomalie ni au niveau syntaxique ni au niveau morphologique même si leur emploi justifie le caractère routinier de l'organisation conversationnelle. Ensuite, nous passerons à l'étude contrastive des formules de notre corpus. Nous les avons classées en tenant compte du degré de figement. Ainsi, retrouvons-nous des formules qui n'acceptent que peu de transformations et des unités qui ne sont soumises à aucune restriction (sauf celles imposées par le fonctionnement du système de la langue française). Enfin, nous essayerons de répondre à la question de leur appartenance aux routines discursives.

## 2. Définir les routines discursives

La notion de routine discursive est assez floue. Plusieurs études ont été consacrées à ce type d'énoncés, appelés maximes conversationnelles (Grice), routines conversationnelles (Traverso, Klein et Lamiroy), routines/formules discursives, énoncés formulaires (Sfar, Schapira). Selon Traverso (2006, p. 41), les routines présentent les caractéristiques suivantes : ce sont des formules préfabriquées, partiellement ou totalement vides de contenus sémantiques, adaptées à une situation particulière et partagées par l'ensemble des membres d'une société. Cependant, les unités que nous avons récupérées ne sont pas sémantiquement opaques. Elles ne présentent pas non plus de déviations syntaxiques qui pourraient démontrer leur caractère figé. En plus le sens de ces séquences est compositionnel. Ces formules sont associées à une situation de communication spécifique, qui impose l'emploi d'expressions précises au lieu d'autres similaires qui pourraient sémantiquement convenir, mais non pragmatiquement. Sfar (2007) insiste sur le caractère figé (voir Mejri, 1997 ; Gross, 1996) de ces unités mais propose un classement qui prend en compte aussi bien des énoncés qui répondent aux critères du figement que ceux qui acceptent des transformations (substitution synonymique et l'insertion d'éléments facultatifs) (Sfar, 2007, p. 318).

Il faut souligner que les expressions que nous voulons analyser connaissent souvent des variantes. Ces routines discursives repérées acceptent des transformations et leur structure peut être modifiée. Cependant leur emploi est, dans la plupart des cas, dépendant de la situation.

Ces unités, même si elles sont souvent rencontrées (tellement ancrées dans le parler de certains groupes) passent souvent inaperçues dans la langue et c'est lors de leur traduction que l'on prend conscience qu'elles ne peuvent être traduites littéralement dans une autre langue; il faut à chaque fois trouver une expression équivalente.

La traduction met en relation des segments textuels qui appartiennent à deux langues différentes. Les traits morphosyntaxiques permettent de découper ces unités en question. Toutefois, pour pouvoir réaliser l'équivalence traductionnelle, il est obligatoire de prendre en considération les facteurs qui se rapportent au fonctionnement sémantique et pragmatique de ces structures. Ce qui importe pendant le transfert des routines discursives d'une langue à l'autre ce n'est pas leur adéquation grammaticale mais leur acceptabilité situationnelle et pragmatique.

## 3. Routines discursives au cours d'un interrogatoire policier

Les romans de la série « Maigret » s'inscrivent dans le modèle du roman policier. La structure du roman policier a été minutieusement décrite, surtout par les penseurs structuralistes qui visaient la création d'une grammaire narrative

(Barthes, Todorov). Le roman policier est un récit narratif décrivant une enquête menée sur un problème spécifique dont le ressort majeur est constitué par un crime. Au cours de l'action, l'enquêteur conduit des analyses, cherche des indices et des traces qui peuvent contribuer à la découverte des preuves du crime. Tout au long de chaque roman, on retrouve des dialogues entre policiers et témoins, suspects, criminels. Le récit policier à énigme, sous forme d'« enquête policière », est un genre qui a traversé tous les supports. On reconnaît et mémorise les routines d'échanges policiers parce qu'elles sont reproduites dans des films, dans la littérature. Elles sont suffisamment diffusées et connues pour être explicitement catégorisables comme appartenant au discours policier.

Nous nous sommes concentrée sur des scènes d'interrogatoires menées par le commissaire Maigret. Nous avons découvert une similarité dans les romans analysés, cette similarité consiste dans l'apparition des mêmes séquences pendant les interrogatoires, qui englobent aussi bien l'enquêteur que les suspects et les témoins. Ce qui n'est guère étonnant parce que le travail dans certains milieux impose une façon de parler, un langage spécifique, adapté à la situation de communication. Pendant chaque interrogatoire policier, qui se compose de quelques étapes, l'enquêteur recourt obligatoirement à certaines techniques qui consistent dans l'emploi de questions-modèles, de séquences définies préalablement. D'ailleurs, les enquêteurs reçoivent une formation spéciale aux méthodes d'interrogatoire.

Pendant un interrogatoire les policiers emploient souvent un répertoire restreint de formules "toutes faites", de plus, la structure séquentielle est plus ou moins réglée (et prévisible). Des suspects recourent aussi aux séquences routinières. Il existe pour les interrogatoires une forme de déroulement relativement figée, elle comporte des activités quasiment obligatoires. Ces activités se réalisent dans l'emploi des structures préfabriquées qui ont un contenu pragmatique bien déterminé. Traverso (2006, p. 26) remarque que « les routines favorisent la mise en ordre de l'interaction », ce qui est particulièrement souhaitable, lorsque l'on mène une enquête.

L'étude contrastive des routines conversationnelles est intéressante parce que c'est grâce à cette approche que le figement linguistique de ces unités se manifeste de façon plus évidente. Pour traduire ce type de séquences, le traducteur est amené à chercher des équivalents fonctionnels et pragmatiques et non seulement linguistiques.

Nous présenterons tout d'abord des routines qui n'admettent que peu de transformations. Leur nombre est très restreint dans le corpus analysé. Un de ces énoncés est relié au contexte pragmatique particulier : le moment de l'arrestation et la mise en garde à vue. La personne à qui l'on adresse cette formule est tout de suite identifiée comme suspecte. Le déroulement discursif de cette étape est

quasiment automatique et la créativité verbale reste plutôt limitée. Ainsi, les phrases (1) et (2) renvoient à ce qu'on appelle les droits Miranda ou l'avertissement Miranda. On rappelle à la personne arrêtée son droit de garder le silence et son droit de bénéficier de l'assistance d'un avocat. Cependant cette structure utilisée par Simenon est incomplète. D'habitude on attend la suite : *Dans le cas contraire, tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous*. La traduction polonaise de (1) et (2) est identique : *Ma pan prawo milczeć*, c'est la seule acceptable dans cette situation. Cette formule, diffusée et répétée dans de nombreux films américains, est tout de suite associée à une situation de communication bien précise et permet d'identifier la personne qui la prononce comme membre de la police. Ainsi le locuteur et le destinataire sont spécifiés : un policier et un suspect. La situation d'énonciation particulière impose l'usage de cette expression particulière, plutôt qu'une autre qui pourrait pourtant convenir tout autant. Quand un enquêteur dit *Tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous*, il se sert d'une phrase interprétable d'après le lexique français et les règles générales de la grammaire française. Il s'agit dans ce cas d'une séquence figée. Une phrase qui exprimerait à peu près le même contenu sémantique, comme *Chaque mot que vous prononcerez pourra être utilisé contre vous* serait tout aussi grammaticale mais pragmatiquement inadéquate, déficiente. Lors du transfert d'une langue à l'autre « [...] il ne s'agit pas de vérifier l'acceptabilité grammaticale d'une formule ou d'une autre, de voir si elle est bien formée ou mal formée, mais il s'agit d'observer l'acceptabilité pragmatique de ces formules, voir si elles sont réussies ou non » (Sfar, 2007, p. 320). La traduction nous permet de vérifier si la formule concernée possède un équivalent dans une autre langue.

- (1) *Vous êtes libre de vous taire !*  
 (1') *Ma pan prawo milczeć.*

ou

- (2) *Vous avez le droit de vous taire.*  
 (2') *Ma pan prawo milczeć.*

En comparant le contenu de la formule (3) on retrouve deux éléments intéressants.

- (3) *Au moment du crime, l'accusé était-il responsable de ses actes?*  
 (3') *Czy oskarżony byś świadomy popełnianej zbrodni?*  
 (« poczytalny w chwili popełnienia zbrodni » : en pleine possession de ses facultés mentales)

Pendant chaque procès, il faut prouver clairement qu'au moment de commettre son délit, l'accusé était responsable de ses actes. En pratique, le problème de la responsabilité du malade mental ne se pose donc qu'à la suite d'une *infraction* à

la loi ou à ce que certains considéreront comme la loi morale. La situation de l'apparition de cette expression est bien définie. Qu'une personne soit considérée comme responsable ne signifie pas que tous ses actes soient justifiés ou même justifiables, mais seulement qu'elle a, à un moment donné, la *capacité* intellectuelle de les justifier, à *supposer qu'ils puissent l'être*. La traduction de cette routine discursive figée en polonais nous renvoie à un autre type de capacités. En polonais on fait plutôt référence directement aux capacités mentales de l'accusé, à sa responsabilité mentale: *Czy oskarżony był świadomy popełnianej zbrodni?* (« *pocztytalny w chwili popełnienia zbrodni* : en pleine *possession* de ses facultés *mentales* »)

Certaines formules sont caractéristiques des phases de la poursuite et de l'arrestation d'un criminel : (4), (5), (6), (7), (8). Les traductions proposées sont des équivalents des expressions originales. Seulement (6') et (8') s'éloignent du texte source. En (6') le traducteur a ajouté des informations supplémentaires, l'impératif à la deuxième personne du singulier et le futur qui a remplacé le présent: *Uważaj, strzelę* signifie « Fais attention, je vais tirer ». Mais en polonais, on dirait « *Uwaga ... strzelam.* ». Par la forme « *Leż* » (8') on s'adresse plutôt à un chien qu'à un homme. Dans cette situation on emploierait « *Kładź się* ». Si la personne est déjà couchée par terre, on peut dire « *Leż* ».

- (4) *Ouvrez, ou ...*
- (4') *Otwierac albo ...*
- (5) *Au nom de la loi ...*
- (5') *W imieniu prawa*
- (6) *Attention ... Je tire ...*
- (6') *Uważaj, strzelę.*
- (7) *Mains en l'air !... Plus vite !...*
- (7') *Ręce do góry ! Szybciej !*
- (8) *Couche-toi.*
- (8') *Leż !*

Dans le corpus on rencontre des phrases qui sont situées à mi-chemin entre les routines discursives à proprement parler (entièrement figées par le contexte) et des phrases qu'on peut utiliser dans chaque situation de la vie quotidienne et qui ne dépendent pas d'une situation précise. Le procédé qui consiste à ajouter quelques éléments dans le cadre de ces phrases nous permet de les associer quasi automatiquement au contexte policier et plus précisément aux scènes d'interrogatoire. Ce qui est ajouté ce sont des informations de type temporel : *hier au soir* (9), *pour la dernière fois* (10), *depuis* (11). Pour ce qui est de la traduction, (10'), (10''), (11') présentent des écarts par rapport aux répliques originales. Dans (10'), (10'') aucun des traducteurs n'a transmis explicitement l'information la plus importante à pro-

pos du temps : *la dernière visite* (« ne vous rappelez-vous pas sa visite »). (11'), traduit par « \*vous n'avez pas vu votre mari après que ... », est une phrase correcte en polonais mais elle ne rend pas le sens de l'énoncé original. Le traducteur s'est inspiré de la syntaxe française et a introduit, de façon superficielle, le complément de temps, à la fin de la phrase. Cependant, dans une phrase interrogative le complément de temps est placé au début de la phrase. Les trois points, signe de ponctuation récurrent dans les romans de Simenon, ne demandent pas à l'interlocuteur/au lecteur de compléter la suite.

- (9) *Vous avez vu votre fils, hier au soir ?*  
 (9') *Wczoraj wieczorem widziała się pani z synem ?*  
 (9'') *Czy wczoraj wieczorem widziała się pani z synem ?*  
 (10) *Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?*  
 (10') *Nie przypomina pani sobie jego odwiedzin ?*  
 (10'') *Nie przypomina pani sobie jego odwiedzin ?*  
 (11) *Vous n'avez pas revu votre mari depuis ... ?*  
 (11') *Nie widziała Pani męża po tym, jak ...*  
 (11'') *Nie widziała Pani męża od ...*

Pour que le détenu n'attente pas à ses jours, on lui fait enlever ses lacets et la cravate. Cette mesure est obligatoire au moment de la garde à vue. Dans (12'') le traducteur a remplacé l'impératif par la forme de gentillesse : *Proszę* (s'il vous plaît).

- (12) *Enlevez lui ses lacets, sa cravate.*  
 (12') *Niech pan mu zabierze sznurowadła, krawat.*  
 (12'') *Proszę mu zabrać sznurówki, krawat*  
 (13) *Libérez-lui les jambes !*  
 (13') *Rozwiążcie mu nogi !*  
 (13'') *Rozwiążcie mu nogi !*  
 (14) *Reconduisez-le, vous autres.*  
 (14') *Zabierzcie go, chłopcy.*  
 (14'') *Odprowadzić.*

Les phrases que nous venons de présenter sont difficilement imaginables en dehors du contexte policier tandis que des phrases qui suivent sont couramment utilisées dans le français/polonais standard. C'est le cas des phrases (15), (16) qui s'emploient dans plusieurs situations dont le contexte n'est pas forcément délimité. Or, la phrase (17), par l'ajout de l'adjectif « indiscretes », voit son emploi situationnel limité. Les traductions (15'), (16'), (17') sont des correspondants polonais des phrases françaises.

- (15) *J'ai quelques questions à vous poser ...*  
 (15') *Mam do Pani kilka pytań...*

- (16) *Je voudrais vous poser une question ...*  
 (16') *Chcialbym zadać Pani pytanie ...*  
 (17) *Je m'excuse, commença Maigret, d'avoir à vous poser quelques questions indiscreètes.*  
 (17') *Pan wybacz – zaczął Maigret – ale muszę zadać panu parę niedyskretnych pytań.*  
 (17'') *Proszę mi wybaczyć – zaczął Maigret – ale muszę zadać panu kilka niedyskretnych pytań.*

Une attention particulière devrait être portée à la place de l'interrogation. Des formules repérées se présentent dans la majorité des cas sous la forme de questions. Les interrogations (18), (19), (20), (21), (22) n'ont pas un contexte de communication précis. Cependant, d'après nous, les mêmes questions posées par n'importe qui et par le commissaire Maigret (ou n'importe quel policier) n'ont pas le même statut que dans les conversations de tous les jours. Etant donné que ce qui caractérise les routines conversationnelles c'est la situation de leur énonciation, on ne peut pas se contenter d'une phrase, on a besoin d'un contexte qui illustre la situation de communication dans laquelle elles sont utilisées. Le comportement verbal de la personne qui parle semble être quasi automatique.

- (18) *Comment vous appelez-vous ?*  
 (18') *Jak się Pan nazywa ?*  
 (19) *Quel âge avez-vous ?*  
 (19') *Comment vous appelle-t-on ?*  
 (20) *Vous connaissez Jean Métayer ?*  
 (20') *Zna Pan Jeana Métayer ?*  
 (21) *Qui est-ce ?*  
 (21') *Kto to ?*  
 (22) *Que faisiez-vous auparavant ?*  
 (22') *Czym się Pan wcześniej zajmował ?*  
 (23) *Vous ne vous connaissez pas d'ennemi ?*  
 (23') *Ma pan jakichś wrogów ?*  
 (23'') *Czy ma pan jakichś wrogów ?*

A la fin de l'interrogatoire, l'enquêteur attend de la part du suspect la confirmation de ses déclarations (24) :

- (24) *Vous maintenez toutes vos déclarations ?*  
*Je les maintiens.*  
 (24') *Podtrzymuje pan swoje zeznania ?*  
*Podtrzymuję.*

Le caractère « universel » et répétitif de certaines formules concerne également le parler des suspects/témoins. Il est à remarquer que leur nombre par rapport

aux formules prononcées par la police n'est pas significatif. Dans les textes analysés, nous avons retrouvé une phrase qu'un suspect interrogé par la police est supposé prononcer, lorsqu'il est pressé de questions. Les deux traducteurs ont opté pour la même expression, à vrai dire la seule acceptable dans ce contexte (équivalence totale) :

- (25) *Je ne répondrai/parlerai qu'en présence de mon avocat*  
 (25') *Będę odpowiadał tylko w obecności mojego adwokata*  
 (25'') *Będę odpowiadał tylko w obecności mojego adwokata*

On retrouve des variantes de cette expression :

- (26) *Je veux d'abord voir un avocat ... C'est mon droit ...*  
 (26') *Chcę najpierw spotkać się z adwokatem, mam do tego prawo.*

Pendant les auditions, quand un suspect refuse de répondre aux questions d'un enquêteur, (27) et (28) :

- (27) *Je n'ai rien à déclarer à ce sujet.*  
 (27') *Nie mam nic do powiedzenia na ten temat.*  
 (28) *Je n'ai rien à dire.*  
 (28') *Nie mam nic do powiedzenia.*

#### 4. Conclusion

L'approche contrastive est la meilleure façon d'étudier les routines conversationnelles parce que ces formules sont souvent inaperçues en tant qu'unités phraséologiques. Ceci peut être illustré par une traduction inadéquate du français au polonais. Cependant, dans notre corpus, les exemples de traductions erronées sont rares. Ceci trouve son explication dans le fait que ces structures sont suffisamment ancrées dans l'imaginaire collectif. Il serait intéressant de voir comment ces expressions sont traduites dans des contextes culturels bien différents où la procédure de l'interrogatoire est différente.

Dans ce type de discours que constitue le roman policier on s'attendrait à retrouver plus de routines conversationnelles. Les échanges professionnels auxquels on participe sont souvent tronqués. Plusieurs répliques, qui devraient normalement apparaître au cours d'un interrogatoire, ont été supprimées. Ce procédé pourrait provoquer des problèmes dans des textes spécialisés mais dans le texte littéraire le « résultat de surface » (Gajewska, 2002) est conservé.

L'emploi des routines conversationnelles indique le/les rôle(s) des locuteurs : le policier, le coupable, le témoin. L'emploi de certaines séquences permet de les identifier, ou au moins d'identifier les fonctions qu'ils assument (C'est parce que chacun joue un rôle qui lui revient de façon répétitive). Certains

milieux sont facilement identifiables par le langage employé. Même les réponses des coupables s'inscrivent dans cette logique situationnelle. C'est ainsi également que l'individu construit son « identité situationnelle ». Les routines deviennent un signe d'appartenance à un groupe, une manière de prendre les rôles interactionnels attachés à un type de situation.

Même si la langue a un caractère créatif, le fait de participer aux mêmes situations nous fait recourir à des séquences préfabriquées.

Enfin, il ne faut pas oublier que l'interrogatoire policier n'est en rien une conversation. C'est un condensé de tentatives de persuasion, de tactiques argumentatives, qui s'adaptent au contexte et à la personnalité des interrogés ; ce qui explique les variations dans les formules utilisées. Même si ce sont des romans policiers, construits sur des modèles bien décrits, ce sont surtout des textes littéraires dans lesquels une liberté « productive » est envisageable et même désirable. Cela peut expliquer des « variations » dans la structure des formules répétées. Mais la présence de « variantes » des routines discursives peut trouver encore une explication. Il ne faut pas considérer ces variantes comme des écarts par rapport à une liste fermée de formules figées. Au sein de la même formule, dont l'emploi est imposé par la profession qu'on exerce (ici, l'enquêteur), on peut retrouver quelques variantes « fonctionnelles anaphoriques » qui puisent dans la routine-source. Le contexte reste le même, les rôles des interlocuteurs également. C'est un procédé qui permet de personnaliser ces formules. Il reste à savoir si on a le droit de les ranger parmi les routines conversationnelles.

### *Bibliographie :*

- Barthes, R. (1997). Wstęp do analizy strukturalnej. In : Studia z teorii literatury. Archiwum przekładów Pamiętnika Literackiego, Wrocław.
- Gajewska, E. (2002). Les séquences phatiques d'ouverture et de clôture du dialogue : les rituels conversationnels en traductologie et didactique des langues. In : Kacprzak A. (ed) Points communs: linguistique, glottodidactique, traductologie. Łódź : Biblioteka, pp. 57-67.
- Gross, G. (1996). Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions. Paris : Ophrys,.
- Klein, J.-R., Lamiroy, B. (2011). Routines conversationnelles et figement. In : Anscombe, J.-C., Mejri S. (eds). Le figement linguistique : la parole entravée. Paris : Honoré Champion, pp. 195-213.
- López Simó, M. (2005). Pour un nouveau traitement lexicographique des formules associées une situation recurrente:traduction français-espagnol II AIETI. Actas del II Congreso Internacional de la Asociación Ibérica de Estudios de Traducción e Interpretación. Madrid, 9-11 de febrero. Madrid : AIETI, pp. 330-342.
- Lüger, H.-H. (1993). Routine conversationnelle et comportement langagier. *Langage et société*, 63, pp. 5-38.

- Mejri, S. (1997), *Le figement lexical : descriptions linguistiques et structuration sémantique*, série linguistique X. Publications de la Faculté des lettres de la Manouba.
- Schapira, Ch. (1999). *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*. Paris : Ophrys.
- Sfar, I. (2007). Les énoncés formulaires : contenu pragmatique et problèmes de traduction, in : *A la croisée des mots. Hommages Taïeb Baccouche*. Université de Sousse ; Université Paris 13. Sousse ; Villetaneuse, pp. 313-328.
- Todorov, T., (1968). La grammaire du récit. *Langages*, 12, pp. 94-102
- Traverso, V. (2006). *Des échanges ordinaires à Damas : aspects de l'interaction en arabe*. Approche comparative et interculturelle, Lyon : PUL.

**Résumé :**

Les routines discursives ont des spécificités linguistiques mais surtout contextuelles qui font de leur transposition du français vers le polonais une tâche délicate. Le but de cette étude est de dégager des routines qui apparaissent à différentes étapes d'un interrogatoire policier dans quelques romans de Georges Simenon pour ensuite passer à une étude contrastive de ces formules.

**Mots-clés :**

routines discursives, roman policier, étude contrastive

**Abstract :**

Linguistic characteristics of conversational routines, especially context ones, cause transposition from French to Polish to become a delicate task. The aim of study is to search phrases/sentences which appear on different stages of inquiry in Georges Simenon's detective novel and to suggest their contrastive analysis

**Keywords :**

conversational routines, detective novel, contrastive analysis

# UFS: Quelles UFS enseigner?

*Pedro Mogorrón Huerta*

Universidad de Alicante

## Introduction.

La phraséologie, c'est-à-dire l'étude des combinaisons lexicales utilisées fréquemment dans les actes de communication et caractérisées principalement par un certain degré de figement linguistique, n'est plus l'enfant pauvre de la linguistique. Elle a en effet actuellement le vent en poupe car elle est devenue un sujet de recherche actuel fondamental et incontournable comme le montre l'énorme quantité de publication individuelles, collectives et de réunions scientifiques traitant des aspects linguistiques, contrastifs, traductologiques, etc., et ce, dans de nombreuses langues. Il convient de souligner que les études phraséologiques ont traité principalement :

- Le classement théorique qui porte sur la dénomination des UFS. En 1997, Martins-Baltar a publié une liste « Nullement exhaustive » des dénominations que les linguistes français utilisent dans le cadre de leur recherche en phraséologie : allusion (Rey), aphorisme (Mochet/Cintrat, Rey), cinconlocution (Grimaldi), citation (Rey, Candel), cliché (Rey), collocation (Candel, Chanier/Fouqueré/Issac, Fónagy, Gentilhomme, Hausmann, Rey), contruction figée (Gross), dicton (Candel), énoncé lié (Fóngy, Martins-Baltar), expression (Grimaldi, Léon/Mazière, Rey), expression idiomatique (Candel), expression proverbiale (Mochet/Cintrat), exxpression semi-figée (Chanier/Fouqueré/Issac), façon de parler (Grimaldi, Lreoy-Turcan), fonction lexicale ([notion introduite par Mel'čuk, voir par ex. Mel'čuk *et al.*, 1992, p. 127 ss.] Gentilhomme, Gross), forme de langage particulière (Grimaldi), formulation (Hausmann), formule (Léon/ Mazière, Rey), fragment lié (Fónagy), lexie complexe (Rey), locution (Grimaldi, Rey), locution nominale (Gross), locution plébée (Leroy-Turcan), locution terminologique (Candel, Rey), locution toute faite (Candel), manière de s'exprimer (Grimaldi), maxime (Rey), modèle locutionnel (Martin), mot (d'auteur) (Rey), mot composé (Corbin, Meunier-Crespo, Piguët), mot syntaxique (Corbin), palimpseste (Galisson), phrase faite (Grimaldi), phrase figée (Fotopoulou, Rey), phraséologisme pragmatique (Burger *et al.*, cit. par Gülich/Krafft), proverbe (Candel, Mochet/Cintrat, Rey), schéma (Grunig, cit. par Gülich/Krafft), séquence figée (Candel), séquence polylexicale (Gréciano), série phraséologique (Bally 1909, cit. par Gréciano), slogan (Rey), stéréotype (Mochet/Cintrat, Rey), structure préformée/préfabriquée (Gürlich/Krafft), suite

composée (Gross), syntagme figé (Corbin, Rey), syntagme idiomatique (Benet, Corbin), syntagme terminologique (Candel, Rey) terme complexe (Candel, Rey), tour (Grimaldi, Léon/Mazière, Rey), tournure (Hausmann, Rey), unité phraséologique (Bally, 1909, cit. par Gréciano), unité polylexématique (Corbin), (Martins-Baltar, 1997, p. 23-24).

- Les propriétés des UF comme : idiomaticité, compositionnalité, opacité, iconicité, registre, motivation, métaphorisation, figement, défigement, diatopie, etc. Il existe des dizaines de travaux qui traitent de ces propriétés. Nous citons à continuation les auteurs qui ont traité de ces propriétés en bloc (Corpas Pastor, 1996 ; Mejri, 1996 ; Gros, 1996 ; González Rey, 2002 ; García-Page Sánchez, 2008, etc.).
- Des travaux lexicographiques monolingues ou bilingues (qui recueillent de nombreuses UF afin d'élaborer des listes ou des études contrastives qui permettent :
  - de rechercher les équivalents ;
  - de réaliser des études contrastives dans deux ou plusieurs langues, afin d'observer la conception que différents peuples ont face à des concepts culturels comme la fête, la mort, la femme, la religion, etc.
- La didactique quant à elle, vu les difficultés inhérentes des UF, s'est également penchée sur l'enseignement de ces unités polylexicales figées afin de faire parvenir aux apprentis et aux usagers ces unités de la manière la plus effective possible. Les critères retenus pour une meilleure approche didactique ont été d'enseigner :
  - les UF avec le lexique général ou séparément ; par liste alphabétique, par mots clés, par contenu thématique, avec d'autres UF ayant la même structure afin de faciliter la mémorisation ;
  - les UF qui apparaissent dans des textes ;
  - les UF qui apparaissent dans le contexte de la classe ;
  - les UF les plus fréquentes (à partir d'un corpus).

Mais il n'y a pas à notre connaissance de grandes lignes prioritaires, ni d'études exhaustives traitant de la façon d'enseigner les UF (espagnoles) ni quelles UF enseigner. Par exemple les manuels d'ELE (Español Langue Étrangère) n'utilisent aucune didactique préétablie et n'enseignent qu'un petit nombre d'UFs sans expliquer le choix de celles-ci qui ne coïncident par ailleurs généralement pas d'un manuel à un autre.

Ainsi donc, les UF sont l'objet d'une analyse exhaustive depuis les 30 dernières années, cependant cette analyse ou recherche a laissé de côté deux aspects importants qu'il convient de souligner : la diatopie et la didactique des UF. En effet, dans des langues comme l'espagnol, l'anglais, le français, le portugais,

utilisées comme langues officielles dans de nombreux pays, sont apparues de nouvelles créations qui correspondent à des variantes diatopiques. Ces UF diatopiques ont commencé à être analysées et inventoriées dans le cadre de leur zone géographique d'influence, mais il n'existe pas (du moins à notre connaissance) d'études, d'analyses exhaustives ni d'analyses contrastives qui permettent aux linguistes, aux lexicographes et aux usagers d'observer les différences/similitudes, les références culturelles, linguistiques, etc., entre les UF appartenant à la langue appelée « commune, standard voire référentielle » et les nouvelles créations diatopiques » considérées comme régionales, géographiques, périphériques.

## **Présentation de l'étude.**

Nous nous proposons d'exposer dans le cadre de ce travail les grandes lignes traitées dans un projet de recherche financé par le MICINN espagnol : ESTUDIO LINGÜÍSTICO DIATOPICO Y TRADUCTOLOGICO DE LAS CONSTRUCCIONES VERBALES FIJAS MAS USUALES EN ESPAÑOL. FF2011-24310 qui traite justement de ces deux aspects. Ce projet a pour objectifs principaux :

- d'élaborer une Base de Données exhaustive de CVF espagnoles avec les variantes argentines et mexicaines :
- de sélectionner les CVF espagnoles (les plus usuelles) qui doivent être enseignées dans le cadre de l'Espagnol langue étrangère ;
- d'offrir les équivalents de traduction de ces CVF usuelles en allemand, anglais, arabe, catalan/valencien, français, italien.

## **2. Phases de recherches réalisées :**

### *2.1. Première phase : élaboration de la base de données de CVFS.*

Dans le cas de l'espagnol, le groupe FRASYTRAM de l'Université d'Alicante est en train d'élaborer une base de données multilingue de constructions verbales figées (CVF) caractérisées par leur figement et classées syntaxiquement et sémantiquement qui compte actuellement 24 100 CVF sélectionnées de la façon suivante :

#### **2.1.1. Recherche de CVF espagnoles.**

L'élaboration de la BD s'est d'abord réalisée en relevant des CVF espagnoles. Pour cela, nous avons :

- effectué une recherche dans des dictionnaires espagnols monolingues et bilingues<sup>1</sup>. Au cours de cette phase de notre recherche (qui n'est pas encore terminée), nous avons recueilli 15 300 CVF.
- repéré 3 200 CVF usuelles qui ne figurent pas dans les ouvrages consultés à partir de la compétence phraséologiques des membres de l'équipe.

Pendant cette phase, comme nous l'avons déjà dit, la plupart des CVF retenues appartiennent à l'espagnol péninsulaire :

A	B	C	D	E	F
7. andar (alguien) al piano	loc. verbal	CP10	andar despacio, lentamente, sin prisa		
8. andar (alguien) al retortero	loc. verbal	CP10	tener demasiado trabajo, cosas que atender		MM
9. andar (alguien) al retortero	loc. verbal	CP10	estar (mu) cansado de alguien		MM
10. andar (alguien) como alma en pena	loc. verbal	CP10	estar triste e deprimido.		MM
11. andar (alguien) como el perro y el gato	loc. verbal	P100	Reversas mal con alguien, estar muy enamorado, mal avenida con.		MM
12. andar (alguien) como la abja de flor en flor	loc. verbal	CP10	ser inconstante en la determinaci3n.		DEA
13. andar (alguien) como pedro por su casa	loc. verbal	CP10	ir e moverse por algunos pases con desverguenza.		EPM
14. andar (alguien) como perros y gatos	loc. verbal	P100	Reversas mal con alguien, estar muy enamorado, mal avenida con.		MM
15. andar (alguien) como paja por rastros	loc. verbal	CP10	Andar de un lado para otro y sin sacar ningun provecho.		EPM
16. andar (alguien) como Ad�s	loc. verbal	EAC7	Ir a cualquier parte.		DFDEA
17. andar (alguien) como un caracol	loc. verbal	P100	andar muy despacio		MM
18. andar (alguien) como un duende	loc. verbal	P100	vagar		MM
19. andar (alguien) como un duende	loc. verbal	P100	presentarse en un sitio ocasionalmente, inesperadamente		MM
20. andar (alguien) como una bola sin manija	loc. verbal	P100	estar desorientado, no saber qué hacer		MM
21. andar (alguien) como el hato a cuestas	loc. verbal	CP1	andar fuertemente de lado, no fijas en ningun sitio		MM
22. andar (alguien) con la cabeza bien alta	loc. verbal	CP1R	Estarse orgulloso, mostrar satisfacci3n, orgulloso de un trabajo o de un logro.		MM
23. andar (alguien) con la cara bien alta	loc. verbal	CP1R	Estarse orgulloso, mostrar satisfacci3n, orgulloso de un trabajo o de un logro.		MM
24. andar (alguien) con la lengua fuera	loc. verbal	CP1R	estar muy cansado.		MM
25. andar (alguien) con precauciones	loc. verbal	CP1R	Preocuparse de, prevenir los sucesos inesperados.		EPM
26. andar (alguien) con secretos	v. soporte	CP1Z	Hablar dos o más personas en voz baja apartados de los demás.		LARDE
27. andar (alguien) con secretos	v. soporte	CP1Z	Hablar dos o más personas en voz baja apartados de los demás.		LARDE
28. andar (alguien) catriado	loc. verbal	CP1	estar sin dinero, no tener dinero		LARSB
29. andar (alguien) corto de	loc. verbal	CP1Z	andar escaso de alguna cosa		MM
30. andar (alguien) de barrietas	loc. verbal	CP1Z	agilaci3n , movimiento, realizar muchas gestiones		MM
31. andar (algui) de boca en boca	loc. verbal	CP1	Divulgar un algo de manera pública, estar divulgado.		MM
32. andar (alguien) de boca en boca	loc. verbal	CP1	Dir que hablan, ser objeto de conversaciones, habladuras.		MM
33. andar (alguien) de cabeza	loc. verbal	CP1Z	estar excesivamente ocupado, atareado		MM
34. andar (algui) de cada	loc. verbal	CP1Z	moderarse, perder intensidad		MM
35. andar (alguien) de cada	loc. verbal	CP1Z	estar una persona en momentos de decadencia		MM
36. andar (alguien) de capa caída	loc. verbal	CP1Z	perdiendo saber, padecer decadencia en salud		MM
37. andar (alguien) de capa caída	loc. verbal	CP1Z	estar una persona en momentos de decadencia (categoría, destino)		MM
38. andar (alguien) de Coca en Mecca	loc. verbal	CP1	suortosa mucha para realizar un suceso, gestiones		MM
39. andar (alguien) de corral por (alguien, algo)	loc. verbal	CP1R	estar muy diligente para completar o hacer una cosa con mucha �stia y diligencia		MM
40. andar (alguien) de cráneo	loc. verbal	CP1Z	Estar muy preocupado, hallarse en una situaci3n de difícil soluci3n.		DEA
41. andar (alguien) de culo	loc. verbal	CP1Z	estar equivocado con respecto a algo que cree e espera		MM
42. andar (alguien) de culo	loc. verbal	CP1Z	en una situaci3n inusual o complicada		MM
43. andar (alguien) de Herodes a Pilato	(andar, ir) (a) loc. verbal	CP1R	encontrar molestias en todos los lados		MM
44. andar (alguien) de Herodes a Pilato	(andar, ir) (a) loc. verbal	CP1R	ir de un lado para otro sin encontrar lo que se desea		MM
45. andar (alguien) de poco a poco	loc. verbal	CP1R	ir de frente		MM
46. andar (alguien) de puntillas	loc. verbal	CP1Z	pisando con las puntas de los pies y levantando los talones		MM

Capture d'écran n  1

Nous avons cependant relev  dans les dictionnaires référentiels espagnols également 970 CVF qui ont été catalogu es comme appartenant à des variantes dia-

1 *Diccionario de la Real Academia Española de la lengua : RAE ; Diccionario de uso del español : DUE ; Diccionario temático de locuciones francesas con su correspondencia española : DT ; Diccionario fraseol3gico del español actual : DFDEA ; Diccionario fraseol3gico del español moderno : DFDEM ; Diccionario del español actual : DEA ; Diccionario temático de frases hechas : DTDFH ; Enciclopedia planeta multimedia, edici3n 2010 DVD-ROM : EPM ; Diccionario de dichos y expresiones del espa ol : DDDYEDEJC ; Diccionario de fraseología espa ola, locuciones, idiotismos, modismos y frases hechas usuales en espa ol : DDFEJC ; Gran diccionario Larousse Espa ol-Franc s/Franc s-espa ol : LBI, Grand Diccionario Espasa Espa ol-Franc s/Franc s-espa ol : EBI, etc.*

topiques utilisées dans des pays d'Amérique du Sud et centrale (voir tableau n° 1 et capture d'écran n° 2) :

agarrarse del chongo	pelarse, especialmente las mujeres.	DUE	México
alzar un tanate	armar lío o pleito.	RAE	Costa Rica
andar abrazando postes	estar borracho, ebrio.	DTDFH	Chile
verle la[s] pata[s] a la sota	percatarse de las verdaderas características de algo o de alguien.	DUE	Argentina, Uruguay
estar gorda de hombre	estar una mujer embarazada.	DTDFH	México

Tableau n.° 1

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	amarar (alguien) la cara	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	poner el semblante serio	RAE	Puerto Rico y Venezuela			
2	amarar (alguien) zope	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	vender	RAE	Guatemala			
3	andar (alguien) a bomba	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1Z	estar borracho, ebrio	RAE	El Salvador, Honduras			
4	andar (alguien) a los apuntes	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1D	éstar, estar penosamente	RAE	Argentina, Bolivia			
5	andar (alguien) a los apuntes	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1D	Entrar incómodamente, entrar algo con ansia.	RAE	Chile			
6	andar (alguien) a montes	loc verbal			Andar en malos pasos.	RAE				
7	andar (alguien) a montes	loc verbal			Dagar de concupir por algún tiempo, sin motivo conocido, a donde se va	RAE				
8	andar (alguien) a montes	loc verbal			Andar fuera de poblado, huyendo de la justicia	RAE	Venezuela			
9	andar (alguien) al esticote	loc verbal			Ahondarse a darse al mal vivir.	RAE	Venezuela			
10	andar (alguien) como una bola sin maraña	loc verbal	V Comp	PVCO	estar desorientado, no saber qué hacer	MM	Arg			
11	andar (alguien) con brincos y saltos	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1Z	oponerse con fuerza	RAE	El Salvador			
12	andar (alguien) cortado	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	estar sin dinero, sin tener dinero	LARB1				
13	andar (alguien) de cachetes embarrados	loc verbal			estar muy enojado de alguien	RAE	El Salvador, Honduras, Nicaragua			
14	andar (alguien) de maletas	loc verbal			estar de mal humor	RAE	Argentina, Chile			
15	andar (alguien) de tapero en guapón	loc verbal			responder las cosas una, a de mal en peor	LIBSA	Argentina, Uruguay			
16	andar (alguien) de yuca	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1Z	Vivir de pasarse con fines particulares	RAE	República Dominicana			
17	andar (alguien) en banderas	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1Z	Ser algado de colillas o de comentarios malintencionados.	RAE	Nicaragua			
18	andar (alguien) en ficha	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1Z	Ir mal vestido, de maneras indelicadas.	RAE	Costa Rica, Nicaragua (México)			
19	andar (alguien) por las ramas	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1D	Divagar, desviarse de lo que es propiamente el asunto de que se trata.	MM	(México)			
20	andarse (alguien) en todas	loc verbal			Querer participar en todas las proyectos	RAE				
21	aportar (alguien) por las orejas	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1D	Coser de la subdignidad	VAR	Puerto Rico			
22	aportar (alguien) el culo contra el taburete	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1Z	Embustear a una dificultad, peligrar.	RAE	Venezuela			
23	aportarse (alguien) un ponzo	loc verbal	NO V Dinf C1	C1I	quedar muy bien, causar buena impresión	RAE	América Meridional			
24	animarse (alguien) (a alguien) coje	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	acostar	DUE	Cuba, Puerto Rico			
25	animar (alguien) el código	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	hacer sentir el peso de la ley	SOP	americanismo			
26	animar (alguien) el cuento	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	jurar, dar una palica a alguien	LARB1				
27	atar(se) (alguien) (a alguien) las manos	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1D	impedir a alguien que haga cierta cosa o que este con libertad	MM	México			
28	bañar (alguien) en una pata	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1I	estar muy contento	RAE	(RAE, USA, Argentina, México)			
29	bañar (alguien) un tiempo en la silla	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1Z	NO V Dinf C1	RAE	México			
30	bañarse (alguien) (o alguien) los humos	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1D	darse un baño, poner en su sitio al orgullo, reducir el orgullo	MM	México			
31	barajar (alguien) el tiro	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	Negarse a intervenir, en una situación.	RAE	El Salvador, Venezuela			
32	barajárselo (alguien) (a alguien) desgracia	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1D	Explicar avarosamente algo a alguien, ignorando más detalles para que entienda	RAE	El Salvador, México			
33	barajárselo (alguien) (a alguien) más desgracia	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1D	Explicar avarosamente algo a alguien, ignorando más detalles para que entienda	RAE	El Salvador, México			
34	batear (alguien) la junta	loc verbal			Contar los hechos con exactitud, decir la verdad	RAE	Argentina			
35	bogar (alguien) a panfles	loc verbal			Bogar alguien con dos remos.	RAE				
36	bostarse (alguien) al carnero	loc verbal	NO V Dinf C1	CP1D	Rajar un resaca, resacaarse a la prensa	SOP	americanismo			
37	bostarse (alguien) la banda	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	Tener un buen resultado	MM	México			
38	bostarse (alguien) la banda	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	Conseguir algo muy bueno	MM	México			
39	bucarse (alguien) la venta a	loc verbal			Tratar de encontrar la forma más fácil, rápida y efectiva de	RAE	Cuba, Uruguay, Venezuela			
40	caer burro, apañarse	loc verbal	NO V Dinf C1	C1D	Llevar mucho, copiosamente.	LIBSA	República Dominicana			

Capture d'écran n° 2

Les dictionnaires référentiels espagnols les plus connus incorporent actuellement (15 300/970) c'est-à-dire 6,3% des CVF diatopiques. Bien évidemment ces chiffres ne sont pas représentatifs du nombre des CVF/UF diatopiques qui existent et sont usées quotidiennement dans les différents pays d'Amérique centrale et du Sud. Il s'agit en effet d'un phénomène linguistique de grandes dimensions (qui n'a pas encore été traité exhaustivement), car dans chacun des pays d'Amérique latine qui utilisent l'espagnol comme langue officielle il existe sans aucun doute des milliers de créations figées.

Dans un dictionnaire référentiel (monolingue ou bilingue) nous devrions pouvoir consulter n'importe quelle unité lexicale simple ou composée, de sens compositionnel ou figé, mais des raisons théoriques et pratiques évidentes (espace physique disponible, ampleur de la tâche à réaliser, compétence lexicologique et phraséologique des lexicologues, etc.) ont limité cette possibilité.

### 2.1.2. Recherche dans des dictionnaires d'Argentine, du Mexique et d'Amérique Latine.

L'espagnol, l'anglais, le portugais sont utilisées comme langues officielles dans d'autres pays (par un nombre nettement supérieur d'usagers) qui en plus sont devenus ou sont en train de devenir de grandes puissances économiques et démographiques permettant ainsi à leurs variantes d'être de plus en plus connues parfois même plus que les UF appartenant à l'Espagne, le Royaume uni et le Portugal. Ceci nous conduit à intégrer dans notre BD des CVF diatopiques. Nous ne pouvons évidemment pas inclure toutes les CVF de tous les pays qui utilisent l'espagnol comme langue officielle (24). La seconde phase pour l'élaboration de la BD de CVF a consisté à consulter des dictionnaires argentins, mexicains et ceux d'Amérique Latine afin d'incorporer dans la BD les CVF diatopiques argentines et mexicaines. Etant donné les caractéristiques d'incorporation et de traitement des EF observées dans ces ouvrages il faut consulter un grand nombre de dictionnaires :

Les dictionnaires consultés ont été : AoMex = *Diccionario breve de mexicanismos* ; DEUEM = *Diccionario del español usual en México* ; DFDHA = *Diccionario fraseológico del habla argentina* ; DM = *Diccionario de Mexicanismos*, Academia Mexicana de la lengua, *Diccionario del español de Argentina* ; *Español de Argentina – Español de España*, Madrid : Gredos 2000 ; DHDA = *Diccionario del habla de los argentinos* ; DdaM = *Diccionario de americanismos* ; DHNRAE = *Diccionario de hispanoamericanismo no recogidos por la Real Academia*, etc.

Le dépouillement de ces dictionnaires, plus les expressions relevées dans les dictionnaires espagnols, nous a permis de sélectionner plus de 5 500 CVF avec les origines suivantes : Argentine : 2 400 ; Chili : 341 ; Colombie : 149 ; Cuba : 250 ; Mexique : 1 472 ; Pérou : 111 ; Uruguay : 156, etc.

L'analyse de ces expressions nous a permis de déterminer que les CVF d'origine espagnole et les CVF diatopiques argentines et mexicaines utilisent les mêmes structures syntaxiques. Nous avons également observé que dans les deux cas, le contenu lexical des termes qui composent ces CVFS a :

- une origine espagnole. Il s'agit alors de CVF qui n'existent pas en Espagne. En effet mis à part la langue standard et les UF utilisés en commun dans

tous les pays qui parlent l'espagnol, dans chacun de ces pays il y a également de nouvelles créations qui utilisent des mots du lexique espagnol, pour former des UF. C'est le cas le plus fréquent avec plus de 85% des CVF (voir tableau n° 2).

CVFS	Traduction du Lexique	Dic	País
<i>aparecer el peine</i>	Apparaître peigne	DdAM	Mexique
<i>darse (alguien) un frentazo</i>	Donner coup de front	DUE	Mexique
<i>darse paquete</i>	Donner paquet	DRAE	Mexique
<i>acabársele (a alguien) el tabaco</i>	Terminer paquet	DDHA	Argentine
<i>apelar (alguien) a las de gavio-ta</i>	Appeler mouettes	DDHA	Argentine
<i>dar (alguien) con el hacha</i>	Donner hache	DDHA	Argentine

Tableau n° 2

- une relation avec les langues indigènes parlées par la population locale avant l'arrivée des espagnols comme le quechua, le nahua, le mapuche, le maya, l'aimara, l'arahuaco, etc.<sup>2</sup> Ces langues vernaculaires encore parlées de nos jours par une partie de la population locale, ont laissé des traces dans l'espagnol utilisé en Amérique du Sud et centrale. Ainsi, certaines UFS ont incorporé des termes vernacle : par ex : *ser (alguien) la changa* (RAE ; du quechua chamkay, majar, abimer, être très astutieux ; Puerto Rico).

Dans le cas des expressions mexicaines, nous trouvons des termes qui appartiennent au nahua, arahuaco, quechua, etc. (voir tableau n° 3)

CVFS	lengua	Dicc	país
<i>dar atole con el dedo (a alguien); (du nahua atolli).</i>	nahua	RAE	México
<i>tener atole en las venas</i>		AoMex	México
<i>ser un hijo de la guayaba</i>	arahuaco	DEUEM	México
<i>traer (alguien) una buena guarapeta; (du quechua guarapo, cane à sucre).</i>	quechua		México

Tableau n° 3

2 Selon un rapport de l'UNESCO, il existe actuellement en Amérique Centrale et du Sud 420 langues indigènes : [http://www.unicef.org/lac/lenguas\\_indigenas.pdf](http://www.unicef.org/lac/lenguas_indigenas.pdf)

En Argentine, nous avons également relevé des CVF qui pour leur formation utilisent des termes qui appartiennent aux langues indigènes : par exemple le quechua, le mapuche, etc. (voir tableau n° 4)

CVFS	langue	Dic	Pays
<i>apuntarse un poroto</i> ; (dul quechua purutu).	Quechua	RAE	Argentine
<i>colgar los guayos</i> (du Mapuche)	Mapuche	GDLA	Argentine
<i>caerse antarca</i> (du quechua, "espalda").	Quechua	DDHA	Argentine
<i>contestar sobre el puchu</i> ; (du quechua puchu).	Quechua	DFHA	Argentine

Tableau n° 4

- Nous avons également observé la présence de nombreuses CVF polysémiques. Il s'agit d'un phénomène qui touche plus de 20% des CVF sélectionnées. Cette polysémie peut apparaître avec des UF qui ont plusieurs sens utilisés seulement en Espagne, en Espagne et dans d'autres pays ou seulement avec des CVF diatopiques.
- Ainsi avec les CVF *doblar la esquina* (tourner le coin de la rue) et *bañarse en agua de rosas* (se baigner dans de l'eau de rose) (voir tableaux n° 5 et 6) nous trouvons les possibilités suivantes :

<i>doblar la esquina</i>	morirse (mourir)	LARBI
<i>doblar la esquina</i>	girar de una calle a otra (tourner le coin de la rue)	MM
<i>doblar la esquina</i>	Desaparecer (disparaître)	MM
<i>doblar la esquina</i>	Cambiar de tema (changer de sujet).	DTDFH (Cuba)

Tableau n° 5

<i>bañarse en agua de rosas</i>	alegrarse de algún mal ajeno (se réjouir du mal des autres).	DUE
	Sentirse alguien muy orgulloso por el éxito de un ser querido; (être orgueilleux du succès d'une personne proche).	DdAm; Ecuador, Guatemala, Venezuela
	Disfrutar de bonanza económica; (jouir d'une bonne situation économique).	DdAm; Ecuador, Guatemala, Venezuela).

Tableau n° 6

Les études phraséologiques n’ont pas traité le phénomène diatopique du moins dans le cas de l’espagnol. Il faudrait dans le futur réaliser une étude contrastive comparative afin de connaître l’usage réel de ces CVF dans les différents pays qui utilisent l’espagnol comme langue officielle, comme c’est le cas du projet BFQS qui analyse l’usage des UF dans 4 pays francophones (Belgique, France, Québec, Suisse) (voir Ladmiroy, 2011).

Toutes les données que nous venons de commenter, sont incluses dans une Base de Données sous format Excell (voir capture d’écran n° 3).

A	B	C	D	E	F	G	H	
1	chuparse (alguien) la braja		loc verbal	salud, vida, muerte	lirer e desaparacer: «el cóctel de hall se lo chupó la braja»	DEUEM	México	
2	chuparse (alguien) la pléora		loc verbal		A tomar las consecuencias de un hecho.	D4Am	Bolivia	
3	chuparse (alguien) los ligeros	chuparse (alguien) los ligeros, mostachos	vs	loc verbal	encontrar alguien mucho gusto o satisfacción en algo.	D4Am	Chile	
4	chuparse (alguien) los dientes		loc verbal	la mesa, comida, placer	comer algo con mucho gusto, estar bueno	RAE		
5	chuparse (alguien) los dedos (de puño)		loc verbal	sentimiento	Sentir gran placer con el sabor de algo	MM		
6	chuparse (alguien) los dientes		loc verbal	sentimiento	Sentir gran placer con lo que se aya, se ve	MM		
7	chuparse (alguien) los dientes		loc verbal		Mostar refado sien un chagado en los dientes.	D4Am	Honduras, Nicaragua	
8	chuparse (alguien) los dientes		loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	Mostar desapeñado a alguien con un chagado en los dientes.	D4Am	Honduras, Nicaragua	
9	chuparse (alguien) los dientes		loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	Sentir a alguien.	D4Am	Honduras, Nicaragua	
10	chuparse (alguien) los mostachos	chuparse (alguien) los ligeros, mostachos	vs	loc verbal	encontrar alguien mucho gusto o satisfacción por algo.	D4Am	Honduras	
11	chuparse (alguien) un bumo		loc verbal	ello, cosas, problemas, dificultades	de muy mal a alguien en algo.	D4Am	Honduras	
12	chuparse (alguien) (a alguien)		loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	realizar una relación o un bumo.	loc verbal		
13	chudársela (alguien)		loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	realizar el acto sexual.	loc verbal	México	
14	chudársela (alguien) ambe por las venas	chudársela, chudársela (a alguien) ambe por las venas	vs	loc verbal	phases de vida de un individuo que se relaciona con el mundo exterior.	loc verbal	AsMex, México	
15	circular (algo) de boca en boca		loc verbal	comunicación, secreto, amistad, amistad	Divulgar: ser algo de notoriedad pública, estar divulgado.	MM		
16	circular la voz de cierta cosa		loc verbal	comunicación, secreto, amistad, amistad	Divulgar, hablar de rumor de cierta cosa.	MM		
17	exbarra (alguien) lo chino		loc verbal	dinero-economía	Desbaratar: destruir o romper algo.	DEUEM	México	
18	ciscosa (alguien) de risido		loc verbal		tener (muchu) risida.	MM		
19	clamar (alguien) a Dios		loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	desaparecer, aflijer	GOLE		
20	clamar (algo) a Dios	clamar (algo) [al cielo, a Dios ]	vs	loc verbal	ser algo una gran sorpresa, cantidad y mención de carácter	MM		
21	clamar (algo) al cielo	clamar (algo) [al cielo, a Dios ]	vs	loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	llamar algo la atención por algo	MM	
22	clamar (alguien) en el desierto		loc verbal		llamar la atención por algo	MM		
23	brillarse (alguien) brillarse		vs	loc verbal	amistar, amistad-desarrollo, amistad, amistad	loc verbal	VAR	
24	brillarse (alguien) brillarse		loc verbal		Terminar, estar algo brillante, ser una relación brillante	LABE		
25	clarar (alguien) el cacho			salud, vida, muerte	Dirigir algo que tiene.	RAE	Venezuela	
26	clarar (alguien) el cacho			salud, vida, muerte	Morir(a) una persona	RAE	Venezuela	
27	clarar (alguien) el pico			salud, vida, muerte	Morir(a) una persona	D4A	Argentina	
28	clarar (alguien) la vista en	clarar (alguien) la guampa, las guampas	vs	loc verbal	clarar(a) las espaldas para que coma más	RAE		
29	clarar (alguien) la guampa			salud, vida, muerte	Morir(a) una persona	RAE		
30	clarar (alguien) la mirada en		vs	loc verbal	Morar de manera muy atenta, observar.	EPM	Uruguay	
31	clarar (alguien) la vista en		loc verbal		Morar de manera muy atenta, observar.	MM		
32	clarar (alguien) la vista en		loc verbal		Morar de manera muy atenta, observar.	RAE		
33	clarar (alguien) las guampas	clarar (alguien) la guampa, las guampas	vs	loc verbal	Morar de manera muy atenta, observar.	D4A	Argentina	
34	clarar (alguien) los cachos		vs	loc verbal	amistar, amistad-desarrollo, amistad, amistad	D4A	Argentina	
35	clarar (alguien) los codos		vs	loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	loc verbal	DOFEJC	
36	clarar (alguien) los ojos en		loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	loc verbal	MM	
37	clarar (alguien) en el cielo que la cabeza		loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	loc verbal	MM	
38	clarar(a) (alguien) (a alguien) un pulido	clarar(a) (alguien) (a alguien) un pulido, a la espalda	vs	loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	loc verbal	DOFEJC
39	clarar(a) (alguien) (a alguien) un pulido	clarar(a) (alguien) (a alguien) un pulido, a la espalda	vs	loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	loc verbal	DOFEJC
40	clarar(a) (alguien) (a alguien) un pulido	clarar(a) (alguien) (a alguien) un pulido, a la espalda	vs	loc verbal	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	relaciones humanas, amistad, amistad, amistad	loc verbal	DOFEJC

Capture d’écran n° 3

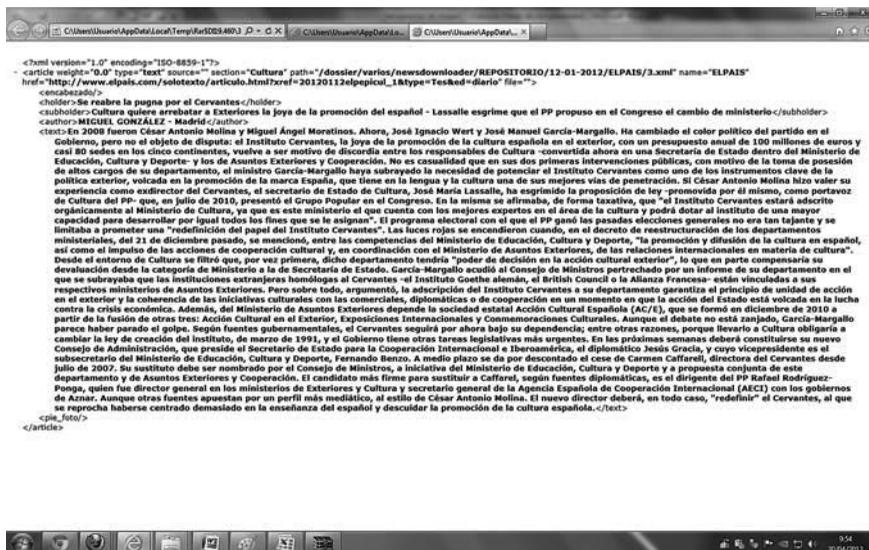
## 2.2 Seconde phase.

Le deuxième objectif principal du projet que nous sommes en train de réaliser est de sélectionner les CVF espagnoles (les plus usuelles) qui doivent être enseignées dans le cadre de l’ELE. Actuellement, l’une des méthodes les plus utilisées pour trouver les expressions les plus fréquentes consiste à chercher la fréquence de coapparition de ces séquences figées dans des corpus textuels. Il est vrai que de nombreuses études ont démontré que mis à part les collocations dont la fréquence de coapparition dans les textes est très haute, la fréquence des autres types d’ UF est très basse. Il est également vrai que dans la plupart de ces études le corpus textuel était nettement bas.

Pour essayer de résoudre ce problème, dans le cadre du projet, nous sommes en train d'élaborer deux corpus textuels de grande taille et de nature différente :

### 2.2.1. Corpus journalistique

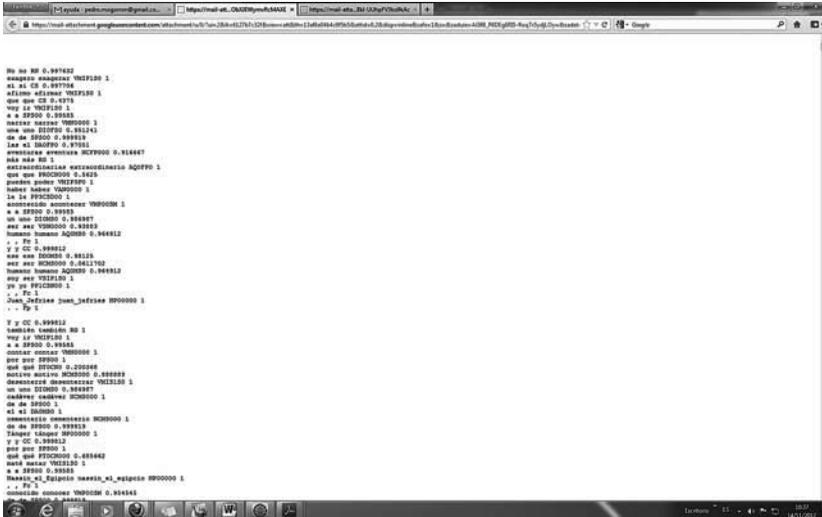
- L'Université d'Alicante télécharge quotidiennement une quinzaine de journaux (espagnols « EL País », « El Mundo », « ABC », « La Razón » ; régionaux : (Valence et Alicante) « La información », « Levante », « Las provincias » ; d'économie : « El economista », « Expansión », « La gazeta de los negocios » ; argentins : « Clarín et nación » ; mexicains : « el Universal », « El sol », (voir capture d'écran n° 4).



Capture d'écran n° 4

### 2.2.2. Corpus littéraire :

Une partie des chercheurs qui travaillent dans le projet de recherche est en train de sélectionner dans une BD d'ouvrages littéraires les ouvrages en langue espagnole d'auteurs espagnols, argentins et mexicains du XXème et XXIe siècle. Actuellement, nous avons sélectionné 2 200 ouvrages littéraires qui répondent à ces caractéristiques (voir capture d'écran n° 5).



Capture d'écran n° 5

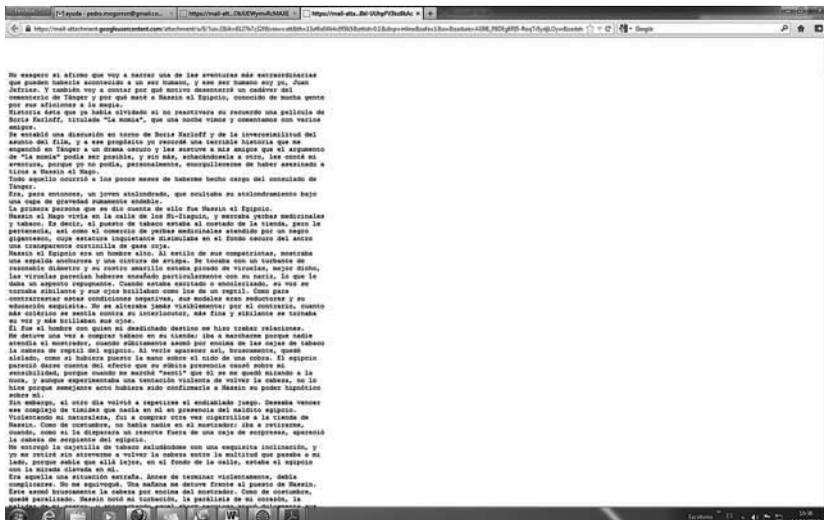


Capture d'écran n° 6

Tous les textes sont traités informatiquement par des programmes qui les lemmatisent. Il y a de nombreux programmes de ce genre. Dans le cadre du projet, nous avons décidé de travailler avec Freeling car ce programme, développé par le « Centre de Technologies i Aplicacions del Llenguatge i la Parla (TALP) de la

Universitat Politècnica de Catalunya (UPC) », a un très bon dictionnaire espagnol et permet de multiples fonctions.

Les captures d'écran 7, 8 nous montrent différentes possibilités de traitement de textes par le programme Freeling.



Capture d'écran n° 7



Capture d'écran n° 8

Ces programmes, une fois les textes traités, nous permettent de réaliser la quête de chaînes lexicales bien déterminées (Capture d'écran n° 9).



Capture d'écran n° 9

Cette seconde phase devra permettre de sélectionner les 1 000/1 500 CVFs phraséologiques les plus usuelles actuellement en espagnol péninsulaire, argentin et mexicain, présents dans notre base de données excel.

### 2.3 La Phraséodidactique.

Nous avons vu au début de notre article les méthodes les plus employées pour travailler la didactique des UFs :

- Mélangées avec le lexique général ou séparément ; par liste alphabétique, par mots clés, par contenu thématique, avec d'autres UFs ayant la même structure afin de faciliter la mémorisation; les UFs qui apparaissent dans le contexte de la classe ;

Dans le cadre de notre recherche, après avoir sélectionné les CVFS les plus usuelles, afin d'obtenir une bonne compétence phraséologique des étudiants et



Les expressions sont introduites dans une application informatique (conçue principalement pour les traducteurs (captures d'écrans n° 11 et 12).

The screenshot shows the 'Expresiones' application interface. The left sidebar contains navigation options: Inicio, Usuarios, Traducir asignación, Campos semánticos, Listar campos semánticos, Añadir campo semántico, Traducir campos semánticos, Añadir expresión, Trabajos pendientes, Búsqueda, and Salir. The main content area is titled 'LISTAR EXPRESIONES' and displays a list of expressions. The selected expression is 'hacer mucho frío' (hacer gr [EE] [EE]).

**Campos semántico:** Climatología Meteorología > frío > hacer mucho frío

**Expresión:** hacer un frío que corta el culo [EE] [EE]

**Fuente de la expresión:** DTFH

**Variantes:** hacer un frío que corta el culo, pelo, lava la perra, se caga la perra, se helan las pabbras, se meo la perra]

**Definición de la expresión:** Hacer mucho frío.

**Contexto de la expresión 1:** Vaya semanita, ayer cayó la gata fría y hoy hace un frío que corta el culo. Voy a tomarme un té bien caliente, no voy a ser que coja una pulmonía...

**Tipo de fuente del contexto 1:** Página web

**Título de fuente del contexto 1:** La cafetería es cine actual (Blog)

**Año de fuente del contexto 1:** 2008

**Web de fuente del contexto 1:** <http://www.cineactual.net/tema/viewtopic.php?M=78&=3&Tstart=2805&t=1&id=1&of=4>

**Niveles de uso:** Estándar **Marcas dialectales:** **Frecuencia de uso:**

Other expressions in the list include 'hacer un frío que pelo', 'hacer un frío que se helan las pabbras', and 'hacer un gr'.

© Laboratorio de Idiomas - Universidad de Alicante - 2013

Capture d'écran n° 11

The screenshot shows the 'Expresiones' application interface. The left sidebar is identical to the previous screenshot. The main content area is titled 'LISTAR EXPRESIONES' and displays a list of expressions. The selected expression is 'faire un froid de canard' (fa cille [EE] [EE]).

**Campos semántico:** Meteorologie Climatologie > froid > faire très froid

**Expresión:** faire un froid de canard [EE] [EE]

**Definición de la expresión:** Hacer mucho frío (hacer mucho frío)

**Contexto de la expresión 1:** Un froid de canard est un froid vif qui déconcha la migration des canards et par la même occasion éveille l'attention des chasseurs. Un froid de canard est donc un froid, bon pour la chasse aux canards. Les pauvres ches nous, en France... on les a bien à froid en ce moment, et ils ont droit aux vaccination avec cette grippe avaire

**Tipo de fuente del contexto 1:** Página web

**Autor de fuente del contexto 1:** François R.

**Título de fuente del contexto 1:** Avoir froid

**Año de fuente del contexto 1:** 2006

**Web de fuente del contexto 1:** <http://www.pastmende.com/Doc/Fichs.asp?ID=30416>

**Niveles de uso:** Estándar **Marcas dialectales:** General **Frecuencia de uso:** Frecuente

Other expressions in the list include 'fa cille', 'faire froid à pierre fendre', 'faire glace', 'faire un froid de chien', 'faire un froid de gueule', 'faire un froid de loup', 'faire un froid polaire', and 'faire un froid sibérien'.

© Laboratorio de Idiomas - Universidad de Alicante - 2013

Português 16 de 24  
Elemento no recolhido: elimine elemento para aumentar o espaço disponível

Capture d'écran n° 12

## 2. Les chaînes lexicales d'intensité progressive

Les UFS sont la continuation logique de nombreux procédés lexicaux qui expriment l'intensité, car elles sont le plus haut degré de la notion décrite. Selon Wagner et Pinchon (1962, p. 140), « certaines expressions stéréotypées (ex. : fou à lier) ainsi que des comparaisons (fort comme un Turc, fier comme Artaban, riche comme Crésus) servent également à marquer un degré supérieur d'intensité ».

Elles sont monnaie courante dans le langage quotidien et les usagers créent souvent de nombreuses séries parasynonymiques pour des concepts très usuels. Ainsi pour maigre en espagnol *delgado* nous aurions dans les deux langues :

<i>Estar como un botijo</i> <i>Estar como una vaca</i> <i>Estar como un tonel</i> <i>Estar hecho una botija</i>	Être gras comme une caille Être gros comme un cochon Être gros comme un tonneau
<i>Estar como el canto de un duro</i> <i>Estar como un fideo</i> <i>Estar como un palo de escoba</i>	Être maigre comme un clou Être gros comme une tête d'épingle Être mince comme une feuille à papier Être maigre comme un cent de clous Être sec comme un échalas

Afin de faciliter la mémorisation et l'assimilation des CVFS, nous avons observé qu'il est beaucoup plus facile de retenir une UFS/CVFS, si celle-ci est associée à des termes lexicaux parasynonymes non figés. Pour les deux termes que nous venons de mentionner, nous aurions entre autres les procédés lexicaux suivants :

Forme base	Delgado Maigre
Diminutifs	Delgadito/delgadillo/delgadito/delgadico/delgadete.
Comparatifs	Estar más/menos/delgado que/tan delgado como Être moins/plus/aussi maigre que
Préfixes	Requetedelgado/hiperdelgado/superdelgado, etc. Être super maigre/hyper maigre/archi maigre, etc.
Superlatif absolu	Delgadísimo, muy delgado Très maigre
Superlatif relatif	El más/menos delgado Le moins/plus maigre
EFS/CVF	Estar como un fideo/como el canto de un duro/como un palo de escoba Être maigre comme un clou/Être mince comme une feuille de papier etc.

Tous ces procédés constituent des chaînes lexicales d'intensité progressive ou graduelle qui permettent de montrer que les UFS/CVF sont la continuation logique de nombreux procédés lexicaux qui expriment l'intensité, car elles sont le plus haut degré de la notion décrite. Il est en effet évident qu'elles sont beaucoup plus expressives que les autres recours lexicaux. L'utilisation de ces chaînes lexicales d'intensité graduelle ou progressive peut s'utiliser pour créer des matériaux didactiques qui permettront non seulement l'enseignement des CVF en facilitant la mémorisation des UFs traitées de la sorte, mais aussi l'élaboration de matériaux qui seront très utiles aux traducteurs pour la recherche des équivalents.

## **Conclusion.**

Les expressions figées sont devenues aujourd'hui un sujet de recherche actuel fondamental et incontournable. De nombreuses équipes de recherche ont montré leur importance usuelle et numérique dans les langues analysées. Elles représentent un degré de difficulté évident pour les apprenants d'une langue ainsi que pour les traducteurs. Il convient donc de réaliser des Bases de Données exhaustives afin de permettre de les reconnaître, mais il est aussi également important, vu l'ampleur du phénomène, d'établir un minimum phraséologique pour sélectionner les expressions les plus fréquentes actuellement dans chaque langue et permettre aux apprenants de connaître les expressions vraiment utilisées par la population.

La phraséodidactique doit jouer un rôle important en créant des champs sémantiques et des chaînes lexicales d'intensité progressives qui permettront aux usagers leur utilisation et leur mémorisation, et aux traducteurs des recours lexicaux qui faciliteront la recherche des équivalents.

## *Bibliographie*

- Bárdosi, Vilmos (1983). La rédaction d'un dictionnaire onomasiologique de locutions: esquisse d'une problématique, *Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös Nominatae, Sectio Philologica Moderna*, 14, pp. 97-106.
- García-Page, M. (2008). *Introducción a la fraseología española*. Barcelona : Estudio de locuciones, Anthropos.
- González Rey, I. (2002). *La phraséologie du français*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Gross, G. (1996). *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*. Gap-Paris: Ophrys.

- Gross, M. (1982). Une classification des phrases figées du français. *Revue Québécoise de Linguistique*, 11.2; pp. 151-185.
- Lamiroy, B. (2010). Les expressions verbales figées de la francophonie, Gap-Paris : Ophrys.
- Lapesa, R. (1980). El español de América, cap. 17, *Historia de la lengua española*, Madrid : Gredos, pp. 534-599.
- Martins-Baltar, M. (1997). Repères dans les recherches actuelles sur la locution, La locution entre langue et usages. Fontenay/Saint-Cloud : Ens éditions, pp. 19-52.
- Mejri, S. (1997). Le figement lexical. Descriptions linguistiques et structuration sémantique, Publication de la Faculté des Lettres de la Manouba.
- Mogorrón Huerta, P. (2002). La expresividad en las locuciones verbales en francés y en español. Alicante, Publicaciones Universidad de Alicante.
- Mogorrón Huerta, P. (2004). Los diccionarios electrónicos fraseológicos, perspectivas para la lengua y la traducción. *E.L.U.A. n° 12*, Cifuentes, JL, & Azorín, D. eds, Universidad de Alicante.
- Mogorrón Huerta, P. (2008). Traduction et compréhension des locutions verbales. *Meta*, 53 (2), pp. 378-406.
- Mogorrón Huerta, P., Mejri, S. (eds) (2009). Fijación, desautomatización y traducción. Quinta impresión, Universidad de Alicante.
- Mogorrón Huerta, P. (2010). Analyse du figement et de ses possibles variations dans les constructions verbales espagnoles, *Linguisticae Investigationes*, 33:1, Amsterdam/ Philadelphia : John Benjamins.
- Mogorrón Huerta, P. (2011). Compétence phraséologique et traitement des EFS dans les dictionnaires. In : Passeurs de mots, passeurs d'espoir. Lexicologie, terminologie et traduction face au défi de la diversité, pp. 517-535.
- Pastor, G. (1996). Manual de fraseología española, Madrid : Gredos.
- Wagner et Pinchon (1962). Grammaire du français classique et moderne. Hachette.
- Zuluaga, A. (1980). Introducción al estudio de las expresiones fijas. Frankfurt, Studia Romaniaica, 10, Verlag Peter Lang.

### Dictionnaires

- AoMex = *Diccionario breve de mexicanismos*. <http://www.academia.org.mx/diccionarios/DICAZ/inicio.htm>.
- DDA = *Diccionario del español de Argentina. Español de Argentina – Español de España*, Madrid: Gredos.2000.
- DEA = *Diccionario del español Actual (2005<sup>3</sup>/1999)*. Madrid: Aguilar Lexicografía
- DEUEM = *Diccionario del español usual en México (1996)*. México: El colegio de México.. <http://www.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/35716130101359941976613/index.htm>.
- DFDEA = *Diccionario fraseológico documentado del español actual (2004)*. Madrid: Aguilar Lexicografía
- DHDA = *Diccionario del habla de los argentinos*, Academia Argentina de Letras, Buenos Aires: Espasa Calpe. 2003.
- DRAE = *Diccionario de la Real Academia Española (2001)*. Madrid: Espasa Calpe.
- Dtemático = *Diccionario temático de locuciones francesas con su correspondencia española (2004)*, J. Sevilla Muñoz/J. Cantera de Urbina. Madrid: Gredos.

DTDFH = *Diccionario temático de frases hechas* (2004), de S. Rodríguez-Vida. Barcelona: Columbus.

DUE = *Diccionario de uso del español* (1999/1977), María Moliner. Madrid: Gredos.

EBI= *Diccionario Espasa Gran Español-Francés/Francés-español* (2000). Espasa. Madrid.

EPM = *Enciclopedia Planeta multimedia* (2003) DVD-ROM.

LBI = *Gran diccionario Larousse Español-Francés/Francés-español* (1999) Larousse. Barcelona.

### Résumé

Les expressions figées sont devenues aujourd'hui un sujet de recherche actuel fondamental et incontournable. De nombreuses équipes de recherche ont montré leur importance usuelle et numérique dans les langues analysées. Elles représentent un degré de difficulté évident pour les apprenants d'une langue ainsi que pour les traducteurs. Il convient donc de réaliser des Bases de Données exhaustives afin de permettre de les reconnaître, mais il est aussi également important, vu l'ampleur du phénomène, d'établir un minimum phraséologique, afin de sélectionner les expressions les plus fréquentes actuellement dans chaque langue et de permettre aux apprenants de connaître les expressions vraiment utilisées par la population.

La phraséodidactique doit jouer un rôle important en créant des champs sémantiques et des chaînes lexicales d'intensité progressives qui permettront aux usagers leur utilisation et leur mémorisation, et aux traducteurs des recours lexicaux qui faciliteront la recherche des équivalents.

### Mots-clés :

Expressions figées, traduction, phraséodidactique.

### Abstract

Fixed expressions have become a fundamental and essential topic of research. Their importance, both numerical and also in terms of frequency of use in the analyzed languages, has been shown by many research groups. They represent a clear degree of difficulty for language learners as well as for translators. Therefore, we must create thorough databases that will help us recognize them. However, we must also take into account the extent of this phenomenon and establish a phraseological minimum in order to identify the most frequent expressions currently used in each language to allow learners to understand the expressions that are actually used by the population.

Phraseodidactics must play an important role to create semantic fields and progressive intensity lexical chains that facilitate their usage and memorization by users, and that also give translators the lexical resources that ease the search for equivalents.

### Keywords:

Fixed expressions, translation, didactics



# Structures typiques en phraséodidactique<sup>1</sup>

*Monika Sulowska*

Université de Silésie, Katowice

## 0. Introduction

Le problème de typicité et de structures prototypiques en phraséologie constitue un terrain de recherche relativement nouveau. L'optique cognitive appliquée au figement ouvre différentes possibilités qui pourraient être importantes pour la didactique phraséologique entre autres disciplines.

Vu l'état des recherches très restreint dans ce domaine face aux perspectives significatives que les études sur la prototypicité peuvent donner à la phraséodidactique, nous nous sommes décidée à analyser le problème de typicité et de structures prototypiques en phraséologie en nous appuyant sur les enquêtes diagnostiques menées auprès des étudiants de la faculté des langues étrangères. Le but de nos recherches a été d'établir un éventail des traits typiques des expressions figées aux yeux des Polonais et de trouver des structures prototypiques concrètes qui fonctionnent dans la phraséologie polonaise. Les résultats de nos analyses, menées pendant trois années successives à l'Université de Silésie à Katowice, peuvent être utiles pour la construction de propositions phraséodidactiques et l'élaboration de méthodes pratiques applicables en didactique des unités figées pour les Polonais qui apprennent les langues étrangères, et pour les étrangers étudiant la langue polonaise. La dimension globale et universelle de nos recherches peut aussi se révéler importante pour la phraséodidactique en général. Nous présentons la description et les résultats de nos recherches dans ce qui suit.

## 1. Description abrégée de l'expérience et des personnes sondées

Nous avons envisagé d'analyser les traits typiques des unités figées et les structures prototypiques dans la phraséologie polonaise en vue d'en tirer des conclusions significatives pour la didactique du figement. Nous nous sommes posée les questions suivantes:

- Peut-on établir l'éventail des traits typiques des expressions figées ?
- Peut-on classifier les expressions figées suivant le degré ou l'échelle de leur prototypie ?

---

1 Ce travail fait partie du projet n° NN 104 057439 réalisé dans les années 2010-2012 et financé par le budget de l'État.

L'expérience s'est déroulée à partir d'un formulaire d'enquête contenant 10 questions et une partie générale apportant certaines informations à propos des participants au sondage. Le formulaire de l'enquête comporte des questions ouvertes, mi-fermées et fermées (cf. annexe 1).

L'échantillon s'est constitué de 150 étudiants de second cycle à la Faculté des Lettres de l'Université de Silésie (en philologie romane et en français langue appliquée). L'expérience a duré trois années académiques.

Toutes les personnes sondées étaient de nationalité polonaise et le polonais était leur langue maternelle. Elles avaient de 21 à 30 ans, même si la majorité d'entre elles avaient de 22 à 24 ans (plus de 50%). Tous les participants de l'expérience provenaient du sud de la Pologne et ils déclaraient la connaissance du français à un niveau avancé. Dans la majorité des cas, ils déclaraient aussi la connaissance d'autres langues étrangères, l'anglais, l'espagnol ou l'italien, parfois l'allemand.

## 2. Résultats de l'expérience

### 2.1. Traits typiques des expressions figées

Il a été demandé aux participants à l'étude d'énumérer les traits typiques des expressions figées (cf. question 2). Les réponses obtenues peuvent être regroupées en trois catégories, suivant la fréquence d'indication des traits donnés.

- La catégorie 1 reprend les traits indiqués très souvent par les personnes sondées; ils apparaissent presque dans chaque formulaire de l'enquête.
- La catégorie 2 reprend les traits qui se répètent souvent, mais pas toujours.
- La catégorie 3 répertorie par contre les traits mentionnés de temps en temps.

Traits des expressions figées considérées comme les plus typiques

<b>Catégorie 1</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- elles sont fixées,</li> <li>- elles sont caractéristiques d'une langue et d'une culture donnée,</li> <li>- elles sont difficiles à traduire en langue étrangère,</li> <li>- elles possèdent une signification stable,</li> <li>- leur signification est souvent figurée, métaphorique,</li> <li>- elles s'appuient sur le sens figé, différent du sens littéral,</li> <li>- elles peuvent avoir deux significations: littérale et figurée,</li> <li>- leur sens doit être traité d'une manière globale.</li> </ul>
--------------------	---

Traits des expressions figées considérées comme typiques à degré moyen

<b>Catégorie 2</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- elles sont polylexicales (ce sont des groupements de mots),</li> <li>- elles se réfèrent aux images,</li> <li>- elles renvoient au monde qui nous entoure, au monde des plantes et des animaux, aux personnages mythologiques, à la Bible,</li> <li>- elles se réfèrent souvent à des phénomènes abstraits,</li> <li>- elles permettent de transmettre un sens plus complexe d'une façon plus brève, laconique,</li> <li>- elles prennent souvent la forme d'une comparaison,</li> <li>- elles servent à enrichir et à diversifier la langue,</li> <li>- elles fonctionnent dans chaque langue naturelle, surtout dans un la langue courante.</li> </ul>
--------------------	---

Traits des expressions figées considérées comme typiques à degré moins élevé

<b>Catégorie 3</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- elles ont souvent la forme: <i>adjectif + nom</i> ou <i>nom + verbe</i>,</li> <li>- elles sont difficiles à déchiffrer pour les locuteurs étrangers,</li> <li>- elles sont relativement bien comprises par les natifs,</li> <li>- elles sont conventionnelles,</li> <li>- elles nous renvoient aux associations d'idées et d'images.</li> </ul>
--------------------	--

Les résultats présentés plus haut mettent en évidence que selon les personnes sondées les traits plus typiques des expressions figées sont liés à leur caractère stable et fixe dans la langue. Ils font également penser au sens des unités figées qui est en fait global, souvent figuré et différent par rapport à la signification littérale. De plus, les participants de notre expérience soulignent le fait que les expressions figées sont d'habitude très enracinées dans une langue et culture donnée, et qu'elles sont par conséquent difficilement transposables à d'autres langues.

## 2.2. Modèle typique des expressions figées

Cette expérience avait aussi pour but de trouver l'éventail des traits typiques qui fonctionnent dans l'esprit des locuteurs polonais employant des expressions figées. Pour atteindre cet objectif, nous avons préparé sept questions dans notre formulaire de l'enquête (cf. questions 4-10).

L'analyse détaillée des résultats de cette partie de l'expérience montre que le modèle typique des expressions figées, enraciné dans l'esprit des personnes sondées, se présente comme suit:

- l'expression figée la plus typique revêt la forme d'expression verbale, de phrase ou d'expression nominale;
- elle se réfère à l'homme et/ou au monde physique qui nous entoure;
- elle se caractérise par une force expressive, grande ou moyenne;

- elle est avant tout employée dans le langage de tous les jours;
- elle s'emploie pour exprimer ce qu'on ressent et/ou pour communiquer qqch. à qqn.;
- le plus souvent elle s'emploie en vue de constater qqch.

### 2.3 Structures figées typiques

Les personnes sondées ont été aussi invitées à indiquer une expression figée concrète qui, selon elles, est la plus typique, c'est-à-dire qui leur vient à l'esprit en premier au moment où ils répondent à la question (cf. question 3). Étant donné que le nombre d'expressions figées dans chaque langue naturelle est énorme, nous avons accepté la grande diversité des structures mentionnées, ainsi que le fait que la structure la plus répandue ne serait probablement pas placée à un degré très élevé sur l'échelle de la fréquence.

Les résultats de cette partie de l'expérience sont les suivants :

- l'éventail des structures mentionnées se montre en réalité très large ;
- le plus souvent, les personnes sondées indiquent des expressions nominales (ou adjectivales) et des expressions verbales. Les phrases figées, y compris les proverbes, sont plus rares. Seules deux personnes indiquent des expressions adverbiales.

En ce qui concerne les structures prototypiques concrètes, le plus souvent les personnes sondées mentionnent ici l'expression adjectivale *uparty jak osioł*. Elle a été indiquée par presque 10% de nos locuteurs. Nous rassemblons les structures les plus fréquentes dans le tableau suivant :

Expressions figées mentionnées le plus souvent comme les plus typiques

1.	<i>uparty jak osioł</i>
2.	<i>głupi jak but</i>
3.	<i>głodny jak wilk/mieć duszę na ramieniu/mieć dwie lewe ręce</i>
4.	<i>biały kruk/mieć serce z kamienia</i>
5.	<i>pięta Achillesa/szyfowa praca/bazgrać jak kura pazurem</i>

Cette partie de notre expérience prouve que les structures adjectivales telles que *uparty jak osioł*, *głupi jak but*, *głodny jak wilk* sont les plus typiques. Elles ont toutes la forme d'une comparaison. Les personnes sondées indiquent aussi quatre expressions verbales telles que *mieć duszę na ramieniu*, *mieć dwie lewe ręce*, *mieć serce z kamienia*, *bazgrać jak kura pazurem*. L'une de ces locutions prend aussi la forme d'une comparaison, les trois autres sont construites selon

un simple schéma : verbe *avoir* + nom + éventuel épithète ou complément circonstanciel. Les structures les plus typiques englobent également trois expressions nominales telles que *biały kruk*, *pięta Achillesa*, *szyfowa praca*. La structure de ces unités figées est la même : nom + adjectif épithète. Deux d'entre elles se réfèrent aux personnages et aux situations mythologiques.

Nous présentons toutes les structures (dans l'ordre alphabétique) mentionnées comme typiques par nos locuteurs sondés au-dessous :

### Expressions figées mentionnées comme typiques

Expressions nominales	Expressions adjectivales	Expressions verbales	Phrases figées (y inclus proverbes)
czarna owca	chytry jak lis	brać coś na swoje barki	Bez pracy nie ma kołaczy
koń trojański	czerwony jak burak	brać nogi za pas	Chyba mi prędzej na dłoni kaktus wyrośnie ...
musztarda po obiedzie	dumny jak paw	być w ciemnię bity	Gdyby kózka nie skakała, to by nóżki nie złamała
niebieski ptak	pijany jak bela	być w czyjejs skórze	Gość w dom, Bóg w dom
piętno czasu	podobni jak dwie krople wody	chodźć jak zółw	Kłamstwo ma krótkie nogi
puszka Pandory	pracowity jak mrówka	chodźć od Annasza do Kajfasza	Kto rano wstaje, temu Pan Bóg daje
ręka Boża	proste jak drut	czuć się jak ryba w wodzie	Leje jak z cebra
stajnia Augiasza	silny jak wół	kupić kota w worku	Mądry Polak po szkodzie
tępa głowa	w czepku urodzony	łać wodę	Można z nim konie kraść
zakazany owoc	zdrowy jak ryba	mieć coś na wyciągnięcie ręki	Na zdrowie !
zeshłoroczny śnieg	zielony z zazdrości	mieć głowę w chmurach	Nie dla psa kiełbasa
złota rączka		mieć serce jak dzwon	Nie wszystko złoto, co się świeci
	<b>Expressions adverbiales</b>	mówić prosto z mostu	Przyszła koza do woza

	od stóp do głów	owijać w bawełnę	Szewc bez butów chodzi
		porywać się z motyką na słońce	Uważaj, bo się sparzysz !
		przenosić złote góry	Z dużej chmury mały deszcz
		ryczeć jak krowa	Zmęczony podróżą, usiadł pod różą
		rzucić na coś okiem	
		umywać od czegoś ręce	
		walić głową w mur	
		wejść komuś na głowę	
		wyjscie na czymś jak Zablocki na mydle	
		wyjscie obronną ręką	
		wyskoczyć jak Filip z konopii	
		zakasać rękawy	
		zalać robaka	
		zbić kogoś z tropu	

### 3. Analyse des résultats et leur rôle pour la phraséodidactique

Notre expérience a été menée dans un groupe assez homogène au niveau de la formation. Bien sûr, si l'expérience avait été menée dans d'autres groupes sociaux, les résultats auraient été différents. Ceci dit, l'application des recherches à un groupe d'étudiants en langues étrangères, davantage au faîte de la linguistique théorique et appliquée par rapport à d'autres locuteurs, rend nos analyses plus crédibles.

L'analyse détaillée des résultats de notre expérience permet d'en tirer quelques conclusions, utiles évidemment pour la didactique du figement. Nous les présentons ci-dessous en formulant parallèlement quelques suggestions phraséodidactiques.

1. Les expressions figées les plus typiques sont liées à l'homme et au monde qui l'entoure. Il est donc incontestable qu'il convient d'introduire au début

de chaque processus d'enseignement-apprentissage des expressions figées issues de tels champs lexicaux.

2. Les locutions considérées comme les plus typiques parlent de certains traits des gens liés à leur caractère ou à leur manière de travailler. En développant des compétences phraséologiques chez nos apprenants, il serait bon de choisir au début des phraséologismes de ce type.
3. Les tournures figées indiquées comme typiques sont des séquences adjectivales de comparaison. Puis, nos locuteurs indiquent des séquences verbales dont la structure est simple : verbe + complément, ou verbe + complément de comparaison. Il serait donc souhaitable de commencer les processus phraséodidactiques par l'enseignement de telles unités.
4. Bien que notre expérience ait été quantitativement limitée (l'échantillon n'était constitué que de 150 étudiants), elle vaut la peine d'être exploitée lors de l'enseignement – apprentissage des expressions figées mentionnées comme typiques. Les structures citées peuvent être utiles pour les étrangers apprenant la langue polonaise, car leur fréquence dans le sondage peut laisser entendre qu'elles sont répandues en polonais, langue courante. Par contre, si nous voulons développer des compétences phraséologiques étrangères, peut-être serait-il bien d'exploiter leurs équivalents.
5. Nous employons des expressions figées avant tout dans le langage quotidien. Nous nous en servons quand nous voulons constater qqch., communiquer qqch. ou exprimer ce que nous ressentons. En planifiant des cours phraséodidactiques il serait donc souhaitable d'introduire des phraséologismes dans le discours de tous les jours en vue de transmettre certaines informations ou pour exprimer les sentiments.
6. Les recherches menées montrent également que les apprenants des langues étrangères, au moins ceux à niveau avancé, sont d'habitude conscients que les unités phraséologiques sont fortement enracinées dans une langue et culture donnée. Par conséquent, des expressions figées peuvent poser des problèmes traductologiques quand'on veut trouver leurs équivalents dans d'autres langues. On peut donc profiter de ce savoir des apprenants et introduire aux processus didactiques des exercices phraséologiques bien distincts.
7. Les expressions figées possèdent souvent un sens global, figuré, différent de la signification littérale. L'acquisition et la mémorisation d'une telle expression devrait donc se faire par l'association de la structure dans sa globalité au sens figé. Ce processus devrait certainement se dérouler en contexte.

8. Les expressions figées se caractérisent par une grande ou moyenne force expressive. Souvent, les phraséologismes se réfèrent aux images, permettent de transmettre un sens complexe d'une façon plus simple, laconique et servent à enrichir et à diversifier la langue. Cette vision des phraséologismes correspond à leur présence dans les processus didactiques, en tant que structures utiles et pratiques en communication.
9. Parmi les traits typiques des expressions figées se trouve aussi la double nature significative des phraséologismes. Parfois, des unités figées possèdent deux significations : l'une littérale, l'autre figurée sur laquelle s'appuie la structure figée, p.ex. l'expression française *les carottes sont cuites*. Le fait que ce trait soit considéré comme typique incite à proposer aux apprenants des exercices phraséodidactiques construits à partir des expressions qui se caractérisent par cette dualité sémantique et qui permettent de montrer les différences ou les ressemblances potentielles entre le sens littéral et figuré.

## Annexe 1

### FORMULAIRE DE L'ENQUÊTE (traduit en français)

#### DONNEZ VOS RÉPONSES OU CHOISISSEZ L'UNE DES RÉPONSES PROPOSÉES (MARQUEZ CELLE QUE VOUS AVEZ CHOISIE) :

1. L'expression figée : comment comprenez-vous ce terme ? Essayez de donner votre brève définition.
  2. Quelles sont, d'après vous, les traits typiques qui caractérisent les expressions figées ? Énumérez-les.
  3. Quelle est, d'après vous, l'expression figée polonaise la plus typique, c'est-à-dire celle qui vous vient la première à l'esprit ? (Donnez un exemple concret)
- .....
4. Les expressions figées les plus typiques en polonais ont la forme :
    - a) de phrases
    - b) de locutions verbales
    - c) de locutions adverbiales
    - d) de locutions adjectivales
    - e) de noms composés
    - f) autre

5. Les expressions figées les plus typiques se réfèrent-elles
  - a) au monde physique qui vous entoure
  - b) à l'homme lui-même
  - c) au monde des animaux
  - d) au monde des plantes
  - e) aux phénomènes abstraits
  - f) à d'autres
6. Les expressions figées les plus typiques se caractérisent par une force expressive
  - a) grande
  - b) moyenne
  - c) nulle
7. Vous employez des expressions figées avant tout
  - a) dans la conversation de tous les jours
  - b) dans la langue soutenue
  - c) dans la langue écrite
8. Vous employez les expressions figées
  - a) très souvent
  - b) souvent
  - c) de temps en temps
  - d) très rarement
  - e) presque jamais
9. Vous employez les expressions figées pour
  - a) constater qqch.
  - b) avertir qqn. de qqch.
  - c) menacer qqn. de qqch.
  - d) justifier qqch.
  - e) ordonner qqch. à qqn.
  - f) conseiller qqch. à qqn.
  - g) déconseiller qqch. à qqn.
  - h) .....
10. Vous employez les expressions figées afin de
  - a) citer une expression que vous connaissez
  - b) communiquer qqch. à qqn.
  - c) exprimer ce que vous ressentez

**Résumé :**

Le but de cet article est de présenter le problème de typicité et de structures prototypiques en phraséologie et son rôle pour la phraséodidactique. Nous présentons la description et les résultats de nos recherches. Leur but a été d'établir un éventail des traits typiques des expressions figées aux yeux des Polonais et de trouver les structures prototypiques concrètes qui fonctionnent dans la phraséologie polonaise. L'échantillon s'est constitué de 150 étudiants de second cycle à la Faculté des Lettres de l'Université de Silésie. L'expérience s'est déroulée à partir d'un formulaire d'enquête contenant 10 questions. L'analyse détaillée des résultats de nos recherches permet d'en tirer quelques conclusions, utiles évidemment pour la didactique du figement.

**Mots-clés :**

phraséologie, phraséodidactique, typicité et structures prototypiques

**Abstract :****Typical structures in phraseological didactics**

The subject of the article is the problem of typicality and proto-typical structures in reference to phraseological units and the meaning of this issue to phraseological didactics. The author presents a description and the results of diagnostic research conducted by her. The aim of the research was to analyse the typical features of Polish language user's perspective. The research included 150 people, master's cycle students of modern languages studies and it was conducted on the basis of an anonymous questionnaire. The results were thoroughly analysed. This kind of research has never been done in Poland before. The article finishes with conclusions from the research and practical suggestions of phraseological didactics.

**Keywords:**

phraseology, phraseological didactics, typicality and proto-typical structures

# La traduction des formes d'adresse du polonais en français – le cas du *pluralis maiestatis*

Wojciech Prazuch

Université pédagogique de Cracovie

## Introduction

L'objectif de la présente contribution est de passer en revue les difficultés que peut poser la traduction de formes adressatives polonaises utilisant le *pluralis maiestatis* dans son avatar « novlinguiste ». Le procédé adressatif en question, quoique désuet – demeure fréquent dans des textes qui de telle manière ou d'une autre – stylisée ou caricaturale – font allusion à la réalité de l'époque communiste. Il s'agit en fait d'une forme de vouvoiement, exceptionnel dans le système appellatif polonais, d'un moule phrastique grammaticalement achevé dont l'emploi, dans certaines circonstances, peut déclencher chez l'interlocuteur des attentes d'une forme particulière de discours. Ce phénomène d'attente instinctive d'une suite discursive déterminée a été présenté par D. Seleskovitch et L. Lederer (2001, p. 276) comme anticipation du sens et habitude d'associer des connaissances. D'un certain point de vue, ces phénomènes seraient, au niveau du discours, l'équivalent des collocations qui, elles, consistent à associer des mots.

L'intérêt que nous portons à ce problème est né du fait que la traduction des termes d'adresse, élément incontournable de toute interaction linguistique, fait partie des problèmes courants de la traduction de textes représentant deux cultures différentes. (Wojtasiewicz, 2005, p. 97).

Ce texte tente d'apporter des éléments de réponse à la question de savoir quels procédés formels et sémantiques un traducteur se doit de mettre en œuvre pour décrypter et transmettre dans la langue cible l'intention « sociale » cachée derrière *le pluralis maiestatis*. A travers l'analyse d'une sélection d'exemples, nous montrerons les conséquences de l'inadéquation des systèmes de la LD et de la LA. Avant de le faire, nous aimerions pointer les principales différences entre les répertoires de formes adressatives dans les deux langues.

Pour illustrer nos remarques, nous avons eu recours à un petit corpus littéraire. Les extraits sélectionnés l'ont été dans des romans parus entre 1966 et 2007, choisis de façon relativement aléatoire, le seul critère retenu pour l'analyse étant l'emploi de la forme appellative qui nous intéresse. Outre les romans indiqués à la fin de l'article, il a été également consulté des textes contemporains non traduits et des sites internet.

## I. Les divergences entre les systèmes d'adresse

La notion de termes d'adresse – éléments déictiques définis par Braun (1988) – renferme deux catégories lexicales : la 2<sup>e</sup> pers. T ou Vappellatifs (notion qui subsume l'apostrophe) – syntagmes nominaux (au vocatif dans les langues à déclinaison) contenant des anthroponymes, des titres, des noms de métiers, etc. (cf. Kerbrat-Orecchioni, 1992) auxquels il faudrait ajouter les phénomènes morpho-syntaxiques dans la mesure où ils servent à adresser un énoncé à l'allocataire.

Bien que leur première fonction soit dénomminative, les TA sont également performatifs (Tomiczek, 1983, p. 21) puisqu'ils créent une certaine réalité en faisant intervenir des données non linguistiques – nature de l'échange, statuts des interlocuteurs, etc. Depuis les travaux de Leech et de Braun, il est banal de dire que tout événement langagier, fût-il réel ou fictif, peut être interprété dans le cadre théorique de la politesse (« Principle of Politeness »). Les systèmes d'adresse constituent en effet l'une des ressources linguistiques auxquelles les acteurs de l'interaction ont recours pour construire les rapports interpersonnels, négocier les statuts et les distances (Kerbrat-Orecchioni, 2005, p. 156-186). Le choix du terme d'adresse peut donc sur le plan diaphasique être un acte flatteur ou menaçant ; marquer tout un éventail de nuances pragmatiques qui devraient retrouver leur reflet dans la langue cible : la relation verticale de parité ou de hiérarchie (position basse ou haute), la relation horizontale d'intimité ou de distance, la relation affective de mépris ou de déférence, etc. (Tomiczek, 1983, p. 22)

Déterminés par le rituel linguistique, les TA sont aussi une des composantes essentielles du code culturel et un outil d'identification (Charaudeau et Maingueneau, 2002, p. 31). Il suffit de mentionner ici les appellatifs existant dans certains ethnolectes ou les marques verbales de complicité utilisés au sein de nombreux microcultures. Ils peuvent prouver que le locuteur maîtrise et respecte les conventions d'un milieu. Et à l'inverse : ils peuvent servir à souligner l'altérité du partenaire. Pour le faire, l'interlocuteur aura recours aux règles neutres de communication différant de ses comportements langagiers quotidiens.

Les divergences entre les systèmes d'adresse polonais et français sont suffisamment importantes pour qu'on doive les prendre en compte lors de l'analyse de la fonction pragmatique des énoncés concrets. Les systèmes d'adresse doivent être considérés comme des universalités linguistiques. Il n'empêche que les répertoires des moyens avec lesquels un individu s'adresse à son interlocuteur sont déterminés historiquement et culturellement. D'habitude, on a ici recours à la double catégorisation des pronoms d'adresse entre le type T (familier) et V

(forme de distance)<sup>1</sup> créée par Brown et Gilman (1960). A la différence du français, le polonais n'a pas dans son répertoire de pronom qui pourrait être considéré comme un pronom classique du type V. Dans son cas, il est légitime de parler d'une opposition T/P (Huszczka, 1996) où T correspond au pronom TY, forme marquée et familière exprimant le rapprochement, et P englobe toute une classe de substantifs qui remplacent le pronom de distanciation, avant tout PAN/PANI<sup>2</sup>, substitut du pronom. C'est une forme courtoise, la plus neutre et la plus fréquente du polonais moderne, utilisée envers chaque allocataire dans un contact formalisé (Pisarkowa, 1979, p. 7).

Le manque en polonais de forme universelle de distance comparable au pronom français V explique une autre différence importante – la fréquence d'emploi des appellatifs. À la raréfaction des noms d'adresse en français (cf : « crise d'appellatifs » dont parle Kerbrat-Orecchioni – 1992, p. 54) correspond la complexité de la catégorie des titres caractéristiques de la langue polonaise (Tomiczek, 1983). En effet, puisque l'emploi de la seule forme PAN/PANI au vocatif n'est pas conforme à l'étiquette, le polonais se distingue par la haute fréquence des appellatifs composés d'une forme P et de compléments facultatifs : titres, prénoms, formes hypocoristiques (Pisarkowa, 1979, p. 7-8). Dans la langue française, les appellatifs composés – M./Mme + TITRE/PRENOM/NOM – ne sont pas nécessaires dans des contextes non spécifiques (cf. Zaręba, 1981, p. 2). On pourrait mentionner aussi l'usage limité en français des termes de parenté (Charaudeau et Maingueneau, 2002, p. 31).

## II. Le *pluralis maiestatis*

Comme on l'a constaté, le vouvoiement, équivalent de la forme V, existe comme forme de courtoisie dans diverses langues slaves, mais le polonais est à cet égard une exception : le « vouvoiement », forme fréquente dans l'ancien polonais, est actuellement en voie de disparition (dans les exemples qui suivent, les appellatifs ont été mis en gras tandis que les verbes et pronoms à la 2<sup>e</sup> personne du pluriel ont été soulignées)

- 1) Wy, **panic**.  
*Vous, seigneur*
- 2) Wy, ojcz~~e~~/matko ;  
*Vous, père/mère.*

1 De nombreux linguistes considèrent pourtant que ce classement est loin d'être universel (cf : Huszczka 1996: 31).

2 L'emploi pronominal de „Pan” apparaît pour la première fois en 1733.

Dans le polonais contemporain, il subsiste encore sous la forme du *pluralis maiestatis* dialectal, forme de vouvoiement appelée « dwojenie ». Aujourd'hui rare, à l'exception des emplois humoristiques, elle faisait autrefois partie des comportements verbaux de politesse les plus caractéristiques du milieu rural pour marquer le respect envers d'autres membres de la même communauté. Sur le plan de la structure, le moule est composé d'un appellatif au vocatif (ou d'un appellatif zéro) et de la 2<sup>e</sup> pers du pluriel masculin (verbe et pronoms) pour désigner un allocataire unique, quel que soit son sexe. (*Encyklopedia wiedzy o języku polskim*, 1978).

- 3)     Dokąd to się wyberacie, **kumo** ?  
Où allez vous, commère ?
- 4)     Skądście przyszli ? (appellatif zéro)  
D'où venez-vous ?

Le *pluralis maiestatis* et les formes en « pan/pani » + 3e pers du sing ont pendant très longtemps fonctionné simultanément et constitué deux « bons usages » distincts. Le changement de système codifié survenait au moment du changement de relation interlocutaire sur l'axe symétrie/asymétrie ou identité partagée/altérité.

Les deux phrases ci-dessous illustrent la différence entre les deux codes. Dans la première, l'appellatif au vocatif désigne un serviteur. Ici, l'utilisation du *pluralis maiestatis* par le maître est en même temps la marque de distance hiérarchique et le signe de respect envers l'étiquette villageoise de l'employé. Dans l'exemple 6, la relation est clairement paritaire, symétrique et la déférence marquée par la forme standard P (« Pan ») accompagnée d'une particule injonctive « niech » ou du lexème « proszę », selon la version.

- 5)     **Józefie**, zbierzcie talerze !  
(Joseph, ramassez les assiettes !)
- 6)     **Panie Piotrze** (Piotrze), niechże mi pan poda talerz/... proszę mi podać talerz.  
(Pierre, passez-moi l'assiette, svp !)

Or, dans la traduction française, on aura tendance à utiliser dans les deux cas la forme V, même si cette dernière doit être considérée comme privée du rituel linguistique présent dans le *pluralis maiestatis*. Cette déperdition, due aux différences entre les deux systèmes, peut être observée également dans le cas de la traduction du *pluralis maiestatis* propre au discours « socialiste-révolutionnaire ».

Le déclin des formes dialectales du *pluralis maiestatis*, en tout cas un certain désarroi quant à leur emploi, est lié au phénomène universel de modernisation de la langue qui consiste à simplifier les codes de politesse (Marcjanik, 2002, p. 394) ainsi qu'à la « démocratisation » des usages entreprise dans la période du socialisme réel. Celle-ci avait pour but de populariser le vouvoiement afin

d'éradiquer la forme PAN/PANI, dévaluée car considérée comme trop bourgeoise. (Grybosiowa, 2003, p. 66)<sup>3</sup>. La démarche équivaut à l'abolition de l'apostrophe « Monsieur » dans la France révolutionnaire et à l'adoption de l'appellatif républicain « citoyen » comme civilité plus égalitaire (Reichard, 2006). Cette nouvelle « manière » de s'adresser aux individus est depuis calquée par les milieux progressistes dans d'autres langues européennes (Гражданин, Mitbürger, etc.), ce dont témoignent les deux extraits qui suivent :

- 7) **Panie**, mów « **obywatelko** » — lub « **wolna kobieto** ». (Z. Krasieński 1833, Nie-Boska Komedia).
- 8) Wy, **obywatelu merze**, rozbudzicie natychmiast wieś [...]. Wy, **obywatelu proboszczu**, użyjcie swojego wpływu, żeby przekonać ociągających się. (B. Jasieński 1928, Pałę Paryż)

Les formes ritualisées du *pluriel maiestaticus* accompagné de l'appellatif « obywatel(ka) » ou « towarzysz(ka) » deviennent courantes dans la communication sous le régime communiste quand les autorités visent à transformer la société par le haut, jusque dans ses habitudes linguistiques en accommodant un certain « rituel idiolectal anti-bourgeois » (Angenot, 1996). Au départ égalitaire, le moule adressatif devient obligatoire dans les situations où le locuteur représente d'office le pouvoir ou l'influence (« Język polski », vol. 59, 1979, p. 15), ce qui fait que l'éthos à dominante égalitaire s'éclipse en marquant la position hiérarchique des interlocuteurs.

- 9) **Towarzyszu**, czy już głosowaliście? (slogan)  
(Avez-vous déjà voté, camarade ?)
- 10) Jak wy, **obywatelu Wędrowycz**, wyjaśnicie nam taką okoliczność  
(A. Pilipiuk, *Weźmiesz czarno kure*, 2002)  
(Citoyen Wędrowycz, comment allez-vous nous expliquer la circonstance suivante ?)
- 11) A wy czego chcecie – pada z prezydium – gadajcie, tylko spokojnie.  
(Que voulez-vous, lance-t-on à la tribune ? Parlez, mais doucement !)

Ajoutons que le *pluralis maiestatis* entraine en conflit avec l'étiquette traditionnelle. Surtout le féminin perturbait le sens de la convenance linguistique. Compte tenu du genre et de la forme obligatoirement plurielle & masculine du verbe, le vocatif « obywatelko » engendrait des emplois impropres. Au lieu de la forme traditionnelle correcte du pluriel masculin: *Obywatelko*, *pokazaliście dokumenty*, il apparaissait des formes du genre : *pokazałyście* (*pluriel féminin*) ou même *pokazałaście* (*féminin singulier*) de même que les formes composites de

3 Grybosiowa A. (2003), *Język wtopiony w rzeczywistość*, Katowice, p. 65-69

l'appellatif traduisant la confusion. Nous pouvons citer ici des exemples caricaturaux trouvés dans le roman d'A. Lenartowski.

- 12) Ale wie **pani, obywatelko, wiecie**, no, **Genowefo Szczur**, nie można, czystość kolektywu, załoga nie zdemoralizowana. (...) **Pani, obywatelko, towarzyszko**, z nami. (A. L., p. 175).

### III. Stratégies de traduction

Les formes adressatives conventionnalisées au sein d'une communauté culturelle appartiennent à la catégorie des « éléments culturels » privés de correspondants exacts dans une autre culture (Hejwowski, 2006, p. 71). Par rapport à l'ancrage du texte dans la culture de la langue source, on signale généralement deux stratégies opposées :

- a) La stratégie de naturalisation visant à s'éloigner de l'original et à décontextualiser les indications trop spécifiques.
- b) L'autre qui consiste à conserver des éléments de la langue de départ, quitte à donner au texte une tonalité exotique.

La traduction d'un texte ponctué de formules de politesse sans équivalent dans la langue d'arrivée impose aux traducteurs la nécessité du calcul sémiotique et sémantique. La pratique démontre en outre qu'en traduisant les termes d'adresse on préfère s'appuyer sur la tradition de la société cible pour éviter tout conflit avec l'étiquette linguistique. La technique dominante consiste donc à chercher dans la langue d'arrivée des équivalents fonctionnels propres à remplir la fonction conative, même au risque de voir le texte d'arrivée subir quelques déperditions.

Il n'en demeure pas moins vrai que pour limiter les dégâts et faire passer dans la langue cible les différentes nuances d'honorification ainsi que la nature des jeux de distance entre les acteurs de l'interaction, le traducteur se doit de décrypter les intentions de l'auteur : regarder de près les termes d'adresse ; prendre comme critère du choix de l'appellatif le caractère de l'événement de communication, le type de relation sociale, les degrés de familiarité et d'affection, etc.

Notons que dans le cas qui nous intéresse, la traduction des appellatifs au vocatif ne pose généralement pas de problèmes. Dans le cas du *pluralis maiestatis* « novlanguiste », le paradigme des appellatifs est relativement restreint : à part les patronymes, on y trouve les appellatifs « obywatel » et « towarzysz » – dont la présence rend l'énoncé encore plus transparent discursivement – accompagnés éventuellement de formes construisant une identification par le biais de

titres, grades, etc. (ex.: sierżant, sekretarz). Bien que l'emploi des appellatifs ne soit jamais entièrement comparable dans deux langues différentes (Ballard, 2001, pp. 155-162) dans le cas du citoyen= obywatel et du camarade=towarzysz, voire de leurs formes composées (towarzysz sekretarzu=camarade secrétaire), on peut parler d'une relative équivalence sémantique et fonctionnelle. Si certains problèmes apparaissent, c'est plutôt sur le plan de la fréquence des appellatifs qui n'est pas la même dans les deux langues.

### *i. L'appellatif zéro*

Bon nombre d'emplois du *pluralis maiestatis* donnent lieu, dans la traduction, à des hésitations car ils permettent les deux pronoms. Comme le français ne connaît pour la fonction adressative qu'une alternative pronominale (tu, vous), il revient au traducteur d'opter pour le tutoiement ou pour le vouvoiement dans le texte traduit. Le cas problématique le plus fréquent est celui de l'appellatif zéro. Du système adressatif du *pluralis maiestatis*, il ne reste que le pluriel du vouvoiement et pourtant pour le lecteur, les phrases sont toujours clairement identifiables non seulement à un certain type d'acte allocutif, mais à une époque précise. Les deux phrases ci-dessous peuvent être clairement associées à des intimitations, pour employer le terme de Benveniste, véhiculant une certaine violence – exercée notamment par un fonctionnaire.

- 13) Pozwólcie no tu !  
(Venez par ici !)
- 14) Nie utrudniajcie !  
(Ne faites pas d'histoires !)

Elles seront rendues en français systématiquement par le pronom V même si le vouvoiement dans le texte original n'a que très peu d'une formule de politesse et ne signifie pas la volonté d'établir un rapport neutre d'égalité entre les coénonciateurs.

### *ii. Relation de réciprocité*

En analysant les termes d'adresse il est par ailleurs nécessaire de tenir compte du phénomène appelé symétrie. Nous avons la relation symétrique quand deux partenaires occupent une position comparable dans la hiérarchie et s'adressent l'un à l'autre en utilisant les formes adressatives selon le principe de la réciprocité des relations (V-V, T-T). Dans le cas du *pluralis maiestaticus* utilisé entre membres du parti, quelle que soit la relation verticale des interlocuteurs, l'utilisation des termes d'adresse s'effectue en polonais sur la base de la récipro-

cité V-V, vous impliquant un vous en retour. Remarquons que si dans le roman d'Andrzejewski (*Cendres et diamant*) le communiste Szczuka tutoie son vieux camarade du Parti ouvrier polonais, Kalicki, c'est sans utiliser l'appellatif partisan. En revanche, bien que détenteur de la position haute, Szczuka va vouvoyer son plus jeune camarade du parti, Podgórski, comme il va d'ailleurs vouvoyer l'ouvrier rencontré sur la chaussée. Les deux interactions sont rendues en français avec le pronom français du type V.

Considérons à présent les extraits ci-dessous. Dans le dialogue de Szczuka et de Podgórski qui s'étale sur quelques pages du roman, les deux communistes se vouvoient ayant seulement deux fois recours à l'appellatif « camarade » :

- 15) Przepraszam was – powiedział po chwili. (Podgórski à Szczuka, J. A., p. 28)
- 16) Co to za kobieta z którą rozmawialiście? (Szczuka à Podgórski, J. A., p.29)
- 17) Popatrzcie, jaka już wiosna ! (Podgórski à Szczuka, J. A., p. 33)

On y voit qu'avant d'être un « vous » de respect, le vouvoiement du *pluralis maiestatis* met en avant le rapport interlocutif collégial de connivence partisane et de solidarité. Cet aspect-là ne sera pas suffisamment rendu en français au moyen du pronom V, à moins de rajouter l'appellatif « camarade », comme dans les extraits qui suivent :

- 18) Wy się wyznajecie, towarzyszu, w tym wszystkim (un ouvrier à Szczuka, J. A., p. 38)  
(Vous vous y connaissez mieux que nous, camarade.)
- 19) Niech was Bóg ma w swojej opiece, towarzyszu. (un ouvrier à Szczuka, J. A., p. 39)  
(Dieu vous protège, camarade.)

Ainsi, dans la version française du texte, les phrases de Szczuka contenant la forme courtoise standard P adressées au comte Puciatycki ou au professeur Sztretter, ne différeront-elles pas de celles adressées au vieil ouvrier.

- 20) Mogę **panu** dopomóc – odpowiedział Szczuka. (Szczuka au comte Puciatycki, la forme standard PAN, J. A., p. 112)  
(Je pourrais vous aider, répondit Szczuka)
- 21) Przestrzasza was to ? (Szczuka à l'ouvrier, J. A., p. 39)  
(Vous avez peur ?)

Il arrive aussi que les traducteurs optent en français pour la réciprocité du type T-T. Dans l'exemple qui suit, deux anciens fonctionnaires de la milice populaire (ORMO) discutent frustrés autour d'une bouteille de vodka. Pris d'un accès de courage, ils décident d'inspecter les locaux occupés par les militants du syndicat Solidarnosc. L'emploi du *pluralis maiestatis* marque symboliquement une reprise de fonctions. À l'évidence, en choisissant les pronoms d'adresse T, le tra-

ducteur du roman a privilégié la prise en compte du degré de familiarité et des circonstances conviviales de l'échange.

- 22) Więc wiecie, **towarzyszu**, co do was należy? (M. Nowakowski 1982, p. 30)  
(Tu vois donc ce qui te reste à faire, camarade ?)

### iii. Relation non réciproque

Le doute sur le choix des pronoms d'adresse subsiste dans le cas d'une relation non réciproque P-V, V-P ou dans celui d'un brusque changement de forme d'adresse. Pour corroborer cette intuition, il suffit d'analyser deux situations trouvées dans les romans d'Andrzejewski et de Nowakowski. Chez Andrzejewski, un jeune carériste Wejchert cherche à entrer en contact avec les gens de gauche. Dans un premier temps il s'adresse donc à Podgórski en le vouvoyant, mais il renonce et continue en employant la forme P, tellement cet « emprunt » le met mal à l'aise.

- 23) Zdaje się, że nie jesteście dzisiaj w najlepszym usposobieniu do zabawy? (...) Mieliliśmy dzisiaj pracowity dzień. Wie **pan**, w związku z odejściem Święckiego (J. A., p. 296)  
(J'ai l'impression que vous n'êtes pas aujourd'hui bien disposé pour les distractions ? (...) Nous avons eu une journée bien remplie aujourd'hui. Vous savez, à cause de ce départ de Święcki.)

La différence disparaît dans la traduction. Aucune stratégie de compensation ne semble possible. Le rajout de l'appellatif « camarade » dans la première phrase aurait été artificiel et insuffisant. Seule une incise de narration précisant la façon de parler du locuteur permettrait peut-être de combler cette lacune et susciter chez le lecteur l'association souhaitée.

Considérons à présent l'exemple d'un comportement de politesse intéressant trouvé dans le texte de Nowakowski. Dans le cas en question, le militaire s'adresse au départ au lycéen en utilisant la forme familière T témoignant non pas tant de la symétrie des rapports mais de la volonté de diminuer la distance. Quand cette stratégie s'avère inefficace et que le jeune homme finit par contrarier l'officier, celui-ci passe immédiatement au *pluralis maiestatis*.

- 24) Trzy dni czasu macie na lekturę! (M. N., p. 41)  
(Vous avez trois jours pour le lire!)

La conversation prouve l'existence d'une relation asymétrique, ce qui devrait trouver son expression dans la traduction. Or, celle-ci reprend mécaniquement la 2<sup>e</sup> personne du pluriel. Il est donc légitime de se poser la question de savoir si les habitudes de caserne du militaire, sa réaction traduisant la colère, et surtout la matérialisation verbale des rapports asymétriques de places n'auraient pas été

mieux rendues en français par l'emploi du pronom T. En situation analogique en France, considérant la différence d'âge et de rang social, l'interlocuteur plus âgé tutoie son interlocuteur plus jeune dont il est vouvoyé.

Ajoutons à la fin que dans les emplois actuels, décontextualisés et pastichés, du *pluralis maiestatis*, l'appellatif « towarzysz » (camarade) ou, plus rarement « citoyen » apparaît quasi obligatoirement ce qui évidemment rend plus facile une éventuelle traduction. Il est d'ailleurs surprenant de voir à quel point le moule adressatif analysé continue d'être productif. Sur les fora Internet on trouve d'innombrables énoncés allocutifs qui sont en même temps les déclencheurs d'une analogie avec la réalité de l'ancien régime. Par exemple, dans les phrases qui suivent, les allocutaires sont assimilés aux « pontifes » du régime oppressif avec leur dogmatisme et leurs mensonges :

- 25) To wy, **towarzyszu Tusk**, jesteście największym zagrożeniem dla bezpieczeństwa tego państwa.
- 26) I nie jesteście, **drogi towarzyszu Kaczyński** nic mniej winni od swojego dawnego kumpla Tuska.
- 27) Jesteście mądzy, **towarzyszko Merkel**. Wiecie lepiej, czego nam trzeba.

## Conclusion

Le présent article a pour but de présenter les différences dans l'emploi de certaines formes d'adresse en polonais et en français. L'examen de quelques extraits de romans nous a permis de constater que les traducteurs ne s'adaptent pas majoritairement à l'emploi de la langue source, solution d'autant plus difficile que même si les deux langues connaissent l'adresse bipartite, leurs systèmes ne se correspondent pas tout à fait. Le problème le plus important relatif à la traduction des formes du *pluralis maiestatis* polonais, forme du vouvoiement très marquée discursivement, consiste à faire le choix entre les pronoms français de la 2<sup>e</sup> personne du pluriel et du singulier, en fonction des circonstances de communication.

Dans un bilan final, il ressort de notre analyse que le processus de traduction ne doit pas se limiter à chercher mécaniquement des correspondances au niveau des systèmes linguistiques comparés, à l'aspect formel des termes d'adresse mais qu'il doit se concentrer sur le rôle communicatif que ces derniers jouent. La solution que nous proposons est donc la récupération de la situation communicationnelle et de l'intention « sociale » de l'énoncé.

*Sources des exemples :*

- Andrzejewski J. (1966), *Popiół i diament*, Czytelnik, Warszawa [*Cendres et diamant*, trad. par G. Lisowski]
- Nowakowski M. 1990, *Raport o stanie wojennym*, Versus [*Chroniques clandestines d'un pays en guerre*, trad. par V. Verdier]
- Lenartowski A. (1989), *Listy z grobów dzieciennych*, MAW
- Górny A. (2007), *Samobój*, LSW
- Pilipiuk A. (2002), *Weźmiesz czarno kure*, Fabryka

*Bibliographie sélective :*

- Brown, P., Levinson S. (1978). Universals in language usage: politeness phenomena. In : Goody E. (ed). *Questions and Politeness: Strategies in Social Interaction*, Cambridge University Press, pp. 56-311.
- Charaudeau, P., Maingueneau, D. (eds) (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Le Seuil.
- Charaudeau, P. (1992). *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris : Hachette éducation.
- Détré, C. (2010). Quand l'interpellation interpelle les linguistes : l'activité interpellative, un « objet de recherche difficile à cerner » ?; Publié en ligne le 23 novembre 2010 ; URL : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1671>; Consulté le 07/02/2013.
- Havu, E., Sutinen, J. (2007). La traduction des termes d'adresse. In : Bastian, S., Van Vaerenbergh, L. (eds). *Multilinguale Kommunikation*, pp. 171-193.
- Hejwowski, K. (2006). *Kognitywno-komunikacyjna teoria przekładu*, Warszawa
- Huszcza, R. (1996). *Honoryfikatywność*. Gramatyka. Pragmatyka. Typologia. Warszawa : Dialog.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990-1992). *Les interactions verbales*. Paris : Armand Colin, vol. 1-2.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2002). Termes d'adresse. In : Charaudeau P., Maingueneau, D. (eds). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Le Seuil, pp. 30-32.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2005). *Le discours en interaction*. Paris : Armand Colin.
- Leech, G. (1983). *Principles of Pragmatics*, London : Longman.
- Marcjanik, M. (2002). Proces przewartościowania polskiej grzeczności językowej. [w:] « Język trzeciego tysiąclecia 11 », vol. I : Nowe oblicza komunikacji we współczesnej polszczyźnie, pp. 391-396.
- Pisarkowa, K. (1979). Jak się tytułujemy i zwracamy do drugich. *Język Polski*, LIX, pp. 5-17.
- Reichard, R. (2006). Une citoyenneté franco-allemande sous la Révolution. Concepts et images comparés. In : Monnier, R.(ed). *Citoyen et citoyenneté sous la Révolution française*. Paris : Société des études robespierristes.
- Seleskovitch, D., Lederer, M. (2001). *Interpréter pour traduire*. Paris : Didier Erudition.
- Sikora, K. (1994). Gwarowe formuły adresatywne jako narzędzie identyfikacji więzi społecznej łączącej rozmówców (na przykładzie gwar okolic Krakowa). In : Anusiewicz, J., Si-ciński, B. (eds). *Język a Kultura*, vol. 10: Języki subkultur, Wrocław, pp. 195-204.
- Tomiczek, E. (1983). *System adresatywny współczesnego języka polskiego i niemieckiego*. Socjolingwistyczne, studium konfrontatywne. Wrocław : Acta Universitatis Wratislaviensis, 730, p. 24.

- Traverso, V. (1996). *La conversation familière, analyse pragmatique des interactions*. Lyon : PUL.
- Wierzbicka, A., (1991). *Cross-Cultural Pragmatics. The Semantics of Human Interaction*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Wierzbicka, A., (1985). Different cultures, different languages, different speech acts, *Journal of Pragmatics*, 9, pp. 145-161.
- Wierzbicka, A. (1999). Prototypy w semantyce i pragmatyce. Eksplikowanie znaczeń wyrażających postawy uczuciowe. In : *Język – umysł – kultura*, Warszawa : PWN, pp. 49-82
- Zaręba, L. (1981), *Formy zwracania się do osób drugich w języku polskim i francuskim. Język Polski*, LXI, pp. 1-12.

**Résumé :**

Les termes d'adresse font partie des marqueurs linguistiques les plus importants indiquant le type de relation sociale entre les participants de l'interaction. Cet article vise à analyser les difficultés résultant à la fois des différences linguistiques et culturelles rencontrées par le traducteur lors du rendu de textes polonais en français. Dans notre étude, une attention particulière a été accordée à la forme du *pluralis maiestatis* caractéristique de la novlangue de l'époque du socialisme réel. Aujourd'hui considérée comme désuet, ce moule reste pourtant productif pour des emplois caricaturaux ou polémiques. L'examen de quelques extraits de romans nous permet de constater que la traduction est un processus complexe qui ne pourrait se limiter à l'aspect formel du système adressatif mais qui au contraire devrait se concentrer sur son rôle communicatif.

**Mots-clés :**

pluralis maiestatis, traduction, termes d'adresse, équivalence

**Abstract :****Forms of address in polish-french translation**

Forms of address are one of the most important markers of social relations between participants of a linguistic interaction. The aim of this paper is to analyze the difficulties arising from both linguistic and cultural differences a translator encounters when attempting to render the semantic nuances of Polish forms of address in French. Particular attention was given to the formalized structure of *pluralis maiestatis* characteristic of the communist period in Poland. Although obsolete today, it is still used in parodic and stylized discourse. The analysis of passages from selected novels proves that translation is a complex process and the translator should not merely focus on the formal aspect of forms of address but rather incorporate the communicative function they have in a given context.

**Keywords :**

pluralis maiestatis, translation, adress forms, equivalence

# Représenter les relations entre les mots

*Fabrice Issac*

Laboratoire Lexiques Dictionnaires Informatique (LDI)  
CNRS – Université Paris 13

## 1. Introduction

L'informatique dans le cadre de la linguistique est largement développée, la question n'est pas de savoir si oui ou non l'informatique fait partie intégrante de la linguistique mais plutôt quel est son rôle. De quelle manière l'informatique apporte-t-elle de nouveaux moyens et par là même de nouveaux regards théoriques sur la linguistique. Poursuivant sa réflexion sur les liens unissant les deux domaines, Habert (2004) (re)définit les notions d'outil, d'instrument et de ressource dans le cadre de la linguistique :

- Instrument : application de traitement de données langagières avec pour objectif la production d'une version transformée de l'entrée ;
- Outil : application de manipulation de données dont la couverture excède les données langagières mais pouvant être détournée ou mis à contribution ;
- Ressource : données langagières, corpus, dictionnaires, bases de données ;
- Dispositif expérimental : montage d'instruments, d'outils et de ressources servant à produire des « faits ».

C'est à l'aune de cette réflexion que nous présentons ici une chaîne d'outils pour étudier et/ou exhiber les relations qui peuvent exister entre les différents mots d'un texte. Cette notion de relation subsume la notion de « mot en plusieurs mots » et de figement puisque les méthodes présentées permettent aussi bien de mettre en évidence des phénomènes tels que les collocations et les expressions mais aussi les cooccurrences.

Après avoir précisé le sens que nous donnons à la notion de « mot en plusieurs mots » et les outils traditionnels généralement utilisés pour explorer les textes, nous présenterons une plate-forme logicielle et nous décrirons les différentes étapes de la méthode. Nous illustrerons les différentes manipulations réalisées sur « *Le comte de Monte-Cristo* ».

## 2. Contexte

### 2.1. Unités polylexicales

Le figement est un phénomène linguistique à la fois très complexe et très répandu, paradoxalement sa prise en compte par des systèmes automatiques est

relativement faible. Cette faiblesse tient à l'ambiguïté inhérente au concept. D'un point de vue terminologique, nous sommes en présence de nombreux termes liés à un objet que tout le monde « voit », mais qu'il est difficile de définir de manière formelle. Nous retrouvons dans la littérature linguistique un ensemble de termes désignant les différentes réalisations de ce phénomène : les expressions idiomatiques, les mots composés, les unités polylexicales, les collocations, etc., chacune avec ses caractéristiques spécifiques.

Le traitement du langage naturel dans les documents écrits procède à une analyse de ses composantes à partir des éléments les plus atomiques, les mots, et tente de reconstruire des structures plus complexes pour, au final, arriver au sens. Dans ce contexte où chaque étape dépend de l'étape qui la précède, la notion de mot est fondamentale. Cependant le problème est d'identifier ce qu'est un mot et, d'un point de vue linguistique, la littérature abonde mais il n'existe pas à proprement parler de définition précise tant de nombreux problèmes se posent en fonction de la langue et le système d'écriture utilisé.

Il est un phénomène récurrent dans toutes les langues, le fait que certains mots prennent leur indépendance par rapport à un mode de fonctionnement « normal ». Ces unités qui s'écartent d'une règle idéale, qui n'existe pas en réalité, ne sont pas seulement nombreuses, mais possèdent aussi des informations lexicales, syntaxiques ou sémantiques et ne peuvent donc pas être ignorées pour la construction du sens. Leur utilisation dans les systèmes de traitement automatique est fondamentale, quel que soit le type d'application.

L'identification ou le repérage des expressions en plusieurs mots à partir de corpus peut être réalisée d'un point de vue statistique ou d'un point de vue syntaxique. La première famille de méthodes (par exemple (Evert, 2003) ou (Smadja, 1993)) nécessite un corpus relativement important puisque c'est à travers l'observation de phénomènes récurrents qu'il est possible de déduire des interprétations linguistiques. La deuxième famille est basée sur des langages de description de phénomènes linguistiques tels que, par exemple, les grammaires locales (Bourigault, 1993). Il n'est cependant pas possible de se fonder sur le nombre d'occurrences observées car même si les expressions figées sont nombreuses, une expression en particulier n'a pas un nombre d'occurrences très important (Colson, 2000).

## *2.2. Concordanciers*

Les concordanciers sont devenus des outils incontournables pour l'étude de la langue. Il est possible de définir le calcul d'une concordance par trois para-

mètres : pivot, taille de contexte et tri. Soit donc une possible définition comme suit (Pincemin, 2006) :

*Un corpus étant fixé, une concordance est la liste de toutes les occurrences d'un pivot, alignées verticalement en colonne (nous dirons "empilées"), entourées de part et d'autre par leur contexte, et triées selon un critère pertinent pour l'analyse.*

- Le pivot désigne le phénomène linguistique que l'on souhaite observer. Celui-ci peut-être constitué de plusieurs mots et le choix de ceux-ci peut se faire sur différents critères (forme graphique, lemme, partie du discours, trait sémantique, etc.) selon la manière dont le corpus a été étiqueté. Cela se traduit généralement par un langage d'interrogation tel que CQP (Christ, 1994) ou les graphes utilisés dans Unitex (Paumier, 2002) ;
- La taille du contexte est généralement réglable suivant les besoins. Un contexte court, voir nul, peut suffire pour une étude à dominante lexicale ; des contextes plus larges sont indispensables pour des observations d'ordre syntaxique ou sémantique ;
- La force de la concordance c'est l'organisation très visuelle des contextes, qui joue sur les effets d'alignement et de répétition pour mettre en valeur soit les régularités plus ou moins importantes, soit au contraire les écarts significatifs.

L'intérêt indiscutable des concordanciers pour l'analyse de corpus, par rapport à des relevés d'occurrences, c'est l'effet visuel de soulignement des régularités.

#### **4. Corpindex :**

##### **Une bibliothèque pour la manipulation de gros corpus**

L'ensemble des outils que nous développons ont pour base commune le fait de traiter des corpus de tailles importantes<sup>1</sup> sur lesquels sont projetés des ressources dictionnairiques. Il est possible de traiter des textes bruts, uniquement composés de caractères, ou déjà étiquetés et de proposer un langage de requête de haut niveau. La bibliothèque est écrite en *python* et peut être utilisée aussi bien en ligne de commande qu'au sein d'applications graphiques. Cette bibliothèque a été écrite non pas pour « l'utilisateur final non spécialiste en informatique » mais au contraire pour permettre le développement d'outils spécifiques.

---

1 La notion même de *gros corpus* est sujette à discussion, nous avons réalisé un ensemble d'expérimentations sur des corpus jusqu'à 160 millions de mots.

#### 4.1. Architecture

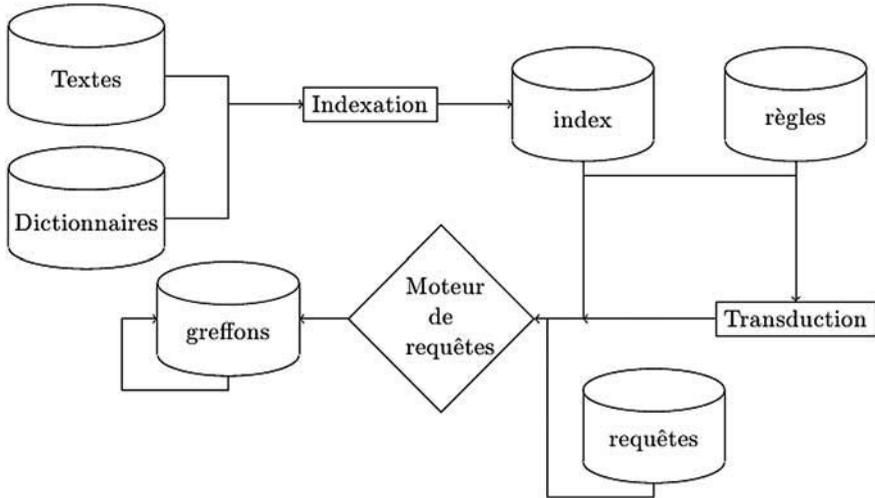


Figure 1 : Architecture générale de Corpinde

La figure 1 présente les différents modules de la bibliothèque (indexation, moteur de requêtes, transduction) et la manière dont ils peuvent interagir ainsi que les différentes ressources créées et/ou manipulées (textes, dictionnaires, index, règles, requêtes). La bibliothèque intègre également un mécanisme de greffons permettant de mettre en place une chaîne de traitements.

Le langage utilisé est python<sup>2</sup> et les ressources peuvent être de différentes natures :

- texte brut pour des textes en entrée ;
- format texte tabulé pour certains dictionnaires ;
- description proteus pour certains dictionnaires ;
- XML pour des textes étiquetés ;
- langages spécifiques (cf. infra) pour les requêtes et la transduction ;
- base de donnée clé/valeur pour l'index.

2 Il existe une bibliothèque dédiée au traitement automatique des langues également écrite en, et pour, python (Bird, 2009) nommé NLTK. Cependant celle-ci ne couvre pas les aspects pris en charge par les différents modules de notre outil.

#### 4.2. Construction de l'index

Ce module est construit à partir d'un texte, étiqueté ou non, c'est une représentation du texte sous forme d'un index. Celle-ci permet un accès non plus séquentiel mais direct à partir de la forme, le lemme, la nature ou toute autre étiquette associée à un mot. Une telle représentation permet par exemple de repérer instantanément tous les endroits d'un texte où apparaît un lemme donné. Si le texte n'est pas déjà étiqueté alors il est possible d'utiliser des dictionnaires de mots simples et de mots composés qui réaliseront un étiquetage préalable sans lever l'ambiguïté. Une prise en compte partielle des balises XML permet d'ajouter une dimension structurelle à l'index créé.

#### 4.3. Requête

L'index construit, il est possible d'utiliser un langage capable de faire des requêtes non seulement sur la forme des mots mais aussi sur les informations attachées à ce mot. Le langage que nous avons développé fait explicitement référence à CQP (Corpus Query Language) élaboré à l'université de Stuttgart dont il reprend une partie de la syntaxe qui offre l'avantage d'être explicite sans être verbeuse. A titre d'exemple la requête suivante :

```
[l="un"][c~"^N"][*]?([l="vert"]|[l="jaune"])
```

permet d'extraire les suites de mots dont le premier mot a pour lemme « un » suivi d'un mot dont la catégorie commence par « N » (i.e. un nom dans le jeu d'étiquette que nous avons choisi) suivi, directement ou à une distance de 1, d'un mot dont le lemme est soit « jaune » soit « vert ». Le langage permet en outre de restreindre la recherche à l'aide de l'opérateur *within* sur une partie du document. C'est dans ce cas la valeur des identifiants qui est prise en compte.

```
[c~"V"][*]?[*]?[l="human"][l="right"] within ~"H$"
```

Dans l'exemple précédent, la recherche porte exclusivement sur des parties de documents encadrés par une balise avec un identifiant finissant par « H ».

#### 4.4. Modification de l'index

La bibliothèque intègre la possibilité de modifier un index déjà construit. Le langage est similaire au langage de requête à la différence de chaque description de *token*, qui peut être associée à un motif de remplacement. Nous donnons ci-dessous quelques exemples :

- Recherche des lemmes *pour* précédés d'un déterminant et attribution de l'étiquette de catégorie *N-ms* (nom masculin singulier).

```
[c~^D..s"][l="pour"/c="N-ms"]
```

- Remplacement des quatre tokens *droits, de, l', homme* par un seul.

```
[f="droits"/][f="de"/][f="l'"/][f="homme"/f="droits de l'homme",l="droits de l'homme",c="Nmp"]
```

- Mémorisation d'une valeur afin de la réutiliser ultérieurement.

```
[l="nom"/f="$1",c="$3"][l~^(propre|composé|locatif) $"/f="$2",f2="#1#2",l="$4",l2="nom #4",c="#3"]
```

```
[f="pommes"/c="$1"][f="de"/][f="terre" /f="pommes de terre",l="pomme de terre",c="#1"]
```

#### 4.5. Outils



Figure 2 : Interface graphique du module de concordance

## 5. Extraction d'unités polylexicales

Nous décrivons les différentes étapes d'une méthode de classification de couples prédicats/prédicats/arguments (une description plus complète peut être trouvée dans Issac, 2011). Partant d'un ensemble de mots appartenant à une classe sémantique, notre objectif est d'obtenir la liste de tous les co-occurents et de les classer en fonction de leurs degrés de figement. Nous avons trois critères :

- Le premier critère est syntaxique et tient compte de la nature du prédicat (adjectival, verbal ou nominal) ainsi que la taille de la fenêtre dans laquelle la recherche est effectuée.
- Le deuxième critère est sémantique, puisque il s'agit de contraindre la cooccurrence à une classe d'arguments. Cette incongruité est l'un des éléments de cette classe qui sera pris en compte pour classer les résultats.
- Le dernier critère est statistique, il permet d'éliminer les phénomènes marginaux.

### Étape 1 : Constitution du corpus

La première étape consiste à construire un corpus étiqueté. Nous procédons à cette étape à l'aide du module d'indexation de *Corpindex* associé à des règles contextuelles permettant de lever l'ambiguïté.

### Étape 2 : Concordance

La deuxième étape est l'extraction des co-occurrences proprement dites. La requête est de la forme suivante :  $[c\sim\text{V}][c\sim\text{NVY}]\{n,m\}[I\sim\text{(liste d'argument)}\$]$ , où :

- $[c\sim\text{V}]$  : désigne une unité lexicale dont l'étiquette de la partie du discours commence par « V » ; c'est-à-dire un verbe.
- $[c\sim\text{NVY}]\{n,m\}$  : désigne une suite d'unités lexicales (au moins  $n$ , au plus  $m$ ) dont les étiquettes de la partie du discours ne commencent ni par « N », ni par « V », ni par « Y » ; c'est-à-dire qui ne sont ni des noms, ni des verbes, ni un signe de ponctuation.
- $[I\sim\text{(liste d'argument)}\$]$  : désigne une unité lexicale dont le lemme fait partie de la liste.

### Étape 3 : regroupement des résultats

Les concordances sont souvent difficiles à exploiter, c'est pourquoi il est important d'effectuer des tris sur leurs composants – contexte gauche, contexte droit, requête – afin de permettre une visualisation des regroupements. Dans notre cas,

l'ensemble des concordances est regroupé de manière synthétique au sein d'un tableau. Nous reprenons en cela les travaux entrepris pour réaliser un concordancier adapté aux besoins linguistiques d'une sémantique distributionnelle (Pincemin et al., 2006). Le tableau a en colonne l'ensemble des arguments de la classe à observer, chaque ligne indique, pour un prédicat donné (i) la fréquence de co-occurrences avec chacun des éléments de la classe (ii) la fréquence totale (iii) le nombre d'arguments ayant déclenché le prédicat. Ces deux indicateurs ont une grande importance pour la théorie des classes d'objets puisqu'ils permettent d'exprimer le fait qu'un prédicat soit approprié à toute la classe d'arguments ou à une partie.

#### **Étape 4 : calcul du test**

Au cours de cette étape nous effectuons les différents calculs destinés à attribuer une mesure à chaque couple prédicat/argument. Nous appliquons ici un test d'incongruence de classe basé sur l'idée qu'un prédicat déclenché par une classe d'arguments présentera des caractéristiques différentes suivant la nature de la co-occurrence. Sans préjuger des résultats, en ce qui concerne la nature figée ou non du couple, nous appliquons donc un test. Le calcul de celui-ci se décompose en deux temps et s'effectue à partir d'un couple prédicat/liste d'arguments :

1. identification des éléments de la liste d'arguments ayant un comportement incongru ;
2. pondération du précédent résultat par rapport à une fréquence d'apparition.

Une telle mesure va permettre d'identifier des associations dont un sens se superpose au sens obtenu par la combinatoire libre. Ainsi les premiers éléments du tableau peuvent se voir attribuer un sens combinatoire qui n'est pas le fait d'une collocation mais peut aussi être du type construction à verbe support ou encore un sens figuré.

## **6. Visualisation et manipulation graphique des résultats des concordances**

Les outils présentés dans les sections précédentes sont des outils classiques permettant à des linguistes d'explorer des corpus au regard de la notion de figement. Cependant la dernière étape, celle de la validation par le linguiste lui-même reste délicate au vu des résultats obtenus. En effet les informations, même si elles sont triées, restent massives et par là-même difficilement appréhendables. La taille du texte observé est aussi un critère à prendre en compte. En effet les mesures statistiques sont pertinentes à partir d'un volume relativement

important. Une première possibilité pour rendre les résultats plus accessibles consiste à *durcir* les tests, c'est-à-dire à rendre les critères d'associations plus stricts. Cela permet donc de réduire la taille des concordances obtenues mais, en contrepartie, risque d'occulter des choses intéressantes.

Afin de pallier ce problème, nous proposons de représenter les informations sous forme d'un graphe où :

- les nœuds sont des éléments lexicaux, un effet de transparence permet de visualiser les nœuds plus ou moins connectés ;
- les liens sont des associations entre les éléments lexicaux dans le cadre d'un schéma syntaxique, l'épaisseur du trait atteste de la force d'association entre deux nœuds.

La figure 3 présente une copie d'écran de l'interface de représentation/ manipulation des graphes de concordances.

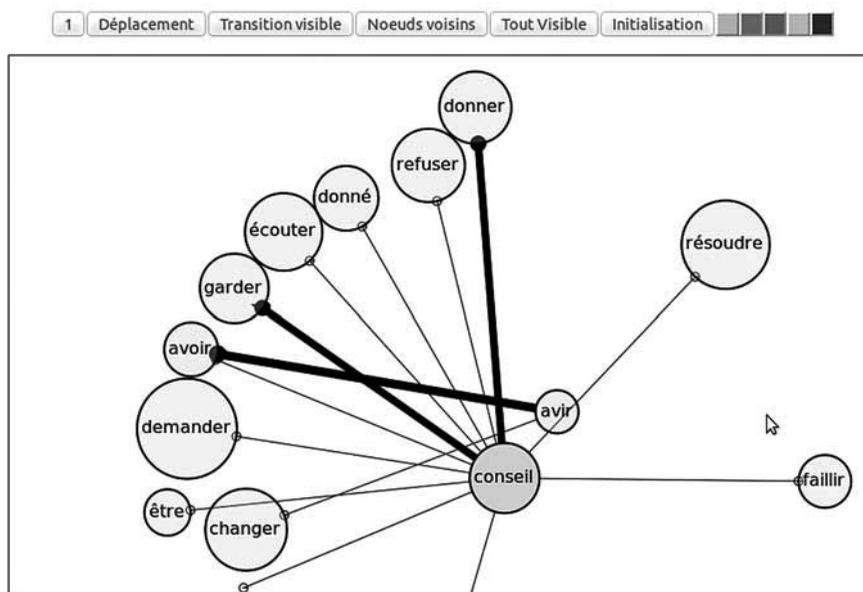
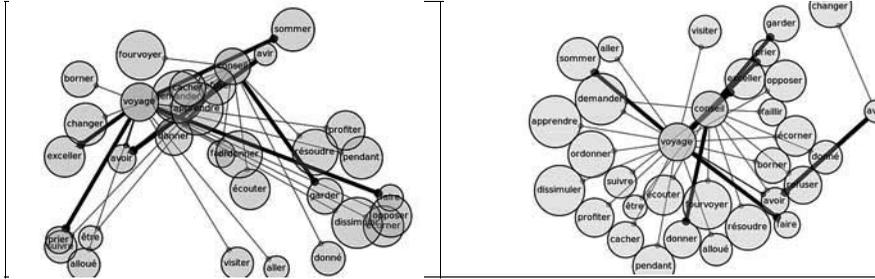


Figure 3 : Interface de représentation des graphes de concordances

Cette interface permet de déplacer les nœuds de manière à les placer d'une manière la plus lisible possible. De plus, le graphe va chercher, quand cela est possible, à se positionner de manière à éviter les superpositions.



Différents outils sont proposés (cf. barre de menu dans la figure 3) pour supprimer, colorer, rendre visible ou invisible les nœuds.

### 7. Exemples

Nous présentons ici deux exemples d’exploration de corpus à partir du « *Comte de Monte Cristo* ». Celui-ci contient 620 148 mots ; le processus d’étiquetage a permis de lever l’ambiguïté sur 95 % des étiquettes.

#### 7.1. Les parties du corps

Nous appliquerons la stratégie d’extraction d’expressions en plusieurs mots à partir de la classe des « *parties du corps* » :

*bedaine, bouche, bras, chevelure, cheveu, cheville, cou, coude, croupe, crâne, cuisse, dent, doigt, dos, front, genou, gorge, jambe, joue, langue, lèvres, mâchoire, main, menton, narine, nez, nuque, œil, ongle, oreille, paupières, peau, pied, poignet, poing, poitrine, pommette, sein, sourcil, tempe, torse, tympan, tête, ventre, visage, épaule*

La première étape consiste à décrire le contexte de recherche des co-occurrences. La requête est de la forme suivante :

```
[c~"^\^V"] [c~"^\^NVY"] {1,2} [!~"^(bedaine|bouche|bras|chevelure|cheveu|cheville|c
ou|coude|croupe|crâne|cuisse|dent|doigt|dos|front|genou|gorge|jambe|joue|langue|lèvr
e|mâchoire|main|menton|narine|nez|nuque|œil|ongle|oreille|paupières|peau|pied|poig
net|poing|poitrine|pommette|sein|sourcil|tempe|torse|tympan|tête|ventre|visage|yeux|é
paule)$" & c~"^\^N"]
```

Le résultat obtenu est une liste de concordances (2466 occurrences) dont on ne conserve que le pivot :

...		
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((soutenant la tête))
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((sentit sa poitrine))
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((ouvrit ses bras))

/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((jetant son bras))
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((serra la main))
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((ouvrit ses lèvres))
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((tomba sur ses deux genoux))
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((promenaient au bras))
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((échappa de sa poitrine))
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((roulèrent sur ses joues))
/home/fabrice/Corpus/Romans/comte.txt	5	((étendit la main))

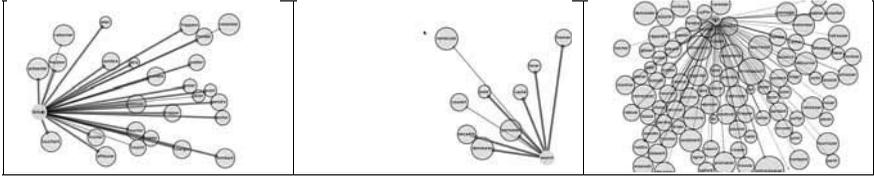
...

Les fenêtres de mots dans lesquelles s'effectue la recherche sont réduites, l'objectif ici est d'éviter de manipuler un volume de données trop important. Les résultats obtenus sont regroupés dans un tableau. On recense le nombre de co-occurrences des lemmes, des formes en indiquant pour les deux cas les valeurs différentes de 1, considérées comme négligeables. Le test d'incongruence de classe est ensuite appliqué afin de calculer une mesure à partir de laquelle il va être possible d'identifier des associations dont un sens se superpose au sens obtenu par la combinatoire libre. Un tri par rapport à cette mesure permet d'obtenir le tableau suivant :

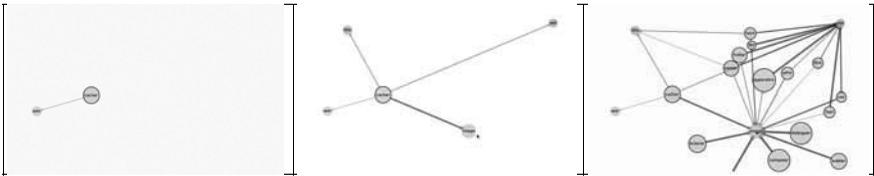
	Max Pred	nb	moyenne	sPred	sArg	ecarttype	moyenne	zTest Max	Mesure
joindre	main	41	0,76	31,00	1,00	4,78	0,76	6,32	196,06
hausser	épaule	41	0,59	24,00	1,00	3,70	0,59	6,32	151,79
fermer	oeil	41	0,56	23,00	1,00	3,55	0,56	6,32	145,46
tendre	main	41	1,15	47,00	3,00	6,49	1,15	6,29	98,61
suivre	oeil	41	0,76	31,00	2,00	4,63	0,76	6,32	97,98
froncer	sourcil	41	0,32	13,00	1,00	2,01	0,32	6,32	82,22
rouvrir	oeil	41	0,27	11,00	1,00	1,70	0,27	6,32	69,57
baisser	tête	41	0,56	23,00	2,00	2,76	0,56	5,96	68,52
étendre	main	41	1,10	45,00	5,00	5,23	1,10	6,09	54,85
bander	oeil	41	0,20	8,00	1,00	1,23	0,20	6,32	50,60
secouer	tête	41	0,93	38,00	5,00	5,09	0,93	6,31	47,92
relever	tête	41	0,71	29,00	4,00	3,31	0,71	6,12	44,38
battre	main	41	0,17	7,00	1,00	1,08	0,17	6,32	44,27
chercher	oeil	41	0,34	14,00	2,00	2,01	0,34	6,31	44,14
serra	main	41	0,32	13,00	2,00	1,85	0,32	6,30	40,97
prendre	bras	41	1,20	49,00	6,00	4,63	1,20	4,71	38,43
hocher	tête	41	0,15	6,00	1,00	0,93	0,15	6,32	37,95

Si ce calcul et la représentation sous forme d'une table permettent de rendre compte d'associations numériquement significatives, elles occultent des résultats qui peuvent être pertinents mais dont l'indice statistique est plus faible. Une représentation sous forme de graphe permet une approche plus globale du résultat. Les figures ci-dessous présentent différentes manipulations faites à l'aide de la souris :

#### Sélection de nœuds contigus à un nœud pivot



#### Propagation de nœuds



#### Filtre sur la mesure



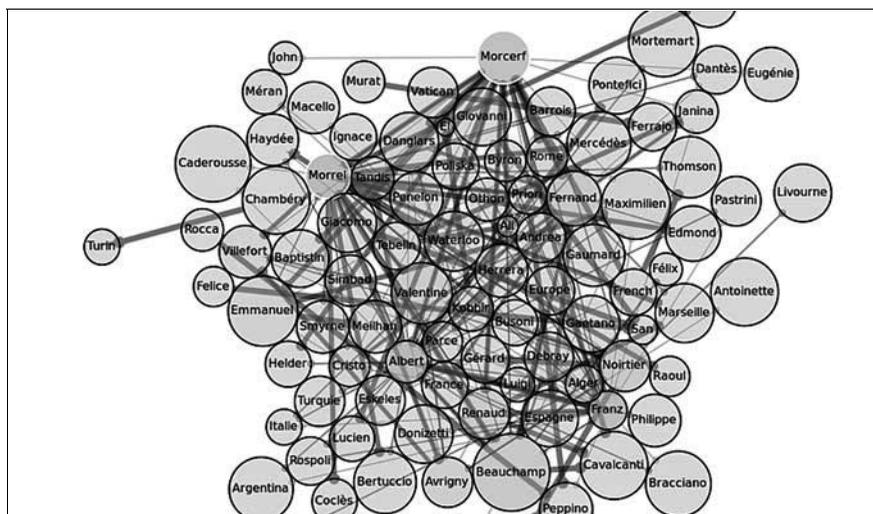
### 7.2. Personnages

Si les procédures que nous avons présentées dans les sections précédentes permettent d'explorer la place et la forme de certaines structures figées, ces mêmes procédures peuvent aussi présenter un intérêt pour aborder une œuvre littéraire d'un point de vue plus global. En effet nous avons considéré que, tout comme les éléments composant une unité polylexicale plus ou moins figée, les patronymes n'apparaissent pas dans un contexte proche au hasard et que l'observation de ces co-occurrences apporte une information sur l'œuvre elle-même.

La requête que nous donnons au concordancier est la suivante :

[c="N---" & f~"^[A-Z].\*[a-z]" ][\*]{1,5}[c="N---" & f~"^[A-Z].\*[a-z]" ]

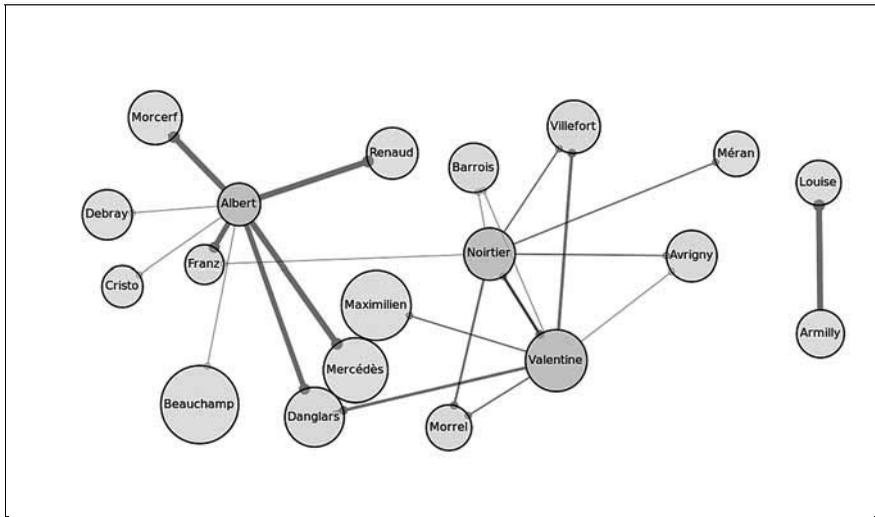
Celle-ci peut se traduire par : chercher deux éléments lexicaux qui n'appartiennent pas aux dictionnaires commençant par une majuscule et contenant un caractère minuscule ([c="N---" & f~"^[A-Z].\*[a-z]" ]) dans une fenêtre de 7 mots maximum. Un filtre est ensuite appliqué pour éliminer les éléments non désirés (« M. », « Mme », « Mlle », ...). Le résultat graphique est une cartographie de l'interaction entre les différents personnages et des lieux.



Une sélection de patronymes permet d'obtenir un résultat centré sur un ensemble de personnages. Ainsi la requête :

```
[c="N---" & f~"^(Beucaire|Armilly|Sélim|Blacas|Louise|Penelon|Cucumetto|
Spada|Simbad|Boville|Wilmore|Coclès|Carconte|Gaetano|Jacopo|Baptistin|Busoni|
Lucien|Pastrini|Teresa|Benedetto|Luigi|Emmanuel|Barrois|Peppino|Faria|Haydée|
Méran|Avrigny|Eugénie|Renaud|Ali|Bertuccio|Cavalcanti|Fernand|Debray|Beauchamp|
Mercédès|Maximilien|Edmond|Andrea|Noirtier|Morcerf|Caderousse|Franz|Valentine|
Albert|Dantès|Morrel|Danglars|Villefort|Cristo)$"]
```

donne le résultat suivant :



## Conclusion

Nous avons présenté un ensemble de stratégies qui permettent de mettre en évidence les relations pouvant exister entre des mots. Celles-ci peuvent concerner la notion de figement, c'est l'axe le plus évident pour aborder cette problématique, mais pas seulement. Les outils et le mode opératoire développés permettent non seulement de mettre en évidence des associations pertinentes d'une manière classique au travers de concordance mais aussi à l'aide de représentations graphiques manipulables. La représentation graphique, sous forme de graphes, d'informations textuelles ouvre la voie à de nombreuses perspectives, comme par exemple (Emden, 2009) dans d'autres domaines non seulement d'un point de vue purement linguistique mais aussi comme outil pour l'étude d'œuvres littéraires.

Ces types d'outils prennent aussi place au sein d'une problématique plus large qui est celle de l'exploration de données textuelles pour la création de ressources linguistiques. L'élaboration de classes sémantiques notamment, est un processus qui n'est pas instantané et se nourrit de ses propres retours d'expériences. La construction de classes d'arguments va permettre de constituer des classes de prédicats appropriés et l'identification d'expressions pouvant être de nature plus ou moins figées. La suite à donner à notre travail concerne néanmoins une expéri-

mentation à grande échelle, non pas pour quantifier les résultats mais pour affiner et adapter les tests suivant la nature des classes et des corpus.

### *Bibliographie :*

- Bird, S., Klein, E. et Loper, E. (2009). « Natural Language Processing with Python ». O'Reilly Media.
- Bourigault, D. (1993). Analyse syntaxique locale pour le repérage de termes complexes dans un texte. T.A.L. Traitement automatique des langues, 34/2, pp. 105-117.
- Christ, O. (1994). « A modular and flexible architecture for an integrated corpus query system », COMPLEX'94, Budapest.
- Colson, J.-P. (2000). « Les locutions verbales françaises et allemandes dans le discours journalistique: pistes de recherche, fausses pistes, pistes brouillées ». In : Gréciano G. (ed). Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif. Actes du colloque international de Saverne, décembre 1998. Bibliothèque de l'Information Grammaticale. Louvain, Paris, Peeters, pp. 173-189.
- Emden, R., Gansner, Yifan Hu, Kobourov, S. G. (2009). « GMap: Drawing Graphs as Maps », CoRR.
- Evert, S., Kermes, H. (2003). « Experiments on candidate data for collocation extraction ». dans Companion Volume to the Proceedings of the 10th Conference of The European Chapter of the Association for Computational Linguistics, Budapest, pp. 83-86.
- Gross, G. (1996). « Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions ». Paris : Ophrys
- Habert, B. (2004). « Outiller la linguistique: de l'emprunt de techniques aux rencontres de savoirs », *Revue française de linguistique appliquée*, 9 (1), pp. 5-24,
- Issac, F. (2011). « Figement et informatique ». In : Anscombe, J.-C., Mejri, S.(eds). Étude sur le figement : la parole entravée, Paris : Champion, pp 419-437.
- Paumier, S. (2002). « Manuel d'utilisation du logiciel Unitex », Université de Marne-la-Vallée, IGM.
- Pincemin, B., Issac F., Chanove M., Mathieu-Colas M. (2006). « Concordanciers : thème et variations », Actes des 8es Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles (JADT 2006), Jean-Marie Viprey et al. (eds), Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, II, pp. 773-784.
- Smadja, F.. (1993). « Retrieving Collocations from Text: Xtract », *Computational Linguistics*, 19 (1), Special Issue on Using Large Corpora.

### **Résumé :**

Nous présentons une chaîne d'outils qui permet d'observer et/ou exhiber les relations qui peuvent exister entre les différents mots d'un texte. Cette notion de relation subsume la notion de « mot en plusieurs mots » et de figement puisque les méthodes présentées permettent aussi

bien de mettre en évidence des phénomènes tels que les collocations et les expressions mais aussi les cooccurrences.

Après avoir précisé le sens que nous donnons à la notion de « mot en plusieurs mots » et les outils traditionnels utilisés pour explorer les textes, nous présenterons une plate-forme logicielle et nous décrirons les différentes étapes de la méthode. Nous illustrerons les différentes manipulations réalisées sur « le comte de Monte-Cristo ».

**Mots-clés :**

expressions figées, co-coccurrence, chaîne de traitement, interface

**Abstract :**

We present a jobstring tool that allows to observe and/or exhibit relationships that can exist between words in a text. This notion of relation subsumes the notion of “multiword expressions” and frozen expressions since the methods presented here can both highlight collocations, idioms and co-occurrences. After explaining the meaning we give to the “multiword expression” concept and traditional tools used to explore the texts, we present a software platform and describe the different steps of the method. We illustrate the various operations performed on “The Count of Monte Cristo.”

**Keywords:**

idioms, co-coccurrence, jobstring, interface

**Études de linguistique, littérature et art**

Dirigée par Katarzyna Wołowska

Volume 1 Teresa Muryn / Salah Mejri / Wojciech Prażuch / Inès Sfar (éds): La phraséologie entre langues et cultures. Structures, fonctionnements, discours. 2013.

[www.peterlang.de](http://www.peterlang.de)

